THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class B1901
Book .P44 C7

DES PENSÉES

DE PASCAL

IMPRIMERIE CLAYE, TAILLEFER ET Ce,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

DES PENSÉES DE PASCAL

PAR

M. VICTOR COUSIN

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE

QUAI DES AUGUSTINS, 19

JOUBERT, LIBRAIRE

RUE DES GRÈS-SORBONNE, 14

1847

B1901
.P44C7

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

Cette nouvelle édition n'est guère que la première fidèlement reproduite, à l'exception des changements suivants : 1° quelques corrections de détail ; 2° un vocabulaire plus ample des locutions remarquables de la langue de Pascal, quelquefois avec l'indication de la source où Pascal puise ordinairement, à savoir, Montaigne ; 3° le retranchement d'un certain nombre de pièces qui depuis 1842 ont été transportées dans les *Fragments littéraires* et dans *Jacqueline ;* 4° l'addition de pièces nouvelles et de ce beau fragment sur l'Amour dont la découverte inattendue émut, il y a une année, les amis de notre grande littérature, et demeurera, s'il m'est permis de le dire, la récompense de mes travaux sur Pascal.

Je n'ai emprunté à personne les principes de critique qui sont dans le *Rapport à l'Académie française.* J'ai le premier distingué les parties différentes et souvent étrangères dont se compose le livre des *Pensées ;* j'ai séparé tout ce qui appartient véritablement au grand ouvrage que méditait Pascal, l'*Apologie de la Religion chrétienne*, et j'ai eu l'idée, très-simple, il est vrai, mais dont apparemment on ne s'était pas avisé, de restituer dans leur sincérité la pensée et le style de ce grand maître, d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque du roi : enfin, ce projet de restitution, je ne l'ai pas seulement exposé ; je l'ai exécuté sur les morceaux les plus étendus, les plus célèbres, les plus importants. Voilà le ser-

vice que j'ai rendu aux lettres; d'obscures menées ne l'effaceront point. On a beau dérober les principes que j'ai établis, en ayant l'air de les combattre; tous les faux-semblants ne servent de rien; suivre des règles posées par un autre, jusqu'à les compromettre par une application outrée, ce n'est point les inventer, tout comme réimprimer à grand bruit des pièces qui déjà ont vu le jour, sans citer le premier éditeur, ce n'est pas les publier pour la première fois.

J'avais un moment songé à donner un plus grand nombre de pensées nouvelles. La réflexion m'a retenu. Dans l'intérêt même de la renommée de Pascal, surtout dans l'intérêt des lettres, j'ai dû me borner à mes premiers extraits, une lecture attentive ne m'ayant fait découvrir aucun fragment nouveau qui fût supérieur à ceux que j'avais donnés, et qui méritât de voir le jour. Il ne faut pas non plus adorer superstitieusement tous les restes d'un grand homme. La raison et le goût ont un choix à faire entre des notes quelquefois admirables, quelquefois aussi dépourvues de tout intérêt dans leur état actuel. Un *fac-simile* n'est point l'édition, à la fois intelligente et fidèle, que j'avais demandée et que je demande encore.

Mais considérons par un endroit plus sérieux l'écrit que nous allons remettre sous les yeux du public. Nous n'avions entrepris qu'un travail littéraire; notre unique dessein avait été de reconnaître et de montrer Pascal tel qu'il est réellement dans ce qui subsiste de son dernier ouvrage, et il est arrivé qu'en l'examinant ainsi, nous avons vu à découvert, plus frappant et mieux marqué, le trait distinctif et dominant de l'auteur des *Pensées*. Déjà, en 1828 [1], nous avions trouvé Pascal sceptique, même dans Port-Royal et dans Bossut; en 1842, nous l'avons trouvé plus sceptique encore dans le manuscrit autographe, et malgré la vive polémique qui s'est élevée à ce sujet, notre conviction n'a pas été un seul moment ébranlée : elle s'est même fortifiée par des études nouvelles.

Quoi! Pascal sceptique! s'est-on écrié presque de toutes

[1] *Cours de l'histoire de la Philosophie moderne*, IIe SÉRIE, t. II, leç. XII.

parts. Quel Pascal venez-vous mettre à la place de celui qui passait jusqu'ici pour un des plus grands défenseurs de la religion chrétienne? Eh! de grâce, messieurs, entendons-nous, je vous prie. Je n'ai pu dire que Pascal fût sceptique en religion : c'eût été vraiment une absurdité un peu trop forte : bien loin de là, Pascal croyait au christianisme de toutes les puissances de son âme. Je ne veux point revenir et insister ici sur la nature de sa foi : je n'ai pas craint de l'appeler une foi malheureuse, et que je ne souhaite à aucun de mes semblables; mais qui jamais a pu nier que cette foi fût sincère et profonde? Il faut poser nettement et ne pas laisser chanceler le point précis de la question : c'est en philosophie que Pascal est sceptique, et non pas en religion, et c'est parce qu'il est sceptique en philosophie qu'il s'attache d'autant plus étroitement à la religion, comme au seul asile, comme à la dernière ressource de l'humanité dans l'impuissance de la raison, dans la ruine de toute vérité naturelle parmi les hommes. Voilà ce que j'ai dit, ce que je maintiens, et ce qu'il importe d'établir une dernière fois sans réplique.

Qu'est-ce que le scepticisme? Une opinion philosophique, qui consiste précisément à rejeter toute philosophie, comme impossible, sur ce fondement que l'homme est incapable d'arriver à la vérité, encore bien moins à ces vérités qui composent ce qu'on appelle en philosophie la morale et la religion naturelle, c'est-à-dire la liberté de l'homme, la loi du devoir, la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, la sainteté de la vertu, l'immatérialité de l'âme et la divine providence. Toutes les philosophies dignes de ce nom aspirent à ces vérités. Pour y parvenir, celle-ci prend un chemin, et celle-là en prend un autre : les procédés diffèrent; de là des méthodes et des écoles diverses, moins contraires entre elles qu'on ne le croit au premier coup d'œil, et dont l'histoire exprime le mouvement et le progrès de l'intelligence et de la civilisation humaine. Mais les écoles les plus différentes poursuivent une fin commune, l'établissement de la vérité, et elles partent d'un principe commun, la ferme confiance que

l'homme a reçu de Dieu le pouvoir d'atteindre aux vérités de l'ordre moral, aussi bien qu'à celles de l'ordre physique. Ce pouvoir naturel, qu'elles le placent dans le sentiment ou dans la réflexion ou dans le raisonnement ou dans la raison ou dans le cœur ou dans l'intelligence, c'est là entre elles une querelle de famille; mais elles s'accordent toutes sur ce point essentiel, que l'homme possède le pouvoir d'arriver au vrai, car à ce titre, et à ce titre seul, la philosophie n'est pas une chimère.

Le scepticisme est l'adversaire, non pas seulement de telle ou telle école philosophique, mais de toutes. Il ne faut pas confondre le scepticisme et le doute. Le doute a son emploi légitime, sa sagesse, son utilité. Il sert à sa manière la philosophie, car il l'avertit de ses écarts, et rappelle à la raison ses imperfections et ses limites. Il peut tomber sur tel résultat, sur tel procédé, sur tel principe, même sur tel ordre de connaissances; mais aussitôt qu'il s'en prend à la faculté de connaître, s'il conteste à la raison son pouvoir et ses droits, dès là le doute n'est plus le doute : c'est le scepticisme. Le doute ne fuit pas la vérité, il la cherche, il l'espère, et c'est pour mieux l'atteindre qu'il surveille et ralentit les démarches souvent imprudentes de la raison. Le scepticisme ne cherche point la vérité, il l'a trouvée, et cette vérité, c'est qu'il n'y en a point et qu'il ne peut y en avoir pour l'homme. Le doute est à la philosophie un ami mal commode, souvent importun, toujours utile : le scepticisme lui est un ennemi mortel. Le doute joue en quelque sorte dans l'empire de la philosophie le rôle de l'opposition constitutionnelle dans le système représentatif; il reconnaît le principe du gouvernement, il n'en critique que les actes, et encore dans l'intérêt même du gouvernement. Le scepticisme ressemble à une opposition qui travaillerait à la ruine de l'ordre établi, et s'efforcerait de détruire le principe même en vertu duquel elle parle. Dans les jours de péril, l'opposition constitutionnelle s'empresse de prêter son appui au gouvernement, tandis que l'autre opposition invoque les dangers et y place l'espérance de son

triomphe. Ainsi quand les droits de la philosophie sont menacés, le doute, qui se sent menacé en elle, se rallie à elle, comme à son principe; le scepticisme, au contraire, lève alors le masque et trahit ouvertement.

Le scepticisme est de deux sortes : ou bien il est sa fin à lui-même, et se repose tranquillement dans le néant de toute certitude; ou bien il cache son vrai jeu, et ses plus grandes audaces ont pour ainsi dire leur dessous de cartes. Dans le sein de la philosophie, il a l'air de combattre pour la liberté illimitée de l'esprit humain contre la tyrannie de ce qu'il appelle le dogmatisme philosophique, et en réalité il conspire pour une tyrannie étrangère.

Qui ne se souvient par exemple d'avoir vu de nos jours un illustre écrivain prêcher, dans un volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, le plus absolu scepticisme, pour nous conduire, dans le volume suivant, au dogmatisme le plus absolu qui fut jamais?

Reste à savoir si le scepticisme, tel que nous venons de le définir en général, est ou n'est pas dans le livre des *Pensées*.

Ouvrez ce livre, et vous l'y trouverez à toutes les pages, à toutes les lignes. Pascal respire le scepticisme; il en est plein; il en proclame le principe, il en accepte toutes les conséquences, et il le pousse d'abord à son dernier terme, qui est le mépris avoué et presque la haine de toute philosophie.

Oui, Pascal est un ennemi déclaré de la philosophie : il n'y croit ni beaucoup ni peu; il la rejette absolument.

Écoutons-le, non dans l'écho affaibli de l'édition de Port-Royal et de Bossut, mais dans son propre manuscrit, témoin incorruptible de sa véritable pensée.

A la suite de la fameuse et si injuste tirade contre Descartes[1], Pascal a écrit ces mots : « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » Et ailleurs : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher[2]. »

[1] Voyez plus bas, *Rapport*, p. 42.

[2] Bossut, première partie, x, 30.

Ce langage est-il assez clair et assez absolu? Ce n'est pas ici telle ou telle école philosophique qui est condamnée, c'est toute étude philosophique; c'est la philosophie elle-même. Idéalistes ou empiristes, disciples de Platon ou d'Aristote, de Locke ou de Descartes, de Reid ou de Kant, qui que vous soyez, si vous êtes philosophes, c'est à vous tous que Pascal déclare la guerre.

Aussi, dans l'histoire entière de la philosophie, Pascal n'absout que le scepticisme. « Pyrrhonisme. Le pyrrhonisme est le vrai [1]. » Comprenez bien cette sentence décisive. Pascal ne dit pas : Il y a du vrai dans le pyrrhonisme, mais le pyrrhonisme est le vrai. Et le pyrrhonisme, ce n'est pas le doute sur tel ou tel point de la connaissance humaine, c'est le doute universel et absolu, c'est la négation radicale de tout pouvoir naturel de connaître. Pascal explique parfaitement sa pensée : « Le pyrrhonisme est le vrai, car, après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits; et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard, et même ils erraient toujours en excluant l'un ou l'autre. »

Ainsi, avant Jesus-Christ, le seul sage dans le monde, ce n'est ni Pythagore ni Anaxagore, ni Platon ni Aristote, ni Zénon ni Épicure, ni même vous, ô Socrate, qui êtes mort pour la cause de la vérité et de Dieu; non, le seul sage, c'est Pyrrhon; comme, depuis Jésus-Christ, de tous les philosophes le moins méprisable n'est ni Locke ni Descartes, c'est Montaigne.

Désirez-vous qu'on vous montre dans Pascal le principe de tout scepticisme, l'impuissance de la raison humaine? on n'est embarrassé que du choix des passages.

« Qu'est-ce que la pensée? Qu'elle est sotte [2]!

« Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile [3]. »

[1] Plus bas, p. 171; manuscrit, p. 83.
[2] *Ibid.* p. 170; man., p. 229.
[3] *Ibid.*, p. 196; man., p. 258.

Que signifieraient ces hautaines invectives, si elles ne partaient d'un scepticisme bien arrêté?

On le conteste pourtant, et voici la spécieuse objection qui nous est faite. Vous vous méprenez, nous dit-on, sur la vraie pensée de Pascal. Nous l'avouons, il est sceptique à l'endroit de la raison; mais qu'importe, s'il reconnaît un autre principe naturel de certitude? Or ce principe, supérieur à la raison, c'est le sentiment, l'instinct, le cœur. Éclaircissons ce point intéressant.

Pascal a écrit une page remarquable sur les vérités premières que le raisonnement ne peut démontrer, et qui servent de fondement à toute démonstration.

« Nous [1] connaissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur : c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison : cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent; car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent, et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies; et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de

[1] *Ibid.*, p. 140; man., p. 191.

toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment[1] ! »

Nous adhérons volontiers à cette théorie ; mais Pascal ne l'a point inventée : elle est vulgaire en philosophie, et particulièrement dans l'école platonicienne et cartésienne. Voilà donc ce superbe contempteur de toute philosophie devenu à son tour un philosophe, et le disciple de Platon et de Descartes. C'est là d'abord une bien étrange métamorphose. Et puis, quand on fait à la philosophie cet honneur de lui emprunter une de ses maximes les plus célèbres, il faudrait au moins la bien comprendre et l'exprimer fidèlement.

Il est assurément des vérités qui relèvent d'une toute autre faculté que le raisonnement. Quelle est cette faculté ? Toute l'école cartésienne et platonicienne l'appelle la raison, bien différente du raisonnement, comme l'a fort bien vu Molière :

Et le raisonnement en bannit la raison.

La raison, c'est le fond même de l'esprit humain ; c'est la puissance naturelle de connaître, qui s'exerce très-diversement, tantôt par une sorte d'intuition, par une conception directe, et c'est ainsi qu'elle nous révèle les vérités premières et ces principes universels et nécessaires qui composent le patrimoine du sens commun, tantôt par voie de déduction ou d'induction, et c'est ainsi qu'elle forme ces longues

[1] Il y a dans Pascal plusieurs passages semblables. « L'esprit et le cœur sont comme les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. » ... « Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. Le cœur en a un autre : on ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour. Cela serait ridicule. » *Ibid.*, p. 139, man. p. 59. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ; on le sent en mille choses. » *Ibid.*, *ibid.*, man. p. 8. « Instinct et raison, marque de deux natures. » *Ibid.* p. 140.

chaînes de vérités liées entre elles qu'on nomme les sciences humaines. Toutes les vérités ne se démontrent pas; il en est qui brillent de leur propre évidence, et que la raison atteint par sa vertu propre et par l'énergie qui lui appartient; mais dans ce cas, comme dans tous les autres, elle est toujours la raison humaine : on peut même dire que sa puissance naturelle y paraît davantage. En reproduisant cette théorie aussi vieille que la philosophie [1], et qu'il a l'air de croire nouvelle, Pascal la fausse un peu par les formes qu'il lui prête. N'en déplaise au grand géomètre et à ce maître en l'art de parler et d'écrire, peut-on approuver ce singulier langage? *Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace....* Pourquoi ces façons de parler si extraordinaires pour dire avec deux ou trois cents philosophes la chose du monde la plus commune, à savoir, que la notion de l'étendue et de l'espace n'est pas une acquisition du raisonnement, mais une conception directe de la raison, de l'entendement, de l'intelligence, comme il plaira de l'appeler, entrant en exercice à la suite de la sensation?

Pascal fait pis : il tourne contre elle-même la théorie des vérités premières et indémontrables, à l'aide d'une sorte de jeu de mots peu digne de son génie. Ce que tout le monde appelle le raisonnement, il sied à Pascal de l'appeler la raison; à la bonne heure, si, conformément aux règles de la définition qu'il a lui-même établies, à l'époque de sa vie où il s'occupait de géométrie et de physique, il prend soin d'en avertir; mais il n'en avertit nullement, et voici comment il argumente à son aise. Il s'adresse au raisonnement qu'il nomme la raison, et l'interpelle de justifier les principes des connaissances humaines. Le raisonnement ne le peut, car sa fonction n'est pas de démontrer les principes dont il part. Et sur cela Pascal le foudroie : « Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile. » Mais si à la place du

[1] Voyez nos écrits, *passim*, entre autres, *Cours de l'histoire de la Philosophie moderne*, Ire SÉRIE, t. II; leç. IX et X, *du Mysticisme*, p. 193; t. IV, leç XIII, *Hutcheson*, *Esthétique*, p. 104; leç. XIV, p. 140, leç. XXII, *Reid*, *Essais sur les Facultés intellectuelles*, p. 502, etc.

raisonnement, qui seul ici est vraiment en cause, la raison prenait la parole, elle rappellerait à Pascal sa théorie oubliée, et, au nom de cette théorie, elle lui répondrait qu'elle est si peu impuissante qu'elle a le pouvoir merveilleux de nous révéler la vérité sans le secours d'aucun raisonnement; elle répondrait qu'elle est de sa nature si peu imbécile qu'elle s'élève, par la force qui est en elle, jusqu'à ces vérités premières et éternelles que le scepticisme peut renier du bout des lèvres, mais qu'en réalité il ne peut pas ne pas admettre, et que ses arguments mêmes contiennent ou supposent. Elle pourrait dire à Pascal : « Ou vous abandonnez la théorie que vous exposiez tout à l'heure, ou vous la maintenez; si vous l'abandonnez, quel paradoxe, à votre tour, êtes-vous donc à vous-même! Si vous la maintenez, abjurez donc, pour être fidèle à vos propres maximes, vos dédains irréfléchis, et honorez cette lumière à la fois humaine et divine, qui éclaire tout homme à sa venue en ce monde, et découvre à un pâtre aussi bien qu'à vous-même toutes les vérités nécessaires, sans l'appareil souvent trompeur des démonstrations de l'école. »

Cette réponse suffit, ce nous semble; et pourtant il la faut pousser plus loin; il faut montrer que le scepticisme de Pascal ne fait pas la moindre réserve en faveur des vérités du sentiment et du cœur, et qu'il est trop conséquent pour ne pas être sans limites. En effet, comme l'a dit M. Royer-Collard : « *On ne fait point au scepticisme sa part;* » il est absolu ou il n'est pas; il triomphe entièrement ou il périt tout entier. Si sous le nom du sentiment la raison nous fournit légitimement des premiers principes certains, le raisonnement, se fondant sur ces principes, en tirera très-légitimement aussi des conclusions certaines, et la science se relève tout entière sur la plus petite pierre qui lui est laissée. C'en est fait alors du dessein de Pascal. Pour que la foi, j'entends ici avec lui la foi surnaturelle en Jésus-Christ, donne tout, il faut que la raison naturelle ne donne rien, qu'elle ne puisse rien ni sous un nom ni sous un autre. Aussi Pascal a-t-il à peine achevé cette exposition si vantée des vérités de sentiment, et déjà il s'ap-

plique à les rabaisser, à en diminuer le nombre, à en contester l'autorité ; lui qui a dit, dans un moment de distraction, que la nature confond le pyrrhonisme comme le pyrrhonisme confond la raison (entendez toujours le raisonnement), lui qui vient d'écrire ces mots : « Nous savons bien que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, » voilà maintenant que, reprenant les arguments du pyrrhonisme, qu'il semblait avoir brisés de sa propre main, il les dirige contre le sentiment lui-même, pour ruiner tout dogmatisme qui se fonderait aussi bien sur le sentiment que sur le raisonnement, pour décrier toute philosophie et accabler la nature humaine. Pascal procède avec ordre dans cette entreprise; il marche pas à pas, et n'arrive que par degrés à son dernier but.

D'abord il s'étudie à faire voir que le pyrrhonisme est loin d'être sans force contre les vérités naturelles, et qu'il sert au moins à *embrouiller la matière*, ce qui est déjà quelque chose. Le passage est curieux :

« Nous supposons que tous les hommes conçoivent de même sorte, mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je sais bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mû [1] ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences des suppositions différentes.

« Cela suffit pour embrouiller au moins la matière, non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses ; les académiciens auraient gagé ; mais cela la ternit et trouble les dogmatistes, à la gloire de la cabale pyrrhonienne, qui consiste à cette ambiguité ambiguë et dans

[1] *Ibid.*, p. 92, man. p. 197.

une certaine obscurité douteuse dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres. »

Voilà déjà la lumière naturelle obscurcie, et, grâce à Dieu, *la matière embrouillée;* mais le principe d'une clarté naturelle, si faible qu'elle soit, subsiste encore : il le faut détruire, il faut éteindre toute lumière et achever le chaos. Pascal ira donc jusqu'à soutenir que, hors la foi et la révélation, le sentiment lui-même est impuissant. Quoi! le sentiment sera-t-il à ce point impuissant que, même sans la révélation, l'homme ne sache pas légitimement s'il dort ou s'il veille? Tout à l'heure Pascal s'était moqué du pyrrhonisme qui prétendait aller jusque-là. Mais, encore une fois, si le pyrrhonisme ne va pas jusque-là, il est perdu; peu à peu le sentiment, l'instinct, le cœur, regagneront sur lui une à une toutes les vérités essentielles enlevées à la raison. Il faut donc suivre résolument le pyrrhonisme dans toutes ses conséquences pour que son principe demeure, et Pascal n'ose plus trop affirmer que l'homme sait naturellement s'il dort ou s'il veille.

« Les principales forces des pyrrhoniens (je laisse les moindres) sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous; or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque, n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant et à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables ou faux ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous le faisons, on croit voir les espaces, les figures, les mouvements, on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu ou quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions. Qui sait si cette autre

moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil, un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en faisant un songe sur l'autre?

« Voilà les principales forces de part et d'autre; je laisse les moindres comme les discours qu'on fait contre les pyrrhoniens, contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres; si on n'est pas assez persuadé, on le deviendra vite et peut-être trop [1].

« Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est, qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels; contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi ces dogmatistes ont encore à répondre depuis que le monde dure. »

Comment! on n'a pu répondre à ces objections du pyrrhonisme, depuis que le monde dure! Mais nous venons d'entendre Pascal y répondre lui-même par sa théorie des vérités premières placées au-dessus de tout raisonnement, et par là inaccessibles à toutes les atteintes du pyrrhonisme; et tout à coup, ce même Pascal se rend complaisamment à des attaques tirées de je ne sais quels systèmes sur notre origine et sur l'essence de la nature humaine! Mais ces systèmes sont précisément le sujet de disputes perpétuelles, tandis que la puissance du sentiment, de l'instinct, du cœur, c'est-à-dire de la raison naturelle, gouverne l'humanité depuis que le monde dure!

Vous croyez Pascal redevenu tout à fait pyrrhonien? Point du tout; il va de nouveau abandonner son pyrrhonisme, comme devant le pyrrhonisme il vient d'abandonner la théorie

[1] *Ibid.*, p. 170; man., p. 257.

du sentiment. Après le morceau que nous venons de citer, il ajoute :

« Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti et se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrrhonisme ; car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence de la cabale. Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux ; ils ne sont pas pour eux-mêmes, ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter [1].

« Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout, doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle, doutera-t-il s'il doute, doutera-t-il s'il est? On n'en peut point venir là. Je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. »

Ainsi la nature soutient la raison ; Pascal le déclare lui-même ; cette nature, de son propre aveu, n'est donc pas impuissante : le sentiment naturel a donc une force à laquelle on se peut fier ; il autorise donc les vérités qu'il nous découvre ; ces vérités, dégagées par la réflexion, peuvent donc former une doctrine solide et très-légitime. Ou ces mots : « la nature soutient la raison, » ne signifient rien, ou leur portée va jusque-là.

Mais cette conclusion ne pouvait convenir à Pascal. Il revient bien vite sur ses pas, et après avoir reconnu que la nature soutient la raison impuissante, c'est-à-dire qu'il y a une certitude antérieure et supérieure au raisonnement, il s'écrie : « L'homme dira-t-il au contraire qu'il possède certainement la vérité? » — Oui, il le dira, d'après vous et avec vous ; il dira qu'il possède certainement les vérités du sentiment, de l'instinct, du cœur, ou bien il succombera à cet absolu pyrrhonisme que vous déclarez vous-même impossible. — « Dira-t-il qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise? »

[1] *Ibid.*, p. 108 ; man., p. 258.

—Mais il n'a pas besoin de montrer le titre des premiers principes et des vérités de sentiment; car ces principes et ces vérités ont leur titre en eux-mêmes, et leur propre vertu les justifie. L'homme n'est donc pas forcé de lâcher prise; loin de là, il adhère inébranlablement à ces vérités suprêmes, que la nature lui découvre et lui persuade, en dépit de tous les arguments du pyrrhonisme. Aussi, je n'hésite point à le dire, tout ce qui suit dans Pascal, si admirable qu'il puisse être par l'énergie et la magnificence du langage, n'est après tout qu'une pièce d'éloquence qui n'a pas même le mérite d'une conséquence parfaite.

Le pyrrhonisme a si bien pris possession de l'esprit de Pascal, que hors de là Pascal n'aperçoit qu'extravagance.

« Rien ne fortifie [1] plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. Si tous l'étaient, ils auraient tort... Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis. Car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent... Il est bon qu'il y ait des gens dans le monde qui ne soient pas pyrrhoniens, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable. »

En résumé, selon Pascal, il n'y a point de certitude naturelle pour l'homme, et pas plus dans le sentiment que dans la raison. Son origine et sa nature le condamnent à l'incertitude. La révélation et la grâce peuvent seules l'affranchir de cette loi.

La preuve péremptoire que le scepticisme est le principe du livre des *Pensées*, c'est qu'il y porte toutes ses conséquences, et singulièrement en morale et en politique.

En morale, Pascal, n'admet point de justice naturelle. Ce que nous appelons ainsi n'est qu'un effet de la coutume et de la mode. Est-ce Pascal, est-ce Montaigne qui a écrit les pages suivantes :

[1] *Ibid.*, p. 171; man., p. 83.

« Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

« Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée?... J'ai bien peur que la nature ne soit elle-même une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

« Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. Si l'homme connaissait réellement la justice, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de celles qui sont parmi les hommes : que chacun suive les mœurs de son pays. L'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples; et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands : on la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps.

« Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles communes à tout pays. Certainement ils le soutiendraient opiniâtrément, si la témérité du hasard, qui a semé les lois humaines, en avait rencontré au moins une qui fût universelle. La plaisanterie est telle que le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point[1].

« On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. En peu d'années de possession, les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

« Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi. La coutume fait toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue : c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à

[1] *Ibid.*, p. 222; man., p. 69 et 365.

son principe l'anéantit. Rien n'est si fautif que les lois qui redressent les fautes ; qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi ; elle est toute ramassée en soi : elle est la loi et rien davantage.....

« La justice est sujette à dispute, la force est très-reconnaissable et sans dispute..... Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste..... On appelle juste ce qu'il est force d'observer..... Voilà ce que c'est proprement que la définition de la justice.

« Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable et juste [1]. »

Mais à quoi sert de multiplier les citations? Il faudrait transcrire mille passages de Montaigne, que Pascal rappelle, résume ou développe, non pas, comme l'ont dit d'honnêtes éditeurs, pour les réfuter à loisir, mais au contraire pour s'y appuyer et les faire servir à son dessein.

Voulez-vous connaître la politique de Pascal? Elle est la digne fille de sa morale. C'est la politique de l'esclavage. Pascal, comme Hobbes, place le dernier but des sociétés humaines dans la paix, et non dans la justice : pour l'un comme pour l'autre, le droit est dans la force. Mais Hobbes a du moins sur Pascal l'avantage d'une rigueur parfaite. Par exemple, il se serait bien gardé d'admettre que l'égalité des biens soit juste en elle-même, pour aboutir à cette belle conclusion pratique qu'il faut maintenir tant d'inégalités destituées de tout fondement. Rien d'ailleurs est-il plus faux, je ne dis pas seulement plus impraticable, mais plus injuste en soi que le principe de l'égalité des biens? Ce n'est pas là qu'est l'égalité véritable [2]. Tous les hommes ont un droit égal au libre développement de leurs facultés; ils ont tous un droit égal à

[1] *Ibid.*, p. 168 ; man., p. 134.

[2] Sur le fondement et le caractère de la vraie égalité, *Cours de l'histoire de la Philosophie moderne*, Ire SÉRIE, t. II, leç. XVIII, p. 244.

l'impartiale protection de cette justice souveraine, qui s'appelle l'État ; mais il n'est point vrai, il est contre toutes les lois de la raison et de l'équité, il est contre la nature éternelle des choses que l'homme indolent et l'homme laborieux, le dissipateur et l'économe, l'imprudent et le sage, obtiennent et conservent des biens égaux. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Pascal accepte la chimère de l'égalité des biens, et que là-dessus il bâtisse l'odieuse théorie du droit de la force dans l'intérêt de la paix.

« Sans doute, dit Pascal, l'égalité des biens est juste ; mais ne pouvant faire qu'il soit forcé d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien.

« De là vient le droit de l'épée ; car l'épée donne un véritable droit, autrement l'on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre [1]... »

Et pourquoi, je vous prie, fermer volontairement les yeux à ce spectacle qui trop souvent nous est donné? Pourquoi ne pas regarder en face la violence et l'appeler par son nom? Comment réformer jamais ce qu'on n'a jamais osé reconnaître ni dénoncer comme un abus ou un crime? est-ce là la philosophie que l'on propose à l'humanité? Quel fondement à sa dignité, quel instrument à ses progrès, quelle consolation à ses misères, quel terme à ses espérances! C'est bien le moins, en vérité, qu'on lui promette au delà de ce monde une vie qui soit le renversement de celle-ci, et l'on a bien raison de lui enseigner la haine de la vie et la passion de la mort [2] ; car la vie, telle qu'on la fait, n'est qu'un théâtre à l'iniquité et à l'extravagance. Reste à savoir si les plus religieux sont ceux qui, en fait de justice, renvoient l'homme à un autre monde, ou ceux qui s'efforcent de rapprocher la justice toujours imparfaite des hommes de l'exemplaire de la justice divine, et

[1] *Ibid.*, p. 222 ; man., p. 159.

[2] Voyez *Jacqueline Pascal*, passim.

les sociétés humaines de la cité de Dieu. Si l'objet de la religion est de rattacher l'homme à Dieu et la terre au ciel, se doit-elle résigner à laisser l'homme sur cette terre en proie à l'oppression, esclave de la force, abattu sous des iniquités immobiles? Non; pour élever son cœur, il faut qu'elle relève aussi sa condition. Car il n'y a qu'un être libre possédant, pratiquant, et voyant reluire et se réaliser autour de lui en une certaine mesure la sainte idée de la justice et de l'amour, qui puisse comprendre, espérer, invoquer avec un peu d'intelligence la liberté, la justice et la charité infinie qui a fait l'homme, qui le conduit et qui le recueillera.

Toutes les grandes philosophies contiennent dans leur sein une théologie naturelle, et, comme on dit, une théodicée qui enseigne ce que nous venons de rappeler. Avant ou depuis Leibnitz, avec des procédés et quelquefois même sur des principes différents, toute école qui n'a pas fait divorce avec le sens commun proclame l'existence d'un Dieu, cause première et type invisible des perfections de l'univers et de celles de l'humanité. Il n'y a pas un philosophe un peu autorisé qui ne tire la preuve certaine d'un géomètre éternel de l'ordre admirable du monde, et l'espérance au moins d'un ordre moral, meilleur que le nôtre, de l'idée de l'ordre gravée en nous et que nous transportons plus ou moins heureusement dans tout ce qui est de nous, dans nos mœurs, dans nos lois, dans nos institutions civiles et politiques. Mais Pascal, qui ne reconnaît aucune morale naturelle, rejette également toute religion naturelle, et n'admet aucune preuve de l'existence de Dieu.

Et qu'on ne dise pas que Pascal repousse seulement ce qu'on nomme les preuves métaphysiques. Il est bien vrai qu'il trouve cette espèce de preuves subtiles et raffinées; mais il n'est pas vrai qu'il en approuve aucune autre, et qu'il fasse grâce aux preuves physiques si simples et si évidentes : celles-là même, il les renvoie dédaigneusement comme tournant contre leur but par l'excès de leur faiblesse.

Mais peut-être Pascal n'a-t-il voulu dire autre chose, sinon que l'homme est incapable de pénétrer les profondeurs de l'essence divine, et qu'à ces hauteurs il se rencontre plus d'un nuage que la foi chrétienne peut seule dissiper. Vaine explication! Pascal déclare hautement que l'homme ne peut savoir ni quel est Dieu, ni même s'il est. Ce sont là les termes mêmes de Pascal que nous avons retrouvés.

Et quoi! Pascal a-t-il donc fait la découverte de quelque argument ignoré jusqu'ici, et dont la toute-puissance inattendue impose silence à la voix unanime du genre humain, au cri du cœur, à l'autorité des plus sublimes et des plus solides génies? Non : il s'appuie négligemment sur ce lieu commun du scepticisme, que l'homme, n'étant qu'une partie, ne peut connaître le tout, comme si, sans connaître le tout, une partie douée d'intelligence ne pouvait comprendre et sentir qu'elle ne s'est pas faite elle-même; et encore sur cet autre lieu commun, que, Dieu étant infini, et l'homme étant fini, il ne peut y avoir de rapport entre eux; comme si l'homme, tout fini qu'il est, ne possédait pas incontestablement l'idée de l'infini, comme si Pascal n'avait pas établi par la lumière naturelle qu'il y a deux sortes d'infini, l'un de grandeur et l'autre de petitesse; comme si en face de l'espace infini il n'avait pas placé lui-même, comme étant meilleur et d'une nature plus relevée, ce roseau pensant, cet être fragile et sublime qui n'apparaît qu'un jour et qu'une heure, mais dans ce jour, dans cette heure, atteint par la pensée et embrasse l'infini, mesure les mondes qui roulent sur sa tête et les rapporte à un auteur tout puissant, tout intelligent et tout bon! Et puis, lorsque du haut de ce superbe scepticisme vous aurez décidé que toute relation est radicalement impossible entre Dieu comme infini et l'homme comme fini, par quel prestige, je vous prie, le christianisme pourra-t-il, plus tard, conduire l'homme à Dieu? Il n'y aura plus ici de médiateur possible : car ce médiateur, pour rester Dieu, devra garder un côté infini; par ce côté, il échappera nécessairement à l'homme, et

l'abîme infranchissable subsistera entre l'homme et Dieu. Pascal ne s'aperçoit pas qu'en renversant toute religion naturelle, il ôte le fondement de toute religion révélée, ou bien qu'il se condamne à des contradictions que nulle logique ne peut supporter. Mais établissons que Pascal rejette toutes les preuves naturelles de l'existence de Dieu.

« Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout[1] ?

« Philosophes. La belle chose de crier à un homme qui ne se connaît pas qu'il aille de lui-même à Dieu ! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît[2] !

« Parlons suivant les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est[3].

« Je n'entreprendrai pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la trinité ou l'immortalité de l'âme ; non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis ; mais...

« Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées qu'elles ne frappent pas ; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais, une heure après, ils craignent de s'être trompés.

« Eh quoi[4] ! ne dites-vous pas que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu? — Non. — Et votre religion ne le dit-elle pas? — Non ; car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

[1] *Ibid.*, appendice, p. 298 ; man., p. 347-371.

[2] *Ibid.*, p. 223 ; man., p. 416.

[3] *Ibid.*, app., p. 258, man., p. 4.

[4] *Ibid.*, p. 250 ; man., p. 29.

« J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles ; car il est certain que ceux qui ont la foi vive dedans le cœur, voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a l'intention de la faire revivre, ces personnes, destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toutes leurs lumières tout ce qu'ils voient dans la nature qui peut les mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres, dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui nous environnent et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve, à ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre l'avoir achevée sans peine avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois, par raison et par expérience, que rien n'est plus propre à en faire naître le mépris [1]. »

On voit comme en ce dernier passage Pascal traite les preuves physiques elles-mêmes, ces preuves aussi vieilles que le monde et la raison humaine. Je conviens que son dessein et l'absolu pyrrhonisme exigeaient de lui cela; mais n'est-ce pas un gratuit et incompréhensible renversement des notions les plus reçues de soutenir, et d'un ton sérieux, que cet ordre de preuves n'étant propre qu'à en faire naître le mépris, jamais auteur canonique n'en a fait usage !

« C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu : tous tendent à le faire croire, et jamais ils n'ont dit : il n'y a point de vide : donc il y a un Dieu : il fallait qu'ils fussent plus habiles que

[1] *Ibid.*, p. 173; man., p. 206.

les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servi. Cela est très-considérable [1] ».

Non, vraiment, cela n'est pas très-considérable : car rien n'est plus manifestement faux. Les saintes Écritures ne sont point un cours de physique; elles ne prennent point le langage de la science, encore bien moins celui d'aucun système particulier; elles ne disent point : il n'y a pas de vide, donc il y a un Dieu, bizarre argument qui n'est nulle part, si ce n'est peut-être dans quelque obscur cartésien; mais elles enseignent, et cela à toutes les pages et de toutes les manières, que *les cieux racontent la gloire de leur auteur* [2]. Et saint Paul, que Pascal ne récusera pas, je l'espère, ne dit-il point : « Ils ont connu ce qui se peut découvrir de Dieu, Dieu même le leur ayant fait connaître ; car la grandeur invisible de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité deviennent visibles en se faisant connaître par ses ouvrages depuis la création du monde [3]. »

Ainsi, pour Pascal, il n'y a aucune preuve de l'existence de Dieu. Dans cette impuissance absolue de la raison, Pascal invente un argument désespéré. Nous pouvons mettre de côté la vérité, mais nous ne pouvons mettre aussi de côté notre intérêt, l'intérêt de notre bonheur éternel. C'est à ce point de vue, et non dans la balance de la raison, qu'il faut estimer et peser le problème d'une divine providence. Si Dieu n'est pas, il ne peut nous arriver aucun malheur d'y avoir cru; mais si par hasard il est, l'avoir méconnu serait pour nous de la plus terrible conséquence.

« Examinons ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien

[1] *Ibid.*, p. 172. Boss. Deuxième partie, III, 3. Ce passage manque dans le manuscrit, mais il est dans une des copies.

[2] Le Psalmiste : « Cœli enarrant gloriam Dei... Laudent illum cœli et terra... et annuntiabunt cœli justitiam ejus..... confitebuntur cœli mirabilia tua..... Laudate eum, cœli cœlorum... confessio ejus super cœlum et terram.... interroga et volatilia cœli indicabunt tibi..., etc. »

[3] *Epître aux Romains*, I, 19, 20, 21. Trad. de Sacy, éd. de Mons.

déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare; il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez défendre nul des deux. « ..... Le juste est de ne point parier. Oui, mais il faut parier....

« Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien; et deux choses à dégager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude[1]! »

C'est sur ce fondement, non de la vérité, mais de l'intérêt, que Pascal institue le calcul célèbre, auquel il applique la règle des paris. En voici la conclusion : aux yeux de la raison, croire ou ne pas croire à Dieu, le pour et le contre, et, comme parle Pascal, à ce jeu croix ou pile, est également indifférent; mais aux yeux de l'intérêt, la différence est infinie de l'un à l'autre, puisque dans l'hypothèse il y a l'infini à gagner. « Cela est démonstratif, dit Pascal; et, si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est. »

Mais cette belle démonstration est au fond si loin de le satisfaire, qu'après avoir ainsi réduit au silence l'interlocuteur qu'il s'est donné, il ne peut s'empêcher de lui laisser dire :

« Oui, je le confesse, je l'avoue; mais encore n'y a-t-il pas moyen de voir le dessous du jeu[2]? » Et pour apaiser cette curiosité rebelle, à quoi Pascal la renvoie-t-il? A l'Écriture sainte, à la religion chrétienne.

Fort bien, lui répond en gémissant l'interlocuteur abattu et non convaincu; « mais je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse[3]? »

[1] *Ibid.*, p. 182; app., p. 264; man., p. 4.

[2] *Ibid.*, p. 185, app., p. 270; man., p. 4.

[3] *Ibid.*, p. 186; app., p. 270; man., p. 8.

Ce qu'il faut faire? Suivre mon exemple; « prendre de l'eau bénite, faire dire des messes, etc. Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtira [1]?

« Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? Qu'avez-vous à perdre [2]? »

Nous avons le premier découvert et publié ce morceau accablant, résumé fidèle du livre entier des *Pensées*. Dès qu'il parut, il troubla un moment les plus hardis partisans de Pascal; puis on s'est mis à le tordre et à le subtiliser de tant de manières qu'on a fini par y découvrir le plus beau sens du monde. Il n'en a, il ne peut en avoir qu'un seul : il faut renoncer à la raison; il faut, suivant un précepte de Pascal, qui est très-clair maintenant, se faire machine, recourir en nous, non pas à l'esprit, mais à la machine [3], pour arriver à croire en Dieu petit à petit et par la pente insensible de l'habitude. Cela est vrai; disons mieux : cela seul est vrai, dès qu'on cherche Dieu en partant du pyrrhonisme. Voilà toute la foi, j'entends toute la foi naturelle, que permet à Pascal sa triste philosophie! Le maître de Pascal, le pyrrhonien Montaigne, l'avait dit avant lui : « Pour nous assagir, il nous faut abestir [4]. » Pascal lui a emprunté et le mot et la pensée. Pour assagir l'homme, pour le mener à la vertu et à Dieu, Socrate et Marc-Aurèle avaient connu d'autres voies.

Prévenons une dernière objection. On ne manquera pas de dire : le passage qui vient d'être cité n'est qu'un caprice, un accès d'humeur, en quelque sorte une boutade de géométrie; mais il y a bien d'autres passages contraires à celui-là, et qui attestent que Pascal croyait à la dignité de la raison humaine. Je répondrai loyalement, qu'en effet il y a un peu de tout dans ces notes si diverses qu'on appelle les *Pensées :* ce qu'il y faut considérer, ce n'est pas tel endroit pris à part et séparé

[1] *Ibid.*, p. 187; app., p. 272; man., p. 4.

[2] *Ibid.*, *ib.*

[3] *Ibid.*, p. 249; man., p. 25.

[4] *Ess.*, l. II, ch. 12.

de tout le reste, mais l'ensemble et l'esprit général et dominant. Or, cet esprit-là, nous l'avons fidèlement exprimé. Et n'est-ce pas aussi la condamnation du pyrrhonisme, qu'il a beau surveiller toutes ses démarches, toutes ses paroles, il lui échappe malgré lui de perpétuels démentis à ce doute absolu, insupportable à la nature et incompatible avec tous ses instincts? Plus d'une fois dans Pascal éclate en traits énergiques le sentiment victorieux de la grandeur de la pensée humaine; mais bientôt le philosophe impose silence à l'homme, et le système reprend le dessus. Ainsi Pascal répète plusieurs fois que toute notre dignité est dans la pensée : voilà la pensée redevenue quelque chose de grand; mais un moment après, Pascal s'écrie : « Que la pensée est sotte ! » Ce qui fait de la dignité humaine une sottise, et de toute certitude fondée sur la pensée une chimère. Enfin n'oublions pas que derrière le pyrrhonien est le chrétien dans Pascal. Sa foi, quel que soit son fondement et son caractère, est, après tout, la foi chrétienne : de là des clartés étrangères et quelques rayons échappés de la grâce éclairant de loin en loin les ténèbres du pyrrhonisme. Mais dès que la grâce se retire, le pyrrhonisme seul demeure.

Au risque de fatiguer le lecteur, je lui veux présenter un dernier fragment, qui achève la démonstration, met à nu la vraie pensée de Pascal, et fait voir de quelle étoffe, pour ainsi dire, est faite sa religion elle-même :

« S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles, etc.? Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain, et qu'il y a plus de certitude à la religion que non pas que nous voyions le jour de demain; car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit, mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain et pour

l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain par la règle des partis, qui est démontrée[1]. »

Je le demande, est-ce là la foi de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas, de Fénelon, de Bourdaloue, de Bossuet?

Le 23 novembre 1654, dans une nuit pleine d'angoisses apaisées et charmées par de mystiques visions, Pascal, après avoir lutté une dernière fois avec les images du monde, avec les troubles de son cœur et de sa pensée, appelle à son aide le vrai, l'unique consolateur. Il invoque Dieu, mais quel Dieu, je vous prie? Lui-même nous le dit dans l'écrit singulier[2] qu'il traça de sa main cette nuit même, qu'il portait toujours sur lui, et qui ne fut découvert qu'après sa mort : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des savants et des philosophes. » Il entrevoit, il croit avoir trouvé la certitude et la paix; mais où? « Dans la soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » Pascal est là tout entier. Le doute a cédé enfin à la toute-puissance de la grâce, mais le doute vaincu a emporté avec lui la raison et la philosophie.

Ou bien il faut renoncer à toute critique historique, ou de tant de citations accumulées il faut conclure que, pour Pascal, le scepticisme est le vrai dans l'ordre philosophique, que la lumière naturelle est incapable de fournir aucune certitude, que le seul emploi légitime de la raison est de renoncer à la raison, et que la seule philosophie est le mépris de toute philosophie.

Voilà ce que nous venons d'établir régulièrement et méthodiquement, avec une étendue et une rigueur qui, ce nous semble, ne laissent rien à contester. Qu'il nous soit donc permis de considérer le scepticisme de Pascal en philosophie comme un point démontré. Mais nous pouvons aller plus loin. Un commerce plus intime avec Port-Royal, en nous faisant pénétrer davantage dans l'esprit de cette société illustre, nous

[1] Boss., deuxième partie, XVII, 197.

[2] Bossut, p. 549; man., p. E.

permet de soutenir avec la conviction la plus assurée que non-seulement Pascal est sceptique en philosophie, mais qu'il ne pouvait pas ne pas l'être, par ce motif décisif qu'il était janséniste, et janséniste conséquent.

Qu'est-ce que le jansénisme? Une plume habile s'est chargée d'en retracer l'histoire; il nous suffira d'en rappeler les principes et d'en marquer le caractère général.

On peut dire aujourd'hui toute la vérité sur le jansénisme. Le père Annat et le père Letellier ne sont pas là pour nous entendre et porter nos paroles à l'oreille de Louis XIV. Port-Royal n'est plus. La charrue a passé sur le saint monastère; ses ruines mêmes auront bientôt péri. Nous les visitions, il y a peu de jours, une carte fidèle à la main, et c'est à grand'-peine si nous pouvions reconnaître quelques-uns de ces lieux vénérables. Le temps n'a pas respecté davantage l'esprit qui les anima. Une tradition languissante subsiste à peine dans deux humbles congrégations vouées au service des enfants et des pauvres. Quelques frères de Saint-Antoine, quelques sœurs de Sainte-Marthe, voilà ce qui reste de ce grand peuple de Port-Royal, qui jadis remplissait les ordres religieux, les parlements, les universités. A Paris, dans un coin du faubourg Saint-Jacques et du faubourg Saint-Marceau, trois ou quatre familles nourrissent un culte obscur pour ces illustres mémoires : on y parle entre soi, avec respect et recueillement, des vertus et des infortunes de la mère Angélique, de sa sœur et de sa nièce : on y prononce presque à voix basse les grands noms de M. Arnauld et de M. Pascal; on fait en secret des vœux pour la bonne cause; on déteste les jésuites, et surtout on en a peur. Chaque jour emporte quelques-unes de ces âmes qui ne se renouvellent plus. Port-Royal est tombé dans le domaine de l'histoire. Nous pouvons donc le juger avec respect, mais avec liberté. Et d'ailleurs, nous aussi nous avons appris à son école à préférer la vérité à toutes choses; et puisque aujourd'hui on s'arme de ce grand nom pour attaquer ce qui nous est la vérité, et la première de toutes les vérités, à savoir le pouvoir légitime de la raison et les droits

de la philosophie, c'est Port-Royal lui-même qui au besoin nous animerait à le combattre : à défaut de sa doctrine, son exemple est avec nous dans la lutte que nous soutenons.

Disons-le donc sans hésiter : le jansénisme est un christianisme immodéré et intempérant. Par toutes ses racines, il tient sans doute à l'église catholique; mais par plus d'un endroit, sans le vouloir ni le savoir même, il incline au calvinisme. Il se fonde particulièrement sur deux dogmes, déjà bien graves en eux-mêmes, qu'il exagère et qu'il fausse : je veux parler des dogmes du péché originel et de la grâce. En touchant à cette matière épineuse, je m'efforcerai d'être aussi court que le soin de la clarté le permettra.

Le dogme de la grâce se rapporte à celui du péché originel. C'est parce que la nature humaine a subi dans son premier représentant une corruption plus ou moins profonde, qu'elle a besoin d'une réparation, et d'une réparation proportionnée à sa corruption : à ce vice de la nature le remède nécessaire est la grâce surnaturelle de Jésus-Christ. Ces deux dogmes étant étroitement liés, l'un des deux ne peut être altéré sans que l'autre le soit également et dans la même mesure. Supposez que dans le berceau du monde la corruption de la nature ait été peu de chose, l'intervention de la grâce sera presque superflue. Supposez, au contraire, que la corruption ait été entière, que les deux parties essentielles de la nature humaine, la raison et la volonté, soient radicalement viciées et absolument incapables, celle-ci d'apercevoir le bien et celle-là de l'accomplir, il faut de toute nécessité que la grâce intervienne d'autant plus énergiquement, puisqu'il s'agit, non plus de secourir et de fortifier l'homme, mais en réalité de créer un homme nouveau, en substituant à la raison une lumière surnaturelle et à la volonté une force étrangère. L'église catholique, gardienne et interprète de la foi chrétienne, s'est constamment placée entre ces deux extrémités. L'église a décidé que par le péché originel la nature humaine est réellement déchue, qu'ainsi la raison et la vo-

lonté ont perdu le pouvoir qu'elles avaient originairement reçu, ce pouvoir incomparable qui faisait d'Adam une créature presque angélique, apercevant toutes les vérités à leur source même et accomplissant le bien librement mais sans grand effort. L'église a décidé en même temps que par le péché originel la nature n'était pas à ce point déchue que la raison fût devenue absolument incapable du vrai et la volonté du bien, du moins dans l'ordre des vérités et des vertus naturelles. L'église prévenait ainsi les deux erreurs contraires dans la matière de la grâce. Et là encore elle a porté ces deux décisions, conformes aux deux premières : 1° que la grâce est nécessaire pour révéler à l'homme les vérités et les vertus de l'ordre surnaturel, sans lesquelles il n'y a point de salut; 2° que la grâce vient au secours de la nature sans la détruire, qu'elle n'éteint pas la lumière naturelle, mais l'éclaire et l'agrandit, et que la liberté humaine subsiste entière, avec les œuvres qui lui sont propres, sous les impressions de la grâce [1].

Sur tous ces points, Port-Royal a excédé la doctrine catholique. En outrant la puissance du péché originel, il s'est condamné lui-même à outrer celle de la grâce réparatrice.

Le génie du jansénisme est le sentiment dominant, non pas seulement de la faiblesse, mais du néant de la nature humaine. A ses yeux, depuis la chute d'Adam, la raison et la volonté sont par elles-mêmes radicalement impuissantes pour le vrai et pour le bien. L'homme ne possède d'autre grandeur et il ne garde d'autre ressource que le sentiment même de son impuissance, et celui de la nécessité d'un secours surnaturel. Ce secours surnaturel, c'est la grâce, et non pas cette grâce universelle qui a été donnée à tous les hommes, et qui si souvent est convaincue d'insuffisance, mais cette grâce particulière et choisie qui, pour être vraiment

[1] Pour toute citation, nous nous bornons à renvoyer au concile de Trente et aux constitutions et bulles papales qui ont condamné le livre de Jansénius.

suffisante, doit être efficace par elle-même, c'est-à-dire irrésistible[1]. Elle opère en nous en étouffant la lumière naturelle sous la lumière incréée, et en mettant ses impressions victorieuses à la place des langueurs de notre volonté. C'est elle qui nous fait penser et agir, ou plutôt c'est elle qui pense et agit en nous : elle suscite la pensée de l'action, elle communique la force qui l'exécute, et nos œuvres sont ses œuvres.

Tel est le système janséniste, mêlé de vérité et d'erreur. Par son côté vrai, c'est la doctrine catholique, qui n'est point ici en cause; par son côté faux, ce n'est qu'une théorie particulière qui tombe sous notre examen. Port-Royal est un grand parti dans l'église; mais, après tout, ce n'est qu'un parti, ce n'est point l'église elle-même, car l'église l'a condamné.

Ce qu'il y a d'essentiellement faux dans la grâce janséniste, c'est qu'elle ôte toute vertu à la lumière naturelle, comme toute efficacité à la volonté. La grâce chrétienne ajoute ses lumières et ses impressions vivifiantes à la raison et à la liberté humaine : elle les épure et les fortifie, elle ne les efface point; loin de les nier, elle les suppose; elle ne crée pas, elle féconde; elle ne s'applique pas au néant, mais à un germe divin qu'elle dégage et qu'elle développe. Sa vertu singulière est de produire une foi que la lumière naturelle ne produit point, la foi aux vérités surnaturelles. Mais ce n'est point elle seule qui enseigne à l'homme la liberté, le devoir, la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, la spiritualité de l'âme, la divine Providence : sans la grâce, la lumière naturelle peut enseigner tout cela, et elle l'a enseigné dans tous les siècles. Selon l'église, la raison naturelle est une première révélation qui a déjà sa puissance. Pour le jansénisme, cette première révélation demeure absolument stérile sans le secours d'une révélation nouvelle et particulière.

[1] Voyez les premières *Provinciales*.

Comme dans la doctrine catholique toutes les vérités se tiennent, de même toutes les erreurs ont leur enchaînement dans la théorie janséniste. La grâce y doit être victorieuse et invincible, parce que la corruption de la nature humaine y est entière, parce qu'un tel mal exige un remède héroïque, et que du néant de la nature Dieu seul peut tirer la vérité, la vraie justice et la vraie vertu. Le principe du néant de la nature humaine a encore une autre conséquence également nécessaire, le néant du mérite de nos œuvres. Elles appartiennent à la grâce quand elles sont bonnes; le péché seul est à nous, parce que le péché vient de la nature corrompue. De là ce tremblement perpétuel de la créature humaine, incertaine si c'est bien en elle la grâce qui opère ou l'esprit propre et la lumière naturelle; de là des austérités excessives, un ardent et sombre ascétisme, le monde converti en une thébaïde et en un calvaire, la fuite des plaisirs les plus innocents, l'impatience de la vie et l'invocation de la mort, et, en attendant, le continuel effort de mourir à la vie de la nature et de ne laisser subsister en soi que celle de la grâce ; de là une immense humilité et un immense orgueil, l'une qui se tire du sentiment de notre néant, l'autre du sentiment de l'action de Dieu en nous; de là encore l'attachement le plus opiniâtre à nos pensées, comme nous venant de Dieu même, avec un courage merveilleux, capable de résister, au nom de Dieu, à toutes les puissances de la terre, même à la première de toutes, celle du saint-siége; de là, en un mot, une grandeur admirable et des excès de toute sorte dans la doctrine et dans la conduite : excès et grandeur mêlés ensemble, se soutenant et tombant ensemble, parce qu'ils tiennent au même principe, le néant de la nature et la force invincible de la grâce. Séparer, dans Port-Royal, la grandeur de l'excès, le bien du mal, le vrai du faux, retrancher l'un, retenir l'autre; vaine entreprise! Tout ici vient du même fonds. Tempérer Port-Royal, c'est l'anéantir. Laissons-lui donc sa grandeur et ses défauts. Reconnaissons

dans Port-Royal les hautes qualités qui le recommandent à la vénération des siècles, la droiture, la conséquence, l'intrépidité, le dévouement; mais reconnaissons aussi que deux qualités plus éminentes encore lui ont manqué : le sens commun et la modération, c'est-à-dire la vraie sagesse.

Le jansénisme ainsi défini, que lui pouvait être la philosophie ? En vérité, d'après ce qui précède, il est à peine besoin de le dire. Le jansénisme et la philosophie s'excluent. Selon le jansénisme, la grâce peut tout, la nature ne peut rien, et la raison naturelle, privée de la lumière de la grâce, erre au milieu d'insurmontables ténèbres. La philosophie, au contraire, comme nous l'avons dit, est établie sur ce fondement que l'homme, même en son état actuel, possède une faculté de connaître, limitée mais réelle, et capable, bien dirigée, de parvenir aux vérités naturelles de l'ordre moral aussi bien qu'aux vérités de l'ordre physique. Comme il y a une géométrie, une physique, une astronomie, etc., de même et au même titre il y a ou il peut y avoir une psychologie, une logique, une morale, une théodicée, c'est-à-dire d'un seul mot une philosophie. Les sciences physiques s'appuient sur l'expérience sensible; la philosophie s'appuie sur les sens à la fois et sur la conscience : les données et par conséquent les procédés diffèrent; mais les données sont également solides, les procédés également rigoureux, et le principe commun que les sciences physiques et la philosophie reconnaissent est la raison naturelle librement et régulièrement cultivée. Loin de là, pour Port-Royal, toutes les sciences humaines, et particulièrement les sciences morales, la philosophie à leur tête, ne sont que des chimères, filles de l'impuissance et de l'orgueil; la seule science véritable est celle du salut, dont l'impérieuse condition est l'intervention surnaturelle de la grâce, de la grâce à la fois gratuite et irrésistible. Le jansénisme va jusque-là, ou il n'a pas toute sa portée; il ne peut donc accepter la philosophie que par une inconséquence manifeste.

Et d'où peut venir l'inconséquence? De la faiblesse soit du

caractère soit de la logique. Mais la logique de Pascal était à la hauteur de son caractère passionné et obstiné. Il faut choisir entre le jansénisme et la philosophie. Pascal avait choisi, et d'un choix trop ferme pour s'écarter jamais du but marqué et chanceler sur la route.

Pascal, nous l'avons vu, est sceptique déclaré en philosophie ; maintenant il est évident qu'il ne pouvait pas ne pas l'être. Examinez de nouveau, à la lumière de la théorie janséniste qui vient d'être exposée, les endroits du livre des *Pensées* où le scepticisme se montre sous sa forme, ce semble, la plus hardie, et loin d'y trouver des paradoxes, vous y reconnaîtrez les principes avoués et l'esprit de Port-Royal. Pascal dit et répète qu'il n'y a nulle certitude naturelle. Qu'y a-t-il là d'étonnant, je vous prie? C'est le contraire qui serait à Pascal la nouveauté la plus insoutenable. Car qui lui pourrait donner la certitude? Une raison toute corrompue et qui, sans la grâce, est radicalement impuissante. Il n'y a nulle preuve naturelle de l'existence de Dieu : Dieu ne se révèle à nous ni par les merveilles de la nature ni par les merveilles de la conscience. Rien de plus simple, si depuis la chute d'Adam les sens et la conscience sont des miroirs infidèles. Avant Jésus-Christ, l'homme ne pouvait savoir où il en était. Assurément, car avant Jésus-Christ il était condamné à l'erreur et au vice. Depuis Jésus-Christ, l'homme, il est vrai, peut connaître et lui-même et son auteur : mais comment? Par la grâce, et par la grâce seule. Si l'homme, en effet, par ses moyens naturels, pouvait arriver à connaître l'homme et Dieu, la grâce, entendez toujours la grâce janséniste, serait superflue. Il ne faut pas cela, à tout prix ; il faut donc soutenir que sans la grâce l'homme ne peut savoir de Dieu non-seulement quel il est, mais qu'il est. Ce n'est ni la lumière de la raison ni celle du sentiment, c'est le *feu* [1] de la grâce qui fait pénétrer dans le cœur de l'homme la l'idée de

[1] Voyez le papier trouvé sur Pascal, et que nous avons rappelé ci-dessus, p. XXXI.

la grandeur de l'âme et l'idée de Dieu. Le Dieu qui nous apparaît alors n'est pas le *Dieu des savants et des philosophes;* c'est le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* L'homme n'est pas capable de la vraie vertu par l'emploi légitime de sa liberté naturelle; mais il le peut devenir par la transfiguration de cette liberté en une puissance divine qui agit en nous, souvent malgré nous, et dont les œuvres ne nous appartiennent pas. Détruire l'homme naturel, l'abêtir [1], c'est-à-dire lui ôter cette raison et cette liberté dont il se vante comme d'un privilége, le remettre aveugle et soumis entre les mains de la grâce de Jésus-Christ et du directeur qui le représente [2], tel est le seul moyen de le conduire à la vérité, à la vertu, à la paix, au bonheur. Cela étant, évidemment la philosophie ne vaut pas une heure de peine, et la mépriser c'est vraiment philosopher.

Pascal a été et il devait aller jusque-là; il devait pousser jusqu'à cette extrémité les principes qu'il avait embrassés, ou il aurait cru les abandonner : il eût été à ses propres yeux un disciple pusillanime de la grâce.

Quand on a ainsi pénétré dans le cœur du jansénisme, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant les efforts des modernes partisans de Pascal pour le défendre de l'accusation de scepticisme. Mais cette accusation, c'est son honneur : c'est votre défense qui lui serait une accusation d'infidélité aux deux grands principes du néant de la nature humaine et de la toute-puissance de la grâce. Pour ces deux principes, Pascal et sa sœur auraient donné volontiers un peu plus que tous les systèmes de philosophie : ils auraient été heureux de donner leur sang. Faibles esprits, qui ne connaissez ni Port-Royal ni le XVIIe siècle! vous ne vous doutez pas que vos outrageuses apologies enlèvent à Port-Royal son vrai caractère, et au pénitent de M. Singlin, au frère de Jacqueline, ce trait merveilleux de superbe et d'ironie à l'endroit de

[1] Ci-dessus, p. XXIX.

[2] *Ibid.*, p. XXXI.

la raison et de la philosophie, et en même temps d'absolue soumission entre les mains de la grâce, qui fait de Pascal un homme à part dans Port-Royal même, et le met, quant au jansénisme, bien au-dessus de Nicole et même d'Arnauld.

Chose admirable! dans Port-Royal, Saint-Cyran excepté, les plus rigides n'ont pas été les hommes, mais les femmes, non pas les ecclésiastiques, mais les laïques, non pas Nicole et Arnauld, mais Domat et Pascal. Dans l'affaire capitale du formulaire[1], les femmes, Jacqueline à leur tête, étaient d'avis de tout braver plutôt que de signer le contraire de ce qui leur paraissait la vérité. Elles ne signèrent que par déférence pour ceux qui gouvernaient Port-Royal, et Jacqueline succomba, trois mois après la fatale signature, sous les scrupules et les angoisses de sa conscience. Dans une assemblée qui se tint chez Pascal, celui-ci proposa de résister[2]. La grâce janséniste lui était devenue la vérité tout entière, le premier et le dernier mot du christianisme. Pour elle, il fut d'avis de tout hasarder, même Port-Royal. Mais il n'y allait pas seulement de Port-Royal, il y allait de la discipline ecclésiastique et de l'unité de l'église. Pascal et sa sœur ne reculèrent pas devant cette extrémité. Cette jeune femme, qui n'avait pas trente-six ans, osa dire à un prêtre, à un docteur, à M. Arnauld, avec une hauteur et une véhémence dignes de son frère ou de Démosthènes : « Je ne puis plus dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les seules personnes à qui il semblait que Dieu eût confié sa vérité, lui soient si infidèles que de n'avoir pas le courage de

[1] Le récit de cette affaire est partout. J'en ai rappelé les traits principaux dans les *Documents inédits sur Domat*, *Fragments littéraires*, p. 240, et dans *Jacqueline Pascal*, p. 396.

[2] Remettons sous les yeux du lecteur cette scène où se peint l'âme de Pascal. *Jacqueline Pascal*, p. 397 : « La majorité des assistants, entraînée par Nicole et Arnauld, se prononça pour la signature. Ce que voyant, dit le *Recueil d'Utrecht*, d'après Mlle Périer, M. Pascal, qui aimait la vérité pardessus toutes choses, et qui, malgré sa faiblesse, avait parlé très-vivement pour mieux faire sentir ce qu'il sentait lui-même, en fut si pénétré de

s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort, pour la confesser hautement.... Je sais bien qu'on dit que ce n'est pas à des filles de défendre la vérité, quoiqu'on pût dire, par une telle rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous de défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité.... Que craignons-nous! Le bannissement pour les séculiers, la dispersion pour les religieuses, la saisie du temporel, la prison, et la mort, si vous voulez? Mais n'est-ce pas notre gloire, et ne doit-ce pas être notre joie? Renonçons à l'Évangile, ou suivons les maximes de l'Évangile, et estimons-nous heureux de souffrir quelque chose pour la justice. Mais peut-être on nous retranchera de l'église? Mais qui ne sait que personne n'en peut être retranché malgré soi, et que, l'esprit de Jésus-Christ étant le seul qui unit les membres à lui et entre eux, nous pouvons bien être privés des marques, mais non jamais de l'effet de cette union, tant que nous conserverons la charité[1]. » Et sur ce fondement, Pascal et sa sœur proposaient de tenir ferme, de refuser toute signature, et, s'il le fallait, de désobéir à l'autorité canonique des évêques et du saint-siége; parti violent qui eût séparé ouvertement Port-Royal de l'église catholique, et qui pourtant n'était qu'une exacte fidélité à la doctrine de la grâce. Nicole et Arnauld ne se piquèrent pas de tant de rigueur : ils ne voulurent pas pousser la conséquence jusqu'au schisme; mais, pour cela, ils furent contraints de biaiser un

douleur, qu'il se trouva mal et perdit la parole et la connaissance. Tout le monde en fut surpris et s'empressa pour le faire revenir. Ensuite, ces messieurs se retirèrent; il ne resta que M. de Roannez, M. Domat et M. Périer le fils. Quand M. Pascal fut tout à fait remis, M. Périer lui ayant demandé ce qui avait causé son accident : Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, lui dit-il, que je regarde comme ceux à qui Dieu a fait connaître la vérité, et qui doivent en être les défenseurs, s'ébranler, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pu la soutenir, et il a fallu succomber. »

[1] *Jacqueline Pascal*, p. 400-410.

peu entre la sincérité et la prudence. La grande Mme Angélique se réjouit de mourir dans cette terrible rencontre, pour ne pas signer et ne pas refuser de signer. L'autorité d'Arnauld entraîna Port-Royal; mais, si Saint-Cyran eût été là, la logique l'eût sans aucun doute emporté sur la politique, et Dieu sait ce qui serait arrivé.

On peut dire qu'il en fut à peu près de la philosophie, à Port-Royal, comme du formulaire. L'esprit de Port-Royal était contraire à la philosophie; mais elle avait pour elle les habitudes et l'ascendant de deux hommes éminents.

Parcourez les ouvrages de ces Messieurs, les mémoires, les relations, les lettres et tout ce qui reste de Port-Royal, vous y trouverez partout la condamnation de toute curiosité qui s'écarte du seul objet légitime, le salut, et le mépris déclaré de toutes les sciences purement humaines, et particulièrement de la philosophie. Sacy n'est pas le plus haut représentant de Port-Royal; mais il en est, à mon gré, l'expression la plus calme, la plus pure, la plus vraie. Il n'exagère aucun des principes du jansénisme, mais il les possède et les professe tous avec une modération assurée et en quelque sorte avec une douceur inflexible. Or, demandez à Fontaine l'opinion de Sacy sur le cartésianisme et la philosophie : Fontaine vous dira qu'il blâmait fort ses deux illustres amis de leur attachement à la philosophie nouvelle[1]. « Souriant doucement quand on lui parlait de ces choses, il témoignait plus plaindre ceux qui s'y arrêtaient qu'avoir envie de s'y arrêter lui-même... Il disait que M. Descartes était à l'égard d'Aristote comme un voleur qui venait tuer un autre voleur et lui enlever ses dépouilles. Dieu, disait-il, a fait le monde pour deux choses, l'une pour donner une grande idée de lui, l'autre pour peindre les choses invisibles dans les visibles. M. Descartes détruit l'un et l'autre.... Au lieu de reconnaître les choses invisibles dans les visibles, comme dans le soleil, qui est le dieu de la nature, et de voir en tout ce qu'il produit

[1] *Mémoires* de Fontaine, t. II, p. 53.

dans les plantes l'image de la grâce, il prétend au contraire rendre raison de tout par de certains crochets qu'ils se sont imaginés. Je les compare à des ignorants qui verraient un admirable tableau, et qui au lieu d'admirer un tel ouvrage, s'arrêteraient à chaque couleur en particulier, et diraient : Qu'est-ce que ce rouge-là? de quoi est-il composé? C'est de telle chose ou c'est d'une autre... Ces gens-là cherchent la vérité à tâtons; c'est un grand hasard s'ils la trouvent. » Telles étaient les dispositions véritables de Port-Royal envers le cartésianisme et la philosophie. Aussi, quand M. Singlin envoya son nouveau pénitent à Port-Royal-des-Champs, ce fut, dit Fontaine [1], « afin que M. Arnauld lui prêtât le collet pour les sciences, et que M. de Sacy lui apprît à les mépriser. » Pascal se forma promptement à cette école, et parvint bientôt où en était Sacy; mais de l'humeur dont il était, il ne se contenta pas de mettre de côté la philosophie, il la foula aux pieds. Et, ici encore, l'exact logicien, les principes de Port-Royal admis, ç'a été Pascal; Nicole et Arnauld furent encore une fois pour le sens commun et l'inconséquence. Pourquoi? Par bien des raisons qu'il serait trop long de faire connaître. Marquons-en brièvement quelques-unes.

D'abord Pascal avait toute l'ardeur d'un néophyte. Converti à la fin de 1654, mort au milieu de 1662, dans ce court intervalle rempli par les grandes luttes des *Provinciales*, par des maux cruels et une agonie de près de deux années, Pascal, né avec une *humeur bouillante* [2], une force et une rigueur d'esprit encore accrues par les habitudes de la méthode géométrique, s'élança vite à toutes les extrémités de la doctrine janséniste; dès qu'il eut embrassé la grâce de Jésus-Christ, il ne connut, il ne suivit qu'elle. Pour elle, il eût donné son sang dans la question du formulaire : il fit plus, il fit de sa vie entière une mort continue; il mourut à tout sentiment

[1] *Mémoires* de Fontaine, t. II, p. 55.
[2] *Jacqueline Pascal*, p. 225.

de plaisir, même le plus innocent [1]; et quand il sentit s'approcher la dernière heure, pour mieux ressembler à Jésus-Christ, il demanda avec la plus vive instance d'aller rendre l'âme dans un hôpital et sur le grabat des pauvres malades. Dans la pratique comme dans la théorie, le caractère propre de Pascal est celui d'une conséquence inflexible pour les autres et pour lui-même; et en même temps il joignait à cette énergie naturelle l'âme la meilleure et l'esprit le plus fin. Il y avait en lui à la fois de l'enfant, du bel esprit, du héros et du fanatique. Il ne prenait et ne faisait rien à demi. Or, quand on pousse l'attachement à un principe jusqu'à lui sacrifier toutes les douceurs de la vie, il n'en coûte guère d'y ajouter la philosophie. Et en vérité, de la part de Pascal, ce dernier sacrifice n'avait pas un très-grand mérite.

La philosophie s'appelait alors le cartésianisme. Pascal possédait parfaitement de cette grande philosophie la partie mathématique et physique, mais il s'était à peu près arrêté là. Moitié sévérité d'esprit, moitié défaut d'étendue, Pascal n'aspirait pas à des vues universelles sur la nature. C'était sans doute un moyen assuré d'éviter bien des erreurs, mais par là aussi il a manqué la plus grande gloire : il n'a point placé son nom parmi ceux des Galilée, des Descartes, des Newton, des Leibnitz. Il faisait partie d'une petite société de gens d'esprit et de mérite où il était à la mode de dénigrer Descartes et de l'attaquer par ses mauvais côtés, par exemple, la matière subtile et quelques autres hypothèses, ce qui était assez facile, sans rien mettre à la place, ce qui était plus facile encore. De temps en temps, Descartes appliquait de rudes leçons au plus téméraire de cette petite société, l'emporté et jaloux Roberval [2]. Dans l'affaire de la pesanteur de l'air, il y eut entre Pascal et Descartes un démêlé encore mal éclairci, où Pascal, qui adorait la gloire, eut au moins le

[1] *Vie de Pascal*, par Mme Périer.

[2] Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II, p. 55 et 144.

tort d'oublier un peu trop le nom de Descartes parmi ceux qui avaient pu le mettre sur la voie de ses célèbres expériences [1]. C'étaient deux génies entièrement opposés et très-peu faits pour se comprendre. L'un, essentiellement créateur, invente sans cesse et partout des principes nouveaux; il embrasse et domine toutes les parties des connaissances humaines; il aspire au système du monde, il l'atteint presque [2]. L'autre excelle dans les procédés scientifiques et dans la solution accomplie de problèmes particuliers. Pascal a perfectionné et fixé à jamais la langue de la raison, mais c'est Descartes qui l'a trouvée. La tête de Pascal n'est pas moins forte que celle de Descartes, mais elle est moins ample. Livré de bonne heure à l'étude des mathématiques et de la physique, on ne voit pas que Pascal ait jamais donné une grande attention à la philosophie proprement dite. Il ne paraît ni dans sa vie ni dans ses ouvrages aucune trace d'études métaphysiques. Il avait lu sans aucun doute la *Méthode* et les *Méditations*, et il en avait retenu le grand principe de la pensée, comme signe et preuve de l'existence. Mais Roberval lui-même n'avait pas osé repousser ce principe [3]; il était dans saint Augustin, et, en l'admettant, Pascal n'avait fait que suivre l'opinion générale. La logique seule l'occupa sérieusement, et encore, dans la logique, la définition, qui appartient aux mathématiques autant qu'à la philosophie. Les deux seuls philosophes qu'il connaisse bien et dont il est évidemment imbu, c'est Montaigne, avec son disciple

[1] Baillet, dans la *Vie de Descartes*, démontre, par les lettres même de Descartes, combien Pascal a été peu juste envers son illustre devancier. Bossut, dans son *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*, traite sur ce point Baillet avec beaucoup de hauteur. Montucla, dont l'impartialité et les lumières ne peuvent être contestées, porte à peu près le même jugement que Baillet, *Histoire des Mathématiques*, t. II, p. 205.

[2] Il a le premier énoncé le problème que Newton a résolu. « Descartes, dit Laplace, essaya le premier de ramener la cause du mouvement céleste à la mécanique. » *Système du Monde*, liv. V, chap. v.

[3] Voyez dans nos *Fragments de Philosophie cartésienne* l'article intitulé *Roberval philosophe*, p. 242.

Charron, c'est-à-dire deux sceptiques. Le scepticisme préparait merveilleusement les voies au dogme du néant de la nature humaine; et d'un autre côté ce dogme appelait et confirmait le scepticisme. Quand donc la grâce pénétra dans l'esprit de Pascal, le trouvant vide de toute grande doctrine philosophique, elle l'envahit aisément tout entier : c'est dans l'abîme du pyrrhonisme que la foi janséniste vint le surprendre, et au lieu de l'en tirer, elle l'y enchaîna.

Il n'en fut pas, il n'en pouvait pas être ainsi de Nicole et d'Arnaud. L'un et l'autre possédaient un fond d'études et de connaissances philosophiques, qui résistèrent à l'action du jansénisme.

Nicole avait étudié avec distinction la philosophie à l'Université de Paris. Il fut reçu maître ès-arts en 1644. Arrêté dans sa carrière théologique et ecclésiastique par les troubles qu'excitèrent en Sorbonne les cinq propositions célèbres de M. Cornet, lié de bonne heure avec Port-Royal, où il avait deux tantes religieuses, dont l'une, la mère Marie des Anges Suireau, avait été abbesse et réformatrice de Maubuisson et mourut abbesse de Port-Royal en 1658, il enseigna plusieurs années aux Granges les belles-lettres et la philosophie. Son cours de logique est le fond du livre qui fut composé plus tard dans une circonstance particulière et publié sous le titre de *la Logique ou l'art de penser*[1]. Ce livre est à la fois d'Arnauld et de Nicole [2]. Il est tout pénétré de cartésianisme. On y combat à tout propos le pyrrhonisme, ainsi que la philosophie fondée sur la maxime que toute idée tire son origine des sens. On y professe le principe cartésien, que nous avons une idée naturelle, claire et certaine de l'âme et de Dieu. Les deux excellents discours préliminaires sont de la main de Nicole. Le premier, le plus important, est presque

[1] *Vie de Nicole*, t. XIV des *Essais de Morale*, p. 28: « Il lui enseigna (à Tillemont) la philosophie, et lui expliqua sur la logique tout ce qui a été donné depuis au public. »

[2] *Ibid.*, p. 36.

entièrement consacré à la réfutation du scepticisme et à l'apologie de la philosophie. J'en suis bien fâché pour Pascal, mais voici comment Nicole traite ses chers pyrrhoniens : « Le pyrrhonisme, dit-il, n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent, mais c'est une secte de menteurs [1]. » Montaigne est pris à partie et très-malmené. Si j'avais à indiquer la meilleure réponse au livre des *Pensées*, je désignerais la logique de Port-Royal. J'y ajouterais le beau *Discours contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* [2]. Il parut en 1670, un peu après les *Pensées;* et on dirait que Nicole avait en vue les arguments sceptiques de Pascal, lorsqu'il écrivait les lignes suivantes : « Je suis persuadé que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides... Il y en a d'abstraites et de métaphysiques, et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier; mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à notre raison, plus proportionnées à la plupart des esprits, et qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y résister.... Quelque effort que fassent les athées pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauraient l'étouffer entièrement; tant elle a des racines fortes et profondes dans notre esprit. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.... La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu. » Un peu plus tard, en 1671, dans le premier volume des *Essais*, au traité de la faiblesse de l'homme, Nicole parle de Descartes en des termes qni contrastent fort avec ceux de Pascal et de Sacy : « On avait philosophé trois mille ans durant sur divers principes. Il s'élève dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la philosophie,

[1] *La Logique, ou l'art de penser*, édition de 1662. *Discours sur le dessein de cette logique*, p. 13.

[2] Il a été placé plus tard dans les *Essais*, t. II.

et qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses ; car il faut avouer que le nouveau venu donne plus de lumières sur la connaissance des choses naturelles, que tous les autres ensemble n'en avaient donné. » Sans doute, quand des théologiens étourdis appliquèrent à tort et à travers le cartésianisme à l'explication des saints mystères, entre autres de l'Eucharistie, Nicole, comme Arnauld, comme Bossuet lui-même, poussa un cri d'alarme[1] dans le sein de ses amis ; mais il n'en demeura pas moins publiquement fidèle aux principes de toute sa vie. On conçoit donc que, dans la révision des *Pensées* manuscrites de Pascal, il ait fortement appuyé l'avis d'Arnauld de retrancher les superbes insultes partout adressées à Descartes et à la raison naturelle, et d'effacer le plus possible le scepticisme qui domine dans les *Pensées*. Et encore, malgré tant de suppressions, malgré tous les adoucissements et même les changemeuts pratiqués, jamais les *Pensées* ne plurent à Nicole. Autant il admire et travaille à répandre les *Provinciales*, autant il reste froid à l'égard des *Pensées*, interprète en cela du sentiment unanime de ses plus illustres contemporains. J'ai déjà fait la remarque[2] qu'au XVIIe siècle nul philosophe, nul théologien célèbre n'a loué ni même cité les *Pensées*. On cherche en vain un seul mot sur ce livre dans Fénelon, dans Malebranche, dans Bossuet, et même dans l'immense correspondance d'Arnauld. Pour Nicole, il dissimulait assez mal le peu de cas qu'il en faisait. Un jour M. de Sévigné lui ayant communiqué une lettre de Mme de Lafayette, qui contenait ce singulier éloge des *Pensées* : « *C'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce*

[1] Nicole, *Essais*, t. VIII, lettres 82, 83, 84. Arnauld, lettre du 18 octobre 1669. *OEuvres complètes*, t. Ier, p. 670. Bossuet, *Lettre à un disciple du Père Malebranche*. Bossuet est celui des trois qui se laissa le moins entraîner à l'humeur bien naturelle que donnent aux amis éclairés d'une bonne cause les excès qui se commettent en son nom.

[2] *Avant-propos*, p. XX.

livre, » Nicole, tout timide qu'il était, eut le courage de braver cet anathème et de confesser son opinion. Mais d'abord remarquez, je vous prie, cet enthousiasme pour les *Pensées*, sortant de la société de M. de Larochefoucauld, dont Mme de Lafayette n'est ici que le secrétaire. L'auteur des *Maximes* approuve fort l'auteur des *Pensées*. Je le crois bien, en vérité. Quand on a dit soi-même que tout se réduit à l'amour-propre et à l'égoïsme, et que le reste n'est qu'hypocrisie, on doit certes applaudir de toutes ses forces à un ouvrage qui vient au secours de ce beau principe, en établissant qu'il n'y a ni morale, ni religion naturelle, et que les lois et toutes les vertus ne reposent que sur la fantaisie et sur la mode. Cet accord entre Larochefoucauld et Pascal n'est ni surprenant, ni fort édifiant : à mon sens, il est accablant pour Pascal. Après le silence désapprobateur de ses égaux, il ne lui manquait plus que le suffrage intéressé de ce triste personnage, bel esprit chagrin, courtisan désappointé et malade, qui n'a pas craint de se donner lui-même et l'expérience d'une vie d'intrigue pour l'exemplaire de l'humanité. La réponse de Nicole à M. de Sévigné est si peu connue, et elle fait si bien pour notre cause, que nous la donnons en abrégé [1] :

« Après ce jugement si précis que madame de la F. porte que *c'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre*, nous voilà réduits à n'en oser dire notre sentiment, et à faire semblant de trouver admirable ce que nous n'entendons pas. Elle devait au moins nous instruire plus en particulier de ce que nous y devons admirer, et ne se pas contenter de certaines louanges générales, qui ne font que nous convaincre que nous n'avons pas l'esprit d'y découvrir ce qu'elle y découvre, mais qui ne nous servent de rien pour le trouver... Vous ne sauriez empêcher que quiconque m'avertit de ma bêtise, sans me donner le moyen de la diminuer, ne me fasse un peu de dépit... Pour vous dire la vérité, j'ai eu

[1] *Essais*, t. VIII, première partie, p. 245.

jusqu'ici quelque chose de ce méchant signe. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui ne me paraissent pas tout à fait exacts, et qui ressemblent à des pensées hasardées que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin. Ce qu'il dit, par exemple, tit. xxv, 15, que *le titre par lequel les hommes possèdent leur bien n'est, dans son origine, que fantaisie*, ne conclut rien de ce qu'il en veut conclure, qui est la faiblesse de l'homme, et que nous ne possédons notre bien que sur un titre de fantaisie... Ce qu'il dit au même endroit, n° 17, touchant les principes naturels, me semble trop général... Il suppose, dans tout le discours du divertissement ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide... Le plaisir de l'âme consiste à penser, et à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes... C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas. La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents... M. Pascal confond tout cela. Je pourrais vous faire plusieurs autres objections sur ses *Pensées*, qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques, et qui incommodent ainsi mon amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement. »

Et savez-vous le secret de ce goût très-médiocre de Nicole pour les *Pensées?* C'est que ce livre est l'expression la plus forte du jansénisme, et qu'à dire vrai Nicole n'était guère janséniste. Il s'était laissé engager dans ces querelles, un peu par conviction, beaucoup par ses amitiés, surtout par une antipathie sincère et constante pour les jésuites. Il était bien plutôt un adversaire des jésuites qu'un vrai disciple de Port-Royal. Il n'avait pas connu Saint-Cyran ; il n'avait jamais

senti la main de cet homme extraordinaire qui osa regarder en face Richelieu et lui tenir tête ; qui, du fond de son cachot de Vincennes, avec quelques billets, gouvernait souverainement Port-Royal ; qui décida de la destinée d'Arnauld, et exerçait sur tout ce qui l'approchait un ascendant irrésistible ; doux et humble dans la forme, comme son ami saint François de Sales, mais au fond ardent, inflexible, extrême. La seule grande influence que Nicole ait subie est celle d'Arnauld. Il l'admirait et l'aimait, et mit volontiers au service de ses desseins son élégante latinité, sa plume modérée et facile ; mais il se permettait de choisir parmi les doctrines de son illustre ami. Comme lui, il repoussait la morale relâchée des jésuites, plus fausse en effet et tout autrement dangereuse que l'austérité excessive de Port-Royal ; il avait horreur du probabilisme, qui ruine toute certitude et toute obligation morale ; il détestait par-dessus tout l'esprit d'intrigue et de persécution de la Société, mais il était un partisan assez tiède de la grâce janséniste. Son historien garde un silence officieux sur sa conduite dans l'affaire du formulaire. La vérité est qu'il y joua un grand rôle, qu'il tint tête à Pascal et à Domat, et encouragea fortement Arnauld dans sa résistance aux folies héroïques où Pascal voulait entraîner Port-Royal. Aussi, dès ce moment, Nicole devint suspect au parti. Après avoir suivi Arnauld dans l'exil, il se lassa vite de la vie d'émigré, et finit même par se prononcer contre la grâce particulière en faveur de la grâce universelle. C'était à peu près désavouer le jansénisme.

Arnauld était à la fois et plus janséniste et plus philosophe que Nicole, et il demeura l'un et l'autre, avec une constance égale, jusqu'à la fin de sa longue carrière.

En mesurant cette carrière déjà si grande, on peut juger par ce qu'a fait Arnauld ce qu'il aurait pu faire en de meil-

[1] Un manuscrit de la bibliothèque Mazarine, que nous avons souvent cité ici et dans *Jacqueline*, contient diverses réponses inédites de Nicole à Domat et à Pascal lui-même.

leures circonstances, et sans la fatale rencontre qui égara d'abord sa destinée. C'est Saint-Cyran qui perdit Port-Royal, en y mettant une doctrine particulière ; c'est Saint-Cyran qui qui perdit Arnauld, en le détournant des grandes voies de l'église gallicane pour le jeter dans un sentier environné de précipices. La nature l'avait fait pour être l'égal de Bossuet, l'éloquence à part bien entendu, et il n'a été qu'un chef de parti. Il avait reçu tous les attributs du génie, la simplicité, la force, la grandeur, l'étendue, avec une facilité et une fécondité inépuisables. L'invention lui manquait un peu, comme à Bossuet ; mais, comme Bossuet aussi, il la remplaçait par une rectitude presque infaillible. Dans sa jeunesse, il avait fait des études profondes d'où pouvait sortir un grand géomètre [1], un grand théologien et un grand philosophe. Il possédait même plusieurs parties du grand écrivain, un ordre sévère, une clarté éminente ; point d'imagination, il est vrai, mais de l'esprit et de l'âme, souvent même de beaux mouvements. Tant et de si rares qualités ont avorté, ou du moins n'ont pas porté tous leurs fruits, faute d'une culture réglée et paisible. Sans cesse occupé à diriger un parti, s'oubliant lui-même, dédaignant la gloire, ne pensant qu'à l'intérêt de la vérité, toujours errant d'asile en asile et ne sachant pas où le lendemain il reposerait sa tête, Arnauld a passé toute sa vie les armes à la main : il a dispersé ses forces en mille écrits de circonstance, au lieu de les rassembler sur quelque ouvrage immortel. Il a semé çà et là des traits et même des pages admirables, mais il n'a pu connaître cet art patient de la composition et du style, ce soin assidu de la beauté de la forme qui seul conduit un livre à la perfection et à la postérité. Arnauld a manqué le premier rang en tout

[1] Les *Eléments de Géométrie* de Port-Royal sont de la main d'Arnauld, et ont servi de fondement et de modèle à tous les ouvrages de ce genre. Voyez dans la *Vie* d'Arnauld, p. 93, de précieux détails sur ces *Eléments*, qui avaient été composés pour réparer les défauts d'un travail semblable entrepris par Pascal. Leibnitz parle quelque part du rare talent d'Arnauld pour les mathématiques.

genre, la controverse exceptée. Là Bossuet lui-même ne lui est point supérieur. Il serait injuste aussi de ne lui pas accorder une place très-élevée en philosophie.

Arnauld, comme Nicole, avait étudié la philosophie dans un des colléges de l'Université de Paris. Entré en Sorbonne, il y prit successivement tous ses degrés avec un grand éclat. Son étude favorite fut celle de saint Augustin, où il puisa comme un avant-goût des principes de Descartes et de ceux de Port-Royal. Aussi, dès que parut, en 1637, le *Discours de la Méthode* avec les trois grands ouvrages de physique et de mathématiques qui s'y rapportent, Arnauld reconnut en quelque sorte la philosophie qu'il cherchait, qui même était déjà dans sa pensée. De 1639 à 1641, pendant deux années consécutives, il fit lui-même en Sorbonne, dans le collége du Mans, un cours régulier et complet de philosophie. On assure que de ce cours sortirent plusieurs élèves distingués qui introduisirent l'enseignement d'Arnauld dans l'Université de Paris [1]. Mais la trace la plus sûre qui nous en reste est la thèse trop peu connue qu'il fit soutenir en 1641 : elle contient plus d'une proposition bien digne d'être remarquée, et l'esprit qui y règne se retrouve presque tout entier dans les écrits postérieurs d'Arnauld [2]. Dans le même temps, il écrivait cette célèbre consultation sur les *Méditations*, où le dis-

[1] *Préface historique* du tome XXXVIII, page 2. — Parmi ces élèves, on cite Pierre Barbay, depuis professeur de philosophie, dont le péripatétisme très-mitigé sert, en quelque sorte, d'intermédiaire entre le vieil enseignement péripatéticien et l'enseignement nouveau, celui de Pourchot, par exemple, où paraît déjà et prévaut presque le cartésianisme.

[2] *OEuvres* d'Arnauld, tome XXXVIII, p. 1. *Conclusiones philosophicæ.* En logique, on y rencontre un certain conceptualisme, assez voisin du nominalisme, qui explique à merveille l'antipathie d'Arnauld pour la théorie des idées de Malebranche. Les universaux ne lui sont que des notions communes et des noms communs : toute réalité est dans les individus. En mathématiques, Arnauld critique les éléments d'Euclide, dont les démonstrations ne lui paraissent pas toujours assez lumineuses, préludant ainsi à ses réflexions de la quatrième partie de la *Logique* et à ses *Eléments de*

ciple de saint Augustin accepte sans réserve et la méthode et tous les grands principes de Descartes, la preuve de l'existence personnelle tirée de la pensée, la démonstration de la distinction de l'âme et du corps, et celle de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini. Depuis, Arnauld n'a pas cessé d'être un cartésien déclaré, comme Bossuet. Il y a vraiment une analogie frappante entre les opinions philosophiques de ces deux grands hommes. Tous deux sont cartésiens, sans préjugés comme sans faiblesse : au plus fort de la persécution, disons tout, au milieu des fautes du cartésianisme, ils eurent le courage de l'avouer encore en séparant ses principes des applications téméraires qu'on en faisait. Tous deux partaient de la ferme distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles, et la philosophie leur paraissait aussi légitime et aussi assurée dans l'ordre naturel que la foi chrétienne dans l'ordre des vérités révélées. Ils se montrèrent les constants adversaires de l'épicuréisme de Gassendi et du scepticisme de Montaigne et de Huet. Ce fut Arnauld qui introduisit et s'efforça d'accréditer le cartésianisme à Port-Royal. Il est l'auteur de la quatrième partie de la *Logique*, où domine la méthode de Descartes. Lorsqu'en 1663 la censure romaine

Géométrie. Dès cette époque, c'est-à-dire dès l'année 1641, il attaque, en astronomie, le système de Ptolémée; il ose dire que l'immobilité de la terre ne repose sur aucune preuve, ni astronomique ni physique, et que c'est l'autorité et non la raison qui nous la persuade. Plus tard, Pascal n'osera pas même aller jusque-là. En morale, le système d'Epicure, le système stoïcien et le péripatétisme sont mis fort au-dessous de la morale platonicienne, couronnée par le christianisme. La liberté humaine est admise; mais déjà se montrent quelques propositions dont le jansénisme peut s'accommoder. « Celui qui ne peut pécher est sans aucun doute plus libre que celui qui peut pécher. » En physique, on y donne comme probable l'opinion que l'étendue n'est pas distincte des choses étendues, c'est-à-dire l'espace des corps. En métaphysique, toute essence éternelle autre que Dieu est une chimère: toutes les entités ne sont que l'être lui-même. Les formes substantielles sont inutiles. Pour un esprit libre de préjugés, il n'est pas moins évident que Dieu existe qu'il est évident que deux est un nombre pair.

mit à l'index les *Méditations*, cette incroyable injustice ne l'arrêta point. En 1669, il fit retrancher des *Pensées* ce qui était trop ouvertement favorable au scepticisme et à Montaigne, et contraire à Descartes et à la philosophie [1]. En 1675 [2], il composa un admirable mémoire pour éclairer le parlement de Paris, qui allait rendre un arrêt contre la doctrine de Descartes. Enfin, en 1683, dans sa grande controverse avec Malebranche, il rappela souvent son brillant et obstiné adversaire à la solide méthode et aux principes de leur commun maître [3]. Jamais dans l'esprit d'Arnauld ni le jansénisme ne fit plier la philosophie, ni la philosophie n'altéra le jansénisme. La grâce et la raison y avaient jeté de bonne heure de si profondes racines, qu'elles s'y soutenaient pour ainsi dire à côté l'une de l'autre, chacune par sa force propre, se rencontrant sans pouvoir s'accorder, comme aussi sans pouvoir se détruire.

Arnauld occupe une telle place dans Port-Royal qu'on a étendu naturellement à tous les doctes solitaires ce qui appartient à lui seul. Parce qu'Arnauld était cartésien, on en a conclu que tous ces messieurs l'étaient aussi. La conclusion n'est nullement fondée. Si Port-Royal ne put venir à bout du cartésianisme d'Arnauld, il n'est pas moins vrai qu'Arnauld ne put séduire Port-Royal au cartésianisme. Il avait beau présenter Descartes sous le manteau de saint Augustin : le philosophe paraissait toujours et épouvantait Port-Royal. Arnauld entraîna Nicole et le duc de Luynes [4]; mais tout le reste demeura froid ou ennemi. Il faut voir dans Fontaine quel scandale excitait dans la sainte maison ce goût nouveau et inouï pour la philosophie [5]. Sacy en gémissait, et tout le monde pensait comme Sacy. Pendant quelque temps on n'osa pas se plaindre ouvertement. Arnauld possédait une autorité

[1] Voyez plus bas la lettre citée, p. 77, 84, 167 et 168.
[2] *Fragments philosophiques*, troisième édition, t. II.
[3] Voyez l'excellent livre *Des vraies et des fausses idées*.
[4] Le traducteur des *Méditations*.
[5] T. II, p. 52 sqq.

immense ; il était prêtre et docteur; il avait été confesseur de Port-Royal ; il était le frère et l'oncle des trois personnes les plus vénérées, la mère Angélique, la mère Agnès, la mère Angélique de Saint-Jean ; toute sa famille peuplait en quelque sorte Port-Royal; il était le chef avoué, la lumière et l'âme du parti. Et pourtant des signes de révolte éclataient de loin en loin. Le duc de Liancourt, personnage à tous égards si considérable, rompait quelquefois en visière à l'illustre docteur. Les choses en vinrent au point que vers l'année 1680 on prit la résolution de faire un dernier effort pour enlever Arnauld à la philosophie. Un de ses amis les plus intimes, le théologal d'Aleth, M. du Vaucel, composa un véritable manifeste intitulé : *Observations sur la Philosophie de Descartes*[1]. Là, du Vaucel se plaignait qu'Arnauld compromît Port-Royal en donnant à penser que Port-Royal était cartésien, tandis qu'il n'y avait de cartésiens parmi eux qu'Arnauld et Nicole. Il déclarait qu'au lieu de défendre Descartes contre les jésuites, il fallait s'unir aux jésuites contre Descartes. Il se prononçait *avec force et netteté* en faveur du livre que le père Valois, sous le pseudonyme de Delaville, venait de publier contre le cartésianisme au nom de la Société. Sainte-Marthe, un des plus purs jansénistes, approuva du Vaucel. On écrivit à Paris pour obtenir l'adhésion de Sacy. On l'obtint. mais dans les termes que comportaient la douceur et l'humilité de cet homme excellent. Il avoua *qu'il n'était pas aussi philosophe que son oncle*, et il le suppliait de songer moins à la philosophie et de consacrer sa plume à la seule piété. En dépit de ces efforts concertés, Arnauld, comme Bossuet, demeura jusqu'à la fin fidèle à Descartes et à la philosophie.

On le voit : Arnauld philosophe ne représente point Port-Royal; il le contredit; il suit son propre génie et les habitudes de toute sa vie. C'est Sacy vers 1650, c'est Pascal vers 1660, c'est du Vaucel en 1680, qui sont les véritables in-

[1] *Préface historique* du tome XXXVIII des œuvres d'Arnauld, p. 16.

terprètes de Port-Royal. Pascal avait compris d'abord et hautement exprimé l'absolue incompatibilité de la grâce janséniste et de la philosophie. Le pieux théologal, en répétant ce qu'avait dit l'auteur des *Pensées*, obéissait à un instinct tout aussi sûr que le génie lui-même, à cet instinct des partis qu'il ne faut pas mépriser parce qu'il est souvent le sentiment intime de leur principe. Tout le parti se reconnut dans du Vaucel et se joignit à lui. Arnauld demeura seul, d'autant plus admirable dans son attachement à la philosophie ; mais le titre même de l'admiration que sa fermeté inspire, est la sérieuse opposition qu'il rencontra de bonne heure, qu'il ne put vaincre, et à laquelle il résista pendant quarante années.

En résumé, il est, je pense, bien démontré que Port-Royal, fondé sur le double principe du néant de la nature humaine et de la puissance invincible de la grâce, ne pouvait admettre ni le cartésianisme ni aucune philosophie, et qu'ainsi, comme nous l'avions annoncé, Pascal janséniste, et janséniste conséquent, devait être tel que le peignent les *Pensées*, un chrétien mélancolique, un sceptique de génie, qui, rejetant toute raison naturelle, toute morale naturelle, toute religion naturelle, ne trouve un peu de certitude et de paix que dans la foi étroite et sombre d'une secte particulière, qu'il ne faut pas confondre avec l'église, de cette secte pleine de grandeur et de misères, qui commence, il est vrai, par les *Provinciales*, mais qui se termine aux folies de Saint-Médard.

Pascal était obscur à bien des yeux dans l'édition de Port-Royal et dans celle de Bossut. Nous l'avons éclairci à la lumière du manuscrit autographe, et cette lumière a fait paraître le plus puissant ennemi qu'ait jamais eu la philosophie.

Oui, Pascal est un ennemi de la philosophie : elle est trop loyale pour le dissimuler, et trop sûre d'elle-même pour redouter ni Pascal ni personne. La philosophie est assise sur des fondements d'où elle peut braver également et Port-Royal et la société de Jésus. Elle exprime en effet un besoin nécessaire et un droit sacré de la pensée. Sa cause est la grande

cause de la liberté du monde, rappelée à son principe même, la liberté de l'esprit. Sa force est celle de la raison appuyée sur deux mille ans de progrès et de conquêtes.

Il est du bel air, aujourd'hui, de traiter avec un superbe dédain la raison naturelle. Assurément elle n'est point infaillible, mais elle n'est pas non plus condamnée à l'erreur ou à l'impuissance. Mille fois on a fait justice du frivole paralogisme sur lequel reposent toutes ces déclamations inconséquentes, dirigées contre la raison par la raison même, depuis Pyrrhon et Sextus, jusqu'à Pascal et ses imitateurs. Mais laissons là la logique et les théories : attachons-nous aux faits. Quel démenti ne donnent-ils pas aux contempteurs de la philosophie!

Depuis les premiers jours des sociétés humaines jusqu'à la venue de Jésus-Christ, tandis que dans un coin du monde une race privilégiée gardait le dépôt de la doctrine révélée, qui, je vous prie, a enseigné aux hommes, sous l'empire de religions extravagantes et de cultes souvent monstrueux, qui leur a enseigné qu'ils possèdent une âme, et une âme libre, capable de faire le mal, mais capable aussi de faire le bien? Qui leur a appris, en face des triomphes de la force et dans l'oppression presque universelle de la faiblesse, que la force n'est pas tout, et qu'il y a des droits invisibles, mais sacrés, que le fort lui-même doit respecter dans le faible? De qui les hommes ont-ils reçu ces nobles principes: qu'il est plus beau de garder la foi donnée que de la trahir; qu'il y a de la dignité à maîtriser ses passions, à demeurer tempérant au sein même des plaisirs permis? Qui leur a dicté ces grandes paroles : un ami est un autre moi-même; il faut aimer ses amis plus que soi-même, sa patrie plus que ses amis, et l'humanité plus que sa patrie? Qui leur a montré, par delà les limites et sous le voile de l'univers, un Dieu caché, mais partout présent, un Dieu qui a fait ce monde avec poids et mesure et qui ne cesse de veiller sur son ouvrage, un Dieu qui a fait l'homme parce qu'il n'a pas voulu retenir dans la solitude inaccessible de son être ses perfections les

plus augustes, parce qu'il a voulu communiquer et répandre son intelligence, et, ce qui vaut mieux, sa justice, et, ce qui vaut mieux encore, sa bonté? Qui enfin leur a inspiré cette touchante et solide espérance que, cette vie terminée, l'âme immatérielle, intelligente et libre sera recueillie par son auteur? Qui leur a dit qu'au-dessus de toutes les incertitudes il est une certitude suprême, une vérité égale à toutes les vérités de la géométrie, c'est que dans la mort comme dans la vie un Dieu tout-puissant, tout juste et tout bon préside à la destinée de sa créature, et que derrière les ombres du trépas, quoi qu'il arrive, tout sera bien, parce que tout sera l'ouvrage d'une justice et d'une bonté infinies[1]?

Je le demande : quelle puissance a enseigné tout cela à tant de milliers d'hommes dans l'ancien monde, avant la venue de Jésus-Christ, sinon cette lumière naturelle qu'on traite aujourd'hui avec une si étrange ingratitude? Qu'on le nie devant les monuments irréfragables de l'histoire, ou que l'on confesse que la lumière naturelle n'est pas si faible pour nous avoir révélé tout ce qui donne du prix à la vie, les vérités certaines et nécessaires sur lesquelles reposent la famille et la société, toutes les vertus privées et publiques, et cela par le pur ministère de ces sages encore ignorés de l'antique Orient, et de ces sages mieux connus de notre vieille Europe, hommes admirables, simples et grands, qui, n'étant revêtus d'aucun sacerdoce, n'ont eu d'autre mission que le zèle de la vérité et l'amour de leurs semblables, et pour s'être appelés seulement philosophes, c'est-à-dire amis de la sagesse, ont souffert la persécution, l'exil, la mort même, quelquefois sur un trône et le plus souvent dans les fers; un Anaxagore, un Socrate, un Platon, un Aristote, un Épictète, un Marc-Aurèle!

Et cette législation romaine qui, pendant de si longs siècles, a donné au monde le gouvernement le plus équitable qui fut

[1] Les textes qui justifient toutes ces assertions sont nombreux et incontestables. Tout homme un peu versé dans la philosophie ancienne les sentira, en quelque sorte, à travers cette libre traduction.

jamais, qui l'a inspirée et qui l'a soutenue? Apparemment encore la raison naturelle, cette raison que l'on voudrait reléguer dans un coin obscur de nos écoles, et que même on en voudrait bannir, tant on la trouve inutile ou malfaisante!

Et si nous passons au monde moderne depuis la venue de Jésus-Christ, que de bienfaits encore n'aurions-nous pas à rapporter à la raison naturelle et à ses progrès, au milieu même des bienfaits évidents de la loi chrétienne? Mais franchissons le moyen âge, arrivons à notre temps, et posons cette seule question aux détracteurs de la raison et de la philosophie :

Sur quelle base est assis tout l'édifice de la société française? De quels éléments est-il formé, et quelles mains l'ont élevé? Les codes qui depuis cinquante années président à notre vie publique et privée, ont-ils été conçus et délibérés dans des synodes, comme les capitulaires de Charlemagne? Non : ils sont l'ouvrage de l'Assemblée constituante et du conseil d'État de l'Empire. Les éléments des lois qui nous gouvernent, ce sont les idées de toutes parts répandues par la philosophie, idées solides autant que généreuses, que la révolution française n'a point faites, mais qu'elle a proclamées, qu'elle a défendues d'abord avec l'épée, et gravées ensuite sur l'airain de nos codes pour l'exemple et pour l'instruction du monde. Dans l'ordre politique, quel est le principe avoué du gouvernement monarchique? Le droit divin est aujourd'hui une extravagance qui ne serait pas même rappelée sans péril. La force de la royauté est tout entière dans la raison publique reconnaissant la nécessité d'un pouvoir permanent et inviolable pour le maintien le plus certain de l'ordre et de la liberté. Les droits et les devoirs réciproques qui forment en quelque sorte la trame de la vie sociale, particulièrement ces grands devoirs des enfants, des pères, des époux, la loi civile les a tirés de la seule idée de l'honnête et du juste : ils reposent à ses yeux sur leur propre évidence, sur la certitude et sur la sainteté de la justice naturelle. Ainsi que le code civil, le code pénal n'a point d'autre fondement. La vertu par elle-même

mérite une récompense, et le crime mérite un châtiment; il le reçoit dans les tourments de la conscience, et il le reçoit aussi à la face de tous, comme un public enseignement, au nom de cette justice suprême, de cette justice armée qu'on appelle l'État.

Que l'on parcoure ainsi tous nos codes : on y rencontrera le même esprit; on n'y trouvera pas un seul principe qui excède la raison, la morale et la religion naturelle.

Et ce caractère incontestable de la législation et de la société française n'est pas un paradoxe, un prodige, un monstre dans notre histoire; car cette histoire n'est guère autre chose, depuis trois siècles, que le progrès continu du génie séculier. Or, faites-y bien attention : tout progrès de la sécularisation est un hommage rendu à la puissance de la raison naturelle, et par conséquent à la puissance de la philosophie. La seule existence de notre société, telle que le temps et la révolution l'ont faite, est donc le triomphe de la philosophie, et, tant que notre société durera, la philosophie n'a rien à craindre; car pour rallier à elle tous les esprits, tous ceux du moins qui ne rêvent pas le retour de la société du moyen âge, la philosophie n'a qu'à leur montrer la racine sacrée de l'ordre constitutionnel et de la loi française.

Allons plus loin : n'est-il pas évident à tout observateur impartial que les principes de la révolution française pénètrent peu à peu dans toutes les sociétés européennes, et même au delà de l'Océan ? Et depuis un demi-siècle ne voyons-nous pas s'accomplir chaque jour la prophétie de Mirabeau, que ces principes sont destinés à faire le tour du monde? S'il en est ainsi, il faut avouer que l'avenir de la philosophie n'est pas tout à fait en péril.

Telle est la réponse simple, mais péremptoire, que nous nous bornerons à faire à tous ceux qui se mettent aujourd'hui sous l'abri du nom révéré de Pascal pour renouveler le scepticisme, décrier la raison humaine, nous endormir dans un mysticisme individuel sans solidité et sans grandeur, ou nous ramener à une domination que nos pères ont brisée.

Est-ce à dire que nous entendions contester la salutaire autorité de la religion? A Dieu ne plaise! La religion et la philosophie, nous l'avons fait voir mille fois, sont établies sur des vérités différentes et non opposées. Chacune d'elles a un domaine distinct et légitime. Déclarer la guerre à la religion au nom de la philosophie serait une grande folie, car la philosophie ne peut remplacer la religion, et dans une telle entreprise elle ne ferait paraître autre chose que son ambition et son impuissance. D'un autre côté, ce ne serait pas une moindre folie de déclarer la guerre à la philosophie au nom de la religion, et, pour attirer au christianisme, de calomnier la raison, d'avilir l'intelligence et d'abêtir l'homme. La religion et la philosophie sont deux puissances également nécessaires, qui, grâce à Dieu, ne peuvent se détruire, et qui pourraient être aisément unies pour la paix du monde et le service du genre humain. Le vrai courage, la vraie sagesse est d'être tour à tour pour celle des deux qui est attaquée par l'autre. Nous nous adressons à tout homme de bonne foi : qui attaque aujourd'hui et qui est attaqué? Évidemment la philosophie n'attaque point; elle se défend. Voilà pourquoi plus que jamais nous sommes avec elle; et, qu'il nous soit permis de le dire, en évoquant un adversaire tel que Pascal, nous avons assez fait voir que nous sommes peu disposé à reculer devant les autres.

AVANT-PROPOS.

Je publie de nouveau, sans y rien changer, le *Rapport* que j'ai lu cette année à l'Académie française, et qui a paru successivement dans le Journal des Savants (avril-novembre 1842), *sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal.*

Bossut, dans l'édition de 1779, avertit bien que le chapitre *sur Montaigne et Epictète* et celui *sur la condition des grands* sont tirés, l'un d'un entretien entre Pascal et Sacy, rapporté par Fontaine dans ses mémoires, l'autre de discours adressés par Pascal au jeune duc de Roannez, et publiés assez tard par Nicole. Mais, ces deux morceaux exceptés,

il n'y a pas un éditeur, il n'y a pas un critique, nous l'affirmons encore une fois, qui se soit avisé de soupçonner que le texte reçu des *Pensées* ne fût pas le texte authentique de Pascal; tandis qu'aujourd'hui, après notre travail, il reste péremptoirement démontré que, comparé au manuscrit autographe conservé à la bibliothèque du Roi, ce texte, jusqu'ici en possession d'une admiration religieuse, n'est rien moins qu'une infidélité continuelle. En effet, toutes les infidélités qu'il est possible de concevoir s'y rencontrent, omissions, suppositions, altérations.

Les omissions les plus fortes viennent de Port-Royal dans la première édition de 1669, et elles ont leur source dans deux motifs très-légitimes : 1° Comme je l'ai dit bien des fois[1], la crainte de la censure jésuitique, et surtout le loyal respect de la paix imposée aux Jésuites et aux jansénistes par le pape et par le roi, faisaient à MM. de Port-Royal, éditeurs des *Pensées* de Pascal, non-seulement une

[1] *Rapport*, p. 16 et p. 85 et 86.

nécessité, mais un devoir de ne rien laisser paraître qui rappelât les querelles anciennes : de là, la suppression forcée de tous les passages contre les Jésuites. 2° MM. de Port-Royal, voulant faire avant tout de l'ouvrage de leur illustre ami un livre édifiant, en retranchèrent naturellement les pensées qui devaient leur sembler à eux-mêmes fausses ou équivoques et d'un effet médiocrement salutaire sur les esprits et sur les âmes.

Mais les omissions ne sont pas le genre le plus grave d'altération que puisse éprouver un ouvrage posthume. Un temps vient où de nouveaux éditeurs rétablissent les passages omis; ainsi Bossut a donné les tirades véhémentes contre les Jésuites que MM. de Port-Royal avaient dû supprimer, et nous-même nous publions pour la première fois, avec plusieurs passages contre les Jésuites que Bossut avait négligés, des pensées nouvelles sur la religion et sur la philosophie, qui achèvent de mettre en lumière le dessein de Pascal. L'altération la plus dangereuse, parce qu'elle ne peut être découverte et réparée que par une étude approfondie du manuscrit original, c'est

la supposition de passages, conformes ou non conformes à la pensée de l'auteur, mais qui ne sont pas sortis de sa plume; par exemple ici des propos de Pascal, recueillis plus ou moins exactement par ses amis et ses parents, et introduits par Bossut sans aucun avertissement dans le texte même; surtout ces additions incroyables que Port-Royal a faites de sa propre main, particulièrement dans le morceau célèbre[1] sur la *règle des paris* appliquée à la question de l'existence de Dieu, additions maintenues par Bossut et qui changent entièrement le caractère de ce fragment tant de fois cité.

Heureusement ces suppositions, sans être rares, ne sont pas très-nombreuses; l'altération la plus déplorable est cette altération continuelle qui tombe à chaque page et presque à chaque ligne sur le style de Pascal, c'est-à-dire assurément sur ce qui nous reste de lui de plus durable et de plus grand; car le penseur dans Pascal a des supérieurs, mais l'écrivain n'en a pas.

[1] *Rapport*, p. 187 sqq. Appendice, p. 258 sqq.

Pascal est venu à cette heureuse époque de la littérature et de la langue où l'art se joignait à la nature dans une juste mesure pour produire des œuvres accomplies. Avant lui et après lui, cette parfaite harmonie, qui dure si peu dans la vie littéraire d'un peuple, ou n'est pas encore ou bientôt n'est plus. Avant Pascal, dans Descartes même, la nature est puissante, mais l'art manque un peu; et quelque temps après Pascal, dès les premières années du XVIIIe siècle, l'art paraît déjà trop; la beauté de la forme commence à être recherchée pour elle-même, jusqu'à ce moment fatal, marqué avec tant d'éclat par J.-J. Rousseau, où commence le règne de la forme et par conséquent sa décadence. Dans Pascal, comme dans tous ses grands contemporains, et presque toujours encore dans la prose de Voltaire, la forme n'est pas autre chose que le vêtement le plus transparent que prend la pensée pour paraître le plus possible telle qu'elle est, créant elle-même l'expression qui lui convient, qui n'ôte rien, mais surtout n'ajoute rien à sa valeur propre. Plus tard vient la rhétorique avec son triste précepte d'embellir la

pensée par l'expression. La vraie rhétorique a le précepte contraire, celui de renfermer sévèrement la parole dans les limites de la pensée et du sentiment. Pascal est l'écrivain peut-être du XVIIe siècle qui a le plus travaillé son style, mais seulement pour lui faire dire ce qu'il avait dans l'esprit et dans l'âme. Le sentiment, c'est-à-dire la pensée descendue jusque dans l'âme, voilà le trait distinctif, le grand côté de Pascal. A son début dans l'étude hasardeuse de la philosophie et de la théologie, Pascal n'a pu conquérir d'abord cette étendue et cette profondeur d'idées à laquelle Descartes lui-même, Bossuet et Leibnitz ne sont parvenus qu'après tant de veilles et de méditations sans cesse renouvelées; mais tout ce que pense ce jeune géomètre, il l'emprunte à sa propre nature, à sa courte et sombre expérience de la vie; il le sent fortement et le rend de même. Les idées de Pascal ne sont point un jeu de son esprit; c'est le travail douloureux de son âme: elles le pénètrent, elles le consument; c'est la flèche de feu attachée à son flanc, et il soulage son mal en l'exprimant. Et encore, loin de s'épancher, comme les faibles, Pas-

cal fait effort pour se contenir; l'ardeur de son âme ne paraît qu'à travers la sévérité de son esprit et de sa foi. Oui, c'est par l'âme que Pascal est grand et comme homme et comme écrivain; le style qui réfléchit cette âme en a toutes les qualités, la finesse, l'amère ironie, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion : ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable. Que devait donc faire devant un style pareil un éditeur fidèle? Le recueillir avec religion, tel qu'on le trouvait déposé sur ces feuilles douloureuses. Voilà ce que n'a pas fait Port-Royal, soit Arnauld et Nicole, soit Etienne Périer, soit le duc de Roannez; car qui peut aujourd'hui faire la part bien exacte de tous ces personnages dans l'édition des *Pensées?* C'est Etienne Périer qui a fait la préface, on le sait certainement; la tradition janséniste donne ensuite la plus grande part au duc de Roannez, et Arnauld a dû surveiller le tout. C'est donc Port-Royal, dans ses meilleurs représentants, qui est vraiment le premier éditeur des *Pensées*. Or Port-Royal était incapable de comprendre

l'imagination de Pascal, les troubles de son cœur, les inquiétudes de sa raison, l'immortelle originalité de son style. Il a traité Pascal comme il avait fait Saint-Cyran; et, après en avoir adouci souvent les pensées pour les rendre plus édifiantes, il en a sans aucun scrupule corrigé le style pour le rendre plus régulier et plus naturel, selon le modèle de style naturel et tranquille qu'il s'était formé. Port-Royal avait beaucoup d'esprit et souvent de la grandeur; il a donc laissé passer et l'esprit et la grandeur de Pascal; mais il a fait sans pitié main basse sur tout ce qui trahissait le plus profond de sa pensée et de son âme; et comme cette âme éclate à toutes les lignes que traçait la main mourante de Pascal, Port-Royal était condamné à tout corriger et à tout altérer. Aussi je porte le défi que l'analyse puisse inventer un genre d'altération du style d'un grand écrivain que n'ait pas subi celui de Pascal entre les mains de Port-Royal. Il n'y avait pas ici de censure jésuitique à craindre; il n'y a pas eu d'autre censure que celle de la médiocrité sur le génie; je fais ici surtout allusion

au jeune Périer et au duc de Roannez; car il y a en vérité des altérations telles que je n'ai pas le courage de les imputer à Arnauld et à Nicole. Il est très-probable qu'Arnauld et Nicole auront été consultés sur certaines pensées et sur le caractère édifiant qu'il convenait de donner à l'ensemble, mais que pour les détails, c'est-à-dire pour le style, Pascal aura été livré à son neveu et à M. de Roannez : aussi nous est-il arrivé mutilé et défiguré de toutes les manières. J'ai donné des échantillons nombreux de tous les genres d'altérations, altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, compositions arbitraires et absurdes, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres, et, qui pis est, décompositions plus arbitraires encore et vraiment inconcevables de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés.

Devant ces vices manifestes de l'édition de Port-

Royal et de celle de Bossut, devant tant d'omissions, de suppositions, d'altérations, je puis dire que la thèse qui fait le sujet de ce *Rapport* est aujourd'hui démontrée, à savoir : la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*. Donnerai-je un jour cette édition? Je le désire, je n'ose en répondre; j'en ai du moins posé les fondements; je l'ai préparée et comme prévenue : 1° en publiant les plus importantes pensées inédites qui se trouvaient encore dans le manuscrit autographe; 2° en rétablissant le vrai texte de Pascal sur les points les plus essentiels; 3° en mettant à côté des altérations de toute espèce que je signalais, grandes et petites, les leçons authentiques; 4° en donnant à part dans leur forme vraie plusieurs grands morceaux de Pascal, celui sur la règle des paris appliquée à l'existence de Dieu, celui sur les deux infinis de grandeur et de petitesse, la lettre entière adressée à madame Périer sur la mort de leur père, de laquelle ont été tirées les pensées célèbres sur la mort, les neuf lettres à mademoiselle de Roannez,

dont une seule jusqu'ici était connue, plusieurs lettres nouvelles de Pascal et diverses pièces inédites ou de Pascal ou sur Pascal que m'ont fournies des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

Mais, dira-t-on, tout cela n'est en réalité qu'un recueil de variantes. J'en conviens très-volontiers ; je ne me crois pas assez grand seigneur pour dédaigner la tâche modeste de restituer le vrai texte de Pascal. Dans ma jeunesse j'ai passé bien des nuits sur des variantes de Platon, et maintenant j'irais encore chercher bien loin des leçons authentiques du *Misanthrope*, de *Polyeucte* ou d'*Athalie*. Quand la bonne langue s'en va, est-il donc sans utilité de recueillir pieusement les vestiges effacés de l'un des plus beaux monuments du grand langage du XVIIe siècle ? Je ne m'en défends pas : j'ai de la passion pour cette admirable langue que jadis l'Académie a contribué à fonder et qu'aujourd'hui plus que jamais peut-être elle a le droit et le devoir de défendre, soit contre des innovations opposées au génie national, soit contre des retours artificiels et maniérés à la langue naïve et informe du

XVIe siècle, efforts également impuissants pour simuler l'originalité, quand l'originalité ne peut être, aujourd'hui comme toujours, que dans des pensées nouvelles vivement senties et naturellement exprimées dans la langue de tout le monde, rappelée sans violence à celle des grands modèles.

Pour pousser à bout le scandale, je ne me suis pas borné à recueillir des variantes de Pascal ; j'ai dressé une sorte d'inventaire des locutions les plus remarquables qui se rencontrent dans les fragments cités, comme ont fait plusieurs éditeurs des classiques grecs et latins. Si cet humble exemple était suivi pour un certain nombre de nos classiques, nous aurions enfin un dépôt fidèle du bon langage et le fondement nécessaire du Dictionnaire historique de la langue française confié à l'Académie.

En un mot, j'ai traité Pascal comme un ancien : telle est la pensée qui m'a guidé et soutenu dans ce travail ingrat.

Du moins voilà le texte des parties les plus importantes des *Pensées* rétabli dans son intégrité,

et à l'aide de cette restitution le dessein de Pascal rendu manifeste. Ce dessein, je l'ai démontré dans ce Rapport, était d'accabler la philosophie cartésienne et avec elle toute philosophie sous le scepticisme pour ne laisser à la foi naturelle de l'homme d'autre asile que la religion. Or en cela, l'adversaire des Jésuites en devient, sans s'en douter, le serviteur et le soldat.

En effet, dès que la philosophie cartésienne se lève, en dépit de toutes les précautions de Descartes, après quelques hésitations, les Jésuites se décident à la combattre. J'ai déjà fait voir [1] et j'exposerai un jour avec plus de détail encore la violence opiniâtre avec laquelle ils poursuivirent les disciples les plus irréprochables de Descartes et dans Port-Royal et dans l'Université de Paris et dans l'Oratoire et dans leur propre sein, pendant plus de quarante années. Le sang ne coula point, il est vrai : le temps des supplices était passé, quoiqu'il ne fût pas bien loin. Le XVIIe siècle s'ouvre

[1] *Fragments philosophiques*, 3me édition, IIe vol., p. 174. *De la persécution du Cartésianisme en France.*

par le bûcher de Bruno à Rome [1]; et celui de Vanini à Toulouse [2] précède de moins de vingt ans le *Discours de la Méthode*. A la fin du XVIIe siècle, la persécution fut moins cruelle, mais bien dure encore. Tout enseignement d'une partie quelconque de la doctrine cartésienne est interdit dès 1775 dans tous les colléges de l'Université de Paris. Les écoles de Rohault et de Régis sont fermées. L'Oratoire est contraint, sous peine de périr, de demander grâce à ses implacables ennemis. La charrue passe sur le Port-Royal, le premier foyer du cartésianisme en France; et l'homme le plus distingué qu'ait eu alors la compagnie de Jésus, le père André va pleurer à la Bastille le crime inexpiable de n'avoir pas voulu traiter Malebranche d'athée [3]. Et pourquoi, je vous prie, cette inflexible persécution? Était-elle dirigée contre tel ou tel principe particulier du cartésianisme? Non; des dissentiments philosophi-

[1] 17 février 1600. Voir la fameuse lettre de Schoppe, témoin oculaire, dans les *Acta litteraria* de Struvius, 5e cahier, p. 64.

[2] Février, 1619. Le *Discours de la Méthode* est de 1637.

[3] Voyez mes articles sur le père André, *Journal des Savants*, 1841, janvier et février.

ques n'expliquent point un tel acharnement. Était-elle inspirée par un attachement fanatique à la doctrine d'Aristote, par exemple aux formes substantielles en physique, à l'éternité du monde et à la corruptibilité de l'âme en métaphysique, à l'inertie de Dieu et à d'autres dogmes du même genre? Nous ne le croyons pas. Les Jésuites étaient attachés au péripatétisme parce que le péripatétisme était ancien, admis, à tort ou à raison, par la tradition et l'autorité; et ils repoussaient le cartésianisme parce qu'il était nouveau, parce qu'il contenait en lui une hardiesse généreuse, le sentiment énergique du droit et de la dignité de la pensée, c'est-à-dire tout un monde nouveau. Les Jésuites, qui étaient commis à la garde de l'ancien, devaient s'efforcer de prévenir et d'étouffer dans le cartésianisme celui qu'il ouvrait à l'humanité. En apparence, c'est pour Aristote que combattirent les Jésuites, mais en réalité c'est à la raison humaine qu'ils en voulaient, et tous les coups qui tombèrent sur le cartésianisme étaient adressés à la philosophie elle-même. Dans le premier moment de la querelle, il s'agit encore d'Aristote et de Des-

cartes : on les défend et on les attaque des deux côtés; mais bientôt Aristote et Descartes font place aux véritables acteurs de ce drame plus d'une fois tragique, à savoir : l'autorité et la raison, avec cette différence que dans cette lutte mémorable l'autorité attaquait la raison et allait la chercher jusque sur son domaine pour la détruire, tandis que la raison, loin d'attaquer, se défendait presque en suppliante, et réclamait seulement le droit de s'exercer dans ses propres limites et de faire usage de ses propres forces, ne fût-ce que pour pouvoir reconnaître et établir plus solidement les droits de l'autorité.

Le savant évêque d'Avranches, Huet, l'ami des Jésuites, qui mourut chez eux et les servit pendant toute sa vie, représente parfaitement ces deux faces de la guerre que la Société fit au cartésianisme. D'abord il l'attaque en lui-même dans les principes qui lui appartiennent; de là le livre célèbre : *Censure de la philosophie cartésienne* (Paris, 1689), livre que tous les ennemis de la philosophie nouvelle prônèrent et répandirent, et dont il y eut en peu d'années tant d'éditions. En 1694, il y en a

déjà une quatrième sortie des presses de l'imprimerie royale. Ici tout semble dirigé seulement contre Descartes. Mais après la mort de Huet son secret lui échappa : on trouva dans ses papiers un écrit ingénieux et savant [1], non plus contre Descartes mais contre la raison elle-même, non plus pour Aristote mais contre toute espèce de dogmatisme, et par exemple dans l'antiquité grecque, devenue sous la plume du savant évêque le champ de bataille de la dispute, contre l'ancienne Académie pour la nouvelle, c'est-à-dire pour le pyrrhonisme. Voici le titre même du chapitre 15 qui termine et résume le livre 1er : *On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus qu'il faut douter et que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs. La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs. Les Académiciens et les sceptiques n'affirmant rien, ne peuvent se tromper, et ils sont les seuls qui méritent le nom de philosophes.* Le livre 2e explique quelle est *la plus sûre et la plus légitime voie de philosopher.* Savez-vous quelle est cette voie sûre

[1] *Traité philosophique de la foiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1721.

et légitime? C'est l'empirisme et la probabilité [1]. Voilà bien en philosophie le probabilisme de la théologie jésuitique. Et, chose merveilleuse, tout cela dans Huet aboutit à la *Démonstration évangelique!*

Le *Traité philosophique de la foiblesse de l'esprit humain* est le modèle accompli et le code de cette espèce de scepticisme un peu hyprocrite qui ébranle toutes les vérités naturelles pour asseoir sur leur ruine la vérité révélée, comme si la vérité était contraire à la vérité, et qui met en avant le doute pour conduire par un détour au dogmatisme le plus impérieux. Pascal appartient à cette école; lui aussi il a pour principe que *le pyrrhonisme est le vrai* [2]; et tant d'autres déclarations de la même sorte dont on voyait déjà quelque ombre dans les anciennes éditions, et qui paraissent aujourd'hui à découvert dans les fragments nouveaux que nous avons publiés.

[1] *Traité philosophique de la foiblesse de l'esprit humain*, liv. II, chap. III. *Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans les sens. Contre Platon, contre Proclus, contre Descartes.* — *Ibid.*, chap. IV, *il faut croire les choses probables comme si elles étoient véritables.* — Chap. V, *règles du creterium de la probabilité*, à savoir : la sensation.

[2] Rapport, p. 171.

Pascal aussi, comme Huet, combat Descartes; mais, comme Huet aussi, c'est la philosophie même qu'il poursuit dans la philosophie cartésienne. Il est sceptique comme lui, et comme lui il se propose de conduire l'homme à la foi par la route du scepticisme. On eût fort étonné cet inflexible adversaire des Jésuites, si on lui eût montré que toute son entreprise était celle de la Société. Mais ce qui, chez les Jésuites, était habileté et calcul, exprime dans Pascal l'état vrai de cette intelligence si forte, mais jeune, inexpérimentée, ardente et extrême. Même à part son génie, aux yeux de tout ami de l'humanité, Pascal est sacré par sa sincérité, par sa droiture, par les angoisses de sa pensée et de son âme; mais, il faut le dire aujourd'hui : jamais homme ne s'est plus contredit. En vérité, c'était bien la peine de défendre contre les Jésuites et contre Rome elle-même, au nom de la liberté de la pensée, une erreur manifeste, j'entends la doctrine janséniste de la grâce poussée presque jusqu'à l'exagération de Luther et de Calvin, pour sacrifier ensuite et la liberté de penser et la puissance légitime de la raison aux pieds de ces

mêmes Jésuites, et leur fournir l'arme la plus redoutable qu'ils employèrent et qu'ils emploient encore contre Port-Royal et toute l'église gallicane, contre le cartésianisme et toute philosophie! O inconséquence de la passion! L'auteur des *Provinciales* est le héraut de l'esprit nouveau, et l'auteur des *Pensées* en est l'adversaire! Aussi est-ce surtout aux *Provinciales* que le nom de Pascal demeure attaché; c'est de là, c'est du courage avec lequel il prit en main une cause, bonne ou mauvaise en soi, mais injustement opprimée, c'est de la mâle conviction qu'il opposa à ce scepticisme déguisé qui s'appelait le probabilisme, c'est précisément de ce dogmatisme admirable du sens commun et de la vertu que Pascal tire sa popularité. Le livre des *Pensées*, qui n'est point achevé et qu'il ne publia pas lui-même, jeta incomparablement moins d'éclat. N'est-ce pas une remarque frappante et bien digne d'être méditée par tous les esprits sincères, qu'aucun des grands docteurs du XVIIe siècle n'ait cité les *Pensées*? Pascal n'entraîna personne dans la route où il s'était imprudemment engagé. En dépit de ses sarcasmes contre

Descartes et contre la philosophie, en dépit de son apologie du pyrrhonisme, en dépit des arrêts du conseil et des lettres de cachet qui tombaient de toutes parts sur les partisans de la philosophie nouvelle, tout le XVIIe siècle a été cartésien, pieux tout ensemble et philosophe, amateur de la raison et respectueux envers la foi.

Contre Pascal nous pouvons invoquer d'abord Port-Royal, qui n'a cessé d'être sagement favorable à Descartes et à la philosophie. La *Logique* est toute pénétrée de cartésianisme et respire l'esprit nouveau [1]. Nicole a rassemblé soigneusement et présenté avec une entière confiance tous ces arguments en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui paraissaient si mé-

[1] La *Logique* se prononce très-vivement contre le pyrrhonisme et contre Montaigne : *Premier discours*. Elle combat avec force la maxime qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été d'abord dans le sens. Le *Chapitre premier de la* 1re *partie* est une défense de Descartes contre Gassendi et contre Hobbes. La 4e *partie, de la méthode*, est presque tout entière empruntée à Descartes, à ses ouvrages imprimés et même à un Traité manuscrit qui est incontestablement le Traité des *règles pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité*, imprimé en latin dans les *Opera posthuma Cartesii*, Amsterdam, 1711, et traduit pour la première fois en français, dans le tome XI de notre édition.

prisables à Pascal [1]. Arnauld commence sa carrière par une défense solide et judicieuse des *Méditations* [2], et, dans sa vieillesse, il les défend encore et contre l'autorité égarée [3] et contre Male-

[1] *Discours contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ;* « Je suis persuadé que les preuves naturelles ne laissent pas d'être solides et proportionnées à certains esprits ; elles ne sont pas à négliger. Il y en a d'abstraites et de métaphysiques, comme j'ai dit, et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier..... Quelqu'efforts que fassent les athées pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, il ne sauroit l'étouffer entièrement, tant elle a des racines fortes et profondes dans notre esprit..... La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu. — *Traité de la foiblesse de l'Homme :* « On avoit philosophé trois mille ans durant sur divers principes; il s'élève dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la philosophie et qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses, car il faut avouer que le nouveau venu donne plus de lumières sur la connoissance des choses naturelles que tous les autres ensemble n'en avoient donné. »

[2] Voyez parmi les objections aux *Méditations* cet écrit d'Arnauld, dont Descartes se montra si satisfait. C'est le premier écrit connu d'Arnauld, car il doit avoir été composé avant la publication même des *Méditations*, qui est de 1641, et par conséquent plusieurs années avant le *Traité de la fréquente communion*, qui est de 1643.

[3] Les *Fragments philosophiques*, 3me édition, tome II, donnent un mémoire d'Arnauld, destiné à prévenir l'arrêt contre le cartésianisme, arrêt sollicité du parlement de Paris par la faculté de

branche[1]. Dans sa longue polémique avec l'auteur de la *Recherche de la vérité,* Arnauld s'appuie constamment sur la raison dans l'ordre des vérités naturelles; il se plaint que son illustre antagoniste a recours, par un cercle vicieux manifeste, à la révé-

théologie, et détourné par l'*Arrêt burlesque* de Boileau, et peut-être aussi par cet excellent mémoire qui doit avoir été écrit entre 1671 et 1675.

[1] *Des vraies et des fausses idées*, Cologne, 1683. Voyez particulièrement le chapitre XXIV, où Arnauld soutient contre Malebranche la clarté de la notion de l'âme, d'après les principes de Descartes; et les chapitres XXV et XXVI, où il prend de nouveau la défense de la preuve cartésienne de l'existence de Dieu par l'idée de la perfection, contre les instances de Gassendi, et contre les interprétations détournées de Malebranche. — Enfin, en 1692, Arnauld n'hésite pas à exprimer sur le livre tant vanté de Huet une opinion qui est entièrement la nôtre. « Je ne sais pas ce qu'on peut trouver de bon dans le livre de M. Huet contre M. Descartes, si ce n'est le latin; car je n'ai jamais vu de si chétif livre, pour ce qui est de la justesse d'esprit et de la solidité du raisonnement. C'est renverser la religion que d'outrer le pyrrhonisme autant qu'il fait. Car la foi est fondée sur la révélation, dont nous devons être assurés par la connoissance de certains faits. Il n'y a donc point de faits humains qui ne soient incertains, s'il n'y a rien sur quoi la foi puisse être appuyée. Or, que peut tenir pour certain et pour évident celui qui soutient que cette proposition, *je pense, donc je suis*, n'est pas évidente, et qui préfère les sceptiques à M. Descartes, en ce que ce dernier ayant commencé à douter de tout ce qui pouvoit paroître n'être pas tout à fait clair, a cessé de douter, quand il en est venu à faire cette réflexion sur lui-même : *cogito, ergo sum;* au lieu, dit M. Huet, que les sceptiques ne se sont point arrêtés là, et qu'ils ont prétendu que

lation pour prouver l'existence de ce monde[1]. A chaque ligne de cette grande polémique éclate la confiance d'Arnauld dans la puissance de la raison humaine. Port-Royal est donc pour nous, et quand Pascal nous attaque, nous pouvons lui opposer ses amis et ses maîtres, Nicole et Arnauld.

Il en faut dire autant de toute l'église de France. Je ne suis point surpris que Bossuet ni Fénelon n'aient jamais cité les *Pensées;* car les principes de ces deux grands hommes et ceux de Pascal sont inconciliables. Il faut choisir entre eux et Pascal. Celui-ci est ennemi du cartésianisme, et *n'estime pas que toute la philosophie vaille une heure de peine*. Fénelon et Bossuet ont étudié dès leur première jeunesse, et n'ont cessé de cultiver pendant

cela même étoit incertain et pouvoit être faux; ce qui a été regardé par saint Augustin, aussi bien que par M. Descartes, comme la plus grande de toutes les absurdités; parce qu'il n'y a rien certainement dont nous puissions moins douter que de cela. Il y a cent autres égarements dans le livre de M. Huet; mais celui-là est le plus grossier de tous. » Lettres d'Arnauld, t. IIIe. Voyez aussi un passage de la lettre DCCCXXX, sur le même sujet.

[1] *Des vraies et des fausses idées*, p. 324 et 333.

toute leur vie et jusqu'à leurs derniers moments, la philosophie. Tous deux, loin de se faire une arme du scepticisme, le combattent partout; partout ils témoignent d'une admiration mesurée pour Descartes; ils en admettent l'esprit général et la méthode. Le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*, le *Traité du libre arbitre* et celui *de l'existence de Dieu* sont des livres admirables, où toutes les grandes vérités, et singulièrement celle de la divine providence, sont établies au nom de la raison et sur le fondement même des *Méditations*. Bossuet et Fénelon s'y déclarent ouvertement contre la maxime péripatéticienne et jésuitique tant célébrée par Huet : *Il n'y a rien dans l'entendement qui n'y ait été introduit par la voie des sens*, et contre cette autre maxime de la Compagnie, que toute certitude se réduit à la simple probabilité. Ils sont tous deux pour Platon contre Aristote; ils sont donc pour Descartes contre ses adversaires. Le traité *de l'existence de Dieu* admet pleinement le doute méthodique, le *je pense, donc je suis,* et la démonstration de l'existence de Dieu par l'idée de la perfec-

tion[1]. Fénelon suit Descartes jusque dans son brillant et téméraire disciple; il adopte toute la théorie des idées de Malebranche, et la reproduit presque dans les mêmes termes, comme s'il eût ignoré le livre d'Arnauld[2]. Comment Fénelon eût-il été un adversaire de la raison, lui qui, la rapportant à son foyer éternel, la suivant et dans les lois de l'univers et dans les lois de la pensée, s'écrie avec enthousiasme : « O raison! raison! n'es-tu pas le Dieu que je cherche[3]? » Bossuet, avec plus de mesure et appuyé sur

[1] Seconde partie : *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, tirée des idées intellectuelles.* Chap I. *Méthode qu'il faut suivre dans la recherche de la vérité.* Conclusion de ce chapitre : « Me voilà donc enfin résolu à croire que je pense puisque je doute, et que je suis puisque je pense. » Chap. II. *Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu. Première preuve tirée de l'imperfection de l'être humain... Deuxième preuve tirée de l'idée que nous avons de l'infini.* La même méthode cartésienne se retrouve dans les *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, écrites par Fénelon à la fin de sa vie; chap. I : *De ma pensée.*

[2] Ibid. Chap. IV. *Nouvelle preuve de l'existence de Dieu, tirée de la nature des idées.* C'est tout à fait la théorie des idées et même la vision en Dieu de Malebranche. « Ainsi je vois Dieu en tout, ou, pour mieux dire, c'est en Dieu que je vois toutes choses : car je ne connois rien, je ne distingue rien, et je ne m'assure de rien que par mes idées. »

[3] *Première partie.* § 60. — Il est impossible de citer tous les passages où la raison de l'homme est présentée comme un reflet

un bon sens que rien ne peut faire fléchir, est, à sa manière, un disciple de la même doctrine dont il ne fuit, selon sa coutume, que les extrémités. Ce grand

et un miroir de la raison divine, et par conséquent distinguée des sens et de l'imagination et élevée au-dessus de tout scepticisme. *Première partie.* § 52 : O que l'esprit de l'homme est grand ! il porte en lui de quoi s'étonner..... Jugeons de notre grandeur par l'infini immuable qui est empreint au-dedans de nous et qui ne peut jamais y être effacé... § 54.... Outre l'idée de l'infini, j'ai encore des notions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements ; je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou forcer cette règle, sont elles-même corrigées malgré moi par cette règle supérieure et elles sont invinciblement assujéties à sa décision... Cette règle intérieure est ce que je nomme ma raison. § 55. A la vérité, ma raison est en moi, car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin et que je consulte n'est point à moi et elle ne fait point partie de moi-même... Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre à tous les hommes comme à moi... § 56. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées... Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner ni sur les autres ni sur lui-même d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère, d'être emporté et malfaisant que d'être modéré et de faire du bien. § 57. Le maître intérieur et universel dit donc toujours et partout les mêmes vérités pour corriger tous nos mensonges. » Je m'arrête pour ne pas copier des pages entières ; mais qu'il y a loin de cette philosophie et de cette morale à celles de Pascal et de Montaigne !

esprit, qui peut avoir des supérieurs pour l'invention, mais qui n'a pas d'égal pour la force dans le sens commun, s'est bien gardé de mettre aux prises la révélation et la philosophie : il a trouvé plus sûr et plus vrai de leur faire à chacune leur part, d'emprunter à l'une tout ce qu'elle peut donner de lumières naturelles, pour les accroître ensuite des lumières surnaturelles dont l'église a reçu le dépôt. C'est dans ce bon sens souverain, capable de tout comprendre et de tout unir, qu'est précisément la suprême originalité de Bossuet. Il fuyait les opinions particulières comme les petits esprits les recherchent pour le triomphe de leur amour-propre. Lui, ne songeait point à lui-même ; il ne cherchait que la vérité, et partout où il la rencontrait il la recevait volontiers, bien assuré que si le lien des vérités de tous les ordres nous échappe quelquefois, ce n'est point un motif de fermer les yeux à aucune vérité. Si on voulait donner un nom d'école à Bossuet, selon l'usage du moyen-âge, il faudroit l'appeler le docteur infaillible. Il n'est pas seulement une des plus hautes, il est aussi une des meilleures et des plus solides intelligences qui furent

jamais; et ce grand conciliateur a bien aisément concilié la religion et la philosophie. Si sa règle est saint Augustin, son guide est presque toujours Descartes, et il s'est fondé tour à tour sur la tradition sacrée et sur la raison [1].

[1] Même alors que des disciples imprudents de Descartes compromettaient le maître, en essayant d'expliquer à tort et à travers certains mystères du Christianisme, même celui de la transsubstantiation, Bossuet, en repoussant et en déplorant ces aberrations, respecte et défend la vraie doctrine de Descartes. *Lettre à un disciple du père Malebranche :* « Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, *à mon avis mal entendus*, plus d'une hérésie; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes qu'ont tenus nos pères la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvoit espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme. » *Le traité de la connoissance de Dieu et de soi-même* est tout rempli de propositions cartésiennes. Le point de départ de la philosophie est la connoissance de l'homme. La sensation est l'occasion mais non pas le fondement de la connoissance. C'est par l'entendement seul que nous connoissons les rapports, l'ordre et la beauté des choses. Voici des propositions tout-à-fait semblables à celles de Fénelon que nous avons citées : « Comme l'entendement ne la fait pas (la vérité), mais la suppose, il s'en suit qu'elle est éternelle, et par là indépendante de tout entendement créé... Toutes ces vérités subsistent indépendamment de tous les temps; en quelque temps que je mette un entendement humain, il les connoîtra; mais, en les connoissant, il les trouvera vérités, il ne les fera pas telles... Si je cherche maintenant où et en quel sujet elles subsistent éternelles et immuables comme elles sont,

J'ai beau chercher dans tout le XVIIe siècle, je ne trouve pas un seul grand évêque, un seul grand écrivain qui ait pensé différemment. Le cardinal de Retz n'est point une trés-grande autorité ecclésiastique; mais c'était un esprit du sens le plus ferme et le plus pratique, et quand sur la fin

je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue ; et cet être doit être la vérité même... C'est donc en lui, d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, c'est en lui, dis-je, que je vois ces vérités éternelles... Il y a nécessairement quelque chose qui est avant tous les temps et de toute éternité, et c'est dans cet éternel que ces vérités éternelles subsistent; c'est aussi là que je les vois... Ainsi nous les voyons dans une lumière supérieure à nous-mêmes; et c'est dans cette lumière supérieure que nous voyons si nous faisons bien ou mal... Là donc nous voyons avec toutes les autres vérités les règles invariables de nos mœurs. L'homme qui voit ces vérités par ces vérités se juge lui-même et se condamne quand il s'en écarte; ou plutôt ce sont ces vérités qui le jugent... Ces vérités éternelles que tout entendement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu même. »

Le paragraphe 6 du chap. IV a pour titre la maxime même sur laquelle est fondée la démonstration cartésienne de l'existence de Dieu : *L'âme connait par l'imperfection de son intelligence qu'il y a ailleurs une intelligence parfaite.* Après avoir achevé toutes les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme par la seule philosophie, Bossuet conclut ainsi : « Ces raisons sont solides et inébranlables à qui les sait pénétrer. » De même, dans le traité *du libre arbitre*, c'est par la raison seule qu'il résout toutes les difficultés. Chap. II, *que*

de sa vie, dans sa solitude de Commercy, il s'occupa de sérieuses études, il n'hésita point à se prononcer pour la philosophie cartésienne[1]. Celui que le pape Urbain VIII appela *l'apôtre du verbe incarné*, est aussi celui qui suscita Descartes, lui mit la plume à la main, et recommanda ses écrits aux saints prêtres

cette liberté est dans l'homme et que nous connoissons cela naturellement. « Je dis que la liberté ou le libre arbitre est certainement en nous et que cette liberté nous est évidente : 1° par l'évidence du sentiment et de l'expérience; 2° par l'évidence du raisonnement; 3° par l'évidence de la révélation. » L'accord de la foi et de la raison est ici manifeste. Chap. III, *que nous connoissons naturellement que Dieu gouverne notre liberté et ordonne de nos actions.* Chap. IV, *que la raison seule nous oblige à croire ces deux vérités, quand même nous ne pourrions trouver le moyen de les accorder ensemble.* Même en parlant de la création sans aucune matière préexistante, Bossuet dit : « Nous connoissons clairement toutes les vérités que nous venons de considérer; c'est renverser les fondements de tout bon raisonnement que de les nier. » Dans la première *Élévation* il reprend la preuve cartésienne de l'existence de Dieu par l'idée de la perfection : « Pourquoi Dieu ne seroit-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée! au contraire, la perfection est la raison d'être... » Enfin Huet lui-même nous apprend que Bossuet reçut très-peu favorablement la *censure de la philosophie cartésienne*, et l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, dit expressément qu'il mettait le *discours* de Descartes *sur la méthode* au-dessus de tous les ouvrages de son siècle.

[1] Voyez mes articles du *Journal des savants* de cette année, intitulés le *Cardinal de Retz, cartésien.*

qu'il rassemblait. Le cardinal de Bérulle est assurément l'homme qui a le plus fait pour le cartésianisme en lui donnant l'Oratoire [1]. Je l'ai déjà dit : l'Oratoire a manqué de succomber par fidélité à Descartes et au vœu de son illustre fondateur ; et cependant quelle réunion choisie d'esprits excellents et bien cultivés en tout genre d'études ! Sur ce fond si pur se détache Malebranche, excessif et téméraire, je le sais, étroit et extrême, je ne crains pas de le dire, mais toujours sublime, n'exprimant qu'un seul côté de Platon, mais l'exprimant dans une âme toute chrétienne et dans un langage angélique. Malebranche, c'est Descartes qui s'égare, ayant trouvé des ailes divines et perdu tout commerce avec la

[1] Baillet, dans la vie de Descartes, liv. 2, chap. XIV, raconte en quelles circonstances le cardinal de Bérulle connut les desseins philosophiques de Descartes, et quels encouragements il leur donna. Ailleurs, liv. 3, chap. V : « M. Descartes avoit toujours eu beaucoup de vénération pour son mérite, beaucoup de déférence pour ses avis. Il le considéroit, après Dieu, comme le principal auteur de ses desseins et de sa retraite hors de son pays. » Ce furent les Pères de Condren, Gibieuf et de Labarde qui introduisirent parmi leurs confrères le goût de la nouvelle philosophie. Voyez encore Baillet, et surtout le Père Tabaraud dans son *Histoire de Pierre de Bérulle*, Paris, 1817, t. II, p. 187, et dans la *Biographie universelle*, article Bérulle.

terre [1]. Saint-Sulpice n'est point suspect. Si Port-Royal est plus grand, si l'Oratoire est plus instruit, Saint-Sulpice est plus sage. C'est après tout la plus saine école de théologie qu'il y ait eu en France. Voit-on que Saint-Sulpice ait proscrit le cartésianisme

[1] Partout Malebranche rend témoignage à Descartes, et le défend contre ses ennemis. *Recherche de la vérité*, liv. 1er, chap. VI : « M. Descartes a prouvé démonstrativement l'existence d'un Dieu, l'immortalité de nos ames, plusieurs autres questions métaphysiques, un très-grand nombre de questions de physique, et notre siècle lui a des obligations infinies pour les vérités qu'il nous a découvertes. » Sur l'accord de la foi et de la raison ; *Entretiens sur la métaphysique* : « Je ne croirai jamais que la vraie philosophie soit opposée à la foi..... La vérité nous parle de diverses manières ; mais certainement elle dit toujours la même chose. Il ne faut donc point opposer la philosophie à la religion, si ce n'est la fausse philosophie des payens... » « Nous sommes tous raisonnables et essentiellement raisonnables ; et de prétendre de se dépouiller de sa raison comme on se décharge d'un habit de cérémonie, c'est se rendre ridicule, et tenter inutilement l'impossible. » *Traité de morale* : « Mais, dit-on, la raison est corrompue ; elle est sujette à l'erreur ; il faut qu'elle soit soumise à la foi ; la philosophie n'est que la servante ; il faut se défier de ses lumières ; perpétuelles équivoques !..... La raison doit toujours être la maîtresse ; Dieu même la suit.... L'intelligence est préférable à la foi : car la foi passera ; mais l'intelligence subsistera éternellement..... La foi sans intelligence, je ne parle pas ici des mystères dont on ne peut avoir d'idée claire ; la foi, dis-je, sans aucune lumière, si cela est possible, ne peut rendre solidement vertueux. C'est la lumière qui perfectionne l'esprit et qui règle le cœur. »

et la philosophie? son plus brillant élève, son élève avoué et chéri est le cartésien Fénelon. Et de nos jours encore, j'ai vu, j'ai connu dans ma jeunesse un pieux et savant supérieur de Saint-Sulpice, en même temps conseiller de l'Université, qui croyait suivre la tradition de son ordre et du grand siècle en professant et en recommandant l'accord de la foi et de la raison. Loin d'être un adversaire de Descartes, M. l'abbé Eymery en était un admirateur éclairé. Son dernier ouvrage est un choix de morceaux classiques de Descartes en l'honneur commun de la religion et de la philosophie [1]. Ce digne prêtre ne s'était pas fait scrupule de donner aussi des *Pensées* de Leibnitz [2]; et Leibnitz c'est Descartes avec un demi-

[1] *Pensées de Descartes sur la religion et la morale;* 1811. Le discours préliminaire est une apologie complète et régulière de Descartes. Le savant éditeur est même contre Pascal dans la question obscure si Descartes avait réellement conseillé à Pascal l'expérience de la pesanteur de l'air. Il défend aussi Descartes d'avoir préparé la voie à Spinoza.

[2] *Esprit de Leibnitz, ou recueil de pensées choisies sur la religion, la morale, l'histoire, la philosophie*, etc., *extraites de toutes ses œuvres latines et françaises;* Lyon, 1772; 2 volumes. Seconde édition en 1783. En 1819, *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion, suivie de pensées extraites des ouvrages du même auteur.*

siècle de progrès en tous genres, Descartes élevé à la plus haute puissance dans un esprit d'une trempe différente mais non pas inférieure, tout aussi inventif, tout aussi original, mais plus étendu et plus vaste, plus tempéré et plus bienveillant. Si Bossuet est éclectique à son insu, Leibnitz l'est, le sachant et le voulant : nous voilà, ce semble, en assez bonne compagnie, sans parler de Platon, le véritable père de l'éclectisme. L'ouvrage qui portera le nom de Leibnitz à la dernière postérité, la *Théodicée*, n'est autre chose qu'une collection de divers écrits dont l'objet commun est la conformité de la foi et de la raison [1]. Dans le XVIIIe siècle je vois bien trois grands sceptiques, Bayle, Hume, Voltaire ; mais ces trois personnages ne passaient pas jusqu'ici pour des serviteurs de la religion. Parmi ceux qui vinrent alors au secours de la foi chancelante, nul n'a songé à lui donner pour appui le scepticisme. MM. les cardinaux de Polignac [2] et Ger-

[1] C'est même le titre particulier d'un de ces écrits : *Discours de la conformité de la foi avec la raison. Essais de théodicée*, nouvelle édition, par le chevalier de Jaucourt. 2 vol. Amsterdam, 1747.

[2] L'Anti-Lucrèce est fondé en grande partie sur le cartésia-

dil[1], ne sont pas des théologiens de la force de Bossuet et d'Arnauld, mais ce sont encore les meil-

nisme. Il défend Descartes contre Newton et contre Locke. Au VIIIme livre sont les vers célèbres :

Quo nomine dicam
Naturæ genium, patriæ decus ac decus ævi
Cartesium nostri. . . . . .

[1] Voyez particulièrement *l'immatérialité de l'âme démontrée contre M. Locke, avec des nouvelles preuves de l'immatérialité de Dieu et de l'âme tirées de l'Écriture, des Pères et de la raison.* Turin, 1747. Comme Arnauld avait appuyé la maxime cartésienne, je pense, donc je suis, sur l'autorité de saint Augustin, de même Gerdil appuie sur un passage de saint Basile la démonstration de l'existence de Dieu par son idée, p. 229 : « Il est étonnant que la prévention contre le père de la nouvelle philosophie ait tant pu dans l'esprit de quelques docteurs chrétiens que, par attachement à leurs préjugés et à leurs erreurs philosophiques qu'il a combattues avec tant de force et dont il a enfin triomphé si glorieusement, ils n'aient pas craint de l'accuser d'impiété pour avoir fourni à la religion une nouvelle arme invincible contre les athées, en ajoutant aux preuves qu'on avait déjà de l'existence de Dieu, une démonstration si belle et si lumineuse que jusqu'ici on n'a rien su y opposer que d'absurde et de puéril. Quelle gloire pour ce grand philosophe, que les premiers principes sur lesquels il établit sa métaphysique dans ses Méditations, servent aussi de fondement inébranlable aux deux vérités capitales de la religion, l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme ! » Il prend encore plus ouvertement et plus en détail la défense de Descartes dans la dissertation intitulée : *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa.* Dans un autre ouvrage, *Histoire des sectes des philosophes*, l'illustre cardinal s'exprime ainsi sur Descartes : « Quelque grand qu'il soit par tant de sublimes découvertes, il l'est encore plus par sa Méthode et ses Méditations. Ce sont des chefs-d'œuvre de raison et des ouvrages dignes de l'antiquité. »

leurs défenseurs de l'église au XVIIIe siècle, et tous les deux appartiennent à l'école cartésienne. J'ai déjà cité Saint-Sulpice et M. l'abbé Eymery; je veux invoquer aussi l'homme de notre temps qui a jeté l'éclat de son nom sur cette congrégation modeste, M. l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qu'on n'accusera pas d'avoir été médiocrement attaché à la religion et à l'église, et qui, dans ses solides conférences, n'a pas cessé de poursuivre le grand objet que se sont constamment proposé les théologiens les plus autorisés, l'accord de la raison et de la foi [1].

Ainsi, nous pouvons le dire sans crainte d'être démentis, l'entreprise de Pascal est condamnée par la pratique de toute l'gélise de France, par les plus grands théologiens et les plus saints prêtres,

[1] *Défense du Christianisme, ou Conférences sur la Religion.* Paris, 1825. 3 volumes. Le premier volume est comme un traité de philosophie, où sont établies par la *pure raison* et sur la *foi du genre humain* l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la loi naturelle, le libre arbitre et l'immortalité de l'âme. A ce livre judicieux je me plais à joindre un autre écrit de la même école et marqué du même caractère, la dissertation que M. l'abbé Gosselin a jointe à son édition aujourd'hui classique des œuvres de Fénelon, dissertation où il examine et apprécie

par les ordres les plus différents, par tout le monde enfin, excepté les Jésuites. Eux seuls l'ont recueillie et poursuivie. Elle semblait à jamais ensevelie avec eux; et c'est avec eux seulement qu'elle reparaît aujourd'hui.

Pendant qu'au début du XIXe siècle, M. de Châteaubriand séduisait au christianisme l'imagination et le bon goût par le charme des beautés nouvelles qu'il y découvrait, pendant que l'abbé Frayssinous, à Saint-Sulpice, développait devant un auditoire instruit et choisi le thême favori de l'église gallicane, *obsequium rationabile*, une obéissance conforme à la raison; pendant qu'une philosophie généreuse, sortie du sein de l'Université, disputait l'opinion au matérialisme et à l'athéisme et s'efforçait de réhabiliter parmi nous la tradition carté-

Fénelon comme métaphysicien, comme théologien, comme littérateur. La première partie, *Fénelon considéré comme métaphysicien*, semble écrite avec la plume même de M. l'abbé Eymery. Il est impossible de défendre avec plus de sens et de mesure la méthode et la philosophie de Descartes. Voyez encore différents écrits du cardinal de La Luzerne, entr'autres: *Dissertation sur l'existence et les attributs de Dieu. — Dissertations sur la spiritualité de l'âme et sur la liberté de l'homme.* Langres, 1808.

sienne, épurée et vivifiée à la lumière de notre siècle, survint un homme qui, au lieu de poursuivre en commun l'œuvre réparatrice, la changea tout à coup en une réaction violente, esprit vigoureux mais extrême, se précipitant avec l'aveuglement de la logique dans toutes les conséquences d'un principe, ne s'arrêtant qu'au fond de l'abîme, en sortant pour s'élancer encore dans une route opposée avec la même ardeur et le même aveuglement, à la fois obstiné et mobile, et toujours excessif, dédaignant ce que la plupart des hommes adorent, le plaisir et la fortune, n'ayant d'autre passion que la renommée de son nom et le bruit de ses systèmes, non pas le saint Bernard, mais le J.-J. Rousseau de notre siècle. Tel est l'homme qui reprit un jour l'entreprise abandonnée de Pascal et des Jésuites, en croyant l'inventer, et qui s'imagina rendre un service décisif à l'église et terminer d'un coup toutes les querelles en supprimant l'un des deux principes qu'il s'agissait de mettre d'accord. M. l'abbé de Lamennais attaqua tout dogmatisme; il ne distingua plus, comme on l'avait fait jusqu'ici, entre la

bonne et la mauvaise, entre la vraie et la fausse philosophie; toute philosophie lui devint fausse et mauvaise par cela seul qu'elle s'appuyait sur la raison et prétendait à une certitude qui lui fût propre : toute certitude releva de l'autorité, laquelle n'eut plus d'autre fondement qu'elle-même, étant parce qu'elle est et tant qu'elle est. M. de Lamennais, c'est Pascal réduit en système ; c'est l'auteur de la *Censure de la philosophie cartésienne* et du *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, moins savant et moins méthodique, mais passionné, mais véhément, armé à la fois de la logique de fer du *Contrat social* et de la rhétorique enflammée de l'*Héloïse*. La doctrine nouvelle, n'admettant qu'un seul principe, l'autorité, avait tout l'éclat des systèmes exclusifs; elle séduisit et emporta les faibles. Elle se liait d'ailleurs à toute l'entreprise de la restauration, qu'elle exagérait et envenimait. Depuis 1830, le soldat le plus ardent de l'autorité et de Rome est devenu un des apôtres de la liberté. La monarchie représentative, qui lui paraissait autrefois la

licence constituée, lui est aujourd'hui une tyrannie insupportable. M. de Lamennais est républicain en politique, et son point de départ en philosophie n'est plus la révélation, mais la raison [1]. L'ancien abbé de Lamennais n'est plus, mais sa première doctrine demeure; cette doctrine a pénétré dans le clergé : l'église de France, dans sa jeune milice, en a reçu une impression funeste et durable. L'église a rejeté M. de Lamennais, mais elle a retenu, sinon tout son système, du moins l'esprit qui l'animait. C'est M. de Lamennais qui le premier a attaqué la philosophie moderne dans Descartes son père; le branle une fois donné, tout le monde a suivi, et il n'y a pas aujourd'hui de feuille prétendue religieuse qui ne déclame à perte de vue contre Descartes et contre la philosophie.

[1] *Esquisse d'une philosophie*, 3 vol. Paris, 1840. Tome Ier, Préface : « La philosophie a sa racine dans notre nature et c'est pourquoi on ne peut en assigner le commencement. Contemporaine de l'homme, elle n'est que *l'exercice même de sa raison...* » Ceci n'empêche pas qu'on ne rencontre dans *l'Esquisse* beaucoup de propositions qui rappellent le livre *de l'Indifférence*. Deux esprits contraires y sont sans cesse aux prises, et pour les accorder il faudrait un troisième ouvrage.

Qu'est-ce en effet que toutes ces attaques qui tombent chaque jour sur ce qu'on appelle la philosophie de l'Université, sinon le contre-coup et l'écho monotone de la vieille polémique du livre *de l'Indifférence?* On n'a inventé qu'un seul mot nouveau, celui de panthéisme; et voici toute la variante qui a été faite à l'argumentation de M. de Lamennais. M. de Lamennais disait: Toute philosophie qui veut être conséquente aboutit au scepticisme; on nous dit aujourd'hui : Toute philosophie qui part de la raison (et on appelle cela le rationalisme) conduit nécessairement au panthéisme, c'est-à-dire à l'identification de Dieu et du monde, c'est-à-dire encore au matérialisme et à l'athéisme; témoin Descartes et tous les cartésiens, mes amis et moi bien entendu, auxquels, j'en demande pardon à ces messieurs, il faut qu'ils joignent, s'ils veulent être conséquents eux-mêmes, tous les grands personnages du XVIIe siècle que j'ai cités tout à l'heure. Mais à qui, de grâce, fera-t-on accroire que mes amis et moi nous confondions le monde et Dieu, comme Volney et Dupuis, et que

nous soyons devenus les tardifs adorateurs de cette religion de l'univers-Dieu que nous avons combattue à outrance pendant toute notre jeunesse? Parlons sans détour : Qu'est-ce que le panthéisme? Ce n'est pas un athéisme déguisé, comme on le dit; non, c'est un athéisme déclaré. Dire, en présence de cet univers si vaste, si beau, si magnifique qu'il puisse être : Dieu est là tout entier, voilà Dieu, il n'y en a pas d'autre; c'est dire aussi clairement qu'il est possible qu'il n'y a point de Dieu, car c'est dire que l'univers n'a point une cause essentiellement différente de ses effets. Et c'est à nous qu'on ose imputer une pareille doctrine!

Les rapports qui unissent la création et le créateur composent un problème obscur et délicat dont les deux solutions extrêmes sont également fausses et périlleuses : ici un Dieu tellement passé dans le monde qu'il a l'air d'y être absorbé; là un Dieu tellement séparé du monde que le monde a l'air de marcher sans lui : des deux côtés égal excès, égal danger, égale erreur. Dieu est dans le monde toujours et partout; de là, avec l'être et la durée,

l'ordre et les beautés de ce monde qui viennent de Dieu, mêlées des imperfections inhérentes à la créature; car, tout immense qu'il est, ce monde est fini en soi, comparé à Dieu qui est infini; il en manifeste mais il en voile aussi la grandeur, l'intelligence, la sagesse. L'univers est l'image de Dieu, il n'est pas Dieu; quelque chose de la cause passe dans l'effet, elle ne s'y épuise pas, et demeure elle-même tout entière. L'univers même est si loin d'épuiser Dieu que plusieurs des attributs de Dieu y sont couverts d'une obscurité presque impénétrable et ne se découvrent que dans l'âme de l'homme. L'univers, c'est la nécessité; mais l'âme est libre, elle est une, simple, essentiellement identique à elle-même sous la diversité harmonieuse de ses facultés; elle est capable de concevoir la vertu et de l'accomplir; elle est capable d'amour et de sacrifice. Or, il répugne que l'être, qui est la cause première et dernière de cette âme, soit un être abstrait, possédant moins qu'il n'a donné, et n'ayant lui-même ni personnalité, ni liberté, ni intelligence, ni justice, ni amour. Ou Dieu est inférieur à l'homme, ou il possède au

moins tout ce qu'il y a de permanent et de substantiel dans l'homme, avec l'infinité de plus.

Cette déclaration est suffisante, je l'espère, à l'équité et à la bonne foi; mais elle ne l'est pas, je l'avoue, au besoin d'accuser et à la passion de nuire.

On persistera à répéter, d'après une ou deux phrases détournées de leur sens naturel, que je n'admets qu'une seule substance, que l'âme est nécessairement un mode de cette substance, et qu'ainsi je suis bien réellement panthéiste et fataliste. Mais comment puis-je faire de l'âme humaine un mode de Dieu, moi dont la première maxime de psychologie et d'ontologie tout ensemble est que l'âme de l'homme a pour caractère fondamental d'être une force libre, c'est-à-dire une substance, la notion de substance étant enveloppée dans celle de force, comme je l'ai si souvent démontré avec M. de Biran et d'après Leibnitz? Ou contestez cette démonstration, qui est le principe de toute ma philosophie, ou cherchez un autre fondement à votre accusation. J'ai poussé si loin la liberté de

l'homme que j'en ai tiré une politique profondément libérale, que je recommande à votre attention. A mes yeux, comme à ceux de Leibnitz, le monde extérieur lui-même est composé de forces, et par conséquent de substances. Si donc j'ai parlé quelque part de Dieu comme de la seule substance, du seul être qui soit, n'est-il pas évident que j'ai voulu marquer fortement par là, à la manière des platoniciens et de plusieurs pères de l'église, la substance et l'essence éternelle et absolue de Dieu en opposition à notre existence relative et bornée [1] ?

Plus d'une fois je me suis plaint que le XVIIe siècle et le cartésianisme lui-même avaient excédé, en attribuant trop à l'action de Dieu et en ne respectant pas assez la puissance personnelle de l'homme, la force volontaire et libre qui le constitue. Et voilà qu'on m'attribue cette mysticité sublime de Malebranche qui substitue l'action divine à l'action de l'homme !

[1] Voyez pour de plus grands détails l'*Avertissement* de la 3e édit. des *Fragments philosophiques*, p. XIX, et les *Leçons sur la philosophie de Kant*, 5e leçon, p. 113, et la 6e leçon contre la *Dialectique transcendentale*.

Étrange athéisme d'ailleurs que celui de Malebranche, qui consisterait à sacrifier l'homme à Dieu ! C'est bien plutôt là un théisme exagéré ; et pourtant je n'ai point hésité à le combattre[1], et à faire voir dans tous mes écrits que l'homme et la nature sont des forces douées d'une activité qui leur est propre, que l'âme humaine est une force libre autant qu'intelligente, qu'à ce double titre elle a conscience d'elle-même, se reconnaît et des droits et des devoirs et la responsabilité de tous ses actes.

On ne manquera pas de répliquer que, si je ne détruis pas Dieu, je le méconnais en lui refusant la liberté, puisque je tiens la création comme nécessaire. Entendons-nous. Il y a, comme parle l'École, deux sortes de nécessité, la nécessité physique et la nécessité morale. Il ne peut être question ici de la nécessité physique de la création ; car, dans cette hypothèse, Dieu, disons-le pour la centième fois, serait sans liberté, c'est-à-dire au-dessous de l'homme.

[1] Leçons de 1829, IIe leçon sur Spinosa et Malebranche, p. 427 de la 2e édition, et deux articles du *Journal des Savants* (1842), sur la correspondance de Mairan et de Malebranche.

Reste donc la nécessité morale de la création. Eh bien! j'ai retiré jusqu'à cette expression, par cela seul qu'elle peut paraître équivoque et compromettre la liberté de Dieu. Et quant à celle de convenance souveraine que j'y ai substituée, je veux répéter l'explication que j'en ai donnée, et qu'une triste habileté vous a toujours fait supprimer [1]. Je suis libre, c'est là pour moi une démonstration invincible que Dieu l'est et possède toute ma liberté en ce qu'elle a d'essentiel, et dans un degré suprême, sans les limites qu'imposent à ma nature la passion et une intelligence bornée. La liberté divine ne connaît pas les misères de la mienne, ses troubles, ses incertitudes; elle s'unit naturellement à l'intelligence et à la bonté divine. Dieu était parfaitement libre de créer ou de ne pas créer le monde et l'homme, tout autant que je le suis de prendre tel ou tel parti. Cela est-il clair, dites-moi, et me trouvez-vous assez explicite sur la liberté de Dieu? Mais

[1] *Avertissement* de la 3e édition des *Fragments*, p. XXI. Cette édition est de 1838.

voici le nœud de la difficulté : Dieu était parfaitement libre de créer ou de ne créer pas, mais pourquoi a-t-il créé? Dieu a créé parce qu'il a trouvé la création plus conforme à sa sagesse et à sa bonté. La création n'est point un décret arbitraire de Dieu, comme le voulait Okkam; c'est un acte parfaitement libre en lui-même sans doute, mais fondé en raison : il faut bien accorder cela. Puisque Dieu s'est décidé à la création, il l'a préférée, et il l'a préférée parce qu'elle lui a paru meilleure que le contraire. Et si elle a paru meilleure à sa sagesse, il convenait donc à cette sagesse, armée de la toute-puissance, de produire ce qui lui paraissait le meilleur. Voilà mon optimisme : accusez-le tant que vous le voudrez d'athéisme et de fatalisme, vous ne pouvez porter cette accusation contre moi sans la faire également tomber sur Leibnitz, sans parler de saint Thomas et de bien d'autres, et je consens à être un fataliste et un athée comme Leibnitz. Le Dieu qui m'a fait pouvait assurément ne pas me faire, et mon existence ne manquait point à sa perfection. Mais, d'une part, si, créant le monde, il n'eût pas créé mon âme, cette âme qui peut le

comprendre et l'aimer, la création eût été imparfaite, car en réfléchissant Dieu dans quelques-uns de ses attributs, elle n'eût pas manifesté les plus grands et les plus saints : par exemple, la liberté, la justice et l'amour ; et, d'une autre part, il était bon qu'il y eût un monde, un théâtre où pût se déployer cet être capable de s'élever jusqu'à Dieu à travers les passions et les misères qui l'abaissent vers la terre. Toutes les choses sont donc bien comme Dieu les a faites et comme elles sont. J'en conclus, ne vous en déplaise, que Dieu, sans être *nécessité* ni physiquement, ce qui est absurde, ni moralement, ce qui paraît équivoque, demeurant libre et parfaitement libre, mais trouvant meilleur de créer que de ne créer pas, créa non-seulement avec sagesse, mais en vertu de sa sagesse même, et qu'ainsi dans ce grand acte l'intelligence et l'amour dirigèrent la liberté.

Cette explication n'est point une concession ; c'est le développement régulier de la pensée fondamentale sur laquelle nous nous appuyons, mes amis et moi, à savoir : que la lumière de la haute métaphysique est dans la psychologie. C'est à l'aide de la conscience et des éléments permanents qui la

constituent que, par une induction légitime, nous élevons l'homme à la connaissance des attributs les plus cachés de Dieu. L'homme ne peut rien comprendre de Dieu dont il n'ait au moins une ombre en lui-même : ce qu'il sent d'essentiel en lui, il le transporte ou plutôt il le rend à celui qui le lui a donné; et il ne peut sentir ni sa liberté, ni son intelligence, ni son amour, avec toutes leurs imperfections et leurs limites, sans avoir une certitude invincible de la liberté, de l'intelligence et de l'amour de Dieu, sous la raison de l'infinité. Une psychologie profonde comme point de départ, et pour dernier but une grande philosophie, morale et religieuse et en même temps libérale, telle est mon œuvre, s'il m'est permis de parler ainsi, en opposition à l'athéisme que produit la psychologie superficielle de l'empirisme, et en opposition aussi à la métaphysique hypothétique de l'école allemande, née de l'absence de toute psychologie. Si j'ai un nom en France, à quoi le dois-je, je vous prie, si ce n'est pas à la tâche persévérante que je poursuis depuis trente années, celle de combattre le matérialisme et l'athéisme, conséquences

extrêmes de la philosophie du dernier siècle, non pas, il est vrai, en faisant la guerre à la raison, mais en essayant de la mieux diriger, non pas en abjurant la philosophie, mais en proclamant au contraire sa haute et bienfaisante mission. Je m'incline devant la révélation, source unique des vérités surnaturelles; je m'incline aussi devant l'autorité de l'église, nourrice et bienfaitrice du genre humain, à laquelle seule a été donné de parler aux nations, de régler les mœurs publiques, de fortifier et de contenir les âmes. Combien de fois n'ai-je pas défendu, comme homme politique et comme philosophe, l'autorité ecclésiastique dans ses limites nécessaires [1]? J'y ai perdu une ancienne popularité, je ne la regrette point; je faisais mon devoir, je suis prêt à le faire encore et à tout sacrifier à cette sainte cause, tout, excepté cette autre partie de la vérité, de la justice et de ma conviction réfléchie, j'entends le sentiment de l'excellence de la raison humaine et du pouvoir naturel et

[1] Voyez particulièrement mon *Rapport* à la Chambre des pairs sur la loi de l'Instruction primaire, rapport où j'ai défendu avec fermeté la part légitime du clergé dans la surveillance des écoles du peuple.

légitime qu'elle a reçu de Dieu de faire connaître à l'homme et lui-même et son divin auteur. Éclairez ce pouvoir, n'essayez pas en vain de l'étouffer. Respectez dans le cartésianisme la direction généreuse et l'énergie qu'il donne à la pensée. Loin de répéter, contre la vérité des choses et contre l'évidence de l'histoire, que toute philosophie conduit à l'athéisme, oh! je vous en conjure, proclamez bien haut que la mauvaise philosophie conduit seule à cette erreur funeste, et que la raison sagement cultivée porte en elle ces croyances sans lesquelles celles de l'église manquent de fondement, et ne reposent plus que sur l'imagination ou sur le désespoir impie de toute vérité, s'efforçant de se tromper lui-même et troublant l'église au lieu d'y trouver la paix. Quel avantage, dites-moi, a procuré à l'église de France l'altier système que nous combattons? Il lui a donné un triomphe d'un jour, puis des déchirements malheureux, et maintenant encore une direction fatale, contraire à ses traditions nationales, à ses intérêts de tous les temps, aux déclarations des saints conciles, au génie permanent du catholicisme. Au lieu de combattre l'Université, que l'église de France

se joigne à elle pour accomplir de concert leur différente mission. Les professeurs de philosophie de l'Université n'ont point à enseigner la religion ; ils n'en ont point le droit ; car ils ne parlent pas au nom de Dieu ; ils parlent au nom de la raison ; ils doivent donc enseigner une philosophie qui, pour ne pas trahir la raison elle-même, la société et l'état, ne doit rien contenir qui soit contraire à la religion. Les rôles sont trop différents pour être opposés et pour être échangés : leur fin dernière est la même : la réhabilitation de la dignité de l'âme, la foi en la divine Providence et le service de la patrie.

Je demande pardon au lecteur de ces explications en apparence assez déplacées dans un avant-propos à des variantes de Pascal. Mais c'est Pascal, dans le livre même sur lequel roule ce travail, qui le premier a déclaré la guerre au cartésianisme et à toute philosophie. Cette guerre a été renouvelée de nos jours ; elle est parvenue en ce moment à la dernière violence. Il n'était donc pas malséant d'adresser ici cette réponse aux ennemis de la philosophie, et voici mon dernier mot : Que le gouvernement demeure indécis et silencieux ; que l'esprit public

épuisé devienne de plus en plus étranger à ces nobles intérêts qui faisaient battre le cœur à nos aïeux et à nos pères et firent si longtemps de la France l'âme et l'intelligence du monde; que des attaques sans frein épouvantent les faibles convictions et ceux qui n'ont pas l'expérience des difficultés de la vie : il est un homme que sa bonne conscience maintiendra tranquille et ferme; qui ne pliera pas sous cette coalition de tous les mauvais partis; qui, Dieu aidant, ne se laissera ni égarer par les uns ni intimider par les autres; qui ne manquera jamais au profond respect dont il fait profession pour le christianisme, et ne trahira pas davantage les droits, sacrés aussi, de la liberté de la pensée et la foi à la dignité de la philosophie; inébranlablement attaché au drapeau de toute sa vie, dût ce drapeau être insulté chaque jour, déchiré et noirci par la calomnie.

V. Cousin.

15 décembre 1842.

DES PENSÉES
DE PASCAL.

RAPPORT

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE NOUVELLE ÉDITION

DES PENSÉES DE PASCAL,

Lu dans les Séances du 1er Avril, 1er Mai, 1er Juin, 1er Juillet, et 1er Août 1842.

Plus d'une fois l'Académie m'a entendu exprimer le vœu que, pour préparer et soutenir son beau travail du dictionnaire historique de la langue française, elle-même se chargeât de donner au public des éditions correctes de nos grands classiques, comme on le fait en Europe depuis deux siècles pour ceux de l'antiquité. Le temps est malheureusement venu de traiter cette

seconde antiquité, qu'on appelle le siècle de Louis XIV, avec la même religion que la première, de l'étudier en quelque sorte philologiquement, de rechercher avec une curiosité éclairée les vraies leçons, les leçons authentiques que le temps et la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées. Quand on compare la première édition de tel grand écrivain du XVIIe siècle avec celles qui en circulent aujourd'hui, on demeure confondu de la différence qui les sépare. Où la pensée dans son jet puissant, une logique sévère, une langue jeune et flexible encore, avaient produit une phrase riche, nombreuse, profondément synthétique, l'analyse, qui décompose sans cesse et réduit tout en poussière, a substitué plusieurs phrases assez mal liées. D'abord on avait cru changer seulement la ponctuation, et, au bout d'un siècle, il s'est trouvé que les vices de la ponctuation avaient insensiblement passé dans le texte et corrompu le style lui-même. Un mot, quelquefois même un tour, c'est-à-dire ce qui caractérise le plus vivement le génie d'un temps et d'un écrivain, ayant paru moins faciles à saisir au premier coup d'œil, pour épargner un peu d'attention et d'étude, on a ôté les tours les plus vrais, les locutions les plus naturelles, pour mettre en leur place des façons de parler qu'on a crues plus simples, et qui

presque toujours s'écartent de la raison ou de la passion. Défendus par le rhythme, les poëtes ont été un peu plus respectés; et pourtant, je n'hésite pas à le dire, il y a bien peu de fables de La Fontaine qui soient demeurées intactes dans les modernes éditions[1]. Mais pour la prose, ne pouvant faire la même résistance, elle a été traitée sans pitié. Où sont aujourd'hui ces longues et puissantes périodes du Discours de la Méthode, semblables à celles de Cinna et de Polyeucte, qui se déroulaient comme de larges fleuves ou comme des torrents impétueux ? On a rompu leur cours, on les a appauvries en les divisant outre mesure. Il appartient à l'Académie française de s'opposer à cette dégradation toujours croissante de nos grands écrivains, et il lui serait glorieux, ce me semble, en leur rendant leur pureté première, d'arrêter la langue nationale sur son déclin, comme autrefois elle a tant concouru à la former et à la constituer.

Si, un jour, l'Académie accueillait ce vœu, que je renouvelle, chacun de nous pourrait choisir parmi nos bons auteurs ceux qui se rapportent davantage à ses études particulières. Peut-être m'aurait-on abandonné les philosophes. Parmi

[1] Il faut en excepter celle de M. Walknaer.

eux, je me serais attaché à Descartes et à Pascal, et parce qu'ils me sont plus familiers et parce que je les considère l'un et l'autre comme les fondateurs de la prose française. Descartes l'a trouvée et Pascal l'a fixée. Or, Descartes et Pascal ce sont deux géomètres et deux philosophes; et c'est d'eux que notre prose a reçu d'abord les qualités qui désormais la constituent et qu'elle doit garder, sous peine de périr.

De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer: il a créé les hautes mathématiques par l'application de l'algèbre à la géométrie; il a montré à Newton le système du monde en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique; il a créé la philosophie moderne, condamnée à s'abdiquer elle-même ou à suivre éternellement son esprit et sa méthode; enfin, pour exprimer toutes ces créations, il a créé un langage digne d'elles, naïf et mâle, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté et trouvant par surcroît la grandeur. C'est Descartes qui a porté le coup mortel, non pas seulement à la scholastique qui partout succombait, mais à la philosophie et à la littérature maniérée de la Re-

naissance. Il est le Malherbe de la prose; ajoutons qu'il en est le Malherbe et le Corneille tout ensemble. Avant Descartes il n'y a guère que des styles d'emprunt, parmi lesquels se distingue celui de Montaigne, piquant mélange de grec, de latin, d'italien, de gascon, que le plus heureux génie tourmente et anime en vain, sans pouvoir l'élever à la dignité d'une langue. C'est Descartes qui a fait cette langue. Dès que le Discours de la Méthode parut, à peu près en même temps que le Cid, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis, on ne parla plus que celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais, sur un fond invariable, devenu le patrimoine et la règle de tous.

Pascal est le premier homme de génie qui ait manié l'instrument créé par Descartes, et Pascal c'est encore un philosophe et un géomètre. Loin donc de s'altérer entre ses mains, le caractère imprimé à la langue s'y fortifia. Cette régularité géométrique du Discours de la Méthode, qui forme un si frappant contraste avec l'allure capricieuse de la phrase de Montaigne, devient en quelque sorte plus rigide sous le compas de Pas-

cal. Descartes, qui invente et produit sans cesse, tout en écrivant avec soin, laisse encore échapper bien des négligences. Pascal n'a pas cette fécondité inépuisable; mais tout ce qui sort de sa main est exquis et achevé. Osons le dire: l'homme dans Pascal est profondément original, mais l'esprit créateur ne lui avait point été donné. En mathématique il n'a point fait de ces découvertes qui renouvellent la face de la science, telle que l'application de l'algèbre à la géométrie: le seul grand calcul auquel son nom demeure attaché est celui des probabilités, et Fermat partage au moins avec Pascal l'honneur d'avoir commencé ce calcul [1]. En physique il a démontré la pesanteur de l'air que Descartes avait trouvée douze ans même avant Toricelli [2]. En philosophie, il n'a fait autre chose que rallumer la vieille guerre de la foi et de la raison, guerre fatale à l'une et à l'autre. Pascal n'est pas de la famille de ces grandes intelligences dont les pensées composent l'histoire intellectuelle du genre humain: il n'a mis dans le monde aucun principe nouveau; mais tout ce qu'il a touché, il l'a porté d'abord à la suprême perfection. Il a plus de profondeur dans le senti-

[1] Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. III, p, 383-386.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 205.

ment que dans la pensée, plus de force que d'étendue. Ce qui le caractérise, c'est la rigueur, cette rigueur inflexible qui aspire en toute chose à la dernière précision, à la dernière évidence. De là ce style net et lumineux, ce trait ferme et arrêté sur lequel se répand ensuite ou la grâce de l'esprit le plus aimable, ou la mélancolie sublime de cette âme que le monde lassa bien vite, et que le doute poursuivit jusque dans les bras de la foi.

Tels sont les deux fondateurs de la prose française. En sortant de leurs mains, elle était assez forte pour résister au commerce des génies les plus différents, et porter tour à tour, sur le fondement inébranlable de la simplicité, de la clarté et d'une méthode sévère, la majesté et l'impétuosité de Bossuet, la grâce mystique de Fénelon et de Malebranche, la plaisanterie aristophanesque de Voltaire, la profondeur raffinée de Montesquieu, la pompe de Buffon, et jusqu'à l'éloquence fardée de J.-J.Rousseau, avec laquelle finit l'époque classique et commence l'ère nouvelle et douteuse que nous parcourons.

Je regarde donc Descartes et Pascal comme les deux premiers maîtres de l'art d'écrire, et j'aurais aimé à en procurer des éditions fidèles. J'aurais voulu donner de Descartes un petit volume qui comprît ce qu'il a écrit de mieux en français : le

Discours de la Méthode, la préface des Principes, le traité des Passions, et un choix de ses lettres les plus remarquables, collationnées avec soin sur les originaux qui subsistent, et dont plusieurs sont tombés entre mes mains. En effet, toutes les éditions modernes de la correspondance de Descartes, et la mienne comme les autres, ont été faites sur celle de Clerselier, qui ne possédait que les minutes, et non pas les lettres telles qu'elles avaient été envoyées et reçues. On sait que Roberval, qui hérita des papiers de Mersenne et y trouva tant de lettres de Descartes, refusa de les communiquer [1]. A la mort de Roberval, elles passèrent entre les mains de Lahire, qui les donna à l'Académie des sciences [2], où on les chercherait en vain aujourd'hui. Sorties de là, on ne sait comment, elle se sont répandues partout. En comparant quelques-unes de ces lettres originales avec les lettres imprimées, on reconnaît avec douleur que la correspondance de Descartes, du moins avec Mersenne, peut être regardée comme encore inédite, non pas sans doute pour le fond des idées, mais pour l'exactitude et la vérité de l'expression. Quant à Pascal, c'est encore bien pis. Si nous pos-

[1] Préface du t. III des Lettres de Descartes, éd. in-4°.

[2] Voyez mon édition de Descartes, préface du t. VI.

sédons les Provinciales dans toute leur beauté et leur perfection, sauf les altérations trop nombreuses que leur a fait subir une ponctuation vicieuse souvent transportée dans le texte, les Pensées, publiées par lambeaux et d'intervalle intervalle, sans cesse augmentées et remaniées, attendent une édition vraiment critique qui recherche et restitue la véritable forme de ces admirables fragments.

Que dirait-on si le manuscrit original de Platon était, à la connaissance de tout le monde, dans une bibliothèque publique, et que, au lieu d'y recourir et de réformer le texte convenu sur le texte vrai, les éditeurs continuassent de se copier les uns sur les autres, sans se demander jamais si telle phrase sur laquelle ils disputent, que ceux-ci admirent et que ceux-là censurent, appartient réellement à Platon? Voilà pourtant ce qui arrive aux Pensées de Pascal. Le manuscrit autographe subsiste; il est à la Bibliothèque royale de Paris; chaque éditeur en parle, nul ne le consulte, et les éditions se succèdent. Mais prenez la peine d'aller rue de Richelieu, le voyage n'est pas bien long : vous serez effrayés de la différence énorme que le premier regard jeté sur le manuscrit original vous découvrira entre les pensées de Pascal telles qu'elles sont écrites de sa propre main et toutes

les éditions, sans en excepter une seule, ni celle de 1669, donnée par sa famille et ses amis, ni celle de 1779, devenue le modèle de toutes les éditions que chaque année voit paraître. Si j'avais reçu de l'Académie la commission de préparer en son nom une édition des Pensées de Pascal, je me serais fait un devoir de consulter le manuscrit autographe, d'y rechercher et d'en tirer Pascal lui-même.

On ne peut se défendre d'une émotion douloureuse en portant ses regards sur ce grand in-folio, où la main défaillante de Pascal a tracé, pendant l'agonie de ses quatre dernières années, les pensées qui se présentaient à son esprit, et qu'il croyait lui pouvoir servir un jour dans la composition du grand ouvrage qu'il méditait. Il les jetait à la hâte sur le premier morceau de papier, *en peu de mots et fort souvent même à demi-mot*[1]. Quelquefois il les dictait à des personnes qui se trouvaient auprès de lui. L'écriture de Pascal est pleine d'abréviations, mal formée, presque indéchiffrable. Ce sont tous ces petits papiers sans ordre et sans suite qui, recueillis et collés sur de grandes feuilles, composent le manuscrit autographe des Pensées.

L'abbé Périer, qui en hérita, le déposa, en 1711,

[1] Préface de la première édition.

à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, comme il l'atteste lui-même dans trois lettres qu'on trouve en tête du manuscrit. Elles méritent d'être remarquées [1]. D'abord on ne conçoit guère trois lettres pour constater le dépôt d'un seul manuscrit. Et puis la première lettre parle seule d'un volume « *composé de petits papiers..... qui sont les originaux du livre des Pensées de M. Pascal, imprimées chez Després* », ce qui se rapporte parfaitement au manuscrit autographe que nous avons sous les yeux; mais la seconde lettre fait mention d'un volume contenant « *plusieurs pièces imparfaites sur la grâce et le concile de Trente;* »

« [1] Je soussigné, prestre, chanoine de l'église de Clermont,
« certifie que le présent volume, contenant pages, dont la
« première commence par ces mots
« et la dernière par ceux-ci
« est composé de petits papiers écrits d'un côté, ou de feuilles
« volantes qui ont été trouvées après la mort de M. Pascal, mon
« oncle, parmy ses papiers, et sont les originaux du livre des
« *Pensées de M. Pascal*, imprimé chez Desprez à Paris, pour la
« première fois en l'année , et sont écrits de sa main, hors
« quelques-uns qu'il a dictez aux personnes qui se sont trouvées
« auprez de luy; lequel volume j'ay déposé dans la bibliothèque
« de Saint-Germain-des-Prez pour y être conservé avec les autres
« manuscrits que l'on y garde.

« Fait à Paris, ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze.

« *Signé :* PÉRIER. »

« Je soussigné, prestre, chanoine de l'église de Clermont, cer-
« tifie que le présent volume contenant pages, dont il y en a
« plusieurs en blanc, a été trouvé après la mort de M. Pascal,

et la troisième de « *cahiers qui sont des abrégés de la vie de Jésus-Christ.* » Or notre manuscrit ne renferme ni les cahiers ni les pièces désignées dans la seconde et la troisième lettre; d'où il suit évidemment que ces deux lettres se rapportent à deux manuscrits que nous n'avons plus, et dont la trace nous échappe.

La Bibliothèque royale de Paris possède aussi deux copies du manuscrit des Pensées, toutes deux de la fin du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe, en général conformes entre elles. Une de ces copies contient la note suivante : « S'il arrivait que je vienne à mourir, il faut faire tenir à Saint-

« mon oncle, et est en partie écrit de sa main, et partie qu'il a « fait copier au net sur sa minute, lequel volume contient plu- « sieurs pièces imparfaites sur la grâce et le concile de Trente; « et je l'ay déposé dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint- « Germain-des-Prez à Paris, pour y être conservé parmy les « autres manuscrits.

« Fait à Paris, ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze.

« *Signé :* PÉRIER. »

« Je soussigné, prestre, chanoine de l'église de Clermont, cer- « tifie que les cahiers compris dans ce volume, qui sont des « abrégez de la vie de J.-C., sont écrits de la main de M. Pas- « cal, mon oncle, et ont été trouvés après sa mort parmy ses « papiers; lequel volume j'ay déposé dans la bibliothèque de « l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez, pour y être conservé avec « les autres manuscrits que l'on y garde.

« Fait, ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze.

« *Signé :* PÉRIER. »

Germain-des-Prés ce présent cahier pour faciliter la lecture de l'original qui y a été déposé. Fait en l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, ce 1er avril 1723. Fr.-Jean Guerrier. » Les vœux de dom Jean Guerrier, de l'ordre de Saint-Benoît, ne furent point accomplis. A sa mort, ce manuscrit passa entre les mains de son neveu Pierre Guerrier, de l'Oratoire, intime ami de la famille Périer, qui reçut aussi de Marguerite Périer, avec une foule de papiers, l'autre copie plus ancienne et bien plus précieuse, dont il sera question tout à l'heure. Plus tard les deux copies tombèrent en la possession de M. Guerrier de Bezance, maître des requêtes, qui les confia à Bossut, pour servir à l'édition que celui-ci préparait; elles furent ensuite déposées à la Bibliothèque du roi[1]. La première y porte le n° 3002 *bis*, *Supplément aux manuscrits français;* la seconde le n° 176, même fonds. Cette dernière contient, à la suite des Pensées, un bon nombre

[1] Lettre manuscrite de M. le garde des sceaux à M. Bignon, conseiller d'État, bibliothécaire du roi.

« Monsieur,

« M. Guérier de Bezance, maître des requêtes, est possesseur de deux volumes « manuscrits des ouvrages de M. Pascal, qui ont servi d'originaux à la nouvelle « édition qui vient de paroître, et il m'a écrit pour me prier d'en faire hom- « mage au roy, et de les donner à la bibliothèque de Sa Majesté. Je viens de « lui répondre que je m'en chargerois bien volontiers et que je vous en don- « nerois avis, parce qu'il est juste que l'on sache que c'est à lui que l'on aura « cette obligation.

« Je suis, Monsieur, Votre affectionné serviteur,

« *A Paris, le 14 avril* 1779. » « Miromenil.

*

de pièces relatives à Pascal et de Pascal lui-même, entre autres la lettre au père Noël, tout entière de sa main et avec sa signature, l'affaire du père Saint-Ange où sa signature se trouve encore, les divers morceaux *sur la grâce et sur le concile de Trente*, dont parle la seconde lettre de l'abbé Périer, une *comparaison des anciens chrétiens avec ceux d'aujourd'hui*, et une dissertation sur ce sujet : *qu'il n'y a pas une relation nécessaire entre la possibilité et le pouvoir.*

Enfin je dois indiquer deux manuscrits très-précieux, l'un provenant de l'Oratoire, l'autre du *Supplément aux manuscrits français.* Le premier est un in-folio qui a pour titre : Manuscrit concernant M. Pascal, M. Arnauld, etc. Oratoire, n° 160; il comprend une grande quantité de pièces importantes et peu connues, des lettres très-nombreuses de ces *Messieurs*, entre autres de Pascal. L'autre manuscrit, *Supplém. franç.*, n° 1485, est un Recueil des Mémoires de Marguerite Périer, nièce de Pascal, sur toute sa famille, avec les mêmes lettres de Pascal qui se trouvent dans le manuscrit de l'Oratoire, et beaucoup d'autres lettres et de Pascal et des plus illustres personnages de Port-Royal. C'est le manuscrit que M. Reuchlin, dans sa Vie de Pascal (*Pascal's Leben*, Stuttgard, 1840), déclare avoir vu à la Bibliothèque royale de Paris, et dont

M. Libri a trouvé récemment un second exemplaire à la bibliothèque de Troyes (*Journal des Savants*, août 1841)[1].

C'est armé de tous ces secours qu'il faut examiner les éditions des Pensées.

Il n'y en a réellement que deux qui soient le fruit d'un travail sérieux, l'édition *princeps* donnée par la famille elle-même chez Després en 1669-1670, et la dernière qui fait partie des œuvres complètes de Pascal, publiées en 1779 par Bossut.

L'édition de 1669 a été faite sur le manuscrit autographe. On peut voir dans la préface l'esprit qui a dirigé ce premier travail. Madame Périer et son mari étaient d'avis de donner les Pensées de leur frère telles qu'elles avaient été trouvées après sa mort, sans chercher à y mettre un ordre arbitraire, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher, surtout sans y introduire des corrections fort incertaines en elles-mêmes et peu respectueuses envers une pareille mémoire. Cet avis était le seul qui fût raisonnable. S'il eût été suivi, nous posséderions aujourd'hui les Pensées de Pascal telles qu'elles sont sorties de son imagination et de son âme, dans leur imperfection et dans leur

[1] M. Sainte-Beuve cite aussi ce manuscrit dans sa spirituelle et savante Histoire de Port-Royal, t. II, Paris, 1842.

grandeur. Mais parmi les amis de Pascal, Arnaud, dont l'autorité était si grande, combattit le dessein de M. et madame Périer; et, après bien des résistances, il fit prévaloir l'avis fatal d'arranger les Pensées de Pascal, comme on avait fait les Considérations de Saint-Cyran. On avait d'ailleurs à redouter la censure, et on se proposa avant tout de faire un livre irréprochable et édifiant. Le duc de Roannez, dont le principal mérite était une grande passion pour Pascal, eut le plus de part à ce travail bien au-dessus de ses forces. Il en sortit une édition qui réunit exactement tous les défauts qu'il fallait éviter : 1° elle omet une grande partie des Pensées contenues dans le manuscrit autographe, et elle omet précisément les plus originales, celles qui mettent à nu l'âme de Pascal, son scepticisme désolé, sa foi inquiète et désespérée; 2° elle altère quelquefois dans leur fond, elle énerve presque toujours dans leur forme les pensées qu'elle conserve; 3° elle donne un grand nombre de pensées qui ne sont point dans le manuscrit autographe ni dans les deux copies, et qui pourtant portent l'empreinte visible de la main de Pascal, sans indiquer la source d'où elles ont été tirées.

En 1779 on n'avait plus à craindre la censure des jésuites; les pieux scrupules qui avaient arrêté

la famille et les amis de Pascal étaient depuis longtemps affaiblis; beaucoup de pensées, négligées par les premiers éditeurs, avaient successivement paru[1]. Le temps était donc venu d'entreprendre une édition complète et authentique. Bossut, par son savoir et par son goût, convenait à cette œuvre devenue, ce semble, assez facile : il passe même pour l'avoir accomplie avec succès. Il n'en est rien, et l'édition de 1779 est tout aussi défectueuse que celle de 1669. D'abord elle a été faite, non sur le manuscrit autographe que Bossut ne paraît pas avoir vu, mais sur les copies de l'abbé Guerrier : c'est là son moindre défaut, car ces copies sont en général fidèles. Mais, chose étrange, Bossut qui, en comparant l'édition de 1669 avec les deux copies manuscrites, pouvait en reconnaître du premier coup d'œil les différences et rétablir les leçons véritables, a maintenu toutes les altérations. Il y a plus : toutes les pensées de la première édition qui ne sont ni dans le manuscrit autographe ni dans les deux copies, Bossut les

[1] Les *Mémoires de littérature et d'histoire*, t. V, par le P. Desmolets, de l'Oratoire, contiennent les *Œuvres posthumes ou suite des Pensées de M. Pascal*, Paris, 1728. M. l'évêque de Montpellier avait fait imprimer bien des pensées inédites sur les miracles à la fin de sa lettre 3e à M. de Soissons, du 5 janvier 1727. L'édition des Pensées de Condorcet, Londres, 1776, donnait aussi plusieurs pensées nouvelles.

conserve sans se douter ou du moins sans avertir qu'elles n'y sont pas, et sans dire par quel motif il les conserve. Le seul mérite de l'édition de 1779 est d'avoir réuni toutes les pensées qui avaient paru depuis 1669, et d'avoir tiré de divers endroits, que Bossut n'indique jamais, plusieurs pensées nouvelles, quelques morceaux étendus et achevés dont la source demeure inconnue, et les petits écrits que nous avons retrouvés à la fin de l'une des copies de l'abbé Guerrier. Depuis, toutes les éditions n'ont fait que reproduire celle de Bossut, et la critique du texte de Pascal, de ce texte tout aussi digne d'étude que celui de Platon ou de Tacite, est encore à entreprendre. C'est ce travail ingrat mais utile que nous avons essayé, et dont nous allons offrir un échantillon à l'Académie.

Nous diviserons ce rapport en trois parties :

1° Nous examinerons les pensées contenues dans les deux éditions de Port-Royal et de Bossut et qui ne sont pas dans le manuscrit autographe; nous en rechercherons les sources et la forme primitive.

2° Une fois renfermés dans les Pensées proprement dites, celles qui se trouvent à la fois et dans les éditions et dans le manuscrit, nous comparerons les leçons des éditions avec celles du ma-

nuscrit, et nous ferons reparaître cette continuelle originalité de langage que la prudence et le goût sévère, mais un peu timide, de Port-Royal ont presque toujours effacée.

3° Après avoir ôté aux Pensées un très-grand nombre de morceaux étrangers, en retour nous leur rendrons et nous publierons pour la première fois plusieurs fragments remarquables qui leur appartiennent et que fournit notre manuscrit.

PREMIÈRE PARTIE.

Des morceaux insérés dans les éditions des Pensées qui sont étrangers à cet ouvrage et ne se trouvent point dans le manuscrit original. — Des sources et de la forme primitive de ces divers morceaux.

Le point fixe dont nous partons, le principe sur lequel reposent toutes nos recherches, c'est que par Pensées de Pascal il ne faut pas entendre les pensées de toute espèce qu'il est possible de tirer de ses différents ouvrages, imprimés ou manuscrits, composés à des époques différentes de sa vie, sur des sujets différents et sous des formes différentes. Encore bien moins faut-il entendre par là les maximes que sa famille ou ses amis se sont plu à recueillir soit de ses lettres confidentielles, soit

même de ses conversations. Sous le nom de Pensées de Pascal on a toujours compris et on comprend encore les notes que, dans ses dernières années, Pascal déposait d'intervalle en intervalle sur le papier pour lui être des souvenirs et des matériaux utiles dans la composition de sa nouvelle Apologie de la religion chrétienne[1]. Tel est le sens vrai et unique des Pensées : c'est celui que sa famille et ses amis leur ont donné d'abord[2], et qu'elles doivent retenir pour garder leur caractère original, l'intérêt douloureux qui s'attache aux dernières idées d'un homme de génie, et un ordre réel, au milieu de leur désordre apparent, par leur rapport à un grand et magnifique dessein. Pascal à demi mourant développa un jour à ses amis le but et même le plan de l'ouvrage qu'il méditait[3] : ce sont les fragments inachevés de cet ouvrage qui ont été appelés les Pensées. Sans doute, à la réflexion, Pascal aurait supprimé beaucoup de

[1] Madame Périer, dans la vie de Pascal : « La dernière année de son travail a été toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet. »

[2] Préface de la première édition, *passim*.

[3] Les premiers éditeurs, qui assistèrent à ce discours, le retracent dans la préface. Voyez aussi le « Discours sur les Pensées de M. Pascal, où l'on essaie de faire voir quel était son dessein (par M. Dubois, qui était présent à cette assemblée et prit part à la première édition). »

ces notes écrites à la hâte; il les amassait pour s'en servir ensuite librement, et on peut juger de quel œil sévère il les aurait revues et à quel travail il les aurait soumises, lui qui avait refait jusqu'à treize fois une des Provinciales, et qui demandait dix ans de bonne santé pour achever ce dernier monument[1]. D'ailleurs son dessein était assez vaste pour embrasser les pensées les plus diverses, et toutes se liaient plus ou moins dans son esprit, puisque lui-même les avait réunies et mises ensemble ainsi qu'on les a trouvées après sa mort[2]. Il y aurait de l'utilité peut-être à extraire de ses écrits de toute nature et à former des Pensées de Pascal, comme on a des Pensées de Platon, de Descartes, de Leibnitz. Il serait bien aussi de recueillir dans ses biographes et dans ses amis les discours et même les propos familiers qu'on lui attribue et de faire ainsi une sorte de *Pascaliana*. Mais tout cela n'a rien à voir avec les fragments de son Apologie de la religion chrétienne, fragments imparfaits et très-divers, mais qui ont au moins cette harmonie d'avoir été composés à la même époque, la dernière de la vie de Pascal, dans le

[1] Préface.

[2] Préface : « On eut un très-grand soin, après sa mort, de recueillir les divers écrits qu'il avait faits sur cette matière. On les trouva *tous ensemble* enfilés en divers liasses.... »

même esprit et pour le même objet. On fait disparaître cette harmonie dès qu'on mêle à ces fragments des choses étrangères, si excellentes qu'elles puissent être; et ce mélange ne produit qu'un véritable chaos où se confondent toutes les époques de la vie de Pascal, et par conséquent des idées très-différentes qui enlèvent à l'ensemble, non-seulement toute ombre d'unité, mais tout caractère déterminé.

Nous le répétons donc; nous entendons par les Pensées de Pascal les fragments de l'ouvrage auquel il consacra les dernières années de sa vie. Si ce principe est incontestable, il nous fournit deux règles à peu près infaillibles : 1° comme les Pensées de Pascal, mises *toutes ensemble* par lui-même, ont été fidèlement recueillies par sa famille dans le manuscrit in-folio déposé par M. l'abbé Périer à Saint-Germain-des-Prés, et qui est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Paris, il s'ensuit que toutes les pensées qui se trouvent dans ce manuscrit autographe sont certainement des pensées authentiques de Pascal; 2° réciproquement, toute pensée qui ne se trouve pas dans ce manuscrit est par cela même suspecte et ne doit être considérée comme authentique qu'après un sérieux examen. Il est possible qu'elle soit de Pascal, mais il est possible aussi qu'elle

n'ait pas été destinée par lui à faire partie de son grand ouvrage. Dans ce cas elle doit être encore religieusement conservée, mais mise à part pour avoir sa valeur propre, et non pas perdue au milieu des fragments déjà si mal liés d'un ouvrage tout différent.

Or, en appliquant ces deux règles aux éditions successives des Pensées, on arrive à se convaincre que ces éditions se sont grossies, avec le temps, de morceaux entièrement étrangers aux Pensées, et dont plusieurs ne sont pas même de la main de Pascal.

Pour nous renfermer, comme nous l'avons fait jusqu'ici, dans les deux éditions extrêmes, la première et la dernière, la moins étendue et la plus compréhensive, celle de Port-Royal et celle de Bossut, nous dirons : 1° que celle de Bossut comprend à peu près un tiers de pensées qui certainement n'appartiennent pas aux Pensées proprement dites, ne se trouvent pas dans notre manuscrit, et quelquefois même sont d'un style qui contraste étrangement avec celui de Pascal ; 2° que l'édition *princeps* elle-même, celle de Port-Royal, contient aussi, tantôt le disant, tantôt ne le disant pas, près de cinq chapitres qui ne tiennent pas le moins du monde aux Pensées.

Ce sont ces deux assertions que nous allons

établir, aussi rapidement que nous pourrons le faire, sans mettre en péril la rigueur de la démonstration.

Nous commencerons par l'édition de Bossut.

On sait qu'elle présente les Pensées dans un nouvel ordre entièrement arbitraire, que, depuis, les uns ont suivi, les autres ont changé, selon le point de vue également arbitraire où ils se plaçaient. L'ordre de Bossut ne soutient pas le moindre examen : il détruit le dessein même de Pascal, tel qu'il l'avait exposé à ses amis. Bossut divise les Pensées en deux parties : l'une *contenant les pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres ;* l'autre *les pensées immédiatement relatives à la religion.* Mais cette distinction ne peut convenir à des pensées qui toutes avaient un but commun, l'apologie de la religion chrétienne ; elle donne à l'œuvre de Pascal une sorte de physionomie littéraire, indigne du sérieux objet que se proposait ce grand esprit. Nous ne voulons pas dire qu'on ne puisse mettre les Pensées de Pascal dans cet ordre pour la commodité de quelques personnes, qui pourraient ainsi lire de préférence, celles-ci les pensées qui se rapportent à la religion, celles-là les pensées qui se rapportent à la philosophie et aux belles-lettres, comme parle Bossut. On ne doit pas blâmer

ces divers arrangements, pourvu qu'on y attache peu d'importance. C'est ainsi qu'au milieu du XVIIIe siècle un contemporain de Bossut, Joly, dans son estimable traduction de Marc-Aurèle, a distribué les pensées du vertueux empereur dans un ordre qui lui a paru édifiant : d'abord celles qui se rapportent à telle vertu ; puis celles qui se rapportent à telle autre, et ainsi de suite, de telle sorte que le lecteur fait pour ainsi dire un cours de morale théorique et pratique : c'est un avantage assurément; mais la vérité est que Marc-Aurèle a laissé, non pas un livre didactique, mais un journal, où, de loin en loin et sans aucun ordre systématique, pour soulager ou soutenir son âme, il déposait les pensées que lui inspiraient la méditation ou les circonstances ou les souvenirs de ses anciennes études stoïciennes. Une nouvelle traduction sérieuse devrait restituer ce caractère aux Pensées de Marc-Aurèle, en les remettant dans l'ordre même où elles se trouvent dans le petit nombre de manuscrits qui en subsistent : ce simple changement donnerait une face nouvelle à ce singulier et sublime monument. De même ici, il fallait se borner à publier les Pensées de Pascal dans l'ordre, ou, si l'on veut, dans le désordre où sa famille les avait distribuées selon une certaine analogie; ou bien encore considérer ces

petits papiers, qui souvent forment chacun un tout indivisible, comme autant de cartes, pour ainsi dire, qu'il ne s'agit plus que de classer sous les étiquettes qu'elles ont dans le manuscrit même, en ajoutant celles qui leur manquent quelquefois et qui paraissent leur convenir : tout cela avec une certaine rigueur, mais sans pourtant prétendre à une rigueur trop grande. Le point essentiel est que l'ordre suivi, quel qu'il soit, ne détruise pas le dessein de Pascal; et il n'y a presque plus de traces de ce dessein dans l'ordre imaginé par Bossut, et grâce à cette distinction de deux parties consacrées l'une à la philosophie et aux belles-lettres, l'autre à la religion. Tout, dans Pascal, tend à la religion; il n'a pas écrit de pensées morales et littéraires, comme Labruyère ou Vauvenargues, et toute sa philosophie n'était qu'une démonstration de la vanité de la philosophie et de la nécessité de la religion. Mais je néglige ce défaut de l'édition de Bossut; celui que je veux surtout relever est, comme je l'ai dit, l'insertion, au milieu des véritables Pensées, de morceaux qui leur sont étrangers.

Tout le monde sait que les deux articles 11 et 12 de la Ire partie, *Sur Épictète et Montaigne*, et *Sur la condition des grands* ont été rédigés par Nicole et par Fontaine, sur le souvenir, quelque-

fois bien éloigné, de conversations de Pascal auxquelles ils avaient assisté.

Le chapitre *Sur la condition des grands* se compose de trois discours que Pascal avait adressés au jeune duc de Roannez en présence de Nicole, qui les a rapportés neuf ou dix ans après, sans pouvoir affirmer « que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors ». Nicole, qui travailla avec le duc de Roannez et Arnauld à la première édition des Pensées, se garda bien d'y mêler ces discours, et il les publia dans son traité de l'*Éducation d'un prince*, en les éclairant de détails intéressants sur la haute importance que Pascal attachait à l'éducation d'un prince et sur les sacrifices qu'il aurait faits volontiers pour contribuer à une œuvre aussi grande [1]. Bossut retranche ces détails qui donnaient un caractère particulier à ces trois discours, et il intercale ceux-ci fort mal à propos au milieu des Pensées, avec lesquelles ils n'ont aucune analogie. Et encore il se permet d'y introduire beaucoup de petits changements de style au moins inutiles.

Il a pris bien d'autres libertés avec Fontaine dans

[1] Nicole : « On lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus de contribuer, pourvu qu'il y fût bien engagé, et qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. »

le fameux chapitre sur Épictète et sur Montaigne. Ce chapitre est un débris d'une conversation qui eut lieu à Port-Royal entre Sacy et Pascal, plusieurs années avant les Provinciales. Le secrétaire de Sacy, Fontaine, qui assistait à cette conversation, la rapporte dans le tome II de ses mémoires, imprimés à Utrech en 1736. Avant que ces mémoires ne parussent, le père Desmolets, bibliothécaire de l'Oratoire, en avait eu connaissance, et il en tira cet entretien qu'il publia dans ses *Mémoires de littérature et d'histoire*, t. V, en 1728. « Il faut, écrivait en 1731, l'abbé d'Étemare à Marguerite Périer[1], que cet entretien de M. Pascal avec M. de Sacy ait été mis par écrit sur-le-champ par M. Fontaine. Il est indubitablement de M. Fontaine pour le style; mais il porte, pour le fond, le caractère de M. Pascal à un point que M. Fontaine ne pouvait rien faire de pareil. » Bossut a eu la malheureuse idée de mettre cette conversation, comme le Discours sur la Condition des Grands, parmi les Pensées, qu'elle précède de plusieurs années, puisqu'elle est antérieure aux Provinciales mêmes; et, pour l'y introduire, il l'a mutilée et défigurée; il a supprimé la forme du dialogue, ôté tout ce que dit Sacy, et gardé seulement ce que

[1] *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*, p. 274.

dit Pascal; puis, pour lier ensemble ces fragments disjoints et en faire un tout, il lui a fallu pratiquer en quelque sorte des raccords de sa propre façon. Il y a plus: Bossut trouve que Pascal parle quelquefois un peu longuement par la bouche du bon Fontaine, et alors il supprime tout ce qui lui paraît languissant; quelquefois, au contraire, il ajoute à Fontaine et le développe; le plus souvent il brise et décompose ses longues phrases, et efface les formes logiques et raisonneuses de la langue du XVIIe siècle. Il faut en vérité que la parole de Pascal ait eu d'abord une originalité bien puissante pour avoir résisté et à la traduction du secrétaire de Sacy, et surtout à la seconde traduction de Bossut. La prose solide et naturelle de Fontaine, vivifiée par ses ressouvenirs, garde une impression manifeste du style énergique et altier de Pascal; et cette impression perce encore à travers tous les arrangements et sous le langage moderne et vulgaire de Bossut. Celui-ci a traité Fontaine comme Fontaine avait traité Pascal. Donnons quelques exemples de ces altérations incroyables.

Fontaine, t. II, p. 58: « *Voilà*, monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, les lumières de ce grand esprit (Épictète) qui a si bien connu *le devoir* de l'homme. *J'ose dire qu'il mériteroit d'être adoré*,

s'il avoit aussi bien connu *son impuissance*, *puisqu'il falloit être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi*, *comme il étoit terre et cendre*, après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce qu'on peut. »

En vérité on croit presque ici entendre Pascal. Écoutons maintenant Bossut : « *Telles étaient* les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu *les devoirs* de l'homme : *heureux s'il avoit aussi connu sa foiblesse!* mais, après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. »

Fontaine, *ibid :* « Ces principes *d'une superbe diabolique.....* » Bossut : « Ces *orgueilleux* principes..... »

Voici une transition de la façon de Bossut :

Fontaine : « Il (Montaigne) agit, au contraire, en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude..... » Bossut : « Il agit, au contraire, en païen. *Voyons sa morale.* De ce principe..... »

Exemple d'addition et de substitution:

Dans Fontaine, Pascal termine un de ses discours par ces mots : « Comme j'ai tâché de faire dans cette étude. » Bossut : « *C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ces lectures.* »

Décomposition de la phrase de Fontaine et de Pascal.

Fontaine, p. 70. A la suite d'une longue période sur Épictète et Montaigne et sur l'impossibilité de les réunir, Pascal conclut ainsi : « *De sorte qu'ils* ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de *leurs oppositions, et qu'ainsi* il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de *l'Évangile.* C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin. »

Bossut ôte la forme de la conclusion, coupe la phrase, rejette le dernier terme, non-seulement dans une autre phrase, mais dans un autre paragraphe, et il ajoute une épithète pour fortifier et éclaircir Pascal : « *Ils* ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de *la contrariété de leurs opinions.* » Puis, § 4 : « *Mais* il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de *la révélation.* C'est elle qui accorde les contrariétés *les plus formelles* par un art tout divin. »

Fontaine, p. 71 : « *Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, de m'emporter ainsi dans la* théologie *au lieu de demeurer dans la* philosophie; *mais mon sujet m'y* a conduit insensiblement. » Bossut : « *C'est ainsi*

que la philosophie conduit insensiblement à la théologie. »

Je pourrais faire les mêmes remarques [1] à peu près sur toutes les pharses : partout le caractère du style est changé : partout les traces des habitudes dialectiques du siècle de Pascal, les *car*, *ainsi*, *de sorte que*, *d'où il semble*, *etc.*, ont disparu. L'insignifiante particule *on* remplace le *je*, qui n'est pas seulement ici une forme nécessaire du dialogue, mais qui souvent échappe à Pascal et trahit à son insu sa personnalité.

N'est-il pas évident que, dans une édition critique, il faudrait revenir au moins à Fontaine, si on ne peut remonter à Pascal, rétablir le chapitre sur Épictète et Montaigne dans sa forme première, celle d'un entretien conservé par un contemporain véridique, et retrancher cet entretien, ainsi que les discours au duc de Roannez, des Pensées proprement dites, comme n'appartenant ni au même ouvrage, ni au même temps, et n'étant pas de la même main ?

Voici maintenant trois morceaux tout aussi

[1] Je trouve la plupart de ces remarques dans le second volume du *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, qui paraît en ce moment. Je ne les efface pas pour cela, m'honorant de me rencontrer avec un des esprits les plus ingénieux et les plus délicats de notre temps.

étrangers aux Pensées que les précédents, mais qui sont du moins de la main de Pascal. Ce sont les trois premiers articles de la première partie de Bossut : *De l'autorité en matière de philosophie ; De la géométrie en général ; De l'art de persuader.* Ce sont autant de petits traités distincts et complets, qui n'ont aucun rapport avec le dessein du dernier ouvrage, et qui paraissent avoir été écrits longtemps avant les Provinciales, avant ce qu'on peut appeler la dernière conversion de Pascal.

Le premier article, *De l'autorité en matière de philosophie*, semble un fragment du Discours de la Méthode, tant il est pénétré de l'esprit de Descartes. Il roule sur la distinction essentiellement cartésienne de la philosophie et de la théologie, l'une où l'autorité est de mise, puisqu'elle n'admet point d'innovations ; l'autre où l'autorité est un contresens, puisqu'elle vit de découvertes perpétuelles. Par philosophie, il faut entendre ici particulièrement la physique. Plus tard, et dans les Pensées, Pascal ne traite ni la philosophie ni Descartes avec ce respect. Je soupçonne que ce morceau est de l'époque où Pascal était tout occupé de sciences, à peu près du temps de la lettre à M. Le Pailleur, *sur le vide*, ou de celle à M. Ribeyre, lettres qui sont de l'année 1647 et de l'an-

née 1651. Ce sont les mêmes principes et le même ton à la fois grave et animé. Aussi ce petit traité n'est-il pas dans notre manuscrit. C'est Bossut qui l'a publié pour la première fois et sans dire d'où il l'a tiré.

Il en est de même des Réflexions sur la géométrie en général : c'est un traité du même genre que le précédent, qui n'est point dans notre manuscrit, et que Bossut a publié aussi pour la première fois. Pascal lui-même dit qu'il a voulu faire *ce traité* sur un sujet particulier, qui est la géométrie, et dans le dessein de faire voir en quoi consiste l'esprit de netteté [1].

A considérer ce morceau en lui-même, on ne peut douter de son authenticité ; il porte comme à chaque page la signature de Pascal. Cependant on voudrait savoir où Bossut l'a trouvé ; mais, comme à son ordinaire, il garde le silence à cet égard. Le seul document qui nous fournisse quelque lumière est une lettre inédite (*Mémoires de Marguerite Périer*, p. 445), adressée par dom Touttée, le savant éditeur de saint Cyrille de Jérusalem, à l'abbé Périer, où il lui rend compte du travail auquel il s'est livré sur plusieurs petits écrits de

[1] « On ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité plus que pour le sujet que j'y traite. »

Pascal que l'abbé Périer lui avait communiqués [1]. Parmi ces écrits étaient les Réflexions sur la géo-

[1] Lettre du R. P. dom Antoine Touttée, religieux bénédictin, à M. l'abbé Périer :

« MONSIEUR,

« J'ay l'honneur de vous renvoyer les trois écrits que vous « avez bien voulu me communiquer. Au bas des deux petits « écrits j'ay mis le titre qu'on pouvoit à peu près leur donner; « j'ay mis aussi à la marge du grand quelques observations. Il « y en a une générale à faire, qui est que cet écrit, promettant « de parler de la méthode des géomètres, en parle, à la vérité, au « commencement, et n'en dit rien, à mon avis, de particulier; « mais il s'engage ensuite dans une grande digression sur les « deux infinités de grandeur et de petitesse que l'on remarque « dans les trois ou quatre choses qui composent toute la nature, « et l'on ne comprend pas assez la liaison qu'elle a avec ce qui « fait le sujet de l'écrit. C'est pourquoi je ne sais point s'il ne « seroit point à propos de couper l'écrit en deux et de faire deux « morceaux séparés : car il ne me semble pas bien qu'ils soient « faits l'un pour l'autre. Au reste, cette seconde partie m'a paru « contenir beaucoup de belles choses, parmi quelques-unes qui « sont assez communes; je voudrois communiquer cet écrit à « M. Varignon pour en dire son sentiment.

« Je travaille à rédiger en ordre les Pensées contenues dans « les trois cahiers que vous m'avez laissés. Je crois qu'il ne faudra « comprendre dans ce recueil que les pensées qui ont quelque « chose de nouveau, et qui sont assez parfaites pour faire conce- « voir au lecteur du moins une partie de ce qu'elles renferment. « C'est pourquoi je laisserai celles qui n'ont rien de nouveau, « soit pour le sujet, soit dans le tour et dans la manière, et celles « qui sont trop informes, en sorte qu'elles ne peuvent présenter « assez parfaitement leur sens. Je me recommande à vos saints « sacrifices et à votre souvenir.

« Je suis.....

« *A Saint-Denis, ce 22 juin* 1711.

métrie en général. Cette lettre est de 1711, c'est-à-dire un peu plus de quarante ans après la première édition des Pensées. Il paraît que l'abbé Périer songeait à en donner une édition nouvelle, où il se proposait d'introduire des pensées négligées par Port-Royal, et même des morceaux étrangers aux Pensées et trouvés parmi les papiers de Pascal. Dom Touttée dit positivement qu'il *rédige en ordre* les pensées contenues dans trois cahiers qui lui avaient été remis pour en composer un recueil. Il déclare aussi qu'il a mis des titres à deux petits écrits de Pascal, qu'il ne nomme point, et qui pourraient bien être l'Autorité en matière de philosophie et l'Art de persuader. L'écrit plus étendu dont il parle est indubitablement l'article aujourd'hui intitulé : *Réflexions sur la géométrie en général.* Il en admire quelques parties, mais il y trouve du désordre, et propose presque d'en faire deux morceaux séparés; l'un sur la méthode de la géométrie, l'autre sur les deux infinis de grandeur et de petitesse. Il est bien heureux que l'abbé Périer n'ait pas suivi cet avis, et que Bossut, en 1779, ait pu encore retrouver les Réflexions sur la géométrie dans l'état où leur auteur les avait laissées. Mais on ne peut s'empêcher d'être ému en songeant à tous les dangers qu'ont couru, en passant ainsi de main en main, les ouvrages posthumes de Pascal. Celui-là,

du moins, a échappé aux conseils téméraires du docte bénédictin.

C'est le père Desmolets qui le premier publia l'Art de persuader (*Mémoires de littérature et d'histoire*, tome V, Ire partie), avec de nouvelles pensées, sous ce titre : *OEuvres posthumes, ou suite des Pensées de M. Pascal, extraites du manuscrit de M. l'abbé Périer, son neveu.* Et il est bien certain que les pensées diverses que le savant oratorien a mises au jour, se trouvent dans notre manuscrit; mais l'Art de persuader n'y est pas. Parmi toutes les Pensées de Pascal, il n'y en a pas une seule qui ait une pareille étendue. Ce n'est pas une note, c'est une dissertation sur les règles de la définition, qui ressemble fort au chapitre III de la Logique de Port-Royal : *De la méthode de composition, et particulièrement de celle qu'observent les géomètres.* Les règles sont les mêmes, et les termes qui les expriment conviennent merveilleusement.

Ainsi, sur les douze articles dont se compose la première partie des Pensées dans l'édition de Bossut, en voilà déjà cinq et des plus importants, qui incontestablement n'appartiennent point aux Pensées : deux ne sont pas même de la main de Pascal, et les trois autres sont des écrits particuliers composés sur des matières différentes et à des époques différentes.

Si nous pénétrons dans l'article X, intitulé : *Pensées diverses*, nous en trouverons plus d'une, et des plus célèbres, qui non-seulement ne se rapportent point au dernier ouvrage de Pascal, mais qui n'ont jamais été écrites par lui et ne sont autre chose que des propos recueillis même assez tard dans le souvenir de ses conversations. Ainsi on a cent fois cité ce § 41 de l'article X, où Pascal accuse Descartes d'avoir voulu se passer de Dieu dans toute sa philosophie. Cette accusation est si injuste et si absurde qu'on a peine à l'imputer à Pascal. Par ces mots « dans toute sa philosophie » il ne peut avoir en vue que l'ouvrage de Descartes intitulé : *Principes de philosophie;* autrement l'accusation serait même impossible, puisque la Méthode contient la preuve célèbre de l'existence de Dieu, et que les Méditations sont consacrées au développement de cette preuve. Or les Principes de philosophie ne sont qu'un traité de physique générale, et dans cet ordre de recherches la suppression des causes finales, j'entends des causes finales premières et dernières, est une conquête du génie de Descartes. Mais, s'il les supprime en physique, il les retrouve en métaphysique : car c'est là qu'est leur vraie place, et là Descartes les établit et les met en lumière avec une force qui a frappé Pascal lui-même, puisque c'est à Descartes

qu'il a visiblement emprunté ses plus beaux morceaux sur l'infinitude et la perfection de Dieu. Quand Pascal écrivait sur le vide, il expliquait tout par des causes secondes et des lois physiques : aurait-on été reçu à l'accuser de vouloir se passer de Dieu ? Il aurait renvoyé à son grand ouvrage ; de même l'auteur des Principes de philosophie aurait pu le renvoyer aux Méditations. Nous avons la satisfation d'assurer que cette triste accusation n'est point dans le manuscrit de Pascal. C'est Marguerite Périer qui, nous racontant diverses particularités de la vie de son oncle et des mots remarquables qu'on lui avait entendu dire, fait mention de celui-là. Le Recueil de pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal le cite, d'après les mémoires de mademoiselle Périer. Bossut le reproduit sans dire où il le prend, retranche tout ce qui l'entoure et l'explique dans le Recueil et dans les Mémoires, et le jette au milieu de l'ouvrage, convertissant un propos que se permettait Pascal dans des conversations intimes en une pensée réfléchie et destinée à voir le jour. Voici le passage entier des Mémoires de mademoiselle Périer :

« M. Pascal parloit peu de sciences ; cependant, quand l'occasion s'en présentoit, il disoit son sentiment sur les choses dont on lui parloit. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes il

disoit assez ce qu'il pensoit; il étoit de son sentiment sur l'automate [1], et n'en étoit point sur la matière subtile, dont il se moquoit fort; mais il ne pouvoit souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disoit très-souvent : Je ne puis pardonner à Descartes; il voudroit bien, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui accorder [2] une chiquenaude pour mettre le monde en mou-

[1] C'est l'opinion de Descartes qui paraît avoir été reçue avec le plus de faveur à Port-Royal. Fontaine, t. II, p. 52 : « Combien aussi s'éleva-t-il de petites agitations dans ce désert touchant les sciences humaines de la philosophie et les nouvelles opinions de M. Descartes! Comme M. Arnauld, dans ses heures de relâche, s'en entretenoit avec ses amis les plus particuliers, insensiblement cela se répandit partout, et cette solitude, dans les heures d'entretien, ne retentissoit plus que de ces discours. Il n'y avoit guère de solitaire qui ne parlât d'automate. On ne faisoit plus une affaire de battre un chien. On lui donnoit fort indifféremment des coups de bâton, et on se moquoit de ceux qui plaignoient ces bêtes comme si elles eussent senti de la douleur. On disoit que c'étoient des horloges, que ces cris qu'elles faisoient quand on les frappoit n'étoit que le bruit d'un petit ressort qui avoit été remué, mais que tout cela étoit sans sentiment. On élevoit de pauvres animaux sur des ais par les quatre pattes pour les ouvrir tout en vie et voir la circulation du sang, qui étoit une grande matière d'entretien. Le château de M. le duc de Luynes étoit la source de toutes ces curiosités, et cette source étoit inépuisable. On y parloit sans cesse du nouveau système du monde selon M. Descartes, et on l'admiroit. »

[2] Le Recueil, qui n'entend pas la grâce et la finesse de cette expression, *lui accorder une chiquenaude*, y substitue : *lui faire donner* une chiquenaude; et Bossut n'a pas manqué de suivre le Recueil.

vement; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. »

Rapprochons de ce propos si défavorable à Descartes cette autre pensée que Bossut a le premier publiée : « *Sur la philosophie de Descartes*. Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai; mais de dire quelle figure et quel mouvement, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile et incertain et pénible. Et, quand tout cela seroit vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine [1]. » Cette pensée est aussi fausse que le propos rapporté par Marguerite Périer est injuste. Car, si on peut dire en gros avec vérité : cela se fait par figure et mouvement, il est clair que cela doit se faire par telle figure et par tel mouvement, et qu'on peut, qu'on doit même rechercher quelle figure et quel mouvement concourent aux effets particuliers qu'il s'agit d'expliquer; sans quoi on ne posséderait qu'une explication générale et vague. Il y a donc plus d'humeur que de raison dans cette pensée.

[1] Cette opinion de Pascal a beaucoup d'analogie avec celle de Sacy, dans les Mémoires de Fontaine, *ibid.* « Je les (Descartes et les philosophes) compare à des ignorants qui verroient un admirable tableau, et qui, au lieu d'admirer un tel ouvrage, s'arrêteroient à chaque couleur en particulier et diroient : Qu'est-ce que ce rouge-là? de quoi est-il composé? C'est de telle chose, ou c'est d'une autre..... Ces gens-là cherchent la vérité à tâtons; c'est un grand hasard qu'ils la trouvent. »

Nous devons avouer qu'elle se trouve, avec plus d'une variante, dans le manuscrit original et dans les deux copies : « *Descartes.* Il faut dire en gros, etc. » Mais il paraît que Pascal avait lui-même condamné cette boutade; car, dans le manuscrit et dans les copies, elle est barrée, c'est-à-dire effacée, tandis que jamais il n'a songé à effacer l'admirable pensée qu'il a intitulée *Roseau pensant;* et celle-là[1] lui vient de Descartes, du fameux : Je pense, donc je suis ; la forme seule est de Pascal, mais la forme, il est vrai, est d'une beauté incomparable.

De toutes les pensées, publiées pour la première fois par Bossut, nulle n'est plus frappante et plus précieuse que celle du paragraphe 78 de l'article XVII de la seconde partie, où Pascal déclare que, loin de se repentir d'avoir fait les Provinciales, s'il était à les faire, il les ferait plus fortes encore. On est tenté de croire, au premier coup d'œil, que c'est une de ces pensées qu'on n'aura pas osé publier en 1669, et que, plus tard, Bossut aura tirée de ses manuscrits. Il est certain qu'elle n'est pas dans le manuscrit autographe. Où Bossut l'a-t-il donc prise? il n'en dit

[1] Et de même celle-ci : « C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir. » Édit. de Port-Royal, ch. XXIII.

rien. Je la trouve à la fois et dans les mémoires de mademoiselle Périer et dans le manuscrit de l'Oratoire n° 160. Mais ce n'est point une pensée de Pascal; c'est un récit fait par mademoiselle Périer. En voici le titre dans le manuscrit de l'Oratoire : *Récit de ce que j'ai ouï dire à M. Pascal, mon oncle, non pas à moi, mais à des personnes de ses amis en ma présence. J'avois alors* 16 *ans et demi.* (*Copié sur l'original, écrit de la main de mademoiselle Périer.*) Or Marguerite Périer a écrit fort tard ses mémoires, sur la fin de sa vie, qu'elle a prolongée jusqu'en 1733. On est bien sûr qu'elle n'a pas altéré le sens des paroles de son oncle, et pour le fond on peut ajouter toute foi à ce récit ; mais il ne fallait pas le placer parmi les pensées écrites de la main même de Pascal. Quant tout a été confondu de cette façon, qui peut ensuite reconnaître ce qui est de Pascal et ce qui n'en est pas? Sans la rencontre du manuscrit de l'Oratoire et des mémoires de Marguerite Périer, j'aurais cru, comme tout le monde, que le paragraphe sur les Provinciales est tout aussi bien de la main de Pascal, que le morceau sur les deux infinis ou sur la misère de l'homme.

A la fin des Pensées, Bossut donne un Supplément aux Pensées de Pascal. Pour le coup, qui ne

croirait que ce sont là enfin des pensées nouvelles, tirées par Bossut des deux copies qui ont été sous ses yeux? Point du tout : d'abord on y rencontre quelques-unes des pensées déjà publiées par Desmolets, rejetées, on ne sait pourquoi, dans ce Supplément, quand les autres ont été insérées par Bossut dans le corps même de l'ouvrage. Mais la plus grande partie des pensées de ce Supplément ne sont pas dans le savant oratorien; elles ne sont pas davantage dans notre manuscrit, et Bossut ne disant jamais à quelle source il les a puisées, on est dans le dernier embarras pour savoir d'où elles viennent et sur quoi repose leur authenticité. Ce sont le plus souvent des mots attribués à Pascal, que Bossut arrange en manière de pensées et qu'il emprunte, toujours sans le dire, tantôt aux Mémoires de Marguerite Périer, tantôt à la Vie de Pascal par sa sœur, ou même à la Logique de Port-Royal.

La Logique de Port-Royal (IIIe partie, chap. XIX) contient ce passage : « Feu M. Pascal, qui savoit autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portoit cette règle jusques à prétendre qu'un honnête homme devoit éviter de se nommer et même de se servir des mots de *je* et de *moi;* il avoit accoutumé de dire sur ce sujet que *la piété chrétienne anéantit le moi humain*, et

que *la civilité humaine le cache et le supprime.* » Bossut a donné cette pensée séparément et hors du cadre qui la mettait dans son vrai jour. Elle est devenue le § 3 du Supplément.

Madame Périer, dans la Vie de son frère, abonde en détails touchants sur l'amour de Pascal pour la pauvreté, et elle nous a conservé plus d'une grande parole échappée à l'âme de Pascal. Bossut en a fait les §§ 5 et 6.

Pour s'exhorter à l'esprit de pauvreté et aux autres vertus chrétiennes, Pascal avait écrit de sa main, sur un petit papier, le morceau célèbre qui commence ainsi : « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée; j'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'assister les misérables... » Bossut a mis ce fragment précieux dans son Supplément (§ 6), et de là les autres éditeurs l'ont inséré parmi toutes les autres pensées, comme si Pascal avait jamais songé à entretenir la postérité de lui-même, et à mêler des détails biographiques à un livre consacré à la religion.

Il supportait les douleurs les plus cruelles avec une patience admirable. Quand on s'affligeait de tant de souffrances, il disait, à ce que raconte sa sœur : « Ne me plaignez point : la maladie est l'état naturel des chrétiens... » Bossut a ôté le début, et il a fait du reste le § 7 sur la maladie.

Le § 26, contre la guerre civile et l'esprit de révolte, est aussi un extrait bien affaibli du passage où madame Périer nous peint son aversion pour la Fronde et sa fidélité éprouvée à l'autorité royale.

Je m'arrête ici, pour ne pas trop multiplier les exemples, et je répète que je suis bien loin de prétendre qu'il faille retrancher d'une édition de Pascal ces précieux et instructifs souvenirs; mais une saine critique devait faire ici trois choses : 1° indiquer les ouvrages imprimés ou manuscrits auxquels on les empruntait; 2° citer intégralement les passages qui nous les conservent; 3° rejeter toutes ces citations en dehors du grand ouvrage, et en composer un véritable supplément qui, sans tromper personne, aurait eu un grand intérêt.

Passons à la première édition, celle de Port-Royal que Bossut a reproduite avec les accroissements que nous venons d'indiquer. Cette édition est le vrai fond des Pensées. Quelque défectueuse qu'elle soit, comme nous le démontrerons tout à l'heure, elle a, du moins, le mérite de ne rien contenir qui ne soit de la main de Pascal. Lorsqu'elle mêle aux Pensées des morceaux qui ne s'y rapportent pas, elle en avertit le plus souvent : par exemple elle avertit que la *Prière pour demander*

à Dieu le bon usage des maladies, et les *Pensées sur la mort*, sont étrangères au dessein de Pascal, et ne sont là que pour l'édification; elle avertit même que, dans le chapitre des Pensées diverses, « *il s'y en pourra trouver quelques-unes qui n'ont nul rapport* à son dernier ouvrage, *et n'y étoient pas destinées.* » Ces indications sont précieuses, mais elles sont encore très-insuffisantes : il fallait dire toute la vérité, à savoir que non-seulement le chapitre des Pensées diverses, mais celui des Pensées chrétiennes et celui des Miracles, contiennent une foule de pensées qui ne devaient pas avoir leur place dans le grand monument auquel travaillait Pascal, et il fallait désigner expressément les écrits où on avait puisé toutes ces pensées. C'est ce que l'édition de Port-Royal aurait dû faire et ce qu'elle ne fait pas. En cherchant attentivement les Pensées diverses, les Pensées chrétiennes et les Pensées sur les miracles dans le manuscrit autographe, je me suis assuré qu'un très-grand nombre de ces pensées, et les plus importantes, n'y sont point; elles ne sont pas non plus dans la Vie de Pascal par madame Périer, ni parmi les propos que Marguerite Périer attribue à son oncle. D'où viennent-elles donc, et à quelle source sont-elles empruntées? Voilà un problème que Bossut ni personne jusqu'ici n'a ni soulevé ni même entrevu,

et qui longtemps m'a laissé dans la plus profonde et la plus pénible incertitude. Voici comment peu à peu je suis arrivé à la solution de cet intéressant problème.

Port-Royal nous apprend lui-même que les Pensées sur la mort sont extraites d'une lettre de Pascal à M. et à Mme Périer, sur la mort de leur père, Étienne Pascal, et j'ai retrouvé cette lettre tout entière dans les mémoires de Marguerite Périer et dans le manuscrit de l'Oratoire. Là j'ai pu étudier et reconnaître le procédé que ces Messieurs ont employé pour extraire de la lettre de Pascal les pensées générales sur la mort. Cette lettre est écrite par Pascal, en son nom et au nom de sa sœur Jacqueline, à M. et à Mme Périer, qui étaient alors à Clermont, et elle est datée du 17 octobre 1651 : elle a donc précédé les Provinciales de cinq années. Il est dit dans les mémoires de mademoiselle Périer et dans le manuscrit de l'Oratoire que la copie qui s'y trouve est transcrite sur l'original, on peut donc se fier entièrement à cette copie. Or, comparée avec les pensées imprimées sur la mort, elle fournit des passages entièrement nouveaux et des variantes qui marquent de la manière la plus vive combien le style d'un homme médiocre, tel que le duc de Roannez, ou même le style d'un écrivain estimable, tel qu'Ar-

nauld, diffère de celui d'un écrivain de génie, tel que Pascal.

Après quelques mots sur le malheur qui vient de frapper sa famille, Pascal continue ainsi :

« Je ne sais plus par où finissoit la dernière lettre; ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'étoit pas finie; il me semble seulement qu'elle contenoit en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et la maladie [1], que je voudrois vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devoit vous en faire un récit plus exact à sa première commodité. Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est que sa fin est si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable [2], qu'ôtées les personnes intéressées [3] par les sentiments de la nature, il n'y a pas de chrétien qui ne s'en doive réjouir. Sur ce grand fondement, je commencerai ce que j'ai à dire par un discours

[1] Nos manuscrits ne donnent point cette lettre de Jacqueline Pascal, où son frère avait mis la main.

[2] Ces mots, *que sa fin est si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable*, ne sont pas dans la copie de mademoiselle Périer.

[3] Mademoiselle Périer : « *Otés ceux qui sont intéressés par...* »

bien consolatif[1] à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. »

Au lieu de ce simple, touchant et imposant début, ces *Messieurs* ont mis la phrase suivante, dont la vulgarité et la pesanteur ont pu être imputées à l'auteur des Provinciales : « *Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive*, nous *ne* devons *pas* chercher *de* la consolation dans nous-mêmes, *ni* dans les hommes, *ni* dans tout ce qui est créé, mais *nous devons la*[2] *chercher* dans Dieu *seul.* »

Pascal : « Ne nous affligeons donc pas comme les païens, qui n'ont pas d'espérance : nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort; nous l'avions perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'Église par le baptême..... » Port-Royal a transporté à tous les fidèles ce que Pascal dit ici de son père; mais que peut signifier dans la

[1] Manuscrit de l'Oratoire : *bien consolant.*

[2] *La* rapporté à *de la consolation* est un solécisme.

bouche de Pascal cette expression : « Nous n'avons pas perdu les fidèles au moment de leur mort ? » Il fallait mettre au moins : Nous ne perdons pas les fidèles.

Pascal : « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère, mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure.... » *Quoi que la nature suggère* veut dire ici : quelque apparence contraire que la nature suggère. Ce n'est pas la conjonction *quoique*, *quamvis*, mais, comme diraient les grammairiens, l'adverbe conjonctif *quoi que*, *quidvis*. Port-Royal, qui n'a pas entendu cette phrase, la remplace par celle-ci : « *Quoique* la nature *le* suggère. »

Pascal : « Pour dompter plus facilement cette horreur (l'horreur de la nature pour la mort), il faut en bien comprendre l'origine, et, pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire, en général, qu'elle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très-grands et très-saints personnages. La vérité qui ouvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours..... » Port-Royal supprime tout cela, et dit seulement : « Dieu a créé l'homme avec deux amours.... »

Pascal : « L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence ; la mort, à la vé-

rité, est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure. » Port-Royal : « L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est dans l'état d'innocence, *parce qu'elle n'eût pu entrer dans le paradis qu'en finissant* une vie toute pure. »

Pascal : « L'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne. » Port-Royal : « Et enfin l'âme quitte la terre et monte au ciel *en menant une vie céleste. Ce qui fait dire à saint Paul : Conversio nostra in cœlis est.* (*Philip.* III, 20.) »

Pascal : « Voilà certainement quelle est notre croyance et la foi que nous professons, et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrois pas de vous porter ce secours de mon propre ; mais, comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance, en priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner l'accroissement ; car sans lui nous ne pouvons rien faire, et les plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même. Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment ; le coup est trop sensible ; il seroit même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur comme des anges, etc... » Port Royal

réduit ainsi ce passage : « Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment et sans douleur dans les afflictions *et dans les accidents fâcheux qui nous arrivent* comme des anges, etc... »

Pascal : « La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines (les peines de leur père); mais j'ai appris d'un saint homme, dans notre affliction, qu'une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire, etc..... » Ce saint homme est probablement M. Singlin. Port-Royal efface cette allusion : « Une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est, etc... »

Voici un long et touchant passage entièrement supprimé par Port-Royal :

« Faisons-le (leur père) donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir, et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rende en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles.

« Je prie Dieu de former et de maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais; car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous

en devons faire une refusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portoit pour nous aimer encore plus cordialement, s'il est possible.

« Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions, et, sur cette espérance, je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi : mais je ne laisserai pas de le faire; c'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions pas à manquer pour la nôtre par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence.

« C'est moi qui y suis le plus intéressé : si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serois perdu; et, quoique je croye en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sens qu'il m'auroit été encore nécessaire dix ans et utile toute ma vie.

« Mais nous devons espérer que, Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut. Quelque étrange que cela paroisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paroissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie, si nous lui en remettons la conduite.

« Nous connoissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de tant de misères, qu'il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés. »

On voit qu'au moment où Pascal écrivait cette lettre, à la fin de 1651, il n'étoit point encore arrivé à cet absolu retranchement des affections naturelles les plus légitimes qu'il s'est imposé dans les dernières années de sa vie, par un excès contraire à la sagesse humaine, et même à la sagesse divine, qui a aimé aussi pendant son passage sur la terre. Ici Pascal est encore un homme, un fils, un frère. Cette lettre, qui peint son âme à cette époque de sa vie, doit être intégralement restituée.

En voyant à quel point Port-Royal l'a défigurée pour en tirer des Pensées générales et abstraites sur la mort, il m'est venu le soupçon que plusieurs des Pensées de la première édition, qui ne sont pas dans le manuscrit autographe, et dont l'origine m'échappait, pourraient bien avoir été formées de la même manière, sur des lettres semblables à celle que je viens de faire connaître d'après le manuscrit de l'Oratoire et mademoiselle Périer. Or le mémoire sur Pascal inséré dans le Recueil de pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal nous ap-

prend « qu'on a encore plusieurs lettres de M. Pascal à mademoiselle de Roannez, morte duchesse de la Feuillade, » et ce mémoire donne un fragment d'une de ces lettres qui commence et se termine ainsi : « Mademoiselle, il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse connoître par des coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude. Rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous. » En ouvrant le chapitre XXVII de Port-Royal intitulé : *Pensées sur les miracles*, on y trouve précisement cet admirable morceau : « Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroître par des coups extraordinaires..... » et tout le reste, comme dans la lettre à mademoiselle de Roannez publiée par le Recueil. Ceci m'a été un trait de lumière. J'ai recherché les autres lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez, et je les ai retrouvées dans le manuscrit de l'Oratoire et dans les mémoires de Marguerite Périer. Ce n'est point ici le lieu de faire connaître la pieuse et cruelle entreprise de Port-Royal sur cette noble et aimable personne, qu'un zèle

farouche disputa si longtemps aux liens les plus légitimes de la nature et du monde, et qui, divisée avec elle-même dans ce terrible combat, finit par mourir misérablement, chargée des anathèmes de Port-Royal, malheureuse et désespérée d'avoir été une fille soumise et une épouse irréprochable [1]. Je veux détourner les yeux de cet épisode de la vie de Pascal, au temps de sa

[1] La mère de mademoiselle de Roannez voulait la marier : elle résista à sa mère par les conseils de Port-Royal. Elle s'échappa de la maison maternelle et se réfugia à Port-Royal, qui la reçut et ne la rendit qu'à la force et sur une lettre de cachet, que la pauvre mère sollicita et obtint de la reine. Elle avait inspiré un sentiment extraordinaire à une personne dont le nom ne se trouve pas dans nos manuscrits. Mademoiselle de Roannez revit cette personne, et elle commençait à être touchée d'une passion si fidèle, lorsqu'une entrevue avec l'austère abbé Singlin la remplit de scrupules et lui rendit sa première ferveur. Tant que Pascal vécut, il la retint. Après sa mort, elle rentra encore dans le monde, et épousa M. de la Feuillade. Le mariage ne fut pas plutôt fait qu'elle se repentit de sa faute, dit le Recueil. Le premier enfant qu'elle eut ne reçut point le baptême; le second vint au monde tout contrefait; le troisième fut une fille naine qui mourut subitement à l'âge de dix-neuf ans; le quatrième a été M. de la Feuillade, mort en 1725 sans postérité. La duchesse de la Feuillade eut, après ses couches, des maladies extraordinaires qui donnèrent lieu à des opérations très-cruelles, au milieu desquelles elle mourut en 1683. Elle laissa trois mille livres à Port-Royal pour une religieuse converse qui remplirait la place qu'elle y devait tenir elle-même. (Tiré du Recueil des pièces pour servir, etc., p. 301. Voyez aussi, pour les détails, l'endroit des Mémoires de mademoiselle Périer qui a pour titre : *M. et Mademoiselle de Roannès.*)

grande conversion, plus triste encore que celui qui marqua sa conversion première, je veux dire cette dénonciation portée par Pascal et deux de ses amis contre un pauvre religieux de Rouen, nommé Saint-Ange, coupable de s'être permis, et encore dans des entretiens confidentiels, quelques explications hasardées des saints mystères [1]. Il ne faudrait même tirer de ces deux déplorables affaires qu'une leçon, celle de la profonde imper-

[1] Cette affaire est fort adoucie et même présentée en beau par madame Périer dans la Vie de Pascal. « Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paroître le zèle qu'il avoit pour la religion. Il étoit alors à Rouen.... et il y avoit aussi en ce temps un homme qui enseignoit une nouvelle philosophie qui attiroit tous les curieux. Mon frère, ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux : mais ils furent bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant les principes de sa philosophie, il en tiroit des conséquences sur des points de foi contraires aux décisions de l'Église... Ils voulurent le contredire; mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentiments erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, et puis de le dénoncer, s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis : de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à M. du Bellay, qui faisoit pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen par commission de M. l'archevêque. M. du Bellay envoya quérir cet homme, et l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance, qui lui étoit donné par trois jeunes hommes. Cependant, aussitôt qu'ils virent cette confession de foi, ils connurent ce défaut; ce

fection de la nature humaine, presque incapable du vrai milieu en toutes choses, et se laissant sans cesse emporter de l'austérité des mœurs à un fanatisme insensé, ou de l'indulgence naturelle à un relâchement sans dignité. Ici je ne dois considérer les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez que comme la source entièrement inconnue de la plus grande partie des Pensées qui se

qui les obligea d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son conseil, et donna un ordre exprès à M. du Bellay de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il étoit accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avoient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'archevêque, et renonça à tous ses sentiments ; et on peut dire que ce fut sincèrement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avoient causé cette affaire. » Les choses ne se passèrent pas tout à fait comme le dit madame Périer. Le P. Saint-Ange ne faisait point de cours de philosophie, et il n'y avait point à craindre qu'il infectât la jeunesse de ses opinions. Il ne les avait exprimées que dans deux entretiens très-confidentiels avec deux ou trois personnes et dans une maison particulière. C'est Pascal qui insista pour que l'affaire fût poussée aussi loin. Dans le manuscrit de l'Oratoire se trouvent l'interrogatoire et la rétractation du religieux et la correspondance de M. du Bellay et de l'archevêque : une de nos copies du manuscrit autographe, parmi divers papiers relatifs à Pascal, contient l'original même de la dénonciation sous ce titre : *Récit de deux conférences ou entretiens particuliers, tenus les vendredi* 1er *et mardi* 5e *février* 1647. Ce récit, fort détaillé, est signé par quatre personnes qui assistèrent à ces entretiens, et là se trouve la seule signature autographe de Pascal que j'aie jamais vue.

trouvent dans le chapitre XXVII de Port-Royal Sur les Miracles et dans les Pensées chrétiennes.

Les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez sont au nombre de neuf; elles sont assez étendues et elles ont fourni plus d'une trentaine de pages de l'édition de Port-Royal. Elles nous peignent Pascal, non plus, comme en 1651, retenant les affections naturelles au milieu des progrès d'une piété raisonnable encore; mais Pascal, sous la discipline de l'abbé Singlin, engagé dans les sublimes petitesses de Port-Roval, charmé et s'enorgueillissant presque des miracles de la Sainte Épine, s'enfonçant chaque jour davantage et précipitant les autres dans les extrémités d'une dévotion exagérée [1].

[1] Madame Périer avait trouvé pour sa fille aînée, Jacqueline, âgée de quinze ans, un mariage très-avantagenx, et elle songeait à cet établissement. Port-Royal et Pascal s'y opposèrent en des termes vraiment incroyables, et que nous trouvons dans un fragment inédit d'une lettre de Pascal à sa sœur (*Mémoires de Marguerite Périer*, p. 40) : « En gros leur avis (de MM. Singlin, de Sacy et de Rebours) fut que vous ne pouvez en aucune manière, sans blesser la charité et votre conscience mortellement et vous rendre coupable d'un des plus grands crimes, en engageant un enfant de son âge et de son innocence et même de sa piété à la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme; qu'à la vérité, suivant le monde, l'affaire n'auroit nulle difficulté et qu'elle étoit à conclure sans hésiter, mais que, selon Dieu, elle avoit plus de difficulté et qu'elle étoit à rejeter sans hésiter, parce que la condition d'un mariage avantageux est aussi souhaitable

Nous allons successivement parcourir ces lettres, en marquant les passages que Port-Royal a empruntés.

Le célèbre paragraphe des Pensées chrétiennes sur le pape, commençant ainsi : « Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps, etc. » est un fragment très-court et bien décoloré de la première lettre. Rétablissons le fragment original : « Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps; quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachés à cette unité du corps que ne le sont ceux que vous appelez

selon le monde qu'elle est vile et préjudiciable selon Dieu ; que, ne sachant à quoi elle devoit être appelée, ni si son tempérament ne sera pas si tranquillisé qu'elle puisse supporter avec piété la virginité, c'étoit bien peu en connoître le prix que de l'engager à perdre ce bien si souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants, parce qu'ils ne peuvent plus le désirer pour eux, que c'est en eux qu'ils doivent essayer de rendre à Dieu ce qu'ils ont perdu d'ordinaire pour d'autres causes que pour Dieu ; de plus que les maris quoique riches et sages suivant le monde, sont en vérité de francs payens devant Dieu : de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager un enfant à un homme du commun, c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes. » (Copié sur l'original, dont il ne reste que les quatrième et cinquième pages.)

notés. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités, toutes les bonnes œuvres, sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce, sans quoi je serois perdu pour jamais. Je vous fais une profession de foi; je ne sais pourquoi, mais je ne l'effacerai pas... »

On a tiré aussi de cette même lettre le paragraphe du même chapitre : « C'est l'Église qui mérite avec Jésus-Christ, qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable religion (l'original : dans la vérité); et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. » Mais ce paragraphe est amené et suivi, dans Pascal, par des réflexions sur les circonstances du temps, où percent les desseins de Port-Royal sur mademoiselle de Roannez :

« Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval (le duc de Luynes) et les méditations sur la grâce; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite.

« Je mande le détail de cette condamnation qui vous avoit effrayée. Cela n'est rien du tout, Dieu merci, et c'est un miracle de ce qu'on n'y

fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendue si indigne, et il est assuré que vous servez l'Eglise par vos prières, si l'Eglise vous a servie par les siennes; car c'est l'Eglise qui mérite avec Jésus-Christ, etc. . . . . .
Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église; vous lui êtes bien obligée : il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous; il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble, et lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous. »

Bossut a reproduit les deux paragraphes de l'édition de Port-Royal, sans se douter de leur origine, et il les a jetés au milieu d'autres Pensées tirées de sources différentes, et du tout il a fait le paragraphe 13 de l'article XVII.

La seconde lettre contient le morceau déjà cité sur les miracles à l'occasion du miracle de la Sainte-Épine et de la vérification qui venait d'en être achevée. Bossut a mis en tête de ce morceau et réuni dans un même paragraphe une autre Pensée de Pascal sur les miracles.

Port-Royal a tiré de la lettre troisième ces deux

paragraphes : « Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu..... » — « Jésus-Christ a donné dans l'Évangile, pour reconnoître ceux qui ont la foi... » négligeant dans cette même lettre un autre fragment plus remarquable que tout le reste. C'est ici qu'on surprend, comme sur le fait, la méthode vicieuse et arbitraire de Bossut : il a réuni la Pensée : « Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu..... » à une autre Pensée sur les saints; et de ces deux Pensées mises ensemble il a composé le § 14 de l'article XVII. Puis de l'autre Pensée: « Jésus-Christ a donné dans l'Évangile..... » il a fait un paragraphe particulier. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'ayant eu probablement sous les yeux notre lettre, il a été frappé comme nous de la beauté du fragment négligé par Port-Royal, et il a publié le premier ce fragment; mais où l'a-t-il placé? non pas avec les deux autres Pensées qu'il continue, mais à part, en dehors des Pensées, parmi des fragments de lettres de Pascal. De deux choses l'une : Bossut maintenait ou rejetait la forme épistolaire; s'il la rejetait, il fallait mettre ce fragment avec les deux autres parmi les Pensées; s'il la maintenait, il fallait retirer du milieu des Pensées les deux paragraphes donnés par Port-Royal, et, avec le fragment en question, res-

tituer la lettre et la publier intégralement. Ce fragment commence ainsi : « Les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre, etc. »

Le beau paragraphe des Pensées chrétiennes : « On ne se détache jamais sans douleur, etc. » est la lettre VI presque tout entière.

Les deux paragraphes de Port-Royal, même chapitre : « Il faut tâcher de ne s'affliger de rien...» « Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée... » sont extraits de la lettre V^e^, mais avec bien des altérations : je n'en relèverai qu'une seule, qui fera juger de toutes les autres. Au lieu de cette phrase assez bonne pour le duc de Roannez et même pour Arnauld : « Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu en le défendant lui soit bien agréable » Pascal avait dit : « Sans mentir, Dieu est bien abandonné ; il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. » Bossut a eu le courage de maintenir la première leçon.

Le paragraphe de Port-Royal sur la vanité des austérités et de la douleur même, sans la bonne disposition du cœur, pour la sanctification, n'est autre que la VIe lettre abrégée et altérée. Pascal commençait ainsi : « Quoi qu'il puisse arriver de

l'affaire ***, il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre les maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part en cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parents et amis en prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a fait. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image; celui-là seul est solide et réel; et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Car ce ne sont ni les austérités du corps, etc. »

La lettre VIIe a fourni les deux paragraphes : « Le passé ne nous doit point embarrasser... » — « On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien..... » Mais cette dernière pensée est admirablement préparée dans Pascal : « Je prévois, dit-il, bien des peines et pour cette personne et pour d'autres et pour moi; mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir..... Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne qui a assurément plus de

vertu et de méditation que moi; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal, etc. »

On n'a rien tiré de la lettre VIIIe, mais la IXe et dernière est la source de deux grands morceaux, l'un sur les prédictions que fournit l'Écriture pour le temps présent, et l'autre sur le mérite des reliques des saints : « Le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts, etc. »

Sans nous arrêter à signaler d'innombrables variantes que nous fournissent nos manuscrits, et qui changeraient la face du texte imprimé, il nous suffit d'avoir montré que voilà bien des pages étrangères aux Pensées, et que la critique la plus superficielle doit se faire un devoir de rétablir dans leur forme primitive, c'est-à-dire séparément et sous la forme de lettres intimes et confidentielles, écrites par Pascal à sa sœur et à la duchesse de Roannez, lettres qui, rapprochées de plusieurs autres encore inédites, feraient paraître dans toute sa grandeur et aussi dans toute sa misère ce personnage extraordinaire, sublime mais sans mesure, rigoureux et conséquent jusqu'à la folie, ardent et extrême en tout, comme le dit la seule personne qui

l'ait bien connu et qui ait osé le juger, une femme de son sang et de son ordre, Jacqueline Pascal, inférieure à sa sœur Gilberte comme femme, mais presque l'égale de son frère par la puissance de l'esprit et de la passion [1].

Concluons : il est démontré qu'il faut ôter des Pensées proprement dites et publier à part :

1° De l'édition de Bossut, les trois premiers articles : *De l'autorité en matière de philosophie ; Réflexions sur la géométrie en général; De l'art de persuader*, traités distincts, complets et achevés, et probablement écrits avant les Pro-

[1] Voyez, dans le Recueil de pièces pour servir, etc., p. 262, une lettre de Jacqueline à sa sœur, où elle parle de l'*humeur bouillante* de leur frère. Partout elle le juge avec une indépendance qui n'ôte rien à la tendresse. Dans une autre lettre du même Recueil, p. 264, en faisant remarquer les progrès que Pascal faisait *particulièrement en humilité, en soumission, en défiance, en mépris de soi-même, en désir d'être anéanti dans l'estime et dans la mémoire des hommes*, elle ajoute ces mots significatifs : *De telle sorte que je ne le connoissois plus.* Gilberte, madame Périer, quoiqu'elle eût beaucoup d'instruction et d'esprit, et qu'elle fût fort belle, comme l'avait été Jacqueline, était naturellement douce et humble; elle ne jugeait pas son frère, elle s'était dévouée à son service. Il est à regretter que l'on n'ait pas encore rassemblé tout ce qui reste de ces deux personnes diversement distinguées. Leurs écrits et leurs lettres, réunies à quelques pages de leur père, composeraient un volume intéressant, qui serait une suite naturelle aux œuvres de Blaise Pascal, et feraient mieux connaître cette admirable famille que Richelieu avait devinée dès la première entrevue, et dont il avait dit qu'il en voulait faire quelque chose de grand.

vinciales; l'article XII, *sur la condition des grands*, discours tenus au duc de Roannez, et rédigés longtemps après par Nicole; l'article XI, *sur Épictète et Montaigne*, qui est une conversation entre Pascal et Sacy, rédigée par Fontaine; enfin un bon nombre de paragraphes d'autres articles, qui ne sont point de la main de Pascal, et qui sont des propos tenus par lui et recueillis ou par sa sœur Gilberte, ou par sa nièce Marguerite, ou par Port-Royal, ou par d'autres auteurs.

2° De l'édition même de Port-Royal, la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies;* les *Pensées sur la mort*, extraites d'une lettre à madame Périer sur la mort de leur père, ainsi que la plus grande partie des deux chapitres *Sur les miracles* et *Pensées chrétiennes*, débris de la correspondance de Pascal avec mademoiselle de Roannez.

Nous croyons donc avoir établi de la manière la plus irréfragable cette proposition, qu'un quart ou peut-être un tiers des Pensées, considérées aujourd'hui comme des fragments du grand ouvrage de Pascal, sont entièrement étrangères à cet ouvrage, à son plan et à son objet, ne se trouvent point dans le manuscrit autographe, et appartiennent à des époques différentes de sa vie; que plusieurs même n'ont jamais été écrites par lui,

et ne sont que des échos souvent éloignés et toujours affaiblis de ouï-dire recueillis et rédigés par des personnes très-diverses.

Nous allons maintenant nous renfermer dans les pensées qui devaient entrer certainement dans le grand ouvrage de Pascal, et qui sont communes à nos deux éditions et au manuscrit autographe, et nous démontrerons, avec une égale évidence, qu'ici, où tout est de la main de Pascal, cette main a été comme a plaisir méconnue, et le grand style de l'incomparable écrivain perpétuellement altéré et affaibli, sans que pourtant on soit parvenu à le faire disparaître, tant l'empreinte primitive était vive et ineffaçable !

DEUXIÈME PARTIE.

Des altérations de toute espèce qu'ont subies un très-grand nombre de Pensées. — Restitution de ces Pensées dans leur forme vraie.

L'édition de Port-Royal contient la plus grande partie des véritables *Pensées* de Pascal. Plus tard, le père Desmolets en publia un assez bon nombre qu'avait négligées Port-Royal. L'évêque de Montpellier mit au jour la plupart de celles qui se rapportent aux miracles. Condorcet en donna aussi quelques-unes d'un caractère différent. Bossut n'a guère fait autre chose que réunir et fondre ensemble tout ce que lui fournissaient Port-Royal, Desmolets, l'évêque de Montpellier et Condorcet. La part de ces deux derniers dans la publication successive des pensées de Pascal est si peu de chose qu'il est

inutile de s'y arrêter. Les extraits du père Desmolets sont en général d'une fidélité irréprochable. Le seul coupable ne peut donc être ici que Port-Royal; en effet c'est Port-Royal qui le premier a mis la main sur les Pensées de Pascal, et y a introduit une multitude d'altérations grandes et petites, que Bossut a scrupuleusement reproduites, qui de Bossut ont passé dans toutes les éditions, et composent aujourd'hui le texte convenu de Pascal. Il n'y a pas un seul éditeur, pas un seul critique qui ait osé soupçonner une main étrangère dans des pages consacrées par une admiration séculaire, et qui pourtant ne ressemblaient pas toujours aux Provinciales. Je l'ai déjà dit, et je le répète : le manuscrit autographe est exposé à tous les regards, à la Bibliothèque royale de Paris; et nul regard n'a daigné s'y arrêter; personne ne l'a consulté, et le texte donné par Port-Royal a traversé toutes les éditions sans exciter aucun autre sentiment que celui d'une vénération superstitieuse. C'est ici la première réclamation pour Pascal contre Port-Royal, pour l'original contre une copie infidèle.

Il faut d'abord faire bien connaître l'esprit qui a dirigé Port-Royal dans la première édition des Pensées.

La *préface* de cette édition expose ainsi les dif-

férentes manières de publier les fragments laissés par Pascal, et celle qui fut préférée : « La première (manière) qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvées..... Une autre manière..... était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il en voulait faire..... L'on s'y est arrêté assez longtemps, et l'on avait en effet commencé à y travailler, mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter aussi bien que la première..... L'on en a choisi une entre deux qui est celle que l'on a suivie dans ce Recueil. L'on a pris seulement, parmi ce grand nombre de pensées, celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées sans y rien ajouter ni changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets.... »

Nous ne pouvons guère qu'approuver cette troisième manière de publier les Pensées de Pascal, que Port-Royal déclare avoir préférée et suivie. Il

ne reste plus qu'à savoir si elle a été fidèlement pratiquée, et si on n'est pas souvent revenu à la seconde manière à laquelle on *s'était arrêté* d'abord, d'après laquelle on avait *commencé à travailler*, et qui consistait à *éclaircir et achever les Pensées obscures et imparfaites* et à *suppléer* Pascal lui-même. Ç'avait été l'avis du duc de Roannez, qui eut la principale part à cette édition. Il avait commencé à l'exécuter dans cet esprit et sur ce plan, et il ne s'était arrêté qu'à grand'peine sur le refus de M. et de madame Périer. La troisième manière, dont parle la préface, n'est qu'une concession faite à M. et à madame Périer, concession qui coûta beaucoup à celui qui la faisait, sans contenter entièrement ceux à qui elle était faite, et sur laquelle on disputa assez vivement de part et d'autre pendant l'année 1668. Voilà ce qu'établissent certainement des documents authentiques, les uns déjà publiés, les autres encore inédits.

La préface promettait de donner les Pensées telles qu'on les a trouvées « sans y rien ajouter ni changer ». *Le Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal* confirme à la fois cette promesse et commence à la démentir un peu : il nous apprend que « M. et madame Périer eurent assez de peine à consentir aux retranche-

ments et aux petites corrections qu'on se crut nécessairement obligé de faire à quelques Pensées (sans changer ni le sens ni les expressions de l'auteur) pour les mettre en état de paraître. »

Mais, en vérité, si les corrections qu'on se croyait obligé de faire ne changeaient ni le sens ni les expressions de l'auteur, on ne comprend pas la résistance de M. et de madame Périer. Pour l'expliquer, il faut supposer qu'on leur avait proposé de véritables changements. En effet, une lettre d'Arnauld à M. Périer, du 20 novembre 1668 (Œuvres complètes, t. I, p. 642), découvre un peu plus les prétentions de Port-Royal; déjà le mot de *changement* est prononcé, il est vrai, avec de grands adoucissements. « Souffrez, Monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. Il est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit *changement* qui ne fait qu'adoucir une expression, que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. C'est la conduite que nous avons tenue touchant les Considérations sur les dimanches et les fêtes de feu M. de Saint-Cyran.... Les amis sont moins propres

à faire ces sortes d'examens que les personnes indifférentes, parce que l'affection qu'ils ont pour un ouvrage les rend plus indulgents, sans qu'ils le pensent, et moins clairvoyants Ainsi, Monsieur, il ne faut pas vous étonner si, ayant laissé passer de certaines choses sans en être choqués, nous trouvons maintenant qu'on les doit *changer*, en y faisant plus d'attention après que d'autres les ont remarquées... » Arnauld prend pour exemple un fragment sur la justice, qu'il critique avec raison, et il conclut ainsi : « Pour vous parler franchement, je crois que cet endroit est insoutenable, et on vous supplie de voir parmi les papiers de M. Pascal si on ne trouvera pas quelque chose qu'on puisse mettre à la place. »

Un autre document, qui jusqu'ici n'a pas vu le jour, nous fait mieux connaître ce qu'il faut entendre par les *changements* que demande Arnauld : en réalité ces changements n'étaient pas moins que des *éclaircissements et des embellissements ;* ces mots se trouvent, et même répétés, dans deux lettres inédites que nous a laissées Marguerite Périer de ce comte de Brienne si célèbre par ses bizarreries, et qui, alors retiré à l'Oratoire, entretenait des relations intimes avec la famille et les amis de Pascal. Ces deux lettres sont adressées à madame Périer, et elles sont de

la même époque que celle d'Arnauld : l'une est du 16 novembre 1668 ; l'autre du 7 décembre de la même année. La première nous montre M. de Roannez retranchant des morceaux dont Brienne et Étienne Périer cherchent à sauver quelque chose. « M. de Roannez est très-content; et assurément on peut dire que lui et ses amis ont extrêmement travaillé..... Nous allons encore faire une revue, monsieur votre fils et moi, après laquelle il n'y aura plus rien à refaire, et je crois que notre dessein ne vous déplaira pas, ni à M. Périer, puisque nous ne faisons rien autre chose que de voir si l'on ne peut rien restituer des fragments que M. de Roannez a ôtés... »

La seconde lettre de Brienne va beaucoup plus loin, et trahit toute la vérité. Tout en répétant sans cesse, comme l'auteur de la préface, que rien n'a été changé ni au sens ni aux expressions de Pascal, Brienne avoue que ce qui a dirigé le travail de M. de Roannez et de ses amis n'est pas moins que la prétention d'amener à la perfection des Provinciales les matériaux souvent informes que la mort avait arrachés, dix ans avant le temps, à la main de Pascal. « Comme ce qu'on y a fait ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que *les éclaircir* et *les embellir*, et qu'il est certain que, s'il vivoit

encore, il souscriroit sans difficulté à tous ces petits *embellissements* et *éclaircissements* qu'on a donnés à ses pensées, et qu'il les auroit mises lui-même en cet état s'il avoit vécu davantage, et s'il avoit eu le loisir de les repasser, puisqu'on n'y a rien mis que de nécessaire et qui ne vînt naturellement à l'esprit à la première lecture qu'on fait de ces fragments, je ne vois pas que vous puissiez raisonnablement vous opposer.... à la gloire de celui que vous aimez. Les autres ouvrages que nous avons de lui nous disent assez qu'il n'auroit point laissé ses premières Pensées en l'état où il les avoit écrites d'abord; et quand nous n'aurions que l'exemple de la XVIIIe lettre, qu'il a refaite jusqu'à treize fois, nous serions trop forts, et nous aurions droit de vous dire que l'auteur seroit parfaitement d'accord avec ceux qui ont osé faire dans ses écrits ces petites corrections, s'il étoit encore en état de pouvoir nous dire lui-même son avis.... » C'est, Madame, ce qui a fait que je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. Dubois, et de M. de la Chaise, qui tous conviennent d'une voix que les Pensées de M. Pascal sont mieux qu'elles n'étoient... » « On ne blessera point la sincérité chrétienne, même la plus exacte, en disant qu'on donne ces fragments tels qu'on les a

trouvés et qu'ils sont sortis des mains de l'auteur, et le reste que vous dites si bien et d'une manière si agréable que vous m'entraîneriez à votre sentiment pour peu que je visse que le monde fût capable d'entrer dans les soupçons que vous appréhendez..... » « Quand vous verrez après cela la préface qu'on a faite...., vous ne vous contenterez pas de donner les mains à ce qu'on a fait, mais vous en aurez de la joie.... »

« J'ai examiné, » ajoute Brienne, qui, à ce qu'il paraît, s'était d'abord déclaré avec madame Périer contre toute altération du texte de Pascal, « j'ai examiné les corrections avec un front aussi rechigné que vous auriez pu faire; j'étais aussi prévenu et aussi chagrin que vous contre ceux qui ont osé se rendre, de leur autorité privée et sans votre aveu, les correcteurs de M. Pascal; mais j'ai trouvé leurs *changements* et leurs *embellissements* si raisonnables que mon chagrin a bientôt été dissipé, et que j'ai été forcé, malgré que j'en eusse, à changer ma malignité en reconnoissance et en estime pour ces mêmes personnes, que j'ai reconnu n'avoir eu que la gloire de monsieur votre frère en vue en tout ce qu'ils ont fait. J'espère que M. Périer et vous en jugerez tout comme moi, et ne voudrez plus après qu'on retarde l'impression du plus bel ouvrage qui fut jamais.... Si

j'avois cru M. de Roannez et tous vos amis, c'est-à-dire M. Arnauld et M. Nicole, qui n'ont qu'un même sentiment sur cette affaire, quoique ces derniers craignent plus que M. de Roannez de rien faire qui vous puisse déplaire, parce que peut-être ils ne sont pas aussi assurés que M. de Roannez dit qu'il l'est que vous trouverez bon tout ce qu'il fera; si, dis-je, je les avois crus, les Pensées de M. Pascal seroient bien avancées d'imprimer.... »

Un passage de cette lettre nous apprend que madame Périer *regardait le travail de M. de Roannez comme un grand commentaire;* et certainement l'opiniâtreté avec laquelle Etienne Périer, suivant cette même lettre, résiste, au nom de la famille, aux amis de Pascal, prouve qu'il ne s'agissait pas seulement de retrancher les pensées trop imparfaites et de mettre les autres en quelque sorte d'ordre, comme dit la préface : « Je dois vous dire, écrit Brienne en *post-scriptum*, que monsieur votre fils est bien aise de se voir au bout de ses sollicitations auprès de moi et de vos autres amis, et de n'être plus obligé à nous tenir tête avec l'opiniâtreté qu'il faisoit, et dont nous ne pénétrions pas bien les raisons; car la force de la vérité l'obligeoit à se rendre, et cependant il ne se rendoit pas et revenoit toujours à la charge; et la chose alloit quelquefois si loin que nous ne le regardions plus

comme un Normand, mais encore comme le plus opiniâtre Auvergnat qui fut jamais. »

M. et madame Périer cédèrent à l'avis de leurs amis par déférence plus que par conviction; et on voit, par la lettre que nous avons citée (p. 36) du bénédictin Touttée à l'abbé Périer, que celui-ci était si peu satisfait qu'en 1711, après la mort de ces *Messieurs*, il songeait à publier les fragments qu'ils avaient supprimés, ainsi que d'autre morceaux trouvés parmi les papiers de Pascal [1].

La lettre d'Arnauld annonce, il est vrai, des scrupules peut-être excessifs; elle peut faire craindre des adoucissements, des suppressions même; mais elle n'explique point le retranchement de tant de beaux passages que le père Desmolets a depuis imprimés; elle n'explique point surtout les malheureuses corrections de style que nous aurons à signaler tout à l'heure. Il est impossible de les imputer à des hommes tels qu'Arnauld et Nicole. C'est qu'ils n'eurent pas une part aussi grande qu'on le croit au travail de la première édition, et que le véritable auteur de cette

[1] Étienne Périer est le fils aîné de M. et Mme Périer, neveu et élève de Pascal (Voyez *Jacqueline Pascal*, p. 388); il mourut en 1680; l'abbé Périer est le frère du précédent, mort bien plus tard, chanoine de la cathédrale de Clermont, en 1713.

édition fut le duc de Roannez. Dans les deux lettres de Brienne, le duc de Roannez est toujours sur le premier plan; il veut suppléer Pascal; dans son zèle aveugle et impatient il est d'avis de passer outre à toutes les observations de M. et de madame Périer. Lui seul avait pu communiquer les lettres écrites par Pascal à sa sœur, mademoiselle de Roannez; et c'est lui qui en a tiré tant d'admirables pensées qu'il a gâtées en y touchant, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce rapport. La tradition constante de Port-Royal lui attribue le principal rôle dans toute cette affaire. Le Recueil d'Utrecht dit positivement (p. 354): « M. de Roannez eut le plus de part à ce travail, mais il fut secondé par MM. Arnauld, Nicole, de Tréville, Dubois, de la Chaise et Périer l'aîné. » Ces différents noms se retrouvent avec plusieurs autres dans une lettre inédite écrite par messieurs Louis et Blaise Périer à leur mère madame Périer, pour la consulter sur une liste des personnes auxquelles il conviendrait de faire présent d'un ou de plusieurs exemplaires des Pensées, selon la part plus ou moins grande qu'elles avaient prise à leur publication [1]. Cette même lettre nous

[1] Fonds de l'Oratoire, 160, n° 17, 6e cahier; Mémoires de Marguerite Périer, p. 192. « . . . Nous avons parlé à M. Guelphe sur les présents que nous devons faire des Pensées : il nous a dit

apprend qu'Arnauld était *toujours fort occupé, et qu'il n'a pas le loisir d'examiner* une nouvelle difficulté qui s'élevait. Il est très-probable qu'Arnauld et Nicole donnèrent seulement leur avis sur des points qui importaient à la foi ou à l'intérêt du parti, et qu'ils remirent tout le reste au duc de Roannez, qui n'avait rien à faire et dont le

qu'on n'en donne guère qu'aux amis particuliers. Nous luy avons demandé s'il en falloit donner plusieurs : il nous a dit que, pour M. Arnauld, nous luy en pouvions donner deux ou trois. Voici la liste que nous avions faite de ceux qui nous sont venus dans l'esprit, dont vous retrancherez ou ajouterez ceux que vous jugerez à propos :

« MM. Arnaud, Guelphe, de Roannès, de la Chaise, de Treville (qui assista à l'examen qui se fit des Pensées avec MM. de la Chaise et Dubois, et qui y donna de bons avis); MM. Dubois, Nicole, des Billettes, et M. le curé (de Saint-Jacques-du-Hautpas), le P. Malebranche, le P. d'Urfé, le P. Blot, le P. Dugué, frère de celui que nous avons vu à Clermont, avec qui nous avons fait grande liaison ; le P. Dubois, le P. Martin, le P. Quesnel, qui est aussi fort de nos amis; MM. Toisnard et Mesnard, le P. de l'Age, MM. Touret et de Caumartin, madame de Saint-Loup. Nous ne savons s'il en faut donner à P.-R. des Champs : si cela étoit, ce seroit à MM. de Sacy, de Sainte-Marthe et de Tillemont.

« Nous avons parlé à M. Arnauld de la Pensée de Montaigne, en luy montrant les endroits de Montaigne qui ont rapport à cela. Voicy comme il l'a corrigée : Montaigne n'a pas tort quand il dit que la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, etc., pourvu qu'on n'étende pas cela à des choses qui seroient contraires au droit naturel ou divin. Il est vray, etc.

« Comme M. Arnauld est toujours fort occupé et qu'il n'a pas eu le loisir de beaucoup examiner cela, si mon frère pouvoit se donner la peine d'y penser un peu, il y auroit encore assez de temps pour recevoir la réponse avant qu'on imprime. »

zèle pour la mémoire de Pascal leur était connu. Nous avons vu que Brienne lui-même avait eu ici quelque influence. Brienne était un homme d'esprit, à moitié fou; le duc de Roannez, ardent et borné; tous les autres, des hommes judicieux, mais médiocres, à l'exception de Nicole et d'Arnauld, dont le premier joignait à un sens exquis un goût et une délicatesse peu commune, et le second avait de la grandeur dans l'esprit comme dans le caractère; tous deux distraits par une foule d'autres travaux et par les querelles où s'est consumée leur vie. Voilà donc les hommes auxquels a été livré le manuscrit de Pascal, et qui ont osé souvent substituer leur main à la sienne!

Il faut tenir compte aussi des circonstances au milieu desquelles parut la première édition. Louis XIV et le pape avaient voulu terminer tous les différends des jésuites et des jansénistes et les troubles de l'Église par la paix célèbre appelée la paix de Clément IX. Port-Royal avait le plus grand intérêt à ne point réveiller des querelles mal assoupies. Or Pascal avait écrit au plus fort de ces querelles, et on sait que son ardeur et sa conséquence inflexible avaient laissé bien loin derrière lui le zèle plus timide ou plus éclairé de ses amis. Ce qui n'avait été qu'une défense intrépide en

1660 ou 1662 pouvait paraître une attaque inutile et dangereuse en 1669 et 1670. Port-Royal avait à garder des ménagements infinis. On le voit au soin avec lequel on recueillit, en faveur des Pensées, des approbations de plusieurs évêques et de docteurs en théologie[1]; et encore, après tant de précautions, de retranchements, de corrections, le livre, au moment de paraître, est en grand péril d'échouer, et l'archevêque de Paris tente d'en prévenir la publication[2].

Il est pourtant difficile d'absoudre entièrement les amis de Pascal du reproche d'une excessive prudence. Car, même en 1677[3], ils empêchèrent madame Périer d'imprimer la vie de son frère, cette vie écrite d'une manière si naïve et si touchante, et qui nous a conservé tant de précieux détails et aussi tant de belles paroles de Pascal. Ils

[1] Voyez les approbations en tête de l'édition de Port-Royal et les lettres citées par le Recueil, p. 361.

[2] *Recueil, etc.* p. 356. « M. Péréfixe fit quelque avance pour en arrêter le débit. »

[3] Voici ce que je trouve dans une lettre inédite de MM. Louis et Blaise Périer à leur mère, du 8 mars 1677 : « Il y avoit déjà quelque temps que nous avions parlé de la vie à ces Messieurs (Roannès, Arnauld, Nicole et Dubois), mais à chacun d'eux séparément ils ne nous avoient donné aucune réponse positive là-dessus, mais nous avoient témoigné que c'étoit une chose de grande conséquence et à laquelle il falloit beaucoup penser. Depuis ce temps-là, s'étant trouvés tous ensemble chez M. Dubois,

craignaient qu'elle ne réveillât les ombrages de l'autorité à l'endroit du jansénisme, et il ne semble pas qu'ils aient senti le mérite et l'intérêt de ce récit.

Toutes les infidélités que promettent une prudence poussée aussi loin, des circonstances aussi difficiles, une si étrange manière de comprendre les devoirs d'éditeur, et des mains aussi inhabiles, une comparaison attentive de l'édition de Port-Royal et du manuscrit autographe de Pascal va nous les montrer.

Mais soyons juste avant tout, et hâtons-nous de reconnaître que, parmi tant de corrections, il en est plusieurs, mais en fort petit nombre, que le bon sens suggérait et qu'il y aurait eu de la superstition à s'interdire, même envers un ouvrage auquel Pascal aurait mis la dernière main, à plus forte raison envers des notes souvent très-impar-

ils examinèrent fort cette affaire, et conclurent à ne point imprimer, pour plusieurs raisons que MM. de Roannez et Nicole nous ont rapportées..... Ils considèrent comme une chose fâcheuse d'imprimer une Vie en ce temps-ci, qu'elles sont devenues si communes que l'on les regarde avec assez d'indifférence, parce que l'on s'imagine dans le monde que les parents ne les publient que par une espèce d'ambition ou de vanité; enfin ils disent que cette Vie, en l'état qu'on la donneroit, ne répondroit pas à l'idée qu'on s'en formeroit d'abord, etc..... Toutes ces raisons les ont déterminés à croire qu'il n'est pas à propos de l'imprimer présentement. . . . . (*Mémoires de mademoiselle Périer*, p. 10 et 11.)

faites. Nous sommes loin de blâmer Port-Royal d'avoir ôté une erreur de fait insignifiante, ou éclairci une expression obscure. Il fallait bien aussi terminer une phrase interrompue. Nous admettons même qu'on a bien fait de donner quelquefois à une note informe le tour et le caractère d'une pensée achevée. Ce que nous blâmons, ce sont les changements inutiles dont l'unique motif est un caprice de goût que rien ne saurait justifier; ce sont les corrections qui altèrent le style du grand écrivain, et, sous prétexte de l'éclaircir, l'énervent, l'allongent, l'allanguissent pour ainsi dire; ce sont surtout les corrections qui bouleversent l'ordre de ses idées, séparent ce qui était uni, unissent ce qui était séparé, développent ce qui était abrégé, abrégent ce qui était développé; encore bien plus ces corrections meurtrières qui défigurent sa pensée, masquent son âme et mettent le duc de Roannez ou Arnauld lui-même à la place de Pascal.

Nous allons parcourir successivement ces diverses catégories d'altérations, ces divers chefs d'accusation contre Port-Royal, et les établir par un certain nombre d'exemples choisis entre mille que nous aurions pu citer, si nous n'eussions craint de lasser la patience de l'Académie.

Commençons par relever les corrections heu-

reuses, et d'abord les corrections nécessaires.

Pascal laisse tomber de sa plume (Msc. p. 485) ces lignes qu'il ne termine pas : « Jésus-Christ que les deux testaments regardent, l'ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. » Port-Royal était condamné ou à effacer ces lignes, qui sont belles quoique suspendues, ou à en faire la phrase suivante : « Les deux testaments regardent Jésus-Christ, l'ancien comme son attente, etc.... » (P.-R. ch. XIV. Bossut, 2e part. x, 5.) Il y a cent exemples de pareilles corrections, si on peut donner ce nom à ces légers changements, qui étaient indispensables.

Autre exemple à peu près du même genre :

Il y a dans le manuscrit de Pascal (Msc. p. 265) : « Non pas un abaissement qui nous rende incapable de bien, ni une sainteté exempte de mal. » Port-Royal : « *On ne trouve pas dans la religion chrétienne* un abaissement, etc... » (P.-R. III. B. 2e part. v, 3.)

Pascal, qui hait les mots d'enflure, a écrit cette note consise mais très-claire en elle-même (Msc. p. 213) : « Masquer toute la nature et la déguiser; plus de roi, de pape, d'évêque, mais auguste monarque, etc. ; point de Paris, capitale du royaume. » Je ne félicite point, mais je ne veux pas non plus

blâmer Port-Royal d'avoir mis : « *Il y en a qui* masquent toute la nature. *Il n'y a point* de roi *parmi eux*, mais *un* auguste monarque; point de Paris, *mais une* capitale du royaume. » (P.-R. ch. XXXI. B. 1re part. X, 20.)

Voici maintenant de légères erreurs de Pascal, que Port-Royal a bien fait de nous épargner. Pascal avait dit : « Dieu fit ses promesses à Abraham; et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moïse. » Port-Royal corrige l'anachronisme de cette dernière phrase en la supprimant. (P.-R. II. B., 2e part. IV, 5.)

Pascal (Msc. p. 283) : « Il n'y en a point (d'états) qui aient duré mille ans. » Port-Royal : « Il n'y en a point qui aient duré quinze cents ans. (P.-R. ch. II. B. 2e part. IV, 6.)

Pascal (Msc. p. 21) : « César était trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre. C'étaient des jeunes gens qu'il est difficile d'arrêter. Mais César devait être plus mûr. » Port-Royal raye Auguste, et ne laisse qu'Alexandre: « Cet amusement était bon à Alexandre; *c'était un jeune homme* qu'il *était* difficile d'arrêter.... » (P.-R. ch. XXXI. B., 1re partie, IX, 47.)

Ailleurs Port-Royal trouvant dans une phrase

un trait personnel, une allusion étrange et à peu près inintelligible, l'efface avec raison. Pascal : « Le *moi* est haïssable. » Puis s'adressant à une personne feinte ou réelle, dont le nom est difficile à lire dans l'autographe et qui, dans les copies, est Miton ou Marton [1], Pascal ajoute (Msc. p. 75) : « Vous le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela : vous êtes donc toujours haïssable. » Port-Royal : « Le moi est haïssable : ainsi ceux qui ne l'ôtent pas et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables » (P.-R. XXIX. B. 1re part. IX, 23.)

Voici un changement plus douteux. Pascal : « Si on y songe trop, on s'entête et on *s'encoiffe*. (Msc. p. 355.) » Port-Royal : « Si on y songe trop, on s'entête et on *ne peut trouver la vérité.* » (P.-R. ch. XXV. B. 1re part. VI, 2.)

Telles sont à peu près les corrections qui peuvent être admises : toutes les autres sont inutiles ou vicieuses.

Quant aux corrections inutiles, et qui, par cela seul, sont déjà blâmables, on pourrait en multiplier les citations jusqu'à l'infini.

Pourquoi, lorsque Pascal prend un exemple et

[1] Dans un autre endroit du manuscrit, nous trouvons encore, mais d'une autre main que celle de Pascal (p. 440) : « *Marton* voit bien que la nature est corrompue et que les hommes sont

que cet exemple est clair et sensible, le changer arbitrairement? Pascal (Msc. p. 197) : « Toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mu.... » Port-Royal : « Toutes les fois que deux hommes voient *par exemple de la neige*, ils expriment tous deux la vue de ce même objet, en disant l'un et l'autre *qu'elle est blanche*..... » (P.-R., XXXI. B. 1re part. XI, 21.)

Tout le monde sait par cœur cette belle pensée sur Cromwell qui s'en allait ravager toute la chrétienté, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. « Ce petit gravier, dit le manuscrit de Pascal (Msc. p. 229), ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée et le roi rétabli. » On ne s'explique guère la correction de Port-Royal : « Ce petit gravier, *qui n'était rien ailleurs*, mis *en cet endroit*, *le voilà* mort.... » (P.-R. XXIV. B. 1re part. VI, 2.)

Pascal : « Toutes les autres religions ne l'ont pu : voyons ce que fera la sagesse de Dieu. (Msc. p. 317.)». Qu'y a-t-il de préférable dans cette leçon de Port-Royal? (P.-R. ch. III. B. 2e part. V, 1.)

contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut. »

« Voyons ce que *nous dit sur tout cela* la sagesse de Dieu, *qui nous parle dans la religion chrétienne.* »

Pascal (Msc. p. 199) : « Depuis deux mille ans, aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs. » Port-Royal : « Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs *était demeuré inconnu parmi la foule des nations païennes.* » (P.-R. xv. B. 2e part. xi, 2.)

Pascal[1] : « C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. » Port-Royal : « Cette étrange insensibilité pour les choses *les plus terribles* dans un cœur *si sensible aux plus légères* est une chose monstrueuse. » (P.-R. ch. i, B. 2e part. xii.)

Pascal (Msc. p. 57) : « J.-C. est venu aveugler ceux qui voient clair et donner la vue aux aveugles. » Pourquoi Port-Royal a-t-il corrigé ainsi? « J.-C. est venu afin que ceux qui ne voyaient pas vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles. » (P.-R. xviii. B. 2e part. xiii, 7.)

Pascal (Msc. p. 235) : « Il y en a de faux et de

[1] D'après les deux copies; car je n'ai pas trouvé ce passage dans le manuscrit.

vrais (des miracles); il faut une marque, etc..... » Port-Royal : « Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité. Il faut une marque, etc... » (P.-R. ch. XXVII. B. 2e part. XVI, 2.)

Pascal (Msc. p. 61) : « Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas. » Port-Royal : « Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve *la véritable religion;* mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, *et qui vivent dans cette horrible négligence.* » (P.-R. I. B. 2e part. XII.)

Pascal (Msc. p. 139) : « Quand je me suis quelquefois mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la cour, à la guerre, d'où naissent tant de querelles, etc..... » Port-Royal : « ..... à la cour, à la guerre *et dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses*, d'où naissent, etc... » (P.-R. ch. XXVI. B. 1re part. VII.)

Pascal (Msc. p. 169) : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » Port-Royal : « *Ce sont* deux excès *également dangereux* d'exclure la raison, de n'admettre que la raison. » (P.-R. V. B. 2e part. VI, 3.)

Voici maintenant de prétendues corrections incontestablement défectueuses. L'ordre que nous

suivrons est celui des altérations plus ou moins graves que ces corrections malheureuses ont fait subir au style de Pascal. Nous commencerons par celles qui tombent sur des expressions, sur des tours, sur des phrases isolées.

Pascal (Msc. p. 199) : « Les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert. » Port-Royal ôte ce qu'il y a de distingué dans ce langage pour dire avec une simplicité vulgaire : « Les enfants *abandonnent* la maison de leurs pères pour aller *vivre* dans les déserts. » (P.-R. xv. B. 2e part. xi, 2.)

Où Pascal met le mot propre, Port-Royal substitue souvent une périphrase. Pascal (Msc. p. 359) : « De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. » Port-Royal : « *C'est cette composition d'esprit et de corps qui fait* que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses *et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui n'appartient qu'aux corps.* » (P.-R. xxxi. B. 1re part. vi, 26.)

Pascal emploie toujours l'expression la plus juste qui se trouve ordinairement la plus frappante. Le plus petit changement apporté à une expression

vraie la gâte. Pascal (Msc. p. 261) : « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme.... » Port-Royal : « .... prend ses *retours* et ses *plis* dans cet abîme. » (P.-R. III. B. 2e part. v, 4.) Mais si on dit fort bien les replis et les tours d'un nœud, qu'est-ce que les *plis* d'un nœud et surtout ses *retours?* Il n'y a là que quelques lettres de changées; mais la verité de l'expression a disparu et avec elle toute la vivacité de l'image.

Il ne faut pas fuir les termes familiers; presque toujours ils expriment plus nettement ce qu'on veut dire, et quelquefois dans un morceau sérieux un terme familier, vulgaire même, bien placé, ajoute à l'effet.

Pascal (Msc. p. 217) : « Il est si vain et si léger (l'homme) qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard, ou une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir [1]. » Port-Royal : « ..... *La moindre bagatelle* suffit pour le divertir. (P.-R. XXVI. B. 1re part. VII, 1.)

[1] Cette Pensée est une de celles qui, dans le manuscrit, ne sont pas écrites par Pascal lui-même; mais elle est corrigée de sa main. Il y avait d'abord : « comme *un chien*, *une balle*, *un lièvre* suffisent..... » Lui-même a substitué : « *comme un billard et une balle qu'il pousse* suffisent.... »

Pascal (Msc. p. 61) : « Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. » Port-Royal : « Mais *à jouer et à se divertir.* » (P.-R. I. B. 2e part. II.)

Pascal (Msc. p. 133) : « Ce n'est pas l'amusement seul qu'il cherche ; un amusement languissant l'ennuiera ; il faut qu'il s'y échauffe, qu'il se pique lui-même, qu'il se forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. » Port-Royal : « ..... Qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa crainte, son espérance. » (P.-R. ch. XXVI. B. 1re part. VII, 3.)

Port-Royal (ch. XXXI) : « On ne s'imagine *d'ordinaire* Platon et Aristote qu'avec de grandes robes *et comme des personnages toujours graves et sérieux.* » Pascal (Ms. p. 137) : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes *de pédants.* »

Pascal nous peint le petit nombre des inventeurs n'obtenant point du très-grand nombre qui

n'invente pas la gloire qu'ils méritent et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'obstinent-ils, traitent-ils avec mépris ceux qui n'inventent pas? « Les autres, dit Pascal (Msc. p. 441), leur donneroient des noms ridicules, leur donneroient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas... » Port-Royal (ch. XXXI. B. 1re part. VIII, 20) : « *Tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on* leur donne des noms ridicules *et qu'on les traite de visionnaires.* Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, etc. »

Pascal (Msc. p. 231) : « Les dévots qui ont plus de zèle que de science. » (P.-R. ch. XXIX, § 2. B. 1re part. VIII, 3) : « *Certains zélés* qui n'ont pas grande connoissance. »

Comme Port-Royal a peur du mot de *dévots*, à plus forte raison craint-il de toucher aux prédicateurs et de les montrer même une seule fois et par hasard, la voix enrouée, mal rasés et barbouillés : à ce prédicateur Port-Royal substitue un avocat.

Port-Royal (ch. XXV. B. 1re part. VI, 11) : « Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par lui-même, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagi-

nation des faibles? Voyez-le entrer *dans la place où il doit rendre la justice.* Le voilà prêt à ouïr avec une *gravité* exemplaire. Si l'*avocat* vient à paroître et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, et que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du *magistrat.* » Pascal (Ms. p. 362) : « . . . . . Voyez-le entrer dans un *sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de la raison par l'ardeur de la charité :* le voilà prêt à l'ouïr avec un *respect* exemplaire. Que si le *prédicateur* vient à paroître et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé et si le hasard l'a barbouillé *de surcroît, quelque grande vérité qu'il annonce*, je parie la perte de la gravité de *notre sénateur.* »

Il semble que Port-Royal prenne à tâche d'amortir la vivacité naturelle du style de Pascal. Pascal ne peut écrire quelques lignes sans s'animer et éclater bientôt en tours énergiques; il se met lui-même en scène. Port-Royal retourne contre lui sa maxime qu'il ne faut pas parler de soi-même; il efface la personnalité de Pascal, et ramène son langage incisif et animé à la manière de parler de tout le monde. Voici quelques exemples

de cette métamorphose que Port-Royal fait subir à Pascal :

Pascal (Msc. p. 133) : « Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point, vous le rendrez malheureux. » Port-Royal : « Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, *qu'on rendrait* malheureux *en lui donnant* tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la condition de ne pas jouer. » (P.-R. XXV. B. 1re part. VII, 3.)

Pascal (Msc. p. 322) : « Si vous l'avez bien sincère (la vue de notre bassesse), suivez-la aussi loin que moi, et reconnoissez, etc. » Port-Royal : « S'ils (les hommes) l'ont bien sincère, qu'ils la suivent, etc. » (P.-R. IV, p. 45. B. 2e part. V, 12.)

Pascal (Msc. p. 45) : « Qu'ont-ils donc à dire contre la résurrection et contre l'enfantement de la Vierge ? » Port-Royal : « Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge. » (P.-R. XXVIII. B. 2e part. XXII, 22.)

Pascal (Msc. p. 33) : « Qu'ils se consolent (ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur), je leur annonce une heureuse nouvelle : Il y a un libérateur pour eux; je leur ferai voir; je leur montrerai

qu'il y a un Dieu pour eux... Je leur ferai voir qu'un Messie a été promis. » Port-Royal : « Qu'ils se consolent; il y a un libérateur pour eux; il y a un Dieu pour eux; un Messie a été promis. » (P.-R. XIII. B. 2e part. IX, 17.)

Pascal (Msc. p. 244) : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; je tromperais ceux en qui je ferois naître ce désir, car je ne suis la fin de personne, et n'ai de quoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc! » Pascal avait pris cette pensée pour la règle de sa vie intérieure; et, pour l'avoir toujours présente, il l'avait écrite de sa main sur un petit papier séparé, comme nous l'apprend madame Périer, qui, dans la vie de son frère, cite ce morceau sans y rien changer. Port-Royal n'a pas fait comme madame Périer; il a ôté le ton personnel qui est sublime ici; il a éteint, dans les froideurs de l'abstraction, l'ardente mélancolie de ce passage, qui semble avoir été écrit au désert par la plume brûlante de saint Jérôme, ou par l'auteur de l'Imitation dans sa cellule. Port-Royal : « Il est injuste qu'on s'attache à *nous*, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; nous *tromperons* ceux à qui *nous* en *ferons* naître le désir; car nous ne *sommes* la fin de personne, et

nous *n'avons* pas de quoi *les* satisfaire (à quoi se rapporte *les?*). Ne *sommes-nous* pas prêts à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement *mourroit.* » (P.-R. XVIII. B. 2e part. XVII, 49.)

Passons à des altérations plus graves encore, celles qui dégradent bien davantage le style de Pascal, soit par substitution, soit par addition, soit par abréviation.

Pascal (Msc. p. 79) : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et c'est la plus grande de nos misères. » — Port-Royal : « Les divertissements ne nous consolent de nos misères *qu'en nous causant* une misère *plus réelle et plus effective.* » (P. R. XXVI. B. 1re part. VII, 3.)

Pascal [1] : « La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, et c'est cela qui est la plus grande marque de son excellence. » — Port-Royal : « *Si, d'un côté,* cette *fausse* gloire *que les hommes recherchent* est une grande marque de leur misère, c'en est une aussi de leur excellence. » (P.-R. XXII. B. 1re part. IV, 5.)

Pascal (Msc. p. 83) : « Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on

[1] D'après les deux copies.

n'y entre plus. Ainsi les tableaux vus de trop loin ou de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu ; les autres sont trop près, etc. » — P.-R. : « ..... Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres..... » (P.-R. xxv. B. 1re part. vi, 2.) Qu'est-ce que le lieu de voir les tableaux?

Pascal (Msc. p. 210) : « De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. » Port-Royal : « De là vient *qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.* » (P.-R. xxvi. B. 1re part. vii, 1.)

Pascal (Msc. p. 210) : « Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudroient pas avoir acheté, ne connoissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantiroit pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous en garantit; et ainsi, etc.... »

Port-Royal change, transpose, bouleverse toute cette phrase : « Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui *s'amusent simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes* connois-

sent *bien, à la vérité, une partie de nos misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables; mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même.* Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantiroit pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, etc... » (P.-R. l. l. B. l. l.)

Voici une pensée où, dans Port-Royal même, l'énergie du langage semble avoir atteint sa dernière limite, et que pourtant Pascal avait écrite plus vive et plus énergique encore :

Port-Royal (ch. XXXI, Boss. 1re part. VI, 26) : « Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » Pascal (Msc. p. 360) : « ..... nous les teignons de nos qualités et empreignons de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. »

Exemples d'additions oiseuses ou tout à fait vicieuses :

Pascal (Msc. p. 451) : « Il faut que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. » Pourquoi ajouter à Pascal et lui faire dire avec Port-Royal? « Il faut ..... que les habiles soumettent leur esprit

à la lettre, *en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.* (P.-R. II. B. 2e part. IV, 3.)

Pascal (Msc. p. 1) : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et regardant tout l'univers muet etc. . . . » Port-Royal introduit entre ces deux membres de phrase cette addition insignifiante : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, *et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature*, et regardant tout l'univers muet.... » (P.-R. VIII. B. 2e part. VII, 1.)

Pascal (Msc p. 21) : « Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le serons jamais. » Port-Royal : « ... il est *indubitable* que nous ne le serons jamais, *si nous n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir en cette vie.* » (P.-R. XXIV. B. 1re part. VI, 5.)

Pascal (Msc. p. 10) : « Le conseil qu'on donnoit à Pyrrhus de prendre le repos qu'il alloit chercher par tant de fatigues recevoit bien des difficultés. » Port-Royal : « C'est pourquoi, lorsque Cynéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conseil qui recevoit de

grandes difficultés et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre étoit encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit (P.-R. XXVI. B. 1re part. VII, 1.) » Lorsqu'on voit une si petite phrase devenir ainsi une page entière entre les mains des amis de Pascal, on comprend que madame Périer ait appelé leur travail, non pas une édition, mais un commentaire.

Je n'ai voulu citer qu'un très-petit nombre d'additions, par ménagement pour le lecteur médiocrement jaloux de faire connaissance avec le style du duc de Roannez et de relire ici ce qu'il a déjà lu dans l'édition de Port Royal. Je serai moins sobre d'exemples de suppressions et d'abréviations, puisque ces exemples auront l'avantage de mettre au jour de nouvelles lignes, quelquefois même de nouvelles phrases de Pascal, rejetées par Port-Royal et dignes pourtant de figurer à côté de celles qui sont en possession de l'admiration universelle.

Parmi les passages les plus admirés, nul ne l'a plus été et ne mérite plus de l'être que celui où Pascal compare l'homme à un roseau, mais à un roseau pensant. C'est un des morceaux les plus accomplis et les plus travaillés qui soient sortis de sa plume. Pascal est revenu à deux fois sur cette pensée; il ne l'a quittée qu'après l'avoir portée à sa dernière perfection, et l'avoir gravée à jamais. Il est curieux d'en retrouver dans un coin du manuscrit la première et imparfaite ébauche. La voici avec ce titre qui renferme d'abord la pensée tout entière (Msc. p. 165) : *Roseau pensant.* « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité; mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres par l'espace : l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée je le comprends. » C'est de cette ébauche déjà si grande que Pascal a tiré le morceau sublime que Port-Royal a publié, en se permettant d'en retrancher un trait qui achevait la pensée et n'est pas indigne de ce qui l'entoure. Port-Royal : « Toute notre dignité consiste donc dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée » (P.-R. XXXIII. B. 1re part. IV, 6). Pascal avait écrit (Msc. p. 63) : «..... Non de l'espace et de la durée, *que nous ne saurions remplir.* »

Pascal dit de l'imagination (Msc. p. 361) : « Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; *elle fait croire, douter, nier la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir;* elle a ses fous et ses sages. » Port-Royal abrége ainsi : « Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous et ses sages. » (P.-R. xxv. B. 1re part. vi, 2.)

Pascal (Msc. p. 258) : « Cette neutralité est l'essence de la cabale (la secte des pyrrhoniens). Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. *Ils ne sont pas pour eux-mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter.* Que fera donc l'homme... » Port-Royal : « Cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme. Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Que fera l'homme etc..... » (P.-R. ch. xxi. B. 2e part. i, 1.)

Pascal, sur l'ennui attaché à toute habitude (Msc. p. 251) : « *L'éloquence continue ennuie.* Les princes et les rois jouent quelquefois : ils ne sont pas toujours sur le trône; ils s'y ennuieroient... » Port-Royal a supprimé la première phrase : « L'éloquence continue ennuie. » (P.-R. xxxi. B. 1re part. ix, 49.)

Pascal, sur la condition d'un roi condamné à

se divertir (Msc. p. 139) : « Il tombera dans les vues *qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables ;* de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux *et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.* » Port-Royal a tiré de tout cela la petite phrase suivante : « Il tombera *par nécessité* dans les vues affligeantes de l'avenir, *et, si on ne l'occupe hors de lui*, le voilà *nécessairement* malheureux. » (P.-R. XXVI. B. 1re part. VII, 1.)

Pascal avait dit (Msc. p. 377) : « Lui seul (Dieu) est son véritable bien, et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place, astres, *ciel*, *terre*, éléments, plantes, *choux*, *poireaux*, animaux, *insectes*, *veaux*, *serpents*, *fièvre*, *peste*, guerre, *famine*, vices, adultère, inceste; et depuis qu'il a perdu le vrai bien, etc... » Cette longue nomenclature de toutes les choses dont l'homme a fait des dieux, est fort mal à propos abrégée dans Port-Royal qui, en supprimant les choses les plus ignobles que Pascal n'avait pas craint de nommer, supprime précisément les cultes les plus extravagants où l'homme s'égare lorsqu'il quitte le vrai Dieu. En compensation de ces retranchements, Port-Royal ajoute une

phrase qui n'est guère du style de Pascal : « C'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place *de la fin et du bonheur de l'homme*, astres, éléments, plantes, animaux, insectes, *maladies*, guerre, vices, *crimes*, etc. *L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter.* Depuis qu'il a perdu le vrai bien... » (P.-R. XXI. B. 2e part. I, I.)

Pascal (Msc. p. 221) : « Le peuple a des opinions très-saines : 1° d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie, etc.; 2° d'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien; 3° de s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très-souhaitable à cause des autres biens essentiels qui y sont joints; et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités. » Port-Royal a craint, sans doute, que le troisième point mal compris n'induisît en tentation, et il l'a supprimé. (P.-R. ch. XXIX, § 6. B. 1re part. VIII, 15.)

A propos de cette pensée, si habituelle dans Pascal, que les opinions du peuple sont très-saines, Condorcet a le premier publié le morceau suivant qu'avait retranché Port-Royal (C. VII, I. B. 1re part. VIII, I) : « Nous allons voir que toutes

les opinions du peuple sont très-saines; que le peuple n'est pas si vain qu'on le dit; et ainsi l'opinion qui détruisoit celle du peuple sera elle-même détruite. » Ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un extrait de la pensée de Pascal, qui, fidèlement reproduite, a un tout autre caractère, une toute autre portée (Msc. p. 231.) (*En titre*) « *Renversement continuel du pour au contre.* — Nous avons donc montré que l'homme est vain par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles, et toutes ces opinions sont détruites. »

« Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très-saines, et qu'ainsi toutes ces vanités étant très-bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit: et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisoit celle du peuple.

« Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il est toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines, etc.... »

Port-Royal (XXVII. B. 1re part. VII, 1): « Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse; il dira que c'est un plaisir royal. » Pascal (Msc. p. 209): « Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand, un plaisir royal; *mais son picqueur n'est pas de ce sentiment-là.* »

Port-Royal (xxv. B. 1re part. vi, 12) : « L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui... Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. » Pascal (Msc. p. 79) : « L'esprit de *ce souverain juge du monde* n'est pas si indépendant.... et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. *Le plaisant Dieu que voilà! O ridicolosissimo eroe!* »

Port-Royal (xxxi. B. 1re part. ix, 55), en parlant de Platon et d'Aristote : « Quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie ; le plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. » Pascal (Msc. p. 137) : « Quand ils se sont *divertis* à faire leurs lois et *leurs politiques*, ils l'ont fait en se jouant. C'étoit la partie la moins philosophe.... simplement et tranquillement. *S'ils ont écrit de politique, c'étoit comme pour régler un hôpital de foux ; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savoient que les foux à qui ils parloient, pouvoient être rois et empereurs ; ils entrent dans*

leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se peut. »

Port-Royal (XXVIII. B. 2e part. XVII, 35) termine ainsi un paragraphe sur saint Athanase, sainte Thérèse, etc. : « C'étaient des saints, disons-nous; ce n'est pas comme nous. » Pascal (Msc. p. 12) développe l'allusion au temps présent : « C'étaient des saints, disons-nous; ce n'est pas comme nous. *Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile pour tel et tel crime; tous les évêques y consentirent, et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui résistent? Qu'ils troublent la paix; qu'ils font schisme.* »

Nous avons donné, ce me semble, assez d'exemples de changements inutiles ou défectueux qui altèrent le texte de Pascal par des substitutions, des additions et des suppressions malheureuses. Nous allons maintenant rendre compte de changements qui ne portent plus sur des phrases isolées et des morceaux de peu d'étendue, mais sur des fragments considérables et presque sur des chapitres entiers. Nous allons montrer Port-Royal, tantôt brisant et décomposant de longs morceaux fortement travaillés et complets en eux-mêmes, comme avec le regret de rencontrer des débris trop bien conservés de la dernière œuvre de Pas-

cal; tantôt, et comme par un sentiment contraire, dans l'ambitieux dessein de construire un édifice là où Pascal n'avait laissé que des matériaux, prenant avec plus ou moins de discernement des fragments distincts et sans beaucoup d'analogie entre eux, pour en composer un tout qui n'appartient point à Pascal et laisse voir à un œil attentif la discordance intérieure d'éléments étrangers arbitrairement réunis. Donnons quelques exemples de ces compositions mensongères.

Ouvrez Port-Royal; lisez le chapitre VIII (P.-R. ch. VIII; B. 2e part. VII, 1), où Pascal nous peint un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et qui s'éveillerait sans savoir où il est, au milieu de créatures semblables à lui et qui n'en savent pas plus que lui, s'adressant vainement à elles pour en obtenir quelques lumières. Les beautés de détail de ce chapitre, et surtout du 1er paragraphe, tant de fois cité, trompent sur l'unité de l'ensemble. Or ce premier paragraphe, dans son état actuel, n'est point de Pascal. Il est composé de deux fragments entièrement distincts, l'un sur un homme qui s'éveillerait tout à coup dans une île effroyable, et demanderait en vain à tout ce qui l'entoure les moyens d'en sortir; l'autre sur l'impuissance de nos semblables à nous donner le bonheur. Je cite le dernier fragment tel

qu'il est dans le manuscrit autographe (Msc. p. 63) : « Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissants comme nous. Ils ne nous aideront pas à mourir; on mourra seul; il faut donc faire comme si l'on étoit seul; et alors bâtiroit-on des maisons superbes? on chercheroit la vérité etc..... » Il fallait publier séparément ces sombres réflexions, ou les mettre à côté du morceau précédemment cité sur la vanité et l'injustice de l'attachement d'un homme pour un homme. Au lieu de cela, Port-Royal les transporte au milieu du 1er paragraphe du chapitre VIII, et, pour les y rattacher, leur donne le ton et le mouvement de tout le reste. L'homme qui s'éveille dans l'île déserte s'exprime ainsi : « Je vois d'autres personnes auprès de moi, de semblable nature; je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi; ils me disent que non; et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache, et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'auroit point laissé quelque trace de soi..... » Port-Royal brise cette dernière phrase, n'en conserve que les premiers mots :

« Pour moi je n'ai pu » et à ce commencement il réunit l'autre fragment, qu'il arrange ainsi : « Pour moi je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi; je vois qu'ils ne m'aideroient pas à mourir. Je mourrai seul : il faut donc faire comme si j'étois seul; or, si j'étois seul, je ne bâtirois pas de maisons, je ne m'embarrasserois pas dans des occupations tumultuaires; je ne chercherais l'estime de personne; mais je tâcherois seulement à découvrir la vérité..... » Il est étrange de faire dire à un homme qui est dans une île déserte qu'il ne bâtirait point de maisons, qu'il ne s'embarrasserait pas dans des occupations tumultuaires, etc. Remarquons aussi que Port-Royal, qui ôte si souvent le *je* à Pascal, le lui impose ici.

Voilà un tout bien artificiel dont Pascal n'a fourni que les éléments. En voici un autre plus artificiel encore.

On trouve dans le manuscrit, entièrement séparé, un fragment sur le pyrrhonisme (p. 257), et un autre avec ce titre : « Que l'homme sans la foi ne peut connoître le vrai bien ni la justice. » (Ms. p. 377.) Que fait Port-Royal? Au lieu de publier séparément ces deux fragments, qui n'ont aucun lien entre eux, il les réunit forcément (P.-R.

ch. XXI; B. 2e part. I), à l'aide de cette transition grossière : « Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité; considérons-le maintenant à l'égard de la félicité, qu'il recherche avec tant d'ardeur dans toutes ses actions. »

Il y a plus : non-seulement de ces deux fragments distincts, Port-Royal compose un ensemble faux, mais il ne donne pas même chacun d'eux tel qu'il est. Au milieu du fragment sur le pyrrhonisme, avant le paragraphe qui commence ainsi : « Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes » Port-Royal, rencontrant le mot de dogmatistes, à l'occasion de ce mot, va prendre dans le manuscrit un morceau tout différent sur les dogmatistes, et l'intercale dans le fragment sur le pyrrhonisme. Dans le morceau sur les dogmatistes, Pascal parlait en son nom et exprimait des principes qui lui sont propres; Port-Royal met ces principes dans la bouche des dogmatistes, et par là il se condamne à diverses altérations qui défigurent la pensée de Pascal, et qui pourtant ne la ramènent pas entièrement à la pensée ordinaire du dogmatisme; de telle sorte qu'au fond ni Pascal, ni les dogmatistes, ni surtout la critique philosophique et littéraire ne peuvent trouver leur compte dans ces incroyables arrangements.

Il en est de même de l'autre fragment sur le

vrai bien de l'homme. Port-Royal en brise l'unité pour introduire entre deux phrases, qui sont inséparables, un petit morceau sur les trois concupiscences (Msc. p. 275) que suivent tous les philosophes, en ôtant à ce petit morceau sa forme propre pour lui donner celle du fragment plus considérable auquel il le réunit.

Je ne sais qu'un procédé plus contraire au devoir d'éditeur que ces compositions factices; c'est celui des décompositions que nous allons faire connaître. Plus d'une fois Port-Royal a rencontré dans le manuscrit d'assez longs fragments, dont toutes les parties étaient bien enchaînées et formaient une pensée unique et frappante. Il aurait dû s'estimer trop heureux de pouvoir recueillir avec religion et publier dans leur intégrité ces grands débris où la main de Pascal était plus particulièrement visible. Port-Royal, par je ne sais quelle fatalité, après avoir fait violence à Pascal pour tirer de ses notes éparses des ensembles discordants, lui fait ici de nouveau violence pour briser les grands ensembles qu'il trouvait tout construits, et en disperser les éléments dans des chapitres entièrement différents entre eux. Voilà ce qu'on n'aurait jamais pu croire, ce que nous ne pourrions croire nous-même, si le fait évident n'était sous nos yeux.

Dans le manuscrit (p. 347-360) et dans les deux copies est un morceau profondément travaillé, et d'une assez grande étendue, sur la situation de l'homme au milieu de la nature et sur son impuissance à l'embrasser tout entière. Là reviennent les deux infinis que nous avons déjà vus dans les Réflexions sur la géométrie, avec cette différence que, dans les Réflexions, la double infinité de la nature était fortement mais brièvement marquée, tandis qu'ici elle est exposée avec une plénitude et une magnificence qui remplissent une douzaine de pages de nos copies *in-folio.* C'est encore là que se rencontrent et doivent en effet trouver leur place les admirables pensées sur les extrêmes qui nous fuient de toute part et dans les choses et dans les sciences, et sur la duplicité de notre être composé que nous projetons hors de nous et dont nous teignons toutes choses. Nulle part Pascal n'est plus grand, plus ingénieux, plus fin, plus magnifique. Nulle page des Provinciales n'est plus soignée que celles-là. D'ailleurs, pas un mot qui, de près ou de loin, regarde les querelles du temps. Quelle bonne fortune donc pour Port-Royal, pour les amis de la gloire de Pascal, que la rencontre d'un pareil chapitre! Apparemment M. le duc de Roannez s'est cru trop grand seigneur pour se contenter du rôle de

simple éditeur de Pascal. Possédé de la funeste manie de le suppléer et de le refaire, il a eu la barbarie d'oser mettre la main sur ce chapitre, devant lequel se seraient inclinés et Platon et Descartes et Fénelon et Malebranche et Bossuet. Le duc de Roannez en a pris ce qui lui convenait, à savoir tout le commencement « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté... » (B. 1re part. IV) dont il a fait les premières pages du chapitre XXII, intitulé : *Connoissance générale de l'homme.* Il a bien voulu publier aussi ce beau passage : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini; un tout à l'égard du néant; un milieu entre rien et tout etc. » Après ce paragraphe, que le duc de Roannez a donné en l'altérant comme tout le reste, on trouve, dans Pascal, un morceau intimement lié au précédent, et qui commence ainsi : « Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle..... » Suivent plusieurs paragraphes sur les vains efforts de la science humaine, paragraphes dont plusieurs sont barrés et refaits dans le manuscrit, et où le langage de Pascal, qui sait descendre comme il sait s'élever, prend un caractère tout différent. Il paraît que

cette simplicité n'a pas charmé le duc de Roannez : il a supprimé tout ce morceau que, depuis, le père Desmolets a donné, mais séparément et sans dire à quel ensemble il se rattachait, et en supprimant même, ce qui ne lui est pas ordinaire, un des paragraphes. (Desm. p. 303; B. suppl. 8, et 1re part. VI, 24.)

Ici vient le beau paragraphe qui commence et finit de cette manière : « On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence..... Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement. » Le duc de Roannez veut bien faire grâce à ce paragraphe et il le publie; mais où le met-il? Croyez-vous que ce soit en son rang, au chapitre XXII? point du tout; mais au chapitre XXXI, intitulé : *Pensées diverses*. Puisqu'il était dans un moment d'indulgence, pourquoi le duc de Roannez n'a-t-il pas sauvé aussi, en le déportant où il lui aurait plu, le paragraphe qui suit celui-là dans le manuscrit? « Connoissons donc notre portée : nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connoissance des premiers principes qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini. » Ni Desmolets, ni

Condorcet, ni Bossut, n'ont donné ce paragraphe, qui paraît pour la première fois.

Après ces suppressions et cette dislocation, Port-Royal revient au manuscrit, et en publie de suite plusieurs pages, qu'il altère comme à l'ordinaire, et il en compose toute la fin du chapitre XXII, depuis ces mots : « Cet état, qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve en toutes nos puissances... » jusqu'à ceux-ci : « Mais tout notre édifice craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » Ainsi se termine le chapitre XXII, tandis que le grand fragment de notre manuscrit ne se termine point là. En le suivant pied à pied, nous rencontrons d'abord quatre paragraphes dont voici le premier et le quatrième : « Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté; notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. Rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis, qui l'enferment et le fuient. . . . . » « Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination sur l'un plutôt que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine. » Ce n'est point Desmolets, c'est Condorcet qui a publié le premier ces quatre paragraphes.

Viennent ensuite dans le manuscrit trois pages in-folio, très-bien liées et fort travaillées, à en

juger par les barres et les ratures. En voici le commencement et la fin : « Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout... Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. Car il ne peut concevoir ce que c'est que corps et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest; et hoc tamen homo est.* »

Le duc de Roannez a bien voulu se laisser toucher par ces pages admirables et les mettre au jour; mais, au lieu de les placer dans le chapitre XXII, à la suite du morceau dont elles font partie intégrante, il les rejette dans le chapitre XXXI,

à la suite du petit paragraphe qu'il y avait déjà rejeté, comme nous l'avons vu.

Enfin, dans le manuscrit, ce fragment a une conclusion que Pascal a barrée et qui est même suivie d'un petit paragraphe destiné à servir de transition à quelque autre chapitre : « Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature : elle est infinie en deux manières, il est fini et limité; elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel; les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant; elles ont leur principe et leur fin, il ne connaît ni l'un ni l'autre; elles sont simples, et il est composé de deux natures différentes.

« Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations... »

La comparaison détaillée du manuscrit et de l'édition de 1669 démontre donc ici, de la manière la plus manifeste, la profonde infidélité de Port-Royal, et avec quelle légèreté le duc de Roannez et ses amis ont traité Pascal. Ils avaient le bonheur de rencontrer un chapitre d'une certaine étendue et à peu près achevé, et, au lieu de le reproduire religieusement, ils l'ont décomposé, supprimant telle page, reléguant telle autre dans un autre endroit, puis renouant à toute force le

fil d'abord brisé, puis le brisant encore, pour le renouer sans plus de raison, aussi mensongers et aussi artificiels dans la décomposition que dans la composition, faisant arbitrairement des pensées détachées comme tout à l'heure des touts incohérents. Desmolets et Condorcet ont sauvé du naufrage plusieurs paragraphes qui avaient été rejetés par Port-Royal; mais, comme je l'ai déjà dit, ni l'un ni l'autre n'ont averti du rapport des fragments qu'ils publient à ceux de Port-Royal. Et Bossut, qui, dans ses deux copies, a eu sous les yeux le chapitre entier, au lieu de le restituer dans son intégrité, s'est contenté de publier de nouveau tous les morceaux donnés par Port-Royal, Desmolets et Condorcet, séparés les uns des autres, de telle sorte qu'aujourd'hui ce beau chapitre est éparpillé de divers côtés dans les éditions. Voilà quel a été le sort d'un des plus admirables fragments de Pascal, et encore n'ai-je pas parlé des altérations de détail, qui sont infinies. Je me bornerai à mentionner les plus frappantes.

Pascal : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière, etc. » Port-Royal : « Qu'il ne *s'arrête* donc pas *à regarder simplement* les objets qui l'environnent; qu'il con-

temple la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il *considère* cette éclatante etc. »

Pascal : « Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions *au-delà des espaces imaginables;* nous n'enfantons que des atomes etc. » Port-Royal : « *Tout ce que nous voyons du monde* n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche *de l'étendue de ses espaces.* Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes etc. »

Pascal : « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé (j'entends l'univers) il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix. » Port-Royal : « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que *de ce que lui paraîtra* ce petit cachot où il se trouve logé, *c'est-à-dire ce monde visible*, il apprenne etc. »

Port-Royal : « Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. » Combien de fois n'a-t-on pas cité avec admiration cette

expression déjà si belle : « dans l'enceinte de cet atome imperceptible? » Que dire de celle-ci, qui est la véritable leçon de Pascal : « dans l'enceinte de ce *raccourci* d'atome? [1] »

Pascal : « Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable. Il est également incapable de concevoir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. »
Port-Royal : « Car enfin, qu'est-ce que l'homme... un milieu entre rien et tout. *Il est* infiniment éloigné *des deux* extrêmes; *et son être n'est pas moins distant* du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. »

Pascal : « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit; trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que, qui de zéro ôte quatre, reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de conson-

[1] Les deux copies : d'*abime*.

nances déplaisent dans la musique, et trop de bienfaits irritent; nous voulons avoir de quoi surpasser la dette : *beneficia eo usque grata sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum anteverterint, pro gratia odium redditur.* Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid, etc. »

Port-Royal a ainsi réduit tout ce morceau : « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême; trop de bruit nous assourdit; trop de lumière *nous* éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid, etc. »

Pascal : « Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et, si nous le suivons, il échappe à nos prises; il glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous; c'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini; mais

tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

Port-Royal a gâté ce beau passage, en l'arrangeant de la manière suivante qui jusqu'ici a été fort admirée, et qui ne peut plus être supportée dès qu'on connaît la vraie : « Voilà notre état véritable. C'est *ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas,* incapables de savoir *tout* et d'ignorer *tout* absolument (il ne s'agit pas de savoir ou d'ignorer tout, mais d'ignorer absolument ou de savoir avec certitude). Nous *sommes* sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants *entre l'ignorance et la connoissance* (ceci détruit l'image commencée : l'ignorance et la connaissance étoient devenues les deux bouts du milieu); et, si nous pensons aller plus loin (il n'est pas question d'aller plus loin; plus loin que quoi? mais de s'attacher à un point fixe; Pascal ne parle pas d'un *objet*, mais d'un point, d'un terme auquel nous nous attachons), notre objet branle et échappe à nos prises; *il se dérobe* et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter (Pascal dit bien plus : Rien ne s'arrête pour nous). C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout (il ne s'agit ni d'approfondir tout, ni d'aller plus

loin, etc., mais de trouver une assiette ferme), et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini (pour cela il faut d'abord trouver une assiette ferme et une dernière base constante). Mais tout notre édifice craque (non pas tout notre édifice, car nous n'avons pas pu en élever un, faute d'une base constante; c'est le fondement même que nous avons jeté qui craque), et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

Mais cette altération continue du style de Pascal nous détourne beaucoup trop de notre objet présent, à savoir la décomposition que Port-Royal fait subir à des morceaux complets et achevés. Je veux donner encore un exemple d'une pareille décomposition sur un passage moins étendu, mais peut-être mieux lié et tout aussi beau que le précédent.

Je veux parler de ce fragment sur le vrai bien que j'ai déjà indiqué, et qui a été réuni par Port-Royal au fragment sur le pyrrhonisme, pour composer le chapitre XXI (B. 2e part. I) : *Sur les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature humaine à l'égard de la vérité et du bonheur.* Il est impossible d'avoir eu plus de malheur que ce fragment entre les mains de Port-Royal. D'abord il a été employé comme élément dans un travail de composition très-vicieuse; maintenant

nous allons le voir subir en lui-même un travail de décomposition plus vicieuse encore. Il est intitulé dans le manuscrit : *Que l'homme ne peut connoître le vrai bien ni la justice.* En voici le commencement : « Tous les hommes recherchent d'être heureux; cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. » On trouve tout ce morceau dans le chapitre XXI de Port-Royal; on l'y trouve même grossi, comme nous l'avons vu, de quelques phrases sur les trois concupiscences, tirées d'un autre endroit du manuscrit. Après avoir exposé nos vains efforts pour arriver au bonheur, et la plainte éternelle de tous les hommes « princes, sujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, faibles, savants, ignorants, sains, malades, de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions », Pascal s'écrie : « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance?.... Ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire par Dieu même. » Ce passage éloquent avait été admirablement préparé, et lui-même il prépare admirablement ce qui suit : « Lui seul (Dieu) est son véritable bien; et, depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, etc. »

Ainsi le mouvement de tout ce morceau est gradué sur l'ordre et l'enchaînement des idées. Port-Royal a rompu, avec l'enchaînement des idées, le mouvement du style. Il a isolé cette tirade pathétique : « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? » et par là il a brisé toute la suite du fragment total; il en a gâté les proportions et l'harmonie, et il a donné à cette longue nomenclature des choses que l'homme a mises à la place de Dieu, je ne sais quel air brusque et étrange. Et quant à la belle tirade, il l'a extraite comme un morceau de rhétorique qu'il n'a pas voulu perdre, et dont il a fait un paragraphe distinct d'un autre chapitre (P.-R. ch. III. B. 2e part. v, 3). Mais alors ce grand mouvement, n'étant ni préparé ni soutenu, perd sa force; ce cri de douleur ne semble plus qu'une déclamation.

Tel a été le sort d'un fragment qui n'était pas fort étendu; il est curieux de montrer quel a été celui d'une seule phrase, qui n'était pas, ce semble, assez longue pour pouvoir être démembrée.

« Il a été prédit, dit Pascal (Msc. p. 232), que Jésus-Christ seroit roi des Juifs et des Gentils; et voilà ce roi des Juifs et des Gentils opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort, dominant [sur] les uns et les autres, et détruisant et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en étoit le centre et

dont il fait sa première Eglise, et le culte des idoles dans Rome, qui en étoit le centre et dont il fait sa principale Église. » Il est impossible de trouver une phrase qui soit plus une, plus ramassée en elle-même, et qui se prête moins à toute décomposition; cependant Port-Royal a trouvé le secret de la briser et d'en disperser les membres dans des phrases différentes et assez éloignées les unes des autres. Port-Royal met d'abord en avant la prédiction (P.-R. ch. xv, p. 119. B. 2e part. xi, 2) : « Que Jésus-Christ seroit roi des Juifs et des Gentils ; » puis il intercale quatre paragraphes; alors il revient à la phrase de Pascal, qu'il arrange ainsi : « A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce roi des Juifs et des Gentils est opprimé par les uns et les autres qui conspirent sa mort, etc. » Ici Port-Royal s'arrête encore, intercale de nouveau diverses pensées, et enfin il reprend le deuxième membre de la phrase de Pascal, auquel il rend le tour qu'il avait ôté au premier : « Malgré toutes ces oppositions, *voilà* Jésus-Christ, en peu de temps, régnant sur les uns et les autres et détruisant le culte judaïque dans Jérusalem, qui en étoit le centre, etc. »

En est-ce assez, et trouve-t-on que le duc de Roannez en ait usé assez librement avec les phrases,

les paragraphes, les chapitres entiers de Pascal? Nous allons le voir maintenant aux prises, non plus avec le style, mais avec la pensée même de Pascal, la méconnaissant et la défigurant de toutes manières.

Port-Royal altère la pensée de Pascal, quelquefois faute de la bien comprendre et à son insu, quelquefois aussi par politique, pour ne pas réveiller des querelles mal assoupies, le plus souvent par scrupule de conscience, pour épargner aux faibles la contagion d'un scepticisme dont tout le monde ne pénètre pas le secret et ne possède pas le remède.

Les altérations involontaires sont ou légères, sans jamais être indifférentes, et elles énervent plus ou moins la pensée de Pascal sans la dénaturer entièrement; ou bien elles sont assez graves et assez profondes pour constituer de véritables contre-sens.

Voici un exemple de chacun de ces genres d'altération.

Le chapitre xxv comprend un certain nombre de paragraphes dont le premier traite de la puissance de l'opinion; les autres ont l'air de rouler sur des sujets différents, qui n'ont d'autre lien que leur rapport commun au titre général du chapitre : La faiblesse de l'homme. Rien de plus

inexact que tout cela. D'abord, dans le manuscrit, tous ces paragraphes se lient les uns aux autres et ne forment qu'un seul et même tout, et leur sujet commun n'est pas la faiblesse de l'homme, ce qui est bien vague; ce n'est pas non plus l'opinion; car quel rapport peuvent avoir à l'opinion plusieurs de ces paragraphes, entre autres le paragraphe sur les charmes de la nouveauté, surtout celui sur le plus grand homme du monde, dont une mouche, ou le moindre tintamarre qui se fait autour de lui, troublent la raison, ou celui qui nous peint un philosophe qui, bien en sûreté sur une planche plus large qu'il ne faut, tremble en songeant au précipice qui est dessous? L'opinion n'a rien à voir ici. Il s'ensuit que le premier paragraphe, qui, dans le manuscrit, n'est pas autre chose que le commencement du morceau entier, ne peut pas rouler sur l'opinion, puisque tous les autres paragraphes n'ont aucun rapport à l'opinion. Et pourtant lisez ce paragraphe dans Port-Royal, et vous verrez que l'opinion en est le sujet au moins apparent. « Cette maîtresse d'erreur qu'on appelle fantaisie et opinion... » Voilà le début, et, pour ainsi dire, l'enseigne de tout l'article. Et puis : « Qui dispense la réputation, qui donne la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion?... » « L'opinion dis-

pose de tout... » Une réflexion très-attentive pourrait bien soupçonner quelque méprise. Car enfin, comment peut-on dire que c'est l'opinion qui dispense la réputation? L'effet ressemble un peu trop à la cause : la réputation c'est l'opinion même; et la phrase a bien l'air d'une tautologie. Mais j'en parle fort à mon aise, car je vois le dessous des cartes. J'ai le manuscrit, je possède l'original, et je reconnais facilement l'infidélité de la copie. Mais, quand on n'est pas averti, il faudrait une sagacité merveilleuse pour soupçonner ici la moindre erreur. Aussi tout le monde s'y est trompé. Et, comme Pascal fait mention du livre italien, *Dell' opinione regina del mondo*, on a cité cent fois tout ce paragraphe et tous ceux qui en dépendent comme traitant de l'opinion. Cependant il n'en est rien : le vrai sujet est semblable à celui-là, mais il n'est pas celui-là. Quel est-il? C'est l'imagination. Pascal le dit lui-même; il a mis lui-même un titre à tout ce morceau; ce titre est *Imagination;* et voici la vraie première phrase (Msc. p. 361-362) : « C'est cette partie dominante de l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, etc. » Pour accommoder cette phrase à l'opinion il a fallu la changer et supprimer ce premier membre de phrase : « C'est cette partie dominante de

l'homme... » Plus bas : « Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, *aux lois*, aux grands, *sinon cette faculté imaginante?* » Enfin : « *L'imagination* dispose de tout. » Dès qu'il s'agit de l'imagination et non pas de l'opinion, tous les autres paragraphes s'éclaircissent; on comprend le charme des nouveautés, car la nouveauté s'adresse à l'imagination; il est bien certain que le plus grand homme du monde, si la moindre distraction trouble son imagination, ne peut plus suivre son raisonnement, et le plus grand philosophe, sur une planche plus large qu'il ne faut pour y marcher en sûreté, tremble en se représentant par l'imagination l'abîme qui est au-dessous. Il y avait, dans l'original, bien des expressions qui ne se peuvent rapporter qu'à l'imagination : *partie dominante de l'homme*, *faculté*, etc. Port-Royal les a adoucies ou supprimées. Il a retranché aussi, ce qui est plus grave, trois ou quatre paragraphes où Pascal représente les magistrats et les médecins s'appliquant à faire impression sur l'imagination des hommes avec leurs bonnets et avec leurs robes, faute de posséder la vraie justice et la vraie science. C'est Desmolets qui depuis a publié ces paragraphes. A la fin Pascal a mis cette note : « Il faut commencer par là le chapitre des

puissances trompeuses. » Sans doute, au milieu de tout cela, l'opinion est souvent prise à partie; Port-Royal a cru qu'elle était sur le premier plan. Il n'a pas compris la véritable pensée de Pascal. L'opinion n'est qu'une puissance extérieure, à laquelle on peut résister avec du courage et une certaine force de caractère : mais l'imagination est une puissance bien autrement trompeuse et bien autrement redoutable, puisqu'elle a son siége en nous-même. C'est l'ennemi domestique du philosophe. Pascal ni Malebranche ne pouvaient s'y tromper : mais Port-Royal qui n'était pas assez tourmenté par l'imagination pour se révolter contre elle, a pris un ennemi pour un autre; il a mis le sien à la place de celui de Pascal.

Ce n'est pas là, selon nous, une altération légère; car elle donne le change sur le vrai caractère d'un morceau très-important. En voici une autre qui, à proprement parler, n'est pas moins qu'un contresens, ou plutôt même un non-sens, qu'il est absolument impossible de mettre sur le compte de Nicole et d'Arnauld.

Le dessein de Pascal, dans sa nouvelle apologie, était de montrer que le christianisme est aimable, et, une fois ce grand point gagné, d'établir qu'il est aussi vrai qu'aucune chose au monde : il voulait l'insinuer en quelque sorte dans la raison

par le cœur. Cette pensée est partout dans Pascal. Pour préparer les voies à cette nouvelle apologie, il met en avant une théorie qu'il croit inventer, mais qui est trop vraie pour être nouvelle, à savoir la distinction de deux ordres de vérités, les unes démontrables, les autres indémontrables parce qu'elles sont des vérités premières; les unes qui se prouvent, les autres qui se sentent; celles-ci qui relèvent de la raison, du raisonnement, de l'intelligence, de l'esprit, celles-là qui relèvent du sentiment, de l'instinct, du cœur. Port-Royal lui-même, au chapitre XXXI des Pensées diverses, donne le morceau suivant que je rétablis ici tel qu'il est dans le manuscrit (p. 59) : « Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. Le cœur en a un autre : on ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour. Cela seroit ridicule. Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur que celui de l'esprit, etc... » Et ailleurs (Msc. p. 8) : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connoît pas : on le sent en mille choses. » Cette distinction se trouve même dans le Traité de l'art de persuader; ce qui, à la rigueur, pourrait rattacher ce traité au grand ouvrage de Pascal. « L'esprit et le cœur sont comme les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. » Je trouve encore dans

le manuscrit cette ligne isolée, mais profonde, que ni Port-Royal ni Bossut n'ont jugé à propos de recueillir : « instinct et raison, marque de deux natures. »

Quand on est familier avec cette théorie de Pascal, qui est celle de tous les grands philosophes, rien n'est plus clair que le fragment suivant, que Pascal lui-même aurait bien dû ne perdre jamais de vue, quand le scepticisme de Montaigne l'emporte trop loin. (Msc. p. 191.) « Nous connoissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière manière que nous connoissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent. Car la connoissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent; et c'est sur ces connoissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde

tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. »

Voici maintenant comment Port-Royal, je veux dire le duc de Roannez, a défiguré et travesti la pensée de Pascal. (P.-R. ch. XXI; B. 2e part. I, 1.) Au lieu de ces mots : « Nous connoissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur, » le duc de Roannez a mis : « non-seulement par *raisonnement*, mais aussi *par sentiment* et *par une intelligence vive et lumineuse.* » Mais ce que Pascal veut établir est précisément l'opposition de l'intelligence et du sentiment. Ce contresens est plus visible encore dans ce qui suit.

Pascal : « C'est sur ces connoissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, etc... » Le duc de Roannez corrige les mots de cœur et

d'instinct, et y substitue ceux d'*intelligence* et de *sentiment*. Mais encore une fois quelle opposition y a-t-il, même grammaticalement, entre la raison et l'intelligence?

Pascal, pour mieux marquer sa pensée, force un peu le langage et dit : « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis. » Le duc de Roannez : « *Je sens* qu'il y a, etc. »

Pascal : « Il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. » Le duc de Roannez supprime ces mots importants : « *Il est aussi inutile*, » et laisse seulement : il est aussi ridicule; et change ainsi le reste : « Il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de *ces* premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. » Il ne fallait retrancher ni *pour vouloir les recevoir*, ni, plus haut, pour *vouloir* y consentir; ce qui marque que la volonté n'est point ici de mise. Il n'est pas non plus question de *ces* premiers principes, mais

des premiers principes du cœur, car le cœur a aussi *ses* principes. Mais je demande s'il est possible d'attacher quelque sens à cette phrase : « Il seroit ridicule que *l'intelligence* demandât à la *raison* un sentiment..... » Je répète que je n'impute point de pareilles absurdités à Arnauld et à Nicole.

Mais ce qu'il est permis de leur imputer, sans leur en faire un reproche, c'est l'adoucissement et souvent même la suppression absolue d'une foule de passages qui se rapportent aux querelles du temps et aux Jésuites. Pascal, comme l'atteste Marguerite Périer, loin de se repentir d'avoir fait les Provinciales, est mort en déclarant que, s'il avait à les refaire, il les ferait plus fortes. Dans une lettre que nous avons publiée, à Mlle de Roannez, il appelle les maximes des jésuites « *les maudites maximes.* » Enfin c'est bien dans le manuscrit (p. 99-100), au milieu d'autres pensées du même genre, que Condorcet a recueilli ces paroles qui attestent la conviction obstinée de Pascal, et le sentiment triomphant de la justice de sa cause, sous le feu d'une persécution implacable :

« J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné ; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire.

« Toute l'inquisition est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. . . . . .

« Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel.

« L'inquisition et la Société sont les deux fléaux de la vérité. »

Bossut a conservé cette grande protestation; mais, par une inconséquence inexplicable, il n'a pas osé mettre au jour bien des passages semblables, et il a altéré tous ceux qu'il a publiés. Notre devoir est de rétablir l'intégrité de ces fragments mutilés et défigurés par la prudence forcée de Port-Royal et la pusillanimité gratuite de Bossut.

On trouve dans Port-Royal bien des pensées générales qui, dans Pascal, sont particulièrement dirigées contre les jésuites. Chapitre XXVIII, *Pensées chrétiennes :* « Toutes les religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes et à s'informer de celles que J.-C. a laissées aux anciens pour nous être transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir comme les autres peuples la liberté de suivre leurs imaginations. » Au lieu des mots : « Il y a des gens..... »

Pascal avait mis (Msc. p. 451) : « Cette contrainte lasse ces bons pères. Ils veulent avoir etc. »

Port-Royal, chapitre XII, *figures :* « La synagogue ne périssoit point parce qu'elle étoit la figure de l'Église; mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible ou dans la peinture qui la promettoit ou dans l'effet. » Au lieu de ce style médiocre et émoussé, voici le texte authentique de Pascal (Msc. p. 451) : « *Ezéchias :* La synagogue étoit la figure et ainsi ne périssoit point, et n'étoit que la figure et ainsi est périe; c'étoit une figure qui contenoit la vérité; et ainsi elle a subsisté jusqu'à ce qu'elle n'a plus eu la vérité.

« Mes révérends pères tout cela se passoit en figures : les autres religions périssent, celle-là ne périt point. »

On voit ici comment ont été composées plusieurs des Pensées. Pascal lisant l'Écriture sainte, en tirait une réflexion qui pouvait servir à son Apologie du christianisme : il mettait donc par écrit cette réflexion; en même temps, comme il était pénétré d'une profonde indignation contre la corruption des saintes Écritures par les jésuites, son âme lui échappait, et il laissait éclater son in-

dignation même au milieu d'une note de quelques lignes.

Ouvrez le manuscrit, vous y rencontrerez une foule de pensées sous ces titres : Casuistes, Probable, Probabilité, Pape, etc. Port-Royal supprime et ces titres et ces pensées; ou, s'il en garde quelques-unes, il leur enlève leur caractère particulier, et les présente sous une forme générale et abstraite, qui masque la vraie pensée de Pascal et ne laisse pas même toujours paraître une pensée bien déterminée.

Port-Royal, chapitre x, *Juifs :* « La religion juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs saints et dans la tradition du peuple, etc. » Il m'est impossible de comprendre ce que c'est que les saints du peuple juif, expression qui pourtant revient encore une fois dans ce même passage. J'ai donc recours au manuscrit, et j'y trouve cette phrase inintelligible (Msc. p. 55). Mais elle n'est pas de la main de Pascal : elle aura été écrite sous sa dictée, ou recopiée sur un premier brouillon qui n'est plus. A côté et en marge est une note de la main même de Pascal. Dans le morceau d'une écriture étrangère, il y avait, en effet, *de leurs saints*, ce qui n'a pas de sens ; mais une autre main a corrigé : *des livres saints*, correction qui éclaircit tout, car rien n'est plus simple que la différence

d'une religion dans les livres sacrés qui la conservent pure et dans la tradition du peuple où elle s'altère sans cesse. Voici de plus la note marginale de Pascal : « Et toute religion est de même; car la chrétienne est bien différente dans les livres saints et dans les casuistes. « Port-Royal a supprimé ce dernier trait; il aurait pu, du moins, en lisant parfaitement écrits de la main de Pascal ces mots *dans les livres saints*, éviter l'incroyable faute dans laquelle il est tombé.

C'est surtout à l'occasion du miracle de la sainte épine que Pascal, qui se trouvait honoré personnellement dans un miracle accompli sur sa nièce [1], s'élève contre les jésuites, que ce miracle devait confondre et qui le niaient et s'en moquaient. A tout moment Pascal quitte sa thèse générale de l'importance des miracles, pour se retourner contre les jésuites. Port-Royal, de peur de s'y blesser, ose à peine toucher aux pensées les plus générales, que nous devons en grande partie à l'évêque de Montpellier et à Desmolets. Le chapitre XXVIIe de Port-Royal sur les miracles, s'il eût contenu toutes les pensées de Pascal sur ce sujet, aurait été bien autrement étendu et bien autrement remarquable. Port-Royal supprime les pen-

[1] Marguerite Périer, l'auteur des Mémoires.

sées les plus hardies, et il affaiblit toutes celles qu'il donne.

Port-Royal (ch. XXVII) : « Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Eglise, jusqu'à l'Ante-Christ, jusqu'à la fin, etc... » Dans Pascal, cette phrase était une réponse aux jésuites qui, pour diminuer l'effet du miracle de la sainte épine, avaient semblé médiocrement touchés de l'importance des miracles au XVIIe siècle. Pascal s'adresse à eux et leur dit (Msc. p. 451): « Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation etc... »

En 1779 Bossut crut enfin pouvoir publier impunément bien des morceaux où, à propos des miracles ou même en toute autre occasion, Pascal attaque la morale et les opinions relâchées des jésuites. Mais partout Bossut opère sur les fragments nouveaux qu'il publie, comme Port-Royal sur ceux qu'il a mis au jour. Quelquefois il retranche des parties plus ou moins considérables de ces fragments; il change l'ordre de ceux qu'il conserve, il en émousse les traits les plus incisifs, il en altère perpétuellement le langage.

Pascal, s'adressant aux jésuites qui, pour décrier le miracle de la sainte épine, détruisaient toutes les règles établies pour le discernement des

vrais et des faux miracles (Msc. p. 402) : « Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure. Jugez par celles qui sont établies, et établies par vous-mêmes. *Væ qui conditis leges iniquas.* Pour affoiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Eglise. » Bossut fait ici deux fautes : d'abord il fait précéder cette apostrophe : « Juges injustes etc. » par deux lignes qui ne sont pas de Pascal, et qui sont destinées à rattacher ce morceau à un morceau tout différent (B. 2e part. XVI, 10). Puis il transporte cette dernière phrase « Pour affoiblir *vos* adversaires etc. » dans un autre endroit, qui précède de plusieurs pages (*Ibid.* XVI, 9) : « *Ainsi*, pour affoiblir *leurs* adversaires, ils désarment l'Église etc. »

Pascal (Msc. p. 451) : « Injustes persécuteurs de ceux que Dieu protége visiblement! S'ils nous reprochent nos excès, ils parlent comme les hérétiques. S'ils disent que la grâce de J.-C. nous discerne, ils sont hérétiques. S'il se fait des miracles, c'est la marque de l'hérésie. » Et ailleurs (Msc. p. 402) : « S'ils disent que notre salut dépend de Dieu, ce sont des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des

catholiques. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est pas une marque de sainteté, et c'est, au contraire, un soupçon d'hérésie. »

De ces deux morceaux différents, Bossut en compose un seul, supprimant ce début « Injustes persécuteurs etc. », resserrant à son gré ou développant l'argumentation; et, au lieu de deux fragments pleins de vie, il a fait ce paragraphe languissant : « Les jésuites.... *n'ont pas laissé néanmoins d'en tirer cette conclusion, car ils concluent de tout que leurs adversaires sont hérétiques.* S'ils *leur* reprochent *leurs* excès, *ils disent* qu'ils parlent comme des hérétiques. S'ils disent que la grâce de Jésus nous discerne, *et* que notre salut dépend de Dieu, *c'est le langage des* hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape : *c'est ainsi*, disent-ils, que les hérétiques *se cachent et se déguisent.* S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent, *disent les jésuites*, la morale des catholiques. *Enfin*, s'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est pas une marque de sainteté, c'est, au contraire, un soupçon d'hérésie. »

Quelquefois Bossut, en supprimant un seul trait, énerve toute l'argumentation. Dans le § 9 de l'article XVI, on lit cette défense de Port-Royal : « Ce lieu qu'on dit être le temple du diable, Dieu

en fait son temple; on dit qu'il faut en ôter les enfants; on dit que c'est l'arsenal de l'enfer, Dieu en a fait le sanctuaire de ses grâces.... » Il est évident que la phrase est défectueuse, et qu'à cette objection « On dit qu'il faut en ôter les enfants » une réponse est nécessaire, comme il y a des réponses à l'objection qui précède et à celle qui suit. Cette réponse nécessaire est dans Pascal (Msc. p. 463) : « On dit qu'il en faut ôter les enfants, *Dieu les y guérit.* » Nouvelle allusion au miracle de la sainte épine et à la guérison de Marguerite Périer.

Si je n'avais pas montré cent fois que Bossut affaiblit le style de Pascal, je citerais cet exemple. Pascal (Msc. p. 471) : « Ce n'est point ici le pays de la vérité; elle *erre* inconnue parmi les hommes...» Bossut (l. l.) : « Elle *est* inconnue parmi les hommes. » Mais il ne s'agit plus d'altérations de mots; il s'agit d'altérations tout autrement graves, et qui tombent sur la pensée même.

Bossut est le premier qui ait donné ce paragraphe sur l'utilité, la nécessité même des miracles dans un temps où la vérité est persécutée et n'a plus d'asile (l. l, § 10). « Mais, disent-ils, les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà; et ainsi ils ne sont plus des preuves de la vérité de la doctrine. Oui; mais quand on n'é-

coute plus la tradition, qu'on a surpris le peuple, et qu'ayant ainsi exclu la vraie source de la vérité etc... » Que fait ici le peuple? Pascal dit (Msc. p. 449): le pape : « Quand on n'écoute plus la tradition, quand *on ne propose plus que le pape*, quand on l'a surpris, et qu'ainsi, etc.... »

Bossut, d'après Desmolets (2e part. XVII, 76): «Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toutes les bornes etc.... » Ceci est inintelligible: si les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, il est plus qu'étrange, il répugne qu'elles leur déplaisent. Et puis, qui a excédé toutes les bornes? A qui se rapporte cet *ils?* Dans Pascal tout se rapporte directement aux jésuites. Ce passage est intitulé *Montalte*, pour marquer que c'est ici comme une suite des Provinciales. (Msc. pag. 429) « Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange que *les leurs* déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne.... »

Bossut, dans le même paragraphe, toujours d'après Desmolets : « Il est ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs licencieuses. » Pascal : « à des mœurs *escobartines.* »

Je ne trouve guère dans tout Bossut sur le pro-

babilisme qu'une ou deux pensées du Supplément, par exemple, les §§ XI et XII; il y en a beaucoup plus dans Pascal. Il en est de même des casuistes. Ils sont sans cesse attaqués dans le manuscrit, et presque jamais dans Bossut. Mais ce n'est pas ici le lieu de restituer les passages omis par Bossut[1]; nous n'en sommes encore qu'à signaler les altérations qu'il a fait subir aux pensées qu'il a publiées. Cependant, quand on a conservé le paragraphe 77 de l'article XVII, donné par Condorcet, toute suppression ressemble fort à une précaution inutile. Ce paragraphe est bien énergique; il l'est encore plus dans le manuscrit. Il y est aussi beaucoup plus étendu. Bossut n'a pas complété Condorcet; quelquefois même il l'a abrégé et adouci. Malheureusement ce passage est presque illisible dans l'autographe. Nous en donnons ce que nous avons pu déchiffrer.

Msc. p. 99-100. « S'ils ne renoncent à la probabilité, leurs bonnes maximes sont aussi peu saintes que les méchantes. Car elles sont fondées sur l'autorité humaine; et ainsi, si elles sont plus justes, ils seront plus raisonnables, mais non pas plus saints. Elles tiennent de la tige sauvage sur quoi elles sont entées.

[1] Voyez la IIIe partie de ce rapport.

« Si ce que je dis ne sert à vous éclairer, il servira au peuple.

« Si ceux-là se taisent, les pierres parleront[1].

« Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation; mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler[2].

« Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'elle a condamné la vérité... et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment; jusqu'à ce que vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice[3].

. . . . . .

« L'inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité[4].

« Que ne les accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que J.-C. est Dieu, peut-être ils l'entendent

[1] Ces trois paragraphes ne sont ni dans Condorcet ni dans Bossut.

[2] Ce paragraphe est dans Condorcet et dans Bossut.

[3] Ce paragraphe manque dans Condorcet et dans Bossut.

[4] Dans Condorcet et dans Bossut.

non par nature, mais comme il est dit : *Dii estis*[1].

« Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce qu'elles condamnent est condamné dans le ciel[2].

« Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello[3].

. . . . . .

« J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire : il n'est plus permis de bien écrire.

« Toute l'inquisition est corrompue ou ignorante.

« Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes[4].

« Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne font pas ainsi. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer; car ils ne craindront plus et se feront plus craindre[5].

« Je ne crains pas... vos censures particulières, si elles ne sont fondées sur... la tradition.

« Car qui êtes-vous tous[6]? . . . . . .
. . . . . »

[1] Ni dans Condorcet ni dans Bossut.

[2] Dans Condorcet et dans Bossut.

[3] Ni dans Condorcet ni dans Bossut.

[4] Ces trois paragraphes sont dans Condorcet et dans Bossut.

[5] Ce paragraphe est dans Condorcet. Bossut en a retranché : *Les évêques ne font pas ainsi.*

[6] Ces deux derniers paragraphes sont à peu près illisibles dans le manuscrit.

Ainsi Port-Royal retranche entièrement, et Bossut ne publie qu'imparfaitement les pensées qui font connaître un des côtés les plus grands de l'âme de Pascal, cette altière obstination qui résista à la fois aux persécutions du pouvoir civil et aux foudres du saint-siége. Nous allons voir maintenant et Port-Royal et Bossut affaiblir et voiler, autant qu'il sera en eux, non plus un des côtés, mais le fond même de l'âme de Pascal, je veux dire ce scepticisme universel contre lequel il ne trouve d'asile que dans une foi volontairement aveugle.

En effet, Pascal est sceptique en philosophie. Otez la révélation, et Pascal serait un disciple de Montaigne. Géomètre, physicien, homme du monde[1], il n'avait d'études régulières et appro-

[1] Il l'avait été beaucoup plus qu'on ne le sait ordinairement. *Recueil*, p. 257 : «Comme on lui avoit interdit toute étude, il s'étoit engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement cela étoit modéré; mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun déréglement. La mort de M. son père (en 1651) ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie. Mais lorsqu'il étoit le plus près de prendre des engagements avec le monde, de se marier ou d'acheter une charge, Dieu le toucha une seconde fois (en 1654)... ». Dans l'aventure du pont de Neuilli, il étoit, dit le Recueil, « en un carrosse à quatre ou six chevaux ». *Ibid.* Voyez une lettre importante de Jacqueline Pascal, déjà sœur Euphémie, du 25 janvier 1655, à sa sœur Mme Perrier, sur les

fondies ni en philosophie ni en théologie. Il n'y songea sérieusement qu'assez tard, sous une impression terrible; et, égaré par sa rigueur même, par les habitudes de l'esprit géométrique, comme aussi par cette *humeur bouillante* qu'il portait en toutes choses, il s'élança d'abord à l'extrémité du doute et à l'extrémité de la foi. Confondant le raisonnement et la raison, ne se souvenant plus qu'il a lui-même judicieusement distingué des vérités premières et indémontrables que nous découvre cette intuition spontanée de la raison qu'on peut aussi appeler avec lui l'instinct, le sentiment,

commencements de la seconde conversion de leur frère. « Environ vers la fin de septembre dernier, il me vint voir; et à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'au milieu de ses occupations qui étoient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvoient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avoit raison de le croire fort attaché, il étoit de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avoit des folies et des amusements du monde et par le continuel reproche que lui faisoit sa conscience, qu'il se trouvoit détaché de toutes choses.... mais que d'ailleurs il étoit dans un si grand abandonnement du côté de Dieu qu'il ne sentoit aucun attrait.... que.... s'il avoit les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois, il se croiroit en état de pouvoir tout entreprendre, et qu'il falloit qu'il eût eu en ce temps d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisoit... » Autre lettre de Jacqueline à Pascal lui-même du 19 janvier de la même année. « .... Il me paroît que vous aviez mérité en bien des manières d'être encore quelque temps importuné de la senteur du bourbier que vous aviez embrassé avec tant d'empressement.... »

le cœur, et des vérités qui se déduisent de celles-là par voie de raisonnement, ou qui se tirent de l'expérience par induction, oubliant qu'ainsi il a lui-même répondu d'avance à toutes les attaques du scepticisme, Pascal interroge avec l'expérience et le raisonnement tous les principes, et par là il les ébranle tous, sans beaucoup d'effort : transportant mal à propos dans la philosophie la méthode des physiciens et des géomètres, sans partir, comme eux, de faits ou de principes certains par eux-mêmes, voulant tout prouver, il ne trouve à rien des preuves suffisantes, et arrive à l'incertitude de toutes choses; qu'il n'y a en soi ni vrai ni faux, ni bien ni mal, ni juste ni injuste; que les degrés de latitude font toute la jurisprudence; que la propriété n'est qu'une convention; qu'il n'y a d'autre nature des choses que la coutume, et qu'enfin la raison, réduite à ses seules forces, est incapable de s'élever à l'idée de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Encore une fois, ôtez la révélation, et Pascal c'est Montaigne, et Montaigne réduit en système. Sa métaphysique, si tant est qu'il en ait une, sa morale et sa politique sont celles de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe, en Italie, en France, et dans toute l'Europe, avant que Descartes fût venu tout renouveler et tout raffermir. On ne sait, on ne

peut savoir quels services a rendus Descartes, qu'après avoir sondé longtemps le vide qu'avait laissé dans les esprits et dans les âmes la chute de la scholastique, c'est-à-dire de la philosophie chrétienne, et reconnu la vanité des efforts qu'avait faits d'abord l'esprit humain pour combler ce vide par des systèmes plus ou moins empruntés à l'antiquité, conceptions artificielles, pleines d'esprit et d'imagination, mais sans vrai génie, qui se dissipaient d'elles-mêmes à mesure qu'elles paraissaient, et conduisirent promptement du premier enthousiasme et des espérances chimériques de la raison émancipée à l'excès contraire, au sentiment exagéré de sa faiblesse[1]. Le scepticisme dominait en France quand Descartes parut et entreprit de triompher du doute en l'acceptant d'abord, pour le forcer à rendre la certitude qu'il contient à son insu : car douter, c'est penser encore, c'est donc savoir et c'est croire qu'on pense, et qu'on est par conséquent. C'est Descartes qui a restitué à la pensée la conscience de son droit et de sa force, et lui a enseigné qu'elle porte avec elle et sa propre lumière et celle qui éclaire l'existence entière,

[1] Voyez, sur la philosophie de la Renaissance, la dixième leçon du t. Ier de l'Histoire de la philosophie au XVIIIe siècle, 2e édit. p. 355-398, et dans les Fragments philosophiques, 4e édit., le vol. III, consacré à la scholastique, p. 80-82.

notre âme spirituelle, Dieu et l'univers[1]. Descartes, en arrachant l'esprit humain au scepticisme, premier fruit de la liberté naissante, ferma sans retour l'ère de la scholastique et ouvrit celle de la philosophie moderne. Les libres penseurs du XVIe siècle n'avaient été que des révolutionnaires; Descartes a été, de plus, un législateur. La législation qu'il a donnée à la philosophie n'est point un système; c'est mieux que cela, c'est une méthode et une direction immortelle. Peu à peu cette méthode et cette direction, pénétrant dans les esprits, les relevèrent de leur abattement, ranimèrent la confiance de la raison en elle-même sans la jeter de nouveau dans une présomption toujours punie, et produisirent bientôt, secondée par la persécution même[2], cette sobre et forte philosophie du XVIIe siècle, libre et réservée, fidèle à la raison et respectueuse envers la foi, qui compte pour disciples et pour interprètes les génies les plus différents, Arnauld et Malebranche, Fénelon et Bossuet, Port-Royal et l'Oratoire, Saint-Sulpice et tout le clergé français, excepté les jésuites; notre vraie philosophie nationale, si on peut parler de nationalité en philosophie, celle du moins que nul souffle étranger

[1] *Histoire de la philosophie du* XVIIIe *siècle*, t. I, leçon XIe, p. 420.

[2] *Fragm. philosop.*, t. II. *De la persécution du cartésianisme.*

ne nous a apportée et que l'Europe entière nous a empruntée, dont un côté exagéré a produit Spinoza, un autre Locke, un autre encore Berkeley, et qui, développée selon son vrai génie, a servi de fondement à la Théodicée de Leibnitz.

Pascal avait un peu goûté de cette grande philosophie; il n'en avait pas été pénétré. Il était presque formé avant qu'elle fût devenue la philosophie du siècle, et il avait été formé à une toute autre école, celle précisément qu'était venu renverser Descartes. Montaigne était son véritable maître avant celui qui lui parla du haut de la croix.

Le philosophe, dans Pascal, interrogeant mal la raison, n'en obtient que des réponses incertaines; et, incapable de s'y arrêter, il se précipite dans tous les abîmes du scepticisme. Mais l'homme, dans Pascal, ne se résigne point au scepticisme du philosophe. Sa raison ne peut pas croire; mais son cœur a besoin de croire. Il a besoin de croire à un Dieu, non pas à un Dieu abstrait, principe hypothétique des nombres et du mouvement, mais à un Dieu vivant qui a fait l'homme à son image, et qui puisse le recueillir après cette courte vie. Pascal a horreur de la mort comme de l'entrée du néant; il cherche un asile contre la mort de toute la puissance de son âme, de toute la faiblesse de

sa raison désarmée. Pascal veut croire à Dieu, à une autre vie, et, ne le pouvant pas avec sa mauvaise philosophie, faute d'en posséder une meilleure et d'avoir suffisamment étudié et compris Descartes, il rejette toute philosophie, renonce à la raison et s'adresse à la religion. Mais sa religion n'est pas le christianisme des Arnauld et des Malebranche, des Fénelon et des Bossuet, fruit solide et doux de l'alliance de la raison et du cœur dans une âme bien faite et sagement cultivée : c'est un fruit amer, éclos dans la région désolée du doute, sous le souffle aride du désespoir. Pascal a voulu croire, et il a fait tout ce qu'il était nécessaire de faire pour finir par croire. Les difficultés qu'il rencontrait, sa raison ne les a pas surmontées, mais sa volonté les a écartées. Ne les lui rappelez pas, il les connaît mieux que vous; sa dernière, sa vraie réponse est qu'il ne veut pas du néant, et que la folie de la croix est encore son meilleur asile. Pascal a donc fini par croire; mais, comme il n'y est parvenu qu'en dépit de la raison, il ne s'y soutient qu'en redoublant de soins contre la raison, par de pénibles et continuels sacrifices, par la mortification de la chair, surtout par celle de l'esprit; c'est là la foi inquiète et malheureuse que Pascal entreprend de communiquer à ses semblables. Il ne se proposait point de s'adresser à la

raison, sinon pour l'humilier et pour l'abattre, mais au cœur pour l'épouvanter et le charmer tout ensemble, à la volonté pour agir sur elle par tous les motifs connus qui la déterminent, la vérité en soi exceptée. Une telle apologie du christianisme eût été un monument tout particulier, qui aurait eu pour vestibule le scepticisme, et pour sanctuaire une foi sombre et mal sûre d'elle-même. Un pareil monument eût peut-être convenu à un siècle malade tel que le nôtre; il eût pu attirer et recevoir Byron converti, Faust ou Manfred, des hommes longtemps en proie aux horreurs du doute et voulant s'en délivrer à tout prix. Mais les esprits calmes et réglés du XVIIe siècle n'auraient su que faire d'un semblable ouvrage. Pour eux, la religion était le couronnement de la philosophie, la foi le développement le plus légitime de la raison vivifiée et éclairée par le sentiment. Le scepticisme de Pascal leur eût été un scandale plutôt qu'une leçon. Aujourd'hui même, les Pensées sont peut-être plus dangereuses qu'utiles; elles répandent l'aversion de la philosophie bien plus que le goût de la religion; elles ravagent l'âme plus qu'elles ne l'éclairent et ne la pacifient; et la foi qu'elles inspirent, fille de la peur plutôt que de l'amour, est inquiète et agitée comme celle de ce sublime et infortuné génie.

Il n'est donc pas surprenant que des hommes tels qu'Arnauld et Nicole, qui voulaient faire des Pensées un livre édifiant, n'aient pas consenti à les publier telles qu'ils les trouvaient; mais c'est ici notre devoir d'éditeur fidèle de rétablir le caractère original de l'ouvrage sur lequel nous travaillons, d'ôter au scepticisme et à la religion de Pascal leurs derniers voiles, et cela avec d'autant moins de scrupules que le scepticisme de Pascal est, à nos yeux, une erreur qui veut être démasquée et combattue, et la foi par laquelle il entreprend de le corriger, un autre excès, un remède extrême, presque aussi funeste que le mal qu'il prétend guérir, qu'il ne guérit point, qu'il envenime au contraire, et rend plus tard incurable à tous les efforts d'une philosophie généreuse et du vrai christianisme[1].

[1] Il y a douze ans j'exprimais déjà la même opinion sur le caractère de la philosophie et de la religion de Pascal, dans la XIIe leçon de l'Histoire de la philosophie du XVIIIe siècle, t. I, p. 443, 2e édit. « Partout nous avons vu la philosophie sortir du sein de la théologie... Or il était impossible que la théologie vît sans ombrage s'élever à côté d'elle une philosophie indépendante; et la théologie dut s'affliger d'autant plus de voir l'esprit humain lui échapper qu'elle le vit faire quelquefois un assez triste essai de ses forces. Aussi, à très-bonne intention, la théologie entreprit-elle (et elle en avait le droit et le devoir) de ramener l'esprit humain au sentiment de sa faiblesse. Elle le servait par là; car il est de la plus grande importance de rappeler sans cesse au dogmatisme que sa base après tout est la raison humaine et

Tout le monde a bien vu que plusieurs pensées de Pascal étaient des pensées de Montaigne, tantôt fidèlement reproduites, tantôt citées de mémoire, abrégées ou développées; mais on a quelquefois

que la raison humaine a ses limites. Mais si la théologie sert encore l'esprit humain en lui rappelant sa faiblesse, il faut comprendre que ce service n'est pas tout à fait désintéressé, et que le but secret ou avoué, mais naturel et nécessaire de la théologie, est de ramener l'esprit humain du sentiment de sa faiblesse, en exagérant un peu ce sentiment, à la foi ancienne, à l'ancienne autorité, de laquelle était sortie la philosophie.

En effet, au XVIIe siècle, à peine la philosophie indépendante avait-elle produit quelques essais de dogmatisme idéaliste et empirique, qu'aussitôt la théologie, s'autorisant des fautes où déjà était tombée la philosophie, s'est empressée de lui mettre sous les yeux le tableau de ses erreurs, afin de la dégoûter de l'indépendance et de la ramener à la foi. Et il faut que cet artifice ait alors été bien souvent employé en Europe; car le secret en fut connu bien vite. Dès 1692, ce feint scepticisme est démasqué et combattu dans un livre dont le titre est bien remarquable, *Pyrrhonismus pontificius* (par Fr. Turretini, de Genève; imprimé à Leyde).

« . . . . . Il faut mettre Pascal à la tête de cette classe de sceptiques : en effet, Pascal est incontestablement sceptique dans plusieurs de ses *Pensées;* et en même temps le but avoué de son livre est un dogmatisme religieux d'une parfaite orthodoxie. Ni ce scepticisme, ni cette orthodoxie n'ont rien de fort remarquable en eux-mêmes. Son scepticisme est celui de Montaigne et de Charron qu'il reproduit souvent dans les mêmes termes : n'y cherchez ni une vue nouvelle, ni un argument nouveau. Il en est à peu près de même de son dogmatisme théologique. Qui donc place si haut Pascal et constitue son originalité? C'est que tandis que le scepticisme n'est évidemment pour les autres sceptiques dont je viens de vous entretenir qu'un jeu de l'esprit, une combinaison inventée de sang-froid pour faire peur

prétendu que c'étaient des objections que Pascal marquait pour y répondre; c'est n'avoir pas compris son dessein et l'esprit de sa nouvelle apologie. Non, ce n'étaient pas là des objections que Pascal

à l'esprit humain de lui-même et le ramener à la foi, il est profondément sérieux dans Pascal. L'incertitude de toutes les opinions n'est pas entre ses mains un épouvantail de luxe; c'est un fantôme, imprudemment évoqué, qui le trouble et le poursuit lui-même. Dans ses *Pensées* il en est une rarement exprimée, mais qui domine et se sent partout, l'idée fixe de la mort. Pascal, un jour, a vu de près la mort sans y être préparé, et il en a eu peur. Il a peur de mourir, il ne veut pas mourir; et, ce parti pris en quelque sorte, il s'adresse à tout ce qui pourra lui garantir le plus sûrement l'immortalité de son âme. C'est pour l'immortalité de l'âme, et pour elle seule, qu'il cherche Dieu; et du premier coup d'œil que ce jeune géomètre, jusque là presque étranger à la philosophie, jette sur les ouvrages des philosophes, il n'y trouve pas un dogmatisme qui satisfasse à ses habitudes géométriques et au besoin qu'il a de croire, et il se jette entre les bras de la foi et de la foi la plus orthodoxe; car celle-là enseigne et promet avec autorité ce que Pascal veut espérer sans crainte. Que cette foi ait aussi ses difficultés, il ne l'ignore pas; et c'est pour cela peut-être qu'il s'y attache davantage comme au seul trésor qui lui reste et qu'il s'applique à grossir de toute espèce d'arguments, bons et mauvais; ici de raisons solides, là de vraisemblances, là même de chimères. Livrée à elle-même, la raison de Pascal inclinerait au scepticisme; mais le scepticisme c'est le néant; et cette horrible idée le rejette dans le dogmatisme, et le dogmatisme le plus impérieux. Ainsi d'un côté une raison sceptique; de l'autre un invincible besoin de croire: de là un scepticisme inquiet, et un dogmatisme qui a aussi des inquiétudes; de là encore, jusque dans l'expression de la pensée, ce caractère mélancolique et pathétique qui joint aux habitudes sévères de l'esprit géométrique, fait du style de Pascal un style unique et d'une beauté supérieure. »

voulait réfuter, mais des arguments contre la raison, qu'il mettait en réserve au profit de sa cause, et qu'au lieu de réfuter il se proposait de développer et de fortifier. Ainsi Pascal, comme tous les sceptiques, comme Montaigne, Charron, La Mothe le Vayer, et avec eux toute l'école sensualiste de tous les pays et de tous les temps, comme ses contemporains Hobbes et Gassendi, n'admet pas l'autorité propre de la raison, ni par conséquent celle de la conscience, ni justice naturelle, ni droit naturel, nul autre droit que celui de la force et de la coutume. Montaigne, qui est l'inconséquence même, chancelle perpétuellement dans son scepticisme, et il dit quelquefois que la coutume a du bon, et que c'est pour cela qu'on la suit. Pascal redresse ici Montaigne, il lui reproche cette concession et maintient que la force de la coutume se tire d'elle-même, c'est-à-dire de la seule faiblesse de l'homme. Nous avons vu qu'Arnauld cite cette pensée ou telle autre du même genre, comme un exemple des pensées qu'il est nécessaire de modifier, et qui sont *insoutenables*[1]; nous avons vu aussi messieurs Périer soumettant à leur mère les difficultés que provoquait ce passage, ainsi que la nouvelle rédaction proposée par Arnauld :

[1] Voyez plus haut, p. 77.

Montaigne *n'a pas tort quand il dit que* la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, etc., *pourvu qu'on n'étende pas cela à des choses qui seroient contraires au droit naturel et divin.* Il est vray que [1], etc..... » Bossut modifie encore la rédaction de Port-Royal (1re part. IX, 43): « Montaigne *a raison;* la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume et qu'on la trouve établie, *sans examiner* si elle est raisonnable ou non; *cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin.* Il est vrai que, etc... » Pascal s'était bien gardé de faire aucune réserve en faveur du droit naturel et divin, qu'il n'admettait pas; allant au delà de Montaigne, il avait dit (Msc. p. 134) : « Montaigne a tort; la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste. Mais le peuple etc. »

Cette phrase n'est dans le manuscrit que le commencement d'un morceau où la pensée de Pascal est exposée sans aucune ambiguïté : « Il seroit donc bon, ajoute-t-il après ce qu'on vient de lire, qu'on obéît aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois, qu'on sût qu'il n'y en a aucune juste et vraie à introduire, que nous n'y connoissons rien, et

[1] Page 84, à la note.

qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine, et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de leur seule autorité, sans vérité); ainsi il obéit; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien : ce qui se peut faire voir de toutes en les regardant d'un certain côté. »

Port-Royal a supprimé tout ce morceau. Bossut l'a donné d'après Condorcet, ainsi mutilé et réduit (B. 1re part. IX, 11.—Cond. V, § 2, 19.) : « Il seroit bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois, et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen, on ne les quitteroit jamais : au lieu que, quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter. »

Dans le grand fragment sur le pyrrhonisme, Pascal, au lieu d'épuiser l'énumération des arguments des pyrrhoniens, s'arrête et dit, selon Port-Royal (ch. XXI) : « Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et

les autres choses semblables qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements. » Voilà comme Port-Royal fait parler Pascal. Mais Pascal lui-même parle bien autrement. Dans Port-Royal il ne prend pas parti pour les pyrrhoniens; dans le manuscrit (p. 257) il se déclare ouvertement pour eux contre « ... les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et autres choses semblables, qui, *quoiqu'elles* entraînent la plus grande partie des hommes *communs*, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, *sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite et peut-être trop.* »

Voici des pensées analogues à celles-là, que Port-Royal a retranchées et que Bossut n'a pas cru devoir tirer des deux copies :

(Msc. p. 229.) « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est sotte! »

(Msc. p. 447.) « Mon Dieu! que ce sont de sots discours : Dieu auroit-il fait le monde pour le damner, etc.? Pyrrhonisme est le remède à ce mal et rabat cette vanité. »

(Msc. p. 81.) « Rien ne fortifie plus le pyrrho-

nisme que ce qu'il y en a qui ne sont pas pyrrhoniens ; si tous l'étoient, ils auroient tort. »

(Msc. p. 83.) « Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis ; car la foiblesse de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent. »

Et encore (Msc. p. 8) : « Tous les principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi. »

Le père Desmolets, moins scrupuleux que Port-Royal, a publié cette pensée, que Bossut a reproduite (Desm. p. 329; B. 2e part. XVII, 1) : « Le pyrrhonisme sert à la religion. *Le pyrrhonisme est le vrai;* car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ ne savoient où ils en étoient (Msc. p. 83). » Bossut a atténué Desmolets ; il dit seulement : « Le pyrrhonisme a servi à la religion. Car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ ne savoient où ils en étoient. »

Partout Pascal rejette et combat les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, et même celles qui se tirent du spectacle de la nature. Qu'auroient dit d'une pareille polémique, je ne dis pas Descartes et Leibnitz, mais l'auteur du Traité de l'existence de Dieu et celui de la Connoissance de Dieu et de soi-même ? Nicole, au

commencement de son Discours de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, s'exprime ainsi : « Il y en a (des preuves) d'abstraites et de métaphysiques... et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles (les preuves physiques), plus conformes à notre raison, plus proportionnées à la plupart des esprits, et qui sont telles, qu'il faut que nous nous fassions violence pour y résister. » On conçoit donc que Port-Royal ait craint de répandre des pensées telles que celle-ci : « Je n'entreprendrai pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature; non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore etc. (B. 2e part. III, 2). » — « C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu; tous tendent à le faire croire et jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vide; donc il y a un Dieu. Il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servi. Cela est très-considérable. (B. 2e part. III, 3). » C'est Desmolets qui le premier a publié ces fragments très-équivoques.

« J'admire, dit Pascal (Msc. p. 206), avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'étonnerois pas de leur entreprise s'ils adressoient leurs discours aux fidèles ; car il est certain que ceux qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais, pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes, destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connoissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres, dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve, à ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre l'avoir achevée sans peine avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien foibles, et je vois, par raison et par expérience, que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connoît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle : elle dit, au contraire,

que Dieu est un Dieu caché, et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée. *Nemo novit patrem nisi filius, et cui filius voluerit revelare.*

« C'est ce que l'Écriture nous marque quand elle dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent : ce n'est point de cette lumière qu'on parle, comme le jour en plein midi. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Dues absconditus.* »

Condorcet a seul donné ce morceau (art. v, § 1, n° 2) en l'altérant perpétuellement, et Bossut n'a pas jugé à propos de le reproduire.

Quelquefois Desmolets, faute de comprendre Pascal ou ne voulant pas le suivre, pour lui imputer des énormités, lui attribue des pensées bien vagues. Desmolets (p. 309) : « Athéisme, *manque* de force d'esprit, mais jusqu'à un certain *point* seulement. » On ne voit pas bien ce que cela signifie. Pascal a écrit de sa propre main, et en caractères très-lisibles (Msc. p. 61) : « Athéisme, *marque*

de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » C'est-à-dire que c'est force d'esprit de rejeter l'existence de Dieu au nom de la raison, pourvu qu'ensuite on l'accepte des mains de la révélation. Pascal est là tout entier. Desmolets n'a pas osé le montrer tel qu'il est, et Bossut, reculant également devant le vrai et devant le faux, ne redresse ni ne maintient la citation de Desmolets : il la supprime.

Quand on pousse le scepticisme jusque-là, on court bien risque de le retrouver jusque dans le sein de la foi, et il échappe à Pascal, au milieu des accès de sa dévotion convulsive, des cris de misère et de désespoir que Port-Royal ni Desmolets ni Bossut n'ont osé répéter. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Cette ligne sinistre qu'on rencontre séparée de tout le reste, n'est-elle pas comme un cri lugubre sorti tout à coup des abîmes de l'âme, dans le désert d'un monde sans Dieu ! Ailleurs est cette autre ligne isolée comme la première (Msc. p. 23) : « Combien de royaumes nous ignorent ! » A la marge d'un morceau sur le divertissement, Pascal a écrit (Msc. p. 217) : « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » On a cent fois cité cette pathétique tirade (P.-R. ch. XXI. B. 2e part. 1, 5) : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle

nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, *amas* d'incertitude, gloire et rebut de l'univers! » Voici un trait qui n'a pas trouvé grâce devant le duc de Roannez, et qui pourtant ajoute encore à la grandeur et au sombre coloris de ce fragment : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, *cloaque* d'incertitude *et d'erreur*, gloire et rebut de l'univers! Qui démêlera cet embrouillement, etc. » (Msc. p. 258).

Combien cette expression, *amas d'incertitude*, semble faible et pâle devant celle-ci : *cloaque* d'incertitude *et d'erreur*, qui en même temps a l'avantage de former un contraste naturel avec cette autre expression : *dépositaire du vrai*, comme aussi de rappeler et de préparer celles de *ver de terre* et *rebut de l'univers!*

Nous avons vu comment toutes les éditions ont affaibli le scepticisme de Pascal : elles n'ont pas moins altéré le caractère de sa foi.

Elle est bien loin d'être sans nuage. Pascal ne dissimule point les difficultés que le christianisme présente à la critique, si on s'engage dans l'étude

des textes sacrés, et à l'équité, si on le compare avec les autres religions.

Pascal a tourné les figures de l'Ancien Testament contre les Juifs, qui les ont prises à la lettre; mais il avoue qu'il y a des figures qui ont pu tromper les Juifs, et qui semblent *un peu tirées par les cheveux*. (Msc. p. 459.) Port-Royal lui fait dire (ch. XII; B. 2e part. IX, I) : « Il y en a d'autres qui semblent moins naturelles. »

Port-Royal (ch. XVII; B. 2e part. XLI, 9) : « Je veux qu'il y ait dans l'Écriture des obscurités. » Pascal (Msc. p. 456) : « Je veux qu'il y ait des obscurités *qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet.* »

Pascal (Msc. p. 27) : « Comme Jésus-Christ est venu *in sanctificationem et in scandalum*... nous ne pouvons convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre. Mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite (de Dieu) de part ni d'autre. » Port-Royal (ch. XVIII; B. 2e part. XIII, 7) : « .... Nous ne pouvons convaincre *l'obstination* des infidèles. Mais *cela ne fait rien contre nous*, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu *pour les esprits opiniâtres, et qui ne recherchent pas sincèrement la vérité.* »

Pascal (Msc. p. 265) : « La seule religion, contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été. » Port-Royal éclaircit fort inutilement une partie de cette phrase et affaiblit l'autre (ch. II ; B. 2e part. IV, 9) : « La seule religion *contraire* à la nature *en l'état qu'elle est*, *qui combat tous* nos plaisirs *et qui paroît d'abord contraire* au sens commun, est la seule qui ait toujours été. »

Port-Royal a supprimé cette pensée bizarre et fausse (Msc. p. 485) : « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. »

Que dire encore de cette autre pensée, que j'hésite presque à publier (Msc. p. 153) : « Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire? Non, c'est pour vous éloigner de croire. »

Quelle religion, bon Dieu! que celle dont les monuments sacrés induiraient en tentation d'incrédulité, au lieu d'inspirer la foi! Grâce à Dieu, ce n'est pas ainsi que Gerson et Bossuet commentent les saintes Écritures.

Mais arrivons au passage le plus frappant et le plus décisif, celui où l'un des premiers auteurs du calcul des probabilités essaie de prouver que, d'après les règles des jeux de hasard, il vaut beaucoup mieux parier que Dieu existe que de parier

le contraire. Port-Royal, en publiant une partie de ces pages singulières, a bien soin de les faire précéder d'un avis où il essaie de donner un tour favorable et raisonnable à cette étrange manière de prouver Dieu. Selon Port-Royal, Pascal ne s'adresserait qu'à certaines personnes, et ne leur parlerait ainsi qu'en s'accommodant à leurs propres principes, *en attendant qu'elles aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité.* Non content de cet avis préliminaire, Port-Royal retranche ce qu'il y a de plus fort à la fois et de plus bizarre dans les calculs de Pascal; et le père Desmolets n'a pas osé rétablir ces calculs dans toute leur rigueur. Quoi qu'en dise Port-Royal, ce n'est pas là pour Pascal un argument provisoire; c'est celui que, dans l'impuissance de rien démontrer par la raison et dans l'absence de toute certitude, il présente avec confiance, comme devant le plus sûrement entraîner la volonté et la forcer de prendre un parti dans ce jeu redoutable, où le oui et le non sont également incertains, où il y a tout à perdre comme tout à gagner, où en même temps il n'est pas possible de rester indifférent, et où il faut nécessairement parier pour ou contre, choisir pile ou croix. Pascal s'attache à cet argument comme à son dernier refuge. L'enjeu ici n'est pas la vérité, mais le bonheur présent et à

venir, et c'est au nom de l'intérêt seul que Pascal raisonne et conclut. Le titre que Port-Royal et Desmolets ont omis dit tout (Msc. p. 3) : *Infini*, *Rien*. Le morceau est complet dans le manuscrit autographe. Toutes les parties en sont bien enchaînées et liées entre elles par des renvois clairement et soigneusement indiqués. Port-Royal n'a pris queles paragraphes qui lui convenaient; par là il a ôté à l'ensemble toute sa force. Partout aussi il a atténué les vives expressions de l'original et supprimé, le plus qu'il a pu, les termes de jeu, de gageure, de gain, de perte, de croix et de pile, que Pascal prodigue jusqu'à la satiété, et qui pourtant, le problème admis ainsi qu'il est posé, sont absolument indispensables.

Port-Royal fortifie son avis préliminaire de ce début qu'il impute à Pascal (ch. VII): « Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connaissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de

cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu, etc. »

Tout cela, idée et style, est de Port-Royal et non de Pascal. Port-Royal cherche à mettre sur le compte de l'interlocuteur l'hypothèse que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Mais cette hypothèse est de Pascal lui-même. C'est Desmolets qui a donné le vrai début, tel qu'il est dans le manuscrit (p. 4) : « Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui. »

Voilà le fond de la conviction de Pascal; voilà le principe qui lui est commun avec toute l'école sceptique et sensualiste. Port-Royal, qui aurait eu horreur de ce principe, l'ôte à Pascal et l'impute à un interlocuteur fictif.

Bossut (2e part. III) donne bien le vrai début publié par Desmolets, mais il y joint, dans le même chapitre, le début supposé par Port-Royal; et, pour masquer, comme il peut, la contradiction, il retranche ce qu'il y a de plus fort dans celui de

Desmolets qui est le vrai. Pascal, dans Desmolets comme dans le manuscrit, dit : « Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est (Dieu), ni s'il est. Bossut supprime « *ni s'il est.* »

Pascal pose nettement le problème : « Examinons donc ce point, et disons : « Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? la raison n'y peut rien déterminer. » Port-Royal : « La raison, *dites-vous*, n'y peut rien déterminer. » Encore une fois, ce n'est pas l'interlocuteur de Pascal, c'est Pascal lui-même qui décide et qui met en principe que la raison n'y peut rien déterminer.

Relevons ici, en passant, une petite variante. Port-Royal : « Il se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. » Pascal, encore mieux : « Il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, etc.... »

Partout Pascal rappelle qu'il ne s'agit pas ici de la vérité, de la raison, de la connaissance; que la connaissance est impossible, la raison impuissante, le vrai inaccessible; qu'il s'agit du bonheur, et du bonheur seulement. Pascal : « Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien, et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude. Et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut

nécessairement choisir, en choisissant l'un ou l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude! Pesons le gain et la perte, etc.... » Port-Royal a supprimé tout cela, c'est-à-dire le vrai état de la question, et Bossut s'est bien gardé de le rétablir.

Arrivé à la balance des chances de gain et de perte, Port-Royal abrége le calcul que Pascal développe pour lui donner une apparence de rigueur.

Port-Royal, et d'après lui Bossut : « Pesons le gain et la perte, *en prenant le parti de croire que Dieu est.* Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, *quand* vous n'*auriez* que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et, s'il y en avait *dix* à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner *dix* à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain; *et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.* Car il ne sert de rien, etc.... »

Pascal : « Pesons le gain et la perte. En prenant

croix que Dieu est, estimons ces deux cas : Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager. Mais, s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur ; et, cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de très-mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois, à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous. S'il y avait ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner (mais y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner), un hasard de gain contre un nombre infini de hasards de perte (et ce que vous jouez est fini), cela est tout parti [1] : par-

[1] C'est-à-dire conforme à la règle de tout parti, de tout jeu.

tout où est l'infini, et où il n'y a pas une infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner ; et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant. Car il ne sert de rien, etc.... »

Au milieu de tous ces calculs, Pascal se demande s'il serait impossible de voir quelque chose au-delà de ces chances incertaines et ténébreuses, et il renvoie brièvement à l'Écriture : « N'y a-t-il pas moyen, dit-il, de voir le dessous du jeu ? Oui, l'Écriture et le reste, etc... » Port-Royal étend un peu et défigure cette réponse : « Mais encore n'y *aurait*-il point *de* moyen de voir *un peu clair?* Oui, *par le moyen de* l'Écriture, et *par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies.* »

Ici, par une transposition bizarre, Port-Royal intercale plusieurs paragraphes qui se trouvent dans Pascal à d'autres endroits du manuscrit, et dont le seul qui appartienne à ce fragment vient évidemment beaucoup trop tôt, puisqu'il a pour titre : « Fin de ce discours ; » puis, reprenant le fil de la discussion, Port-Royal fait dire à Pascal : « Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance, etc... » Mais ce passage, dans le

manuscrit, a tout autrement de mouvement et d'énergie : « Oui, avait dit Pascal, l'Écriture et le reste. Oui, se réplique-t-il à lui-même ; mais j'ai les mains liées et la bouche muette. On me force à parier et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas; et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse? Il est vrai; mais apprenez au moins votre impuissance, etc... »

Et voulez-vous savoir ce que Pascal conseille à l'incrédule qui voudrait croire et qui ne le peut? Écoutons d'abord Port-Royal et Bossut : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes. Apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et *qui n'ont présentement aucun doute.* Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre, et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé. » Pascal ne dit pas tout à fait cela. Il ne dit pas que les gens qu'il propose comme guides n'ont présentement aucun doute, mais que, forcés de parier, ils ont parié résolument. « Vous voulez aller à la foi, etc... Apprenez-les de ceux qui ont été tels comme vous et qui parient tout leur bien. Ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous

voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé. »

Maintenant quelle est cette manière, quel est ce remède qui doit guérir l'impuissance de la raison? Port-Royal : « Imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier. » Ce précepte est excellent, si ce style est bien médiocre. Mais ni ce précepte ni ce style ne sont de Pascal. Il ne conseille pas seulement de se bien conduire pour mériter peu à peu de croire et d'aller à la religion par la morale, comme l'ont recommandé tous les grands moralistes et les grands théologiens ; voici ce que je trouve dans le manuscrit : « .... Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. Mais c'est ce que je crains : et pourquoi? qu'avez-vous à perdre? »

Quel langage ! Est-donc là le dernier mot de la sagesse humaine? La raison n'a-t-elle été donnée à l'homme que pour en faire le sacrifice, et le seul moyen de croire à la suprême intelligence est-il, comme le veut et le dit Pascal, de nous *abêtir*? Cette terrible sentence, portée par un tel génie et

par un génie naturellement si superbe, accablerait l'humanité s'il n'y avait quelque chose au-dessus du génie lui-même, à savoir le sens commun, cette même raison que Pascal veut en vain étouffer, qui a été donnée à chaque homme et ne manque à aucun d'eux dans aucun pays et dans aucun temps, et qui leur persuade à tous, sans le secours d'une révélation positive ni sans celui de démonstrations arbitraires, l'existence d'une âme spirituelle, la distinction du bien et du mal, le devoir et le droit, la liberté et la responsabilité des actions, une justice éternelle, une Providence divine qui a tout fait avec poids et mesure, qui possède, dans un degré infini, tous les attributs qui reluisent dans ses œuvres, non-seulement la puissance et la grandeur, mais la liberté, l'intelligence et la vie. Toutes ces grandes croyances dont Pascal a soif comme l'humanité tout entière, le sens commun les a révélées plus ou moins imparfaitement dès le premier jour à tous les hommes; et, pour quelques génies égarés qui ont eu le malheur de les méconnaître, les génies les plus excellents ont mis leur gloire à les établir et à les répandre. Elles sont le patrimoine de la race humaine, son trésor au milieu de toutes ses misères. C'est bien mal la servir que d'entreprendre de les lui ravir d'une main, quand on n'est pas bien sûr de les lui rendre

de l'autre. Comme si, d'ailleurs, lorsqu'on a hébété l'homme, il en était plus près de Dieu!

Est-il besoin de dire que je n'accuse point les intentions de Pascal? Le seul sentiment que j'éprouve est celui d'une commisération profonde pour ce grand esprit, trahi par une méthode infidèle et l'habitude de démonstrations géométriques, ici impossibles et superflues, enfermé par là dans le scepticisme, et, pour en sortir, se condamnant lui-même et les autres à une foi bien cher achetée et elle-même pleine de doute. Ainsi le doute avant et le doute après, tel a été le sort de Pascal! En vérité, il n'y a rien là qui puisse faire beaucoup d'envie.

Je terminerai par une citation glorieuse à Pascal. Après avoir prononcé les tristes paroles qui paraissent ici pour la première fois, Pascal se proposait d'adresser à son interlocuteur un discours qui devait lui relever l'âme et le tirer de l'abattement où l'avaient jeté et ces calculs bizarres et ces conseils douloureux. Pascal introduit sur la scène cet interlocuteur réjoui et ranimé. « Oh! ce discours me transporte, me ravit, etc. » Puis il lui dit : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien,

de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse[1]. »

Dans la troisième et dernière partie, nous rechercherons les pensées inédites qu'il est possible de glaner encore dans notre manuscrit, après Port-Royal, l'évêque de Montpellier, Desmolets, Condorcet et Bossut, et après les nombreux emprunts que nous lui avons déjà faits nous-mêmes pour réparer tant d'altérations et rétablir le texte vrai, le style, la pensée, l'âme de Pascal.

[1] Ce passage, qui n'est ni dans Port-Royal, ni dans Bossut, se trouve, ainsi que la phrase : « Mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force, etc. » et la bonne leçon : « voir le dessous du jeu, » dans une édition de Pascal de 1819 (chez le libraire Lefèvre), d'après une édition de 1787, qui a échappé à toutes nos recherches, et qui n'est pas même à la bibliothèque du Roi. D'un autre côté, cette même édition de 1819 maintient toutes les altérations introduites par Port-Royal et conservées par Bossut. Ce mélange de vrai et de faux est inexplicable. Enfin une note de l'éditeur exprime la prétention d'avoir consulté le manuscrit, et montre en même temps combien cette prétention est mal fondée. Sur ce passage : « Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu, » l'éditeur fait cette remarque : « Cette phrase, qui est bien certainement dans le manuscrit, manque dans quelques éditions modernes. » Or cette phrase, qui ne manque ni dans l'édition de Port-Royal, ni dans celle de Bossut, devenue le modèle de toutes les autres, n'est certainement pas dans le manuscrit.

TROISIÈME PARTIE.

Pensées tirées, pour la première fois, du manuscrit autographe.

Le manuscrit des Pensées est un grand in-folio de 491 pages. La plupart des *verso* et même plusieurs feuillets entiers étant en blanc, le nombre des pages écrites se réduit à peu près à la moitié.

Ces pages se composent, la plupart du temps, de petits papiers collés les uns au bout des autres. J'ai déjà dit que l'écriture de Pascal, toujours difficile à lire, est quelquefois indéchiffrable par son extrême ténuité et la multitude des abréviations les plus capricieuses. Une demi-page du manuscrit équivaut ordinairement à deux pages de nos deux copies.

Les neuf dixièmes au moins du manuscrit, surtout les morceaux les plus étendus et les plus im-

portants, sont de la main de Pascal. Il y a à peine sept ou huit pages qui soient entièrement d'une autre main. Voyez les pages 129, 206, et 440-444.

Quelquefois une écriture étrangère se rencontre au milieu de passages écrits par Pascal lui-même. Voyez pages 55, 209, 344, etc. Quelquefois Pascal a corrigé de sa main ce qu'il avait dicté ou ce qui avait été copié sur sa minute. Voyez pages 55, 81, 441, etc. L'abbé Périer nous apprend en effet, dans les lettres placées en tête du manuscrit, que Pascal avait fait *copier au net sur sa minute* plusieurs de ses pensées, et qu'il dictait quelquefois aux personnes qui se trouvaient auprès de lui[1]. Voilà ce qui explique comment, dans le manuscrit, il y a plus d'une main étrangère. On distingue plusieurs écritures différentes, quoique assez semblables entre elles, et aussi lisibles que celle de Pascal l'est peu. Un petit nombre de morceaux sont d'une main tout à fait inexpérimentée. Voici, par exemple, l'orthographe de quelques lignes, en assez gros caractères, et après lesquelles Pascal a pris lui-même la plume. Msc. p. 159 : « *Sommom jus somma injuria. La pluralité est la* meilieur vois, *parce que*l *est visible, et que*l *a la* forse *pour se faire obé*ire. *Cepandant c'est l'avis*

[1] Voyez plus haut, p. 11.

des moins abille. » Msc. p. 44 : « *S'il se veante, je l'abaisse ; s'il s'abesse, je le veante ; et le contreudit toujour jusqu'à se qu'il conpraine qu'il est un monstre inconpreansible.* » Cette écriture est probablement celle du domestique de Pascal ; car on ne peut attribuer de pareilles fautes à aucune personne de sa famille, pas même à sa nièce Marguerite Périer, qui avait environ seize ans à cette époque.

Parmi les fragments étendus, écrits de la main de Pascal, il y en a qui sont presque complets, mais dont on ne découvre la suite qu'avec assez de peine, à cause de la multitude des renvois pratiqués, non pas seulement aux marges, mais à tous les coins de chaque page, et quelquefois même d'une page à une autre. On revient ainsi deux ou trois fois à la même page, et on en sort autant de fois. Un exemple frappant de cet embrouillement matériel, où pourtant le fil de la pensée n'est jamais rompu, est le morceau célèbre où Pascal s'efforce de prouver qu'il est plus avantageux de parier que Dieu existe que de parier le contraire, dans la nécessité où l'on est de parier. (Msc. p. 4-7.) Nous donnons à l'Appendice un *fac-simile* lithographié de la première page de ce morceau.

Les fragments très-courts ne paraissent pas fort travaillés, ou du moins on n'y trouve pas de cor-

rections et de ratures. Il n'en est pas ainsi des fragments étendus : ils sont remplis de corrections. Voyez particulièrement les belles pages sur les deux infinis, p. 347-360.

On trouve assez souvent dans le manuscrit plusieurs lignes, et même des pages entières barrées. Ce sont des développements inutiles, dont la suppression est une amélioration évidente et nécessaire; tantôt des premières ébauches de pensées auxquelles Pascal a donné ailleurs une forme plus parfaite; tantôt enfin des morceaux achevés pour le style, mais que Pascal, à la réflexion, par des motifs que nous ne découvrons pas toujours, a cru devoir retrancher.

Ni Port-Royal ni Bossut n'ont publié ces passages retranchés, et ils n'y étaient point tenus. Nous avons eu l'occasion d'en citer quelques-uns : il en est encore qui peuvent nous intéresser, dans cette étude approfondie du style des Pensées, à savoir ceux qui, ayant reçu une forme nouvelle, nous montrent Pascal s'efforçant de donner à ses idées une expression de plus en plus exacte ou frappante, et ceux aussi qui, supprimés pour des motifs qui ne nous touchent plus aujourd'hui, portaient tout d'abord l'empreinte de sa manière saine et vigoureuse.

Nous avons déjà publié les deux formes du mor-

ceau célèbre sur le *Roseau pensant*. Le passage sur Paul Émile et sur Persée (P.-R. XXIII; B. 1re part. IV, 4) a commencé par être cette note informe (Msc. p. 83) : « Persée, roi de Macédoine. Paul Émile. On reprochoit à Persée de ce qu'il ne se tuoit pas. »

La pensée des effets de l'amour et du nez de Cléopâtre a été refaite trois fois. Première ébauche (Msc. p. 79) : « (*En titre.*) Vanité. Les causes et les effets de l'amour. Cléopâtre. » Deuxième façon : « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour; car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre. » Cette deuxième façon a été barrée de la main de Pascal. Voici la troisième et dernière, que la gravité de Port-Royal n'a pas voulu recueillir, et qui a été mise au jour par le père Desmolets (p. 306 ; B. 1re part. IX, 46) : « Qui voudra connoître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je ne sais quoi (Corneille), et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne sauroit le reconnoître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre auroit changé. » (Les éditeurs : *Si* le nez de Cléopâtre eût été

plus court, la face de la terre auroit changé.)

Pascal, après avoir montré que l'homme n'est qu'un sujet de contradiction, un chaos, s'écrie (Msc. p. 258) : « Qui démêlera cet embrouillement? Certainement cela passe le dogmatisme et le pyrrhonisme, et toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Que l'on accorde donc aux pyrrhoniens que la vérité n'est pas de notre portée ni de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu, et qu'on ne la peut connoître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de la vérité incréée et incarnée notre véritable nature. »

Ce morceau, déjà excellent en lui-même, développé par Pascal, est devenu sous sa main cet admirable passage (Msc. *ibid.*) : » Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes ni subsister dans aucune.

« Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même ; humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile. Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez

de votre maître votre condition véritable, que vous ignorez : écoutez Dieu. »

Il est vraiment déplorable que Port-Royal ait gâté ce passage en le démembrant, en transportant la première partie dans le chapitre XXI, *Des contrariétés étonnantes*, etc. (B. 2e part. I, I), et l'autre partie dans le chapitre III, *Véritable religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme et par le péché originel* (B. 2e part. V, 3); et, non content de cette dislocation sans motifs, Port-Royal a rayé le dernier trait, la conclusion : *Écoutez Dieu.*

Voici maintenant deux formes d'une même pensée, dont la première a été jugée par Pascal inférieure à la seconde, puisqu'il l'a barrée, et qui nous paraît soutenir au moins la comparaison avec celle qu'il a préférée. (Msc. p. 110.) « Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner : on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon ; il est occupé à la prendre à la chute du toit, pour gagner une chasse. Comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires ayant cette autre affaire à manier? Voilà

un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit! Cet homme, né pour connoître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tous les états, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre! Et s'il ne s'abaisse à cela, et qu'il veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité; et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il n'est ni ange ni bête, mais homme. »

La seconde manière, que Pascal a préférée, et que Port-Royal a dû suivre et publier, est beaucoup plus courte; le lecteur jugera si elle est plus vive. (P.-R., ch. XXVI; B. 1re part. V, 1; Msc. p. 133.) « D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme. Quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. »

Passons maintenant aux morceaux que Pascal

n'a pas barrés pour les refaire, mais pour les supprimer entièrement.

Pascal a plusieurs fois fait l'éloge des hommes universels, des honnêtes gens, qui ne sont exclusivement ni poëtes ni mathématiciens, ne veulent point d'enseigne, prennent part à toutes les conversations, et jugent de toutes choses. (P.-R. chap. XXIX; B. 1re part. IX, 18.) Il avait encore écrit sur ce sujet la pensée suivante : « Puisqu'on ne peut être universel, et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir [un] peu de tout ; car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout, que de savoir tout d'une chose. Cette universalité est la plus belle. Si on pouvoit avoir les deux, encore mieux. Mais, s'il faut choisir, il faut choisir celle-là. Et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent [1]. »

Autre pensée supprimée : « (*En titre :*) Nature. La nature nous a si bien mis au milieu que si nous changeons un des côtés de la balance, nous changeons aussi l'autre. Cela me fait croire qu'il y a des ressorts dans notre tête, qui sont tellement disposés, que qui touche l'un touche aussi le contraire. » (Msc. p. 110.)

(Msc. p. 362.) Dans le fragment sur l'imagina-

[1] D'après les deux copies.

tion et dans le paragraphe : « Le plus grand philosophe du monde, etc... » : « Il faut, puisqu'il lui a plu (à l'imagination), travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires; et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essuyer (Pascal avait mis d'abord *suivre*) les impressions de cette maîtresse du monde. »

(Msc. p. 370.) Pascal avait terminé tout le chapitre sur l'imagination par les lignes suivantes, qui auraient servi de transition à un autre chapitre. « L'homme est donc si heureusement fabriqué, qu'il n'a aucun principe juste du vrai, mais plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien. »

On ne voit pas pourquoi Pascal, qui a maintenu tant de phrases énergiques contre les jésuites, a rayé celle-ci : « Gens sans paroles, sans foi, sans honneur, sans vérité, doubles de cœur, doubles de langue, et semblables, comme il vous fut reproché autrefois, à cet animal amphibie de la fable, se tenant dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux. » (Msc. p. 344.)

Pascal a barré, il est vrai, les morceaux que nous allons transcrire sur l'absence de toute justice naturelle et sur le pyrrhonisme; mais ils n'en

marquent pas moins sa véritable pensée qui paraît d'ailleurs dans tant d'autres endroits.

« J'ai passé de longtemps ma vie en croyant qu'il y avoit une justice; et en cela je ne me trompois pas : car il y en a selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenois pas ainsi, et c'est en quoi je me trompois, car je croyois que notre justice étoit essentiellement juste et que j'avois de quoi la connoître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants; et ainsi après des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'étoit qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis; et si je changeois je confirmerois mon opinion. La pyrrhonien Arcésilas qui redevint dogmatique. » (Msc. p. 110.)

Pascal a barré également cette addition qu'il avait faite au morceau précédent : « Il se peut faire qu'il y ait de vraies démonstrations, mais cela n'est pas certain. Et ainsi cela ne montre autre chose, sinon qu'il n'est pas certain que tout soit incertain; à la gloire du pyrrhonisme. » (Msc. *ibid.*)

Citons encore un fragment qui forme dans le manuscrit deux morceaux fort éloignés l'un de l'autre, et reliés entre eux par des numéros de la

main même de Pascal. Les dernières phrases sont, dans la même page, séparées par des intervalles en blanc qui semblaient destinés à recevoir de nouveaux développements (Msc. p. 366 et p. 70) :

« Est-ce donc que l'âme est un sujet trop noble pour ses faibles lumières ! Abaissons-la donc à la matière : voyons si elle sait de quoi est fait le propre corps qu'elle anime, et les autres qu'elle contemple et qu'elle remue à son gré. Qu'en ont-ils connu ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien ? »

« Cela suffiroit sans doute si la raison étoit raisonnable. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a pu trouver encore rien de ferme, mais elle ne désespère pas encore d'y arriver; au contraire, elle est aussi ardente que jamais dans cette recherche, et s'assure d'avoir en soi les forces nécessaires pour cette conquête. Il faut donc l'achever, et après avoir examiné toutes ses puissances dans leurs effets, reconnoissons-les en elles-mêmes; voyons si elle a quelques forces et quelques prises capables de saisir la vérité.

« Mais peut-être que ce sujet passe la portée de la raison? Examinons donc ses inventions sur les choses de sa force. S'il y a quelque chose où son intérêt propre ait dû la faire appliquer de son plus sérieux, c'est à la recherche de son souverain

bien; voyons donc où ces âmes fortes et clairvoyantes l'ont placé et si elles en sont d'accord.

« L'un dit que le souverain bien est en la vertu; l'autre le met en la volupté, l'autre à suivre la nature, l'autre en la vérité : *felix qui potuit rerum cognoscere causas;* l'autre à l'ignorance tranquille; l'autre à l'indolence; d'autres à résister aux apparences; l'autre à n'admirer rien : *nil admirari prope res est una quæ possit facere et servare beatum;* et les braves pyrrhoniens en leur ataraxie, doute et suspension perpétuelle; et d'autres plus sages, qu'on ne le peut trouver, non pas même par souhait. Nous voilà bien payés.

« Si faut-il voir si cette belle philosophie n'a rien acquis de certain par un travail si long et si tendu : peut-être qu'au moins l'âme se connoîtra soi-même. Écoutons les régents du monde sur ce sujet : Qu'ont-ils pensé de la substance?.... Ont-ils été plus heureux à la loger?.... Qu'ont-ils trouvé de son origine, de sa durée et de son départ? »

Nous ne faisons un reproche ni à Port-Royal ni à Bossut d'avoir négligé les morceaux que nous venons de citer, puisque Pascal les avait lui-même condamnés à l'oubli; tout au plus eût-il été possible de les mettre dans un appendice. Si nous les avons fait connaître, ç'a été seulement pour montrer que Pascal, sévère envers lui-même, comme

tous les grands écrivains, et cherchant toujours la perfection jusque dans ses premiers essais, avait souvent donné à sa pensée plusieurs formes différentes avant d'en trouver une qui le satisfît; que déjà même il avait fait un choix parmi ses notes, qu'il avait retranché les unes et conservé les autres.

Les éditeurs étaient seulement obligés à publier les *Pensées* que Pascal avait épargnées. Mais celles-là, il fallait les donner toutes ou presque toutes. Or le manuscrit autographe en renferme encore un assez grand nombre qui n'ont jamais vu le jour. Sans doute nos devanciers ne nous ont pas laissé à découvrir des fragments étendus et achevés. Nous nous empressons de le dire : ils ont dérobé ce qu'il y a de mieux. Et pourtant, après Port-Royal, Desmolets, Condorcet et Bossut, nous avons pu recueillir encore une moisson assez belle et assez riche pour être obligé de choisir nous-même entre un si grand nombre de *Pensées* jusqu'ici inconnues et plus ou moins dignes d'intérêt. Nous avons voulu montrer à l'Académie la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées, et non pas faire cette édition devant elle. Nous publierons donc assez de *Pensées* nouvelles pour exciter la curiosité, sinon pour la satisfaire entièrement; et nous les diviserons en deux classes : d'un côté,

celles qui sont relatives à Port-Royal, aux jésuites, aux querelles du temps; de l'autre, celles qui ont un caractère général, et dont Port-Royal et Bossut auraient pu grossir aisément les chapitres qu'ils ont intitulés : *Pensées diverses*, *Pensées morales* et *Pensées chrétiennes*. C'est par les Pensées de cette dernière classe que nous allons commencer.

I. Pensées diverses. — Pensées morales. — Pensées chrétiennes.

Le premier chapitre de Port-Royal *contre l'indifférence des athées :* « Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, etc. » (B. 2e part. II), a été en vain cherché dans le manuscrit autographe; mais il est dans les deux copies avec une note marginale indiquant que ce fragment est tiré d'un cahier particulier. Sans parler d'une foule de petites altérations, Port-Royal, en publiant ce fragment, a interverti l'ordre de plusieurs paragraphes, il a intercalé des morceaux étrangers qui se trouvent ailleurs dans le manuscrit même, par exemple celui-ci : « Un homme dans un cachot ne sachant si son arrêt est donné et n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, etc...»; enfin il a supprimé à peu près le dernier quart de ce beau fragment. Mais il faut avouer que les parties supprimées sont moins un

développement qu'une répétition, une forme différente de ce qui précède. Cependant elles ne sont pas rayées dans les deux copies, ce qui marque presque certainement qu'elles ne l'étaient pas dans l'autographe. Elles sont d'ailleurs d'un style admirable qui mérite d'être conservé, et nous allons les transcrire comme une sorte de transition des passages barrés et des premières ébauches dont nous avons donné plusieurs exemples, aux pensées tout à fait nouvelles que nous publierons tout à l'heure.

Voici la fin du chapitre de Port-Royal rectifiée sur nos deux copies : « Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs. *Quelque aversion qu'ils y apportent* (manque dans Port-Royal), peut-être rencontreront-ils quelque chose, et pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apportent (Port-Royal appor*teront*) une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer (Port-Royal *connoître*) la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que *j'ai* ramassées *et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre.* » Port-Royal qui voulait s'arrêter là, a mis : « Que l'on *y* a ramassées. » Les deux copies poursuivent ainsi :

« Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

« De tous leurs égarements, c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement, et dans lequel il est plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature; car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant; que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. (La fin de ce paragraphe, depuis : « toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes différentes...» a été placée par Port-Royal dans la partie antérieure de ce fragment.)

« Il n'y a rien de plus visible que cela, et qu'ainsi selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable s'ils ne prennent une autre voie; que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à

cette fin de la vie ; qui se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquétude, et comme s'ils pouvoient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement. Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infaillement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée. » (Ce paragraphe a été tiré de sa place, abrégé et intercalé au milieu de ce qui précède. Port-Royal, p. 6 : « C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. »)

Voilà un doute d'une terrible conséquence. (Port-Royal a transporté cette ligne en tête du paragraphe : « C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute, etc...») « Ils sont dans le péril de l'éternité de misères, et sur cela, comme si la chose n'en valoit pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple

reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très-solide, quoique caché; ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni si il y a force ou foiblesse dans les preuves; ils les ont devant les yeux, ils refusent d'y regarder; et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur, au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession et enfin d'en faire vanité : peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire, sans avoir horreur d'une conduite si extravagante? (Ce paragraphe est encore abrégé dans Port-Royal.)

« Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans chercher d'éclaircissement : Je ne sais, disent-ils..... (Port-Royal a transporté avec raison ce paragraphe avant celui qui commence ainsi : « Je ne sais qui m'a mis au monde, etc... »)

« Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je

regarde de toutes parts et je ne vois partout qu'obscurité; la nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétde. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à la négative; si je voyois partout les marques d'un créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient (la nature), elle le marquât sans équivoque, et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait, qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre; au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connois ni ma conduite ni mon devoir; mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien pour le suivre; rien ne me seroit trop cher pour l'éternité. » (Port-Royal a tiré de là ce beau paragraphe, et l'a mis non plus dans tel ou tel endroit du chapitre I, *sur l'indifférence des athées*, dont il est une partie intégrante et essentielle, mais dans le chapitre VIII, *Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement.* Il y a plus d'une variante importante; nous n'en signalerons qu'une seule. Port-Royal : « Mon cœur tend tout entier à connoître où est

le vrai bien pour le suivre; rien ne me seroit trop cher *pour cela.* » Pascal : « Pour *l'éternité.* »)

« Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferois un usage si différent. »

Arrivons à des pensées plus nouvelles.

On connoît cette pensée de Pascal, que les honnêtes gens ne veulent point d'enseignes, ni celle de mathématiciens, ni celle de poëtes (P.-R. ch. XXIX; B. 1re part. IX, 18). Nous avons déjà publié là dessus une pensée barrée qui n'était pas dépourvue d'intérêt. En voici une autre encore qui montre à quel point ce sujet était cher à Pascal: (Msc. p. 440.) « *En titre* : Honnête homme. Il faut qu'on n'en puisse dire ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe; je voudrois qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user : *ne quid nimis;* de peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser. Qu'on ne songe pas qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler; mais qu'on y songe alors. »

Les pensées suivantes peuvent être ajoutées

heureusement à toutes celles déjà connues sur les extrêmes. (B. 1re part. IV, I, VI, 2.)

« Quand on lit trop ou trop doucement, on n'entend rien. »

« Trop et trop peu de vin. Ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité; donnez-lui en trop, de même. » (Msc. p. 23.)

« Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez. » (Msc. p. 110.)

Nous allons donner, sans y mêler aucune réflexion, une suite de pensées qu'on sera bien aise de lire encore après toutes les pensées analogues déjà connues et publiées.

« Non-seulement nous regardons les choses par d'autres côtés, mais avec d'autres yeux : nous n'avons garde de les trouver pareilles. » (Msc. p. 420.)

« Il n'aime plus cette personne qu'il aimoit il y a dix ans. Je crois bien, elle n'est plus la même, ni lui non plus; il étoit jeune, et elle aussi; elle est tout autre; il l'aimeroit peut-être encore telle qu'elle étoit alors. » (Msc. 427.)

« Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de

deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Otez un de ces vices, vous tombez dans l'autre. » (Msc. *ibid.*)

« Notre nature est dans le mouvement : le repos entier est la mort. » (Msc. p. 440.)

« Ils disent que les éclipses présagent le malheur, parce que les malheurs sont ordinaires; de sorte qu'il arrive si souvent du mal qu'ils devinent souvent; au lieu que, s'ils disoient qu'elles présagent bonheur, ils mentiroient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner. » (Msc. p. 127.)

« La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers, sont différents[1]. On distingue des fruits les raisins, et entre eux le muscat, et puis Coindrieu, et puis des Argues, et puis.... Est-ce tout? En a-t-elle (la nature) jamais produit deux grappes pareilles, et une grappe a-t-elle deux grains pareils? » (Msc. p. 110.)

« La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences? Un homme est un suppôt; mais si on l'anatomise, sera-ce la tête,

[1] *Sont différents*. Ces deux mots manquent dans le manuscrit, mais sont dans les deux copies.

le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur de sang?

« Une ville, une campagne de loin est une ville et une campagne ; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi à l'infini [1]. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne. » (Msc. p. 73.)

« Tout est un, tout est divers. Que de natures en celles de l'homme! que de vocations! Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a le moins étudié! Talon bien tourné. » (Msc. p. 394.)

« *En titre* : Talon de soulier. — Que cela est bien tourné! que voilà un habile ouvrier! que ce soldat est hardi! Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions. Que celui-là boit bien! que celui-là boit peu! Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc. » (Msc. p. 81 [2].)

« *En titre* : La gloire. — L'admiration gâte tout dès l'enfance. Oh! que cela est bien dit! Oh! qu'il a bien fait, qu'il est sage! etc....

[1] Cette pensée et la précédente rappellent les considérations sur l'infinie petitesse de la nature. (P.-R. ch. XXII; 1re part. IV, 1).

[2] Ces deux dernières pensées ont une grande analogie avec ce paragraphe de Port-Royal (ch. XXIV; B. 1re part. VI, 4) : « La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose, etc. »

« Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance. » (Msc. p. 69.)

« C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comment il s'acquittera de sa condition; mais, pour le choix de la condition et de la patrie, le sort nous la donne.

« C'est une chose pitoyable de voir tant de Turcs, d'hérétiques et d'infidèles suivre le train de leurs pères par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur, et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition de serrurier, soldat, etc. » (Msc. p. 61.)

« Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs semblent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine ou l'abcès prêt à se former. » (Msc. p. 431.)

« Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation et de la multitude de ceux qui la nient; et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité, et ainsi ils ne sont pas excusés. » (Msc. p. 270.)

« Si l'antiquité étoit la règle de la créance, les

anciens étoient donc sans règle[1]. (Msc. 273.)

« Il faut se connoître soi-même, quand cela ne serviroit pas à trouver le vrai, mais cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. (Msc. p. 75.)

« La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature; comme le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien.

« Il n'y a rien qu'on ne rende naturel : il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre. » (Msc. p. 47.)

« Il n'est pas bon d'être trop libre.

« Il n'est pas bon d'avoir toutes ses nécessités. » (Msc. *Ibid.*)

« On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme : ce sont des orgues à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables, dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feroient pas d'accord sur celles-là. » (Msc. p. 65.)

« Si un animal faisoit par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parloit par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il par-

[1] Cf. Bossut, 1re part. art. 1er, « De l'autorité en matière de philosophie, » et le paragraphe : « N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, etc. »

leroit bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre. » (Msc. p. 229.)

« La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures; les espaces de même, et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre : ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel; mais ces êtres terminés se multiplient infiniment. Ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini. » (Msc. p. 423.)

« La nature s'imite : une graine jetée en bonne terre produit; un principe jeté dans un bon esprit produit.

« Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente.

« Tout est fait et conduit par un même maître : la racine, les branches, les fruits, les principes, les conséquences. » (Msc. p. 433.)

« Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été foible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : il est cru; il est changé; il est aussi le même.

« Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons; de la lune on ne les verroit pas; et sur ces herbes des pailles, et dans ces pailles de petits animaux,

mais après cela plus rien. O présomptueux! les mixtes sont composés d'éléments, et les éléments non! O présomptueux! voici un trait délicat : il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas; il faut dire comme les autres, mais non pas penser comme eux. » (Msc. p. 225.)

« Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante, *memoria hospitis unius diei prætereuntis*, le petit espace que je remplis, et même que je vois abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore, et que tu ignores, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n'y avoit pas de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt qu'alors! Qui m'y a mis? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? (Msc. p. 67.)

« Pourquoi ma connoissance est-elle bornée, ma taille, ma durée à cent ans plutôt qu'à mille? quelle raison a eu la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tenant l'un plus que l'autre? » (Msc. p. 49.)

« *En titre :* Ennui. — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans divertissement, sans

application; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide : incontinent il sort du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. (Msc. p. 47 [1].)

« Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

« Si l'homme étoit heureux, il le seroit d'autant plus qu'il seroit moins diverti, comme les saints et Dieu [2].

« Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes, de part et d'autre il se présente des vices qui s'y insinuent dans leurs routes insensibles du côté du petit infini; et il se présente des vices en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices et on ne voit plus les vertus. (Msc. p. 225.)

« On n'est pas misérable sans sentiment; une maison ruinée ne l'est pas; il n'y a que l'homme de misérable. » Cette pensée n'est peut-être qu'une première ébauche de cette autre si connue : « L'homme est si grand que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre

[1] Cf. P.-R. ch. XXVI; B. 1re part. VII, 1.

[2] Cf. P.-R. ch. XXIX; B. 1re part. IX, 25.

ne se connoît pas misérable, etc. » (P.-R. ch. XIII; B. 1re part. IV, 3.)

« La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours : elle a ses allées et ses venues. » (Msc. p. 83.)

Voici maintenant des pensées qu'on pourrait réellement appeler avec Bossut des pensées littéraires. Pascal avait déjà dit : « Je hais les mots d'enflure [1]. » Il s'exprime encore mieux, Msc. p. 12 : « Je hais également le bouffon et l'enflé. » Mais cette ligne est barrée.

« J'ai l'esprit plein d'inquiétude; je suis plein d'inquiétude vaut mieux. » (Msc. p. 130.)

« L'inquiétude de son génie. Trop de deux mots hardis. » (Msc. p. 441.)

« Éteindre le flambeau de la sédition; trop luxuriant. » (Le Msc. p. 441, qui n'est point ici de la main de Pascal, mais d'une main étrangère, donne *luxuriante* qui n'a pas de sens.)

« Éloquence, qui persuade par doucenr non par empire, en tyran, non en roi. » (Msc. p. 130.)

« Le docteur qui parle un quart d'heure après avoir tout dit : tant il est plein de désir de dire. » (Msc. p. 123.)

« Changer de figures, à cause de notre foiblesse. » (Msc. *ibid.*)

[1] B. 1re part. III : *De l'art de persuader.*

« Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

« J'aimerois autant qu'on me dît que je me suis servi de mots anciens, et comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions. » (Msc. p. 431 [1].)

Nous n'en finirions pas si nous citions tous les nouveaux passages où Pascal se complaît à ramener son opinion favorite, que la force fait la justice et domine sur la raison.

« C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon votre opinion ; pourquoi ? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul, et je ferai une cabale plus forte de gens qui diront que cela n'est beau. » (Msc. p. 142 [2].)

« *Veri juris;* nous n'en avons plus ; si nous en avions, nous ne prendrions pas pour règle de justice de suivre les mœurs de son pays. » (Msc. p. 406.)

[1] Cf. Desm. p. 331; C. 1re part. x, 32.

[2] Cf. Condorcet, VII, 6.

« Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux, et non le roi ; il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination. » (Msc. p. 283 [1].)

Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président et le fait voler par la fenêtre. » (Msc. p. 163.)

« Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, communes en tout pays. Certainement ils le soutiendroient opiniâtrément, si la témérité du hasard, qui a semé les lois humaines, en avoit rencontré au moins une qui fût universelle. Mais la plaisanterie est telle que le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point. » (Msc. p. 69 et 365.)

« De là vient le droit de l'épée ; car l'épée donne un véritable droit. Autrement on verroit la violence d'un côté et la justice de l'autre.

« De là vient l'injustice de la Fronde qui élève sa prétendue justice contre la force. » (Msc. p. 159.)

« En montrant la vérité, on la fait croire ; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la cor-

[1] Cf. Bossut, 1re part. 8 et 9.

rige pas; on assure la conscience en montrant la fausseté, on n'assure pas la bourse en montrant l'injustice. « (Msc. p. 455.)

On rencontre épars à travers tout le manuscrit un bon nombre de traits contre la raison et la philosophie, qui rendent de plus en plus manifeste la pensée de Pascal. Dans le dessein de décrier la raison, il lui fait quelquefois une guerre de mots. Il faut avoir eu bien de l'humeur contre la raison et bien de la passion pour la force pour avoir écrit ce passage :

« Ils sont conraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi; nous ne devrions pas, etc. Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante! car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit et qui le défend les armes et la force à la main; il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cete mauvaise foi par la force. » (Msc. p. 23.)

Pascal voudrait-il donc qu'au lieu d'arguments présentés avec politesse la raison employât des baïonnettes?

Les philosophes, tel est le titre que portent dans le manuscrit bien des pensées, la plupart publiées, quelques-unes encore inédites.

« Philosophes. La belle chose de crier à un homme qui ne se connoît pas, qu'il aille de lui-

même à Dieu ! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connoît ! (Msc. p. 416.)

« Recherche du vrai bien. Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu. (Msc. p. 47[1].)

« Pour les philosophes, 280 souverains biens.

« Le souverain bien. Dispute du souverain bien. *Ut sis contentus temetipso, et ex te nascentibus bonis.* Il y a contradiction ; car ils (les philosophes, les stoïciens) conseillent enfin de se tuer. O quelle vie heureuse dont on se débarrasse comme de la peste ! »

Quelle réponse n'aurions-nous pas à faire à de pareilles accusations, si l'humeur de Pascal se communiquait à nous, et si sa profonde injustice pouvait nous induire en tentation d'être injuste ! Nous nous bornerons à rappeler cette pensée de Pascal lui-même que nous avons citée plus haut, qu'il ne faut pas s'armer contre la vérité du prétexte des contestations qu'elle excite, et de la multitude des opinions contraires. Ce n'était pas la peine en vérité d'avoir varié de tant de façons ce thème sublime, que la pensée fait la grandeur de

[1] Cf. P.-R. ch. XXI ; B. 2e part. 1.

l'homme, pour renier ensuite et couvrir de sarcasmes le culte de la pensée, c'est-à-dire la philosophie, parce que la pensée qui nous enseigne, quoi qu'en dise Pascal, et l'existence de l'âme et celle de Dieu, et celle aussi du bien et du mal, de la vertu et du crime, de la liberté et de la responsabilité de nos actes, mêle à ces grands enseignements plus d'une erreur, et parce que la philosophie, comme toute religion, compte des écoles et des sectes différentes!

Mais au lieu de défendre la philosophie, nous préférons citer encore deux passages inédits où par mégarde Pascal traite assez bien les philosophes. Dans l'un il reconnaît que tout n'était pas si corrompu et si extravagant dans la philosophie ancienne, puisqu'il s'y est rencontré un homme qu'on fait bien de lire pour se préparer à recevoir l'impression de la religion chrétienne. « Platon, pour disposer au christianisme. » (Msc. p. 73.) Dans l'autre passage, pour prouver l'immatérialité de l'âme, il en appelle aux philosophes qui ont dompté leurs passions. « Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions : quelle matière l'a pu faire? (Msc. p. 393.) »

On a souvent dit, et avec raison, que Pascal a beaucoup emprunté à Montaigne : c'est que, dans

Montaigne, il se retrouvait lui-même, et qu'en lui-même il retrouvait Montaigne. C'étaient là ses deux livres habituels, qui s'éclaircissaient l'un par l'autre. Voilà ce qu'il nous déclare lui-même dans ces lignes intéressantes :

« Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » (Msc. 431.)

Je m'arrête ici, et ne citerai pas un plus grand nombre de pensées inédites qui peuvent accroître les chapitres de Port-Royal intitulés : *Pensées diverses* et *Pensées morales*. Je passe à celles qu'avec Port-Royal encore on pourrait appeler *Pensées chrétiennes*.

Ouvrons ce nouveau chapitre par la pensée qui en est le fonds et qui domine toutes celles qui vont suivre :

« Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur. » (Msc. p. 63 [1].)

Pascal, après avoir dit que Dieu nous a donné une puissance de bonheur et de malheur, ajoute : « Vous pouvez l'appliquer ou à Dieu ou à vous. Si à Dieu, l'Évangile est la règle; si à vous, vous tiendrez la place de Dieu. » (Msc. p. 161.)

« Les vrais chrétiens obéissent aux folies; néan-

[1] Cf. B. 2e part. VIII, 19.

moins non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. » (Msc. p. 81.)

« Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage. Peu sont entre deux.

« Je ne comprends pas en cela (dans la superstition) ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur. » (Msc. p. 244.)

« Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité : c'est un vice naturel, comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. » (Msc. p. 163 [1].)

« Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent : ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même à l'égard de beaucoup de gens.

« Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne

[1] Cf. P.-R. ch. v; B. 2e part. vi, 3.

trouvent des discours solides. » (Msc. p. 41.)

Ces réserves contre la superstition et une docilité excessive en faveur du besoin et du droit de songer, comme dit Pascal, lui étaient évidemment suggérées par la nécessité de se défendre contre les jésuites qui parlaient au nom de l'autorité de l'Église, comme les attaques d'une incrédulité superficielle, irritant son *humeur bouillante*, l'entraînent souvent à avilir la raison devant l'autorité et la foi. La vérité est au milieu, ou plutôt elle embrasse ce qu'il y a de légitime dans l'une et l'autre de ces deux conduites, le ferme maintien des droits de la raison, lors même qu'on entreprend de la contenir dans de justes bornes, et le respect de la foi, alors même qu'on veut éclairer une docilité excessive, et qu'on attaque la superstition. Pascal, qui a si souvent parlé contre les extrêmes, n'a jamais su s'en bien défendre et garder cette juste mesure qui est à la fois le comble de la difficulté et du génie. Pour y atteindre, il eût fallu que son ardeur naturelle eût été tempérée par l'âge, par l'expérience de la vie, et par des connaissances plus étendues en philosophie et en histoire. Deux hommes seuls, au XVIIe siècle, à la fin et non pas au commencement de ce siècle, à la suite de tant de querelles métaphysiques et théologiques, arrivèrent à cette sagesse éminente,

Bossuet dans l'Église, Leibnitz parmi les philosophes. Mais poursuivons, sans réflexions superflues, le cours de nos extraits.

« Qu'il y a loin de la connoissance de Dieu à l'aimer! » (Msc. p. 489.)

« L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions. La nature seule avoit fait la même chose par ces deux infinis naturels et moraux; car nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. » (Msc. p. 41.)

« Grandeur et misère. — A mesure qu'on a plus de lumière, on découvre plus de grandeur et de bassesse dans l'homme.

« Le commun des hommes. Ceux qui sont plus élevés.

« Les philosophes : ils étonnent le commun des hommes.

« Les chrétiens : ils étonnent les philosophes.

« Qui s'étonnera donc de voir que la religion ne fasse que connoître à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumière? » (Msc. p. 75.)

« La foi est un don de Dieu. Ne croyez pas que

nous disions que c'est un don du raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi; elles ne donnoient que le raisonner pour y arriver, qui n'y vient point néanmoins. » (Msc. p. 14[1].)

« Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ.

« La concupiscence nous est devenue naturelle et a fait notre seconde nature; ainsi il y a deux natures en nous, l'une bonne, l'autre mauvaise. Où est Dieu? où vous n'êtes pas; et le royaume de Dieu est dans vous. » (Msc. p. 1 [2].)

« Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde et des applaudissements du monde, mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert en maître, en disant: Va et viens. *Sub te erit appetitus tuus.* Les passions ainsi dominées sont vertus; l'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue; et ce sont aussi bien des vertus que la clémence, la patience et la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne; car, quand les passions sont les maîtresses, elles

[1] Cf. P.-R. ch. VI; B. 2e part. VI.

[2] Cf. B. 2e part. XVII, 49 : « ..... Il faut aimer un être qui soit en nous et qui ne soit pas nous..... »

sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne. » (Msc. p. 249.)

« Notre religion est sage et folle : sage, parce qu'elle est la plus savante et la plus fondée en miracles, prophètes, etc.; folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix : *ne evacuata sit crux.* Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, parce qu'il venoit pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et en signes. » (Msc. p. 461 [1].)

« *Fascinatio nugacitatis.* Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avoit que huit jours de vie. »

« De tout ce qui est sur la terre, il (le vrai chrétien) ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs; il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis et puis sur ceux de Dieu. » (Msc. p. 419.)

Sur Mahomet : « Qui rend témoignage de Ma-

[1] Cf. P.-R. ch. XVIII; B. 2e part. XIII.

homet[1]? Lui-même. Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien.

« La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout; et, misérable, il est seul! » (Msc. p. 27.)

« Nous ne connoissons Dieu que par J.-C. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. Par J.-C. nous connoissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connoître Dieu et le prouver sans J.-C., n'avoient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver J.-C. nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables; et ces prophéties, étant accomplies et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de J.-C. En lui et par lui nous connoissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur promis et arrivé, on ne peut prouver absolument rien, ni enseigner ni bonne doctrine ni bonne morale; mais par J.-C. et en J.-C. on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. J.-C. est donc le vrai Dieu des hommes.

« Mais nous connoissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est autre chose que le

[1] Cf. P.-R. ch. XVII; B. 2e part. XII, 7 et 10.

réparateur de notre misère. Ainsi, nous ne pouvons bien connoître Dieu qu'en connoissant nos iniquités. Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connoître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés : *quia non cognoverunt per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere.* » (Msc. p. 151 [1].)

Ces nouvelles pensées *diverses*, *morales* et *chrétiennes* ont, comme celles que Port-Royal avait rassemblées sous ces titres, l'inconvénient d'avoir assez peu de liaison entre elles. Celles qui vont suivre sur les querelles du temps, les jansénistes et les jésuites, auront l'avantage d'une plus grande unité, par leur rapport à un seul et même objet. Elles auront aussi pour nous cet autre intérêt de nous faire pénétrer plus avant dans l'âme de Pascal, et de nous faire mieux connaître les idées et les passions qui agitèrent les dernières années de sa vie.

[1] Cf. P.-R. ch. xx; B. 2° part. xv.

II. Pensées sur les miracles, les jansénistes et les jésuites.

Le miracle de la sainte Épine, arrivé en 1657, et qui fut suivi de tant d'autres miracles du même genre, fit sur Pascal une impression profonde. Il y vit une grâce toute particulière de Dieu sur sa famille et sur lui [1], et il en ressentit une reconnaissance orgueilleuse jusque sous les pointes de la ceinture de fer par lesquelles il combattait en vain sa superbe naturelle [2]. Ce lui fut à la fois une récompense et une consécration qui l'affermit et l'anima d'autant plus dans sa fidélité à la cause de la morale et de la liberté chrétienne. On sait avec quelle véhemence il éclate contre les jésuites à la fin des Provinciales : l'écho de ces terribles accents retentit dans les lignes que nous avons déjà tirées de notre manuscrit, et nous le

[1] *Vie de Pascal*, par Mme Périer : « Mon frère fut sensiblement touché de cette grâce, qu'il regardoit comme faite à lui-même. » Quelques jours auparavant Pascal avait déclaré, si on en croit le Recueil d'Utrecht, que des miracles étaient nécessaires, aussi fut-il pénétré de voir, dit le Recueil, « que Dieu s'intéressoit, si on peut parler ainsi, à la parole qu'il avoit donnée. »

[2] *Ibid.* « Il prenoit, dans les occasions, une ceinture de fer pleine de pointes; il la mettoit à nu sur sa chair, et, lorsqu'il lui venoit quelques pensées de vanité, etc.... il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres. »

retrouverons prolongé mais affaibli dans celles que nous allons en extraire encore.

A l'occasion du miracle de la sainte Épine, Pascal écrit une foule de Pensées sur les miracles, qui ont fourni successivement le chapitre de Port-Royal sur ce sujet, les fragments donnés par l'évêque de Montpellier et ceux qu'a publiés Bossut. Nous pouvons y ajouter, d'après notre manuscrit, plusieurs traits nouveaux.

« Que je hais ceux qui font les douteux des miracles! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits : on voit en l'un combien il est prudent, et néanmoins il croit en l'autre et se moque des incrédules. » (Msc. p. 453.)

« Je ne serois pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin. » (Msc. p. 270.)

« On n'auroit point péché en ne croyant point J.-C. sans les miracles : *Vide an mentiar.* » (Msc. p. 169.)

« Si le refroidissement de la charité laisse l'Église presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. Ce sont les derniers efforts de la grâce. » (Msc. p. 343.)

« S'il se faisoit un miracle aux Jésuites! » (*Ibid.*)

Cette dernière pensée nous conduit à celles qui se rapportent directement aux querelles du temps.

« L'Église a toujours été combattue par des er-

reurs contraires, mais peut-être jamais en même temps comme à présent; et si elle en souffre plus à cause de la multiplicité d'erreur, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent. » (Msc. p. 275.)

« La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi, qu'à moins que d'aimer la vérité on ne sauroit la connoître. » (Msc. p. 201.)

« Les malingres sont gens qui connoissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre; mais hors de là ils l'abandonnent. » (*Ibid.*)

« C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui tellement pour bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois, elle étoit bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché, et maintenant telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée !

« Il a bien été changé la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection qu'il n'y en avoit presque point qui en fussent dignes; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes ! » (Msc. p. 249.)

« Si saint Augustin venoit aujourd'hui et qu'il fût aussi peu autorisé que ses défenseurs, il ne feroit rien. Dieu conduit bien son Église de l'avoir envoyée devant avec autorité. » (Msc. p. 109.)

« Bel état de l'Eglise, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! » (Msc. p. 461.)

« Est-ce donner courage à vos enfants de les condamner quand ils servent l'Eglise?

« C'est un artifice du diable de divertir ailleurs les armes dont ces gens-là combattroient les hérésies. » (Msc. p. 343.)

Voici maintenant sur le pape des Pensées aussi hardies qu'orthodoxes, qui rattachent Pascal et Port-Royal d'une part à Gerson et aux grands docteurs des conciles de Constance et de Bâle, et de l'autre à Bossuet et à la déclaration des droits de l'Eglise gallicane.

« Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise; c'en seroit un étrange, si l'infaillibilité étoit dans un. » (Msc. p. 437 [1].)

« Les rois disposent de leur empire; mais les papes ne peuvent disposer du leur. » (Msc. p. 429.)

« Le pape hait et craint les souverains qui ne lui sont pas soumis par vœu. » (Msc. p. 427.)

« Dieu n'a pas voulu absoudre sans l'Eglise; comme elle a part à l'offense, il veut qu'elle ait part au pardon. Il l'associe à ce pouvoir comme les rois les parlements. Mais si elle absout ou si

[1] Cf. B. suppl. 14-16.

elle lie sans Dieu, ce n'est plus l'Eglise, comme au parlement; car encore que le roi ait donné grâce à un homme, si faut-il qu'elle soit entérinée; mais si le parlement entérine sans le roi, ou s'il refuse d'entériner sur l'ordre du roi, ce n'est plus le parlement du roi, mais un corps révolté. » (Msc. p. 442.)

« Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape. » (Msc. p. 251.)

« Le pape seroit-il déshonoré pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières, et n'est-ce pas le déshonorer que de le séparer de cette sainte union? » (Msc. p. 453.)

A tout propos Pascal exhale son indignation contre les jésuites, sur les marges et dans les coins de pages remplies de tout autres pensées.

« Vous corrompez la religion, ou en faveur de vos amis ou contre vos ennemis : vous en disposez à votre gré. » (Msc. p. 113[1].)

« Il faut que le monde soit bien aveugle, s'il vous croit. » (Msc. p. 433.)

« Sera bien condamné qui le sera par Escobar! » (Msc. p. 402.)

« Votre caractère est-il fondé sur Escobar?

[1] Cf. B. 2e part. XVI, 9 et 10.

« Peut-être avez-vous des raisons pour ne le pas condamner; il suffit que vous en approuviez ce que je vous en adresse. » (Msc. p. 453.)

« Vous ne m'accusez jamais de fausseté sur Escobar parce qu'il est commun. » (Msc. p. 423.)

« Ils ne peuvent avoir la perpétuité, et ils cherchent l'universalité! Et pour cela, ils font toute l'Église corrompue, afin qu'ils soient saints.» (Msc. p. 442.)

« Le grand nombre loin de marquer leur perfection marque le contraire.

« L'humilité d'un seul fait l'orgueil de plusieurs. » (Msc. p. 439.)

« Ceux qui aiment l'Église se plaignent de voir corrompre les mœurs; mais au moins les lois subsistent; mais ceux-ci corrompent les lois : le modèle est gâté. » (Msc. p. 427.)

« Ils font de l'exception la règle. Les anciens ont donné l'absolution avant la pénitence. Faites-le en esprit d'exception; mais de l'exception vous faites une règle sans exception; en sorte que vous ne voulez plus même que la règle soit en exception. » (Msc. p. 437.)

Restituons encore à l'auteur des Provinciales les pensées suivantes sur le probabilisme et sur les casuistes.

« Peut-ce être autre chose que la complaisance

du monde qui vous fasse trouver les choses probables? Nous ferez-vous accroire que ce soit la vérité, et que si la mode du duel n'étoit point, vous trouveriez probable qu'on se pût battre en regardant la chose en elle-même? » (Msc. p. 440.)

« Oseriez-vous ainsi vous jouer des édits du roi, en disant que ce n'est pas se battre en duel que d'aller dans un champ en attendant un homme? » (Msc. p. 435 [1].)

« Faut-il tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants? C'est en faire deux au lieu d'un : *vince in bono malum*, saint Augustin. » (Msc. p. 419.)

« Généraux. — Il ne leur suffit pas d'introduire dans nos temples de telles mœurs, *templis inducere mores;* non-seulement ils veulent être soufferts dans l'Église, mais, comme s'ils étoient devenus les plus forts, ils en veulent chasser, eux qui n'en sont pas.

Mohatra [2]. *Ce n'est pas être théologien que de s'en étonner.* Qui eût dit à vos généraux qu'un temps étoit si proche qu'ils domineroient en mœurs à l'Église universelle et appelleroient guerre le refus de ces désordres? *Tot et tanta mala pacem.* » (Msc. p. 431.)

[1] Cf. *Lettres provinciales*, lettre VII. Extrait de Hurtado de Mendoza, rapporté par Diana.

[2] Cf. *Lettres provinciales*, lettre VIII, sur le contrat Mohatra.

« Casuistes. — Une aumône considérable, une pénitence raisonnable : encore qu'on ne puisse assigner le juste, on voit bien ce qui ne l'est pas. Les casuistes sont plaisants de croire pouvoir interpréter cela comme ils font.

« Gens qui s'accoutument à mal parler et à mal penser. » (Msc. p. 437.)

« Probabilité. — Ils ont quelques principes vrais, mais ils en abusent. Or l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge. » (Msc. p. 344.)

« Probable. — Quand il seroit vrai que les auteurs graves et les raisons suffiroient, je dis qu'ils ne sont ni graves ni raisonnables. Quoi! un mari peut profiter de sa femme, selon Molina! La raison qu'il en donne est-elle raisonnable, et la contraire de Lessius l'est-elle encore? » (Msc. p. 435.)

« Les casuistes soumettent la décision à la raison corrompue, et le choix des décisions à la volonté corrompue, afin que tout ce qu'il y a de corrompu dans la nature de l'homme ait part à sa conduite. »

« La folle idée que vous avez de l'importance de votre compagnie vous a fait établir ces horribles voies; il est bien visible que c'est ce qui vous a fait suivre celle de la calomnie, puisque vous blâ-

mez en moi, comme horribles, les mêmes impostures que vous excusez en vous...» (Msc. p. 343.)

Terminons ici nos extraits. Ils ne renferment rien, nous le répétons, qui puisse être comparé aux grands morceaux déjà publiés; mais ils valent à peu près tous les autres, et ils contribuent à mettre de plus en plus en lumière, sur chaque point fondamental, la pensée de Pascal.

Pour remplir notre tâche, il ne nous reste plus qu'à rechercher et à signaler à l'Académie les traces qui peuvent subsister dans notre manuscrit du plan ou plutôt du mouvement et des formes que Pascal s'était proposé de donner à la nouvelle apologie du christianisme. Il avait lui-même exposé à ses amis le plan de son ouvrage dans un discours dont la préface de Port-Royal nous a conservé les principaux traits : d'abord, une sorte de logique nouvelle sur « les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader; » puis l'état actuel de l'homme, sa grandeur et sa bassesse; puis encore l'inutile recherche de l'explication de cet état prodigieux auprès des philosophies et auprès de toutes les religions de la terre; enfin la rencontre du peuple juif et des livres sacrés, le péché originel, la promesse du Messie, les prophéties, Jésus-Christ, sa personne, sa vie, sa

doctrine et l'histoire merveilleuse de l'établissement du christianisme. Port-Royal fait connaître ce plan avec netteté et brièveté. M. Dubois, qui avait assisté au discours adressé par Pascal à ses amis, en publia un récit étendu, quelques années après l'édition de Port-Royal, sous ce titre : *Discours sur les Pensées de M. Pascal*, avec un autre *Discours sur les preuves des livres de Moïse*, et une petite dissertation : *Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie.* Notre manuscrit ne nous fournit aucune lumière nouvelle à cet égard; on n'y trouve expressément marquées que des divisions inférieures qui se rapportent à ce plan général. Le père Desmolets a déjà fait connaître ces divisions : « Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. —Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.» Le manuscrit ajoute, page 25 : « Autrement : première partie : Que la nature est corrompue par la nature même. — Seconde partie : Qu'il y a un réparateur par l'Ecriture. »

Desmolets a tiré du manuscrit la « Préface de la première partie : Parler de ceux qui ont traité de la connoissance de soi-même : des divisions de Charron, qui attristent et ennuient : de la confusion de Montaigne; qu'il avoit bien senti le défaut du droit de méthode; qu'il l'évitoit en sautant de sujet

en sujet; qu'il cherchoit le bon air. » Suivent ces lignes si célèbres sur Montaigne, que Port-Royal a données en les ôtant de leur place et en les détournant par là de leur objet : « Le sot projet qu'il a (Port-Royal : *a eu*) de se peindre; et cela, non pas en passant et contre sa maxime, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal; car de dire des sottises par hasard et par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire par dessein (Port-Royal : *à dessein*, locution qui ne s'accorde plus avec les précédentes : *par ses propres maximes; par un dessein; par hasard, par foiblesse*), c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci (Port-Royal : *celles-là*). » (Msc. p. 206.)

Le manuscrit contient, même page, la *Préface de la seconde partie :*

« Parler de ceux qui ont traité de cette matière.» Cette préface n'est autre que le passage donné par Condorcet, et que nous avons cité ailleurs. « J'ad-« mire avec quelle hardiesse ces personnes entre-« prennent de parler de Dieu en adressant leurs « discours aux impies : leur premier chapitre est « de prouver la divinité par les ouvrages de la na-« ture, etc. » Nous avons restitué le vrai texte de ce passage, mais il fallait aussi en rétablir la place,

parce que cette place nous éclaire sur l'objet et sur la portée de ce fragment.

Pascal ne s'était pas proposé seulement de faire un ouvrage convaincant : il voulait surtout que ce livre fût persuasif : c'était au cœur qu'il avait résolu de s'adresser; et pour toucher le cœur et charmer l'imagination, ce grand maître dans l'art de composer et d'écrire, cet homme qui savait *autant de vraie rhétorique que personne en a jamais su*, avait dessein de rompre la monotonie et l'austérité du genre didactique, en y mêlant des formes vives et animées, selon la pratique des grands prosateurs de tous les temps. Puisque la conviction se forme dans l'âme tout entière, pour la produire, il faut s'adresser à toutes les parties de l'âme. Déjà, dans Platon, la forme seule du dialogue est une source de variété et d'agrément; et pourtant elle ne lui a pas suffi ; et, sans parler de la manière dont il met en scène ses personnages, et du cadre charmant, touchant ou majestueux qu'il donne toujours à la discussion la plus aride, au milieu ou à la suite d'une polémique qui épuise toutes les ressources du raisonnement, le grand artiste se complaît à introduire quelque récit emprunté à une histoire qu'il arrange à son gré, ou quelque mythe à moitié religieux, à moitié philosophique, destiné à ache-

ver ou à suppléer la démonstration. L'histoire des variations n'est au fond qu'un traité de théologie : voyez pourtant quelles grâces sévères Bossuet y a partout semées! L'art de peindre les hommes, leurs caractères, leurs passions avouées ou secrètes, y est peut-être porté plus loin encore que la vigueur de l'argumentation, et le rival d'Arnauld, le plus grand controversite du XVIIe siècle, y est le maître de Labruyère; ses portraits des principaux personnages de la réforme ont un bien autre relief et une touche aussi fine et aussi piquante. Montesquieu, Rousseau et Buffon se sont comme accordés à jeter de loin en loin dans leurs écrits si profondément didactiques des épisodes qui participent du caractère du drame et de celui de l'épopée. A propos des lois pénales en fait de religion, au lieu d'écrire sur les vices de l'inquisition d'Espagne et de Portugal un chapitre uniquement destiné à l'homme d'état et au philosophe, Montesquieu suppose un inconnu venant prendre la défense d'une juive de dix-huit ans brûlée à Lisbonne dans le dernier auto-da-fé; il lui attribue une *très-humble remontrance* où le pathétique et le sarcasme servent d'armes à la raison indignée; on croit lire encore une lettre persane ou une provinciale. Rousseau pouvait expliquer à Émile, d'après Clarke et Nieuwentyt, les

preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu; mais non, ce n'est pas sur les bancs et dans la poussière d'une école qu'il conduit son élève; c'est sur une haute colline d'où se découvre la chaîne des Alpes et le cours harmonieux d'un grand fleuve, au lever du soleil et au milieu d'une admirable nature qui semble étaler toute sa magnificence pour servir de texte à un pareil entretien; là il introduit un vieux prêtre, un humble curé de campagne, qui, sans se donner pour un grand philosophe, expose à un jeune homme tourmenté par le doute les motifs simples et puissants de la raison et du cœur pour croire à une Providence; et ce peu de pages, la profession de foi du vicaire savoyard, protégera à jamais dans la mémoire des hommes la plus chimérique de toutes les utopies. Buffon lui-même, quand il arrive à l'homme, à l'explication de ses facultés diverses, à la formation successive de ses sentiments et de ses idées, ne peut se contenir dans son beau style didactique, limpide et majestueux : il prend tout à coup la manière et le langage de Platon, de Milton même, et il met en scène le premier homme parfaitement formé, mais tout neuf pour lui-même et pour ce qui l'environne, nous racontant lui-même, au moment où il s'éveille, ses premiers mouvements, ses premières sensations, ses pre-

miers jugements. Enfin l'auteur du Génie du christianisme a mêlé à sa haute apologie de l'art chrétien deux épisodes empruntés au nouveau et à l'ancien monde, comme une démonstration vivante de sa théorie. L'ouvrage de Pascal aurait eu aussi ses épisodes, ses formes variées et dramatiques. C'est de la forme épistolaire que Pascal voulait se servir; il y avait déjà trouvé sa gloire, et il y excellait singulièrement. Il ne faut pas croire que les lettres provinciales aient été son coup d'essai en ce genre; il faut lire sa lettre au P. Noël, jésuite, de 1647, sur le vide, surtout celle à M. Lepailleur, de la même année et sur le même sujet, et celle encore à M. de Ribeyre, de 1651. On y rencontre déjà, avec une dialectique merveilleusement simple et évidente, une malice tempérée par le grâce, et en germe toutes les qualités parvenues à leur perfection dans les Provinciales. Pascal ne voulait donc pas renoncer à son arme accoutumée dans la défense du christianisme, et notre manuscrit contient plusieurs projets de lettres, et même de correspondance suivie. Le P. Desmolets a publié un de ces passages précieux : « Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher; et il répondra : Mais à quoi me servira de chercher? rien ne me paroît. Et lui répondre : Ne désespérez pas; et il me répondra qu'il seroit heu-

reux de trouver quelque lumière; mais que, selon cette religion même, quand il croiroit, cela ne lui serviroit à rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : La machine. »

Que signifie cette expression : *La machine?* Il nous est impossible de le deviner. Elle revient plusieurs fois dans le manuscrit.

Page 25. « Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. »

« La foi est différente de la preuve; l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit.* C'est de cette foi, que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu;* mais cette foi est dans le cœur et fait dire : *Non scio*, mais *credo.*»

Page 29. « Lettre pour porter à chercher Dieu. »

« Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatiques, qui travaillent celui qui les recherche. »

Page 25. « Ordre. Après la lettre qu'on doit chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles, qui est le discours de la machine, de préparer la machine, de chercher par raison. »

Ibid. « Dans la lettre de l'injustice peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout : mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. »

« Pourquoi me tuez-vous?.... »

Page 487. « Une lettre de la folie et de la science humaine et de la philosophie. »

« Cette lettre avant le divertissement. »

Voilà les traces les plus manifestes d'un dessein bien arrêté par Pascal d'introduire plus d'une fois la forme épistolaire dans la grande composition qu'il méditait. J'incline aussi à penser qu'il voulait y placer des dialogues : voici du moins ce que je trouve écrit de sa main, page 29 :

« Ordre par dialogues. »

« Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien? croirai-je que je suis Dieu? »

Viennent ensuite, séparées les unes des autres par d'assez grands intervalles, des lignes quelquefois inachevées.

« Toutes choses changent et se succèdent. »

« Vous vous trompez; il y a.... »

« Eh quoi! ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu? Non. Et notre religion ne nous le dit-elle pas? Non; car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart. »

Ces indices nombreux prouvent incontestablement que l'ouvrage auquel Pascal avait consacré

les dernières années de sa vie, s'il eût pu être achevé, n'eût pas été seulement un admirable écrit théologique et philosophique, mais un chef-d'œuvre d'art, où l'homme qui avait le plus réfléchi à la manière de persuader aurait déployé toutes les ressources de l'expérience et du talent, la dialectique, le pathétique, l'ironie, la véhémence, la grâce, parlé tous les langages, essayé toutes les formes pour attirer l'âme humaine tout entière vers l'asile assuré que lui ouvre le christianisme. D'un pareil monument il ne nous reste que des débris, ou plutôt des matériaux souvent informes, mais où brille encore de loin en loin l'éclair du génie. Recueillir et faire connaître ces matériaux dans l'état où ils nous sont parvenus est une tâche pieuse que nous avons commencée, qui reste encore à accomplir, et à laquelle nous convions quelque jeune ami des lettre. *Exoriare aliquis!* Il nous suffira de lui avoir montré et frayé la route. Nous nous flattons aussi que l'Académie, qui a écouté ce long rapport avec tant de bienveillance, ne refuserait pas ses encouragements, et peut-être même ses récompenses, à celui qui, répondant à notre appel, entreprendrait enfin une édition critique et authentique des Pensées.

FIN.

ı,

B).

un

ncé ;

même

tc.

un homme

sien, de se

esse (C).

ıudrait jouer

de la page 4

ıe je ne puis

ée : *Apprenez*

à l'ensemble

REPRODUCTION DU FAC SIMILE.

Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connoître ni ce qu'il est ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvoient, ils ne tiendroient pas parole: c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. Oui, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent; examinons donc ce point et disons: Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer; il y a un chaos infini qui nous sépare; il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien. Non, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; car, encore que celui qui prend croix et l'autre (pile) soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute: le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier, cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué; lequel prendrez-vous donc? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre: le vrai et le bien, et deux choses à dégager: votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude? Pesons le gain et la perte: en prenant croix que Dieu est, estimons ces deux cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est sans hésiter.

Cela est admirable. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte. Si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager; mais, s'il y en avait trois à gagner, il.... (A).

Je le confesse, je l'avoue, mais encore n'y a-t-il pas moyen de voir le dessous du jeu? Oui, l'Écriture et le reste, etc. Oui, mais j'ai les mains liées et la bouche muette; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas.... (B).

Apprenez (les) de ceux qui ont été tels comme vous et qui parient maintenant tout leur bien. Ce sont gens qui savent un chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé; c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abestira. Mais c'est ce que je crains. Et pourquoi? Qu'avez-vous à perdre?

Mais, pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminue les passions qui sont vos grands obstacles, etc.

O! ce discours me transporte, me ravit, etc. Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse (C).

(A) Après les mots: *mais, s'il y en avait trois à gagner, il....* le signe renvoie à la page 7, commençant ainsi: *Il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer)....* et terminée par ces mots: *celle-là l'est.* Là le signe renvoie à la marge de la page 4 lithographiée: *Je le confesse, je l'avoue....*

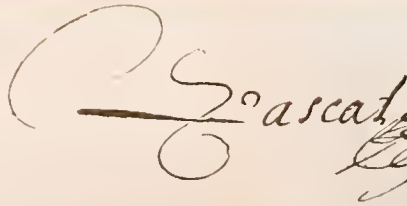
(B) Après ces mots: *on ne me relâche pas*, le signe renvoie à la page 8: *pas, et je suis fait de telle sorte que je ne puis encore....* jusqu'à ces mots: *et vous demandez les remèdes. Apprenez de ceux....* puis de là on revient à la page 4 lithographiée: *Apprenez de ceux qui ont été tels comme vous....*

(C) Au milieu de la page 4 est un paragraphe de quatre lignes: *On doit des obligations à ceux qui, etc.* paragraphe étranger à l'ensemble du morceau.

Fac-simile de la page 4 du manuscrit autographe des Pensées

Lait de l'Imprimerie Royale

Signature de Pascal :



(Voyez la note, p. 60)

APPENDICE.

APPENDICE.

N° 1.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 3.

INFINI RIEN.

Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension; elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant : ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

APPENDICE.

N° 1.

ÉDITIONS.

(P.-R., ch. VII [1].)

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant: ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

[1] Bossut, 2e part. III, 4.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 3.

Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini [1].

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde : or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

Nous connoissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature, comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis : donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre; mais nous ne savons ce qu'il est; il est faux qu'il soit pair; il est faux qu'il soit impair : car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature. Cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair. Il est vrai que cela s'entend de tous nombres finis.

Ainsi, on peut bien connoître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

[1] Les deux copies corrigent avec raison cette phrase comme Port-Royal.

ÉDITIONS.

(P.-R. ch. VII.)

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini, qu'entre notre justice et celle de Dieu.

(P.-R. ch. XXVIII [1].)

Il est de l'essence de Dieu que sa justice soit *infinie aussi bien que* sa miséricorde. *Cependant sa* justice *et sa sévérité* envers les réprouvés est *encore* moins *étonnante* que *sa* miséricorde envers les élus.

(P.-R. ch. VII [2].)

Nous connoissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature, comme [3], *par exemple*, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis : donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre; mais nous ne savons ce qu'il est ; il est faux qu'il soit pair; il est faux qu'il soit impair: car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature.

Ainsi, on peut bien connoître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est; *et vous ne devez pas con-*

[1] B. 2e part. XVII, 63.

[2] B. 2e part. III, 5.

[3] Boss. *Ainsi par ex.*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 3.

Nous connoissons donc l'existence et la nature du fini parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connoissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous; mais nous ne connoissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes.

Mais par la foi nous connoissons son existence, par la gloire nous connoissons sa nature.

Or j'ai déjà montré qu'on peut bien connoître l'existence d'une chose sans connoître sa nature.

(P. 4.)

Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connoître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

ÉDITIONS.

clure qu'il n'y a point de Dieu de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

(Desm. p. 310[1].)

Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connoître ni ce qu'il est ni s'il est. Cela étant *ainsi*, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

[1] Boss. 2e p. III, 1.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 4.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam,* et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvoient, ils ne tiendroient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.

ÉDITIONS.

(Desm. II[1].)

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Ils déclarent, au contraire, en l'exposant *aux Gentils*, que c'est une *folie, stultitiam.* Et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvoient, ils ne tiendroient pas parole; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle *qu'elle est,* et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui, *sur l'exposition qu'ils en font, refusent de la croire*[2]. *Reconnoissez donc la vérité de la religion dans l'obscurité de la religion, dans le peu de lumières que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connoître.*

(P.-R. VII[3].)

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous le (*Dieu*)

[1] Boss. 2. p. XVII, 2; *Pensées diverses.*

[2] Desmolets a lui-même souligné cette phrase, comme pour indiquer qu'il avait corrigé en cet endroit la pensée de Pascal.

[3] Boss. 2. p. III, 5.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 4.

Examinons donc ce point et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu *à l'extrémité* de cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix: car vous n'en savez rien. Non; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; car encore que celui qui prend

EDITIONS.

connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes, et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la discussion de cette importante question de l'existence de Dieu.

Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est ou qu'il n'est pas : *il n'y a point de milieu.* Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, *dites-vous*, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison vous ne pouvez *assurer* ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez *nier aucun* des deux.

Ne blâmez-donc pas de fausseté ceux qui ont *fait* un choix; car vous ne savez *pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi.* Non, *direz-vous*, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix : *et* celui qui prend croix et *celui qui prend*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 4.

croix et l'autre (pile) soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier, cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué[1]; lequel prendrez-vous donc? voyons, puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à dégager[2] : votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur[3] et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude?

Pesons le gain et la perte : en prenant croix que Dieu est, estimons ces deux cas; si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. Cela est admirable. Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop[4]. Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain

[1] Une des copies : *au carcan.*

[2] Les deux copies : *engager.*

[3] Les deux copies : *l'horreur.*

[4] Ici se trouve, dans le manuscrit, cette note marginale : « La seule science qui est contre le sens commun et la nature des

ÉDITIONS.

pile, *ont tous deux tort :* le juste est de ne point parier.

Oui ; mais il faut parier ; cela n'est point volontaire : vous êtes embarqué, *et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas.* Lequel prendrez-vous donc?

Pesons le gain et la perte en prenant *le parti de croire* que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. *Pariez* donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 7.

et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager; mais s'il y en avoit trois à gagner (P. 7), il faudroit jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer); et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur; et cela étant, quand il y auroit une infinité de hasards dont un seul seroit pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux; et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avoit une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre infini de hasards de perte[1], et ce que vous jouez est fini. Cela est tout parti; partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de

hommes a toujours été la seule qui ait subsisté parmi les hommes. »

[1] Pascal avait mis d'abord : *Et autant de hasard de gain que de perte.*

ÉDITIONS.

perte, *quand* vous *n'auriez* que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avoit *dix* à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner *dix* à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vie*s* infiniment heureuse*s* à gagner, *avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion*[1].

[1] Cette dernière phrase n'est que le résumé des longs développements qui sont en regard.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 7.

gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner; et ainsi quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la certitude qu'on *s*'expose et l'incertitude de ce qu'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi; tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude. Et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on *s*'expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre; mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte; et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on *s*'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle

ÉDITIONS.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance, qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude. Et néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre; mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte : et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 7.

en soit infiniment distante ! Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

(P. 4, à la marge.)

Je le confesse, je l'avoue, mais encore n'y a-t-il pas moyen de voir le dessous du jeu ? Oui, l'Écriture, et le reste, etc.

Oui, mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

Il est vrai ; mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez

ÉDITIONS.

distante ! Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il *n*'y a *que* le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelqu*es* vérités, *ils le doivent être de* celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen *de voir un peu clair?* Oui, *par le moyen de* l'Écriture, *et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies.*

(Suivent dans P.-R. 3 paragraphes, tirés de différents endroits du Msc., et un 4e : « Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti....» qui ne doit venir que beaucoup plus tard, et que Pascal a lui-même intitulé : *Fin de ce discours.* L'édition de 1819 donne seule cet endroit du manuscrit.)

(P.-R., *ibid.*)

Vous dites que vous êtes fait *de* telle sorte que *vous ne sauriez* croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi,

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 4.

aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes. Apprenez (les) de ceux qui ont été tels comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien. Ce sont gens qui savent un chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyoient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. Mais c'est ce que je crains. Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ?

Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminue les passions qui sont vos grands obstacles etc.

O ce discours me transporte, me ravit etc. Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.

ÉDITIONS.

et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez-les de ceux qui ont été tels *que* vous et qui *n'ont présentement aucun doute. Ils* savent ce chemin que vous voudriez suivre, et *ils sont guéris* d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; *imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier.*

(P.-R. donne ici deux paragraphes étrangers à ce morceau : « *J'aurois bientôt quitté ces plaisirs.* »

(L'édition de 1819 donne seule ce passage.)

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 7.

FIN DE CE DISCOURS.

(P. 7.)

Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, *ami* sincère, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

ÉDITIONS.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant *dans* ce que vous hasardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, *et que* vous n'avez rien donné *pour l'obtenir.*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

Pages bien suivies et très-travaillées.

DISPROPORTION DE L'HOMME.

(P. 347.)

Voilà où nous mènent les connoissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme; si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière; et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite, avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même et juge s'il a quelque proportion avec elle par la comparaison qu'il fera de ces deux objets. (Cet alinéa est barré dans le Msc.)

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue

ÉDITIONS.

(Port-Royal, ch. XXII. Connoissance générale de l'homme.)

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc *pas à regarder simplement* les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il *considère* cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein[1] de la nature. Nulle idée n'en approche; nous avons beau enfler nos conceptions *au delà des espaces imaginables*, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

(P. 348.)

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature[2], et que, de ce petit cachot où il se trouve logé (j'entends l'univers), il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

[1] Pascal avait mis d'abord : dans l'amplitude et immensité de la nature.

[2] Pascal avait mis d'abord : « Dans l'immense étendue des choses. » Ce petit morceau est plein de ratures, et porte la trace d'un grand travail.

ÉDITIONS.

s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. *Tout ce que nous voyons du monde* n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature; nulle idée n'approche *de l'étendue de ses espaces;* nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, *de ce que lui paroîtra* ce petit cachot où il se trouve logé, *c'est-à-dire ce monde visible*, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix.

*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites; des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses [1], il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours: il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature: je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau [2]; je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome; qu'il y voye une infinité d'univers [3], dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux;

[1] Il y avait d'abord : *ces gouttes*.

[2] D'abord : *un abîme de grandeur*.

[3] D'abord : *de mondes*.

ÉDITIONS.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? *Qui le peut comprendre?* Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, *par exemple*, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces *et* ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours : il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau; je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore *tout ce qu'il est capable* de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de *cet atome imperceptible;* qu'il y voye une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos[1].

(Les pages 349 et 350 en blanc. P. 351.—)

Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue : car, qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

[1] Il y avait d'abord : enfin des cirons, et dans ces cirons une infinité d'univers semblables à ceux qu'il vient d'atteindre, et toujours des profondeurs pareilles sans fin et sans repos.

ÉDITIONS.

des animaux, *et* enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos.

Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes *par* leur petitesse que les autres par leur étendue : car, qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard *de la dernière petitesse* où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera *sans doute de se voir comme suspendu,* dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, *dont il est également éloigné;* il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti[1].

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel[2] de connoître ni leur principe, ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend : tout autre ne le peut faire.

(P. 352.)

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les

[1] D'abord : « Le néant d'où *tout* est tiré et l'infini où *tout* est poussé. »

[2] D'abord : sans espérance.

ÉDITIONS.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout; *il est* infiniment éloigné des deux extrêmes, *et son être n'est pas moins distant* du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature (cette phrase ne vient dans le Msc. que 3 pages plus bas); *et tout ce qu'elle peut faire est* d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel *d'en* connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui *peut suivre* ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend : *nul* autre ne le peut faire.

(Ici, grande lacune dans l'édition de Port-Royal. C'est Desmolets qui a publié le passage suivant :)

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connoître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet; car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature, ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches; car, qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car, qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers?

ÉDITIONS.

hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle [1].

[2] C'est une chose étrange qu'ils *aient* voulu comprendre les principes des choses et arriver jusqu'à connoître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet [3]. *Or* il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature.

[4] Quand on est instruit, on comprend que la nature, ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de *cette* double infinité. C'est ainsi que nous *croyons* que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches. (Lacune dans Desmolets, jusqu'à : « On voit d'une première vue que l'auteur.. » La fin du présent alinéa a été donnée par Condorcet, IV, 6.) Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la

[1] Cet alinéa n'a pas été reproduit par Bossut.

[2] Bossut, supplément, n° 8.

[3] Bossut, et d'après lui la plupart des éditeurs suppriment cette ligne : « par une présomption aussi infinie que leur objet. »

[4] Bossut, 1re part. VI, 24.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

Mais nous faisons[1] des derniers qui paroissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible; et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connoître toutes choses; je vais parler de tout, disoit Démocrite[2].

(Les pages 353 et 354 en blanc. P. 355. Titre répété : Disproportion de l'homme.)

[1] Peut-être Pascal avait-il voulu mettre *à l'égard* des d.?

[2] Pascal avait d'abord mis ici l'alinéa suivant qu'il a barré : « Mais outre que c'est peu d'en parler simplement, sans prouver et connoître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'en est qu'un trait indivisible. D'où il paroît combien est sot, vain et ignorant ce titre de quelques livres : *De omne scibili.* » — Le petit alinéa suivant, quoique reproduit par les éditions, est également barré dans le manuscrit.

ÉDITIONS.

multitude et la délicatesse de leurs principes ; car, qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers?

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des principes sans nombre, et chaque science de même. (Barré dans le msc.)

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible; les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où tous ont achoppé [1]; c'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : *des principes des choses*, *des principes de la philosophie*, et autres semblables, aussi fastueux en effet quoique moins en apparence que cet autre qui crève les yeux : *de omni scibili.*

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout; il la faut infi-

[1] D'abord : *se sont appliqués avec le succès qu'on peut voir.* Corrigé : « *qu'on sait.* »

ÉDITIONS.

(*Desmol. l. l.*)

On voit d'une première vue que l'arithmétique fournit des principes sans nombre ; chaque science de même.

[1] L'infinité en petitesse est bien moins visible : les philosophes ont prétendu d'y arriver, et c'est là où tous ont *échoué* [2]. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : *Des principes des choses, Des principes de la philosophie,* et autres semblables aussi fastueux en effet, quoique moins [3] en apparence, que cet autre qui crève les yeux : *De omni scibili.*

(P.-R., ch. XXXI. *Pensées diverses* [4].)

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infi-

[1] Boss. : *Mais si* l'inf....
[2] Boss. : *choppé.*
[3] Boss. : *non.*
[4] Boss. 1, p. VI, 26.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

nie pour[1] l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu et en Dieu seulement.

Connoissons donc notre portée; nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connoissance des premiers principes qui naissent[2] du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature, borné en tous genres.

Cet état, qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit[3]; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et trop de briéveté du dis-

[1] D'abord : *en*.

[2] D'abord : *sortent*, puis *viennent*, enfin *naissent*.

[3] D'abord : *obscurcit*.

ÉDITIONS.

nie dans l'un et *dans* l'autre : et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu et en Dieu seulement.

(Cette phrase a été réunie dans P.-R. à un alinéa ci-dessus.)

(P.-R., suite du chap. XXII.)

Cet état, qui tient le milieu entre *les* extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et trop de briéveté

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

cours l'obscurcit; trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que, qui de zéro ôte quatre, reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent dans la musique, et trop de bienfaits irritent [1]; nous voulons avoir de quoi surpasser la dette [2]. *Beneficia eousque certa sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum anteverterint, pro gratia odium redditur.*

Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid; les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles; nous ne les sentons plus, nous les souffrons [3]. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche [4] l'esprit, trop et trop peu d'instruction. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient point [5], et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable; c'est ce qui nous

[1] D'abord : *nous rendent ingrats.*
[2] Effacé : *si elle nous passe, elle blesse.*
[3] D'abord : *nous les souffrons, nous ne les sentons pas.*
[4] D'abord : *gâte.*
[5] D'abord : p. nous *insensibles.*

ÉDITIONS.

obscurcissent *un* discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent.

Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; *trop et trop peu de nourriture troublent ses actions;* trop et trop peu d'instruction *l'abêtissent.* Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient *pas*, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui *resserre*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons [1] sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. (P. 356). Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et si nous le suivons il échappe à nos prises, il glisse, et fuit d'une fuite éternelle [2]. Rien ne s'arrête pour nous; c'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination : nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y [3] édifier une tour qui s'élève à l'infini; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté; notre raison est toujours déçue par l'inconstance [4] des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

[1] D'abord : *nous sommes.*
[2] Phrase raturée et travaillée.
[3] D'abord : *sur quoi nous puissions édifier.*
[4] D'abord : *les promesses.*

ÉDITIONS.

nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir *tout* et d'ignorer *tout* absolument. Nous *sommes* sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants *entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet* branle et échappe à nos prises : il *se dérobe* et fuit d'une fuite éternelle : *rien ne le peut arrêter*. C'est *notre condition* naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons *du* désir *d'approfondir tout*, et d'édifier une tour qui s'élève *jusqu'à* l'infini. Mais tout *notre édifice* craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

(Les 4 paragraphes suivants ont été publiés pour la première fois par Condorcet : IV, 6 [1].)

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté : notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. Rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

[1] Boss. 1, p. VI, 24.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un rien ait un peu plus d'intelligence des choses? s'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout? et la durée de notre vie n'est-elle pas également et infiniment éloignée de l'éternité, pour durer dix ans davantage?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'étudioit le premier, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il qu'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et

ÉDITIONS.

Cela étant bien compris je crois qu'on *s'en* tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous est échu, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que *l'homme* ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend *d'un* peu plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné *des extrêmes ? Et la durée de notre plus longue vie n'est-elle pas* infiniment éloignée de l'éternité ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

(P.-R., ch. XXXI, *Pensées diverses* [1]).

Si l'homme *commençoit par s'étudier lui-même*, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il *faire* qu'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont

[1] Boss. 1, p. VI, 26.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît; il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer; il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance[1].

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister.

Et pour connoître l'air savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc.

(Les pages 357 et 358 en blanc. Page 359.)

La flamme ne subsiste point sans l'air; donc pour connoître l'un il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître

[1] D'abord *sa perception;* puis *sa dépendance;* puis *son all.*

ÉDITIONS.

toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister.

Et pour connoître l'air il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air. Donc pour connoître l'un il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

le tout sans connoître particulièrement les parties[1].

L'éternité des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature [par] comparaison au changement continuel qui se passe en nous, doit faire le même effet.

Et ce qui achève notre impuissance à connoître les choses, est qu'elles sont simples en elles-mêmes et que nous sommes composés[2] de deux natures opposées et de divers genre, d'âme et de corps; car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendroit que nous serions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si incon-

[1] D'abord : « Je tiens impossible *d'en connoître aucune sans connoître toutes les autres, c'est-à-dire impossible purement et absolument.* »

[2] D'abord : « *Et ce qui achève notre impuissance est la simplicité des choses comparées avec notre état double et composé. Il y a des absurdités invincibles à combattre ce point. Il est aussi absurde qu'impie de nier que l'homme est composé de deux parties de différente nature, d'âme et de corps ; cela nous rend impuissants à connoître toutes choses. Ou si on nie cette composition et qu'on prétende que nous sommes tout corporels, je laisse à juger combien la matière est incapable de connoître la matière ; rien n'est plus impossible que cela.* »

ÉDITIONS.

tout sans connoître particulièrement[1] les parties.

Et ce qui achève notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendroit que nous *fussions* simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la

[1] Boss. : *en détail.*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

cevable que de dire que la matière se connoît soi-même; il ne nous est pas possible de connoître comment elle se connoîtroit.

Et ainsi si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connoître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connoître parfaitement les choses simples [1], spirituelles et corporelles.

(P. 360.)

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement; car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits; et en parlant des esprits ils les considèrent comme en un lieu et

[1] Pascal avait mis d'abord : « . . . . . *les choses simples*, car comment connoîtrions-nous distinctement la matière, puisque notre suppôt qui agit en cette connoissance est en partie spirituel? Et comment connoîtrions-nous nettement les substances spirituelles, ayant un corps qui nous aggrave et nous abaisse vers la terre? »

ÉDITIONS.

connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière *se puisse connoître* soi-même.

C'est cette composition d'esprit de corps qui a fait que presque tous les philosophes *ont* confondu les idées des choses et *attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits et aux esprits ce qui n'appartient qu'aux corps.* Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-371.

leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses purement, nous les teignons de nos qualités, et empreignons (de) notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit ; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est.*

Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connoître la nature. Elle est infinie en deux manières, il est fini et limité ; elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel ; les choses en particulier se

ÉDITIONS.

un lieu et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont *des* choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées des choses *en nous*, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. Car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comm*ent* un corps peut être uni avec un esprit ; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *modus quo corporibus adheret spiritus comprehendi ab hominibus non potest ; et hoc tamen homo est.*

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE PASCAL, P. 347-361.

corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant; elles ont leur principe et leur fin, il ne connoît ni l'un ni l'autre; elles sont simples et il est composé de deux natures différentes. Et pour consommer la preuve de notre foiblesse, je finirai par cette réflexion sur l'état de notre nature. (Barré dans le Msc.)

Enfin pour consommer la preuve de notre foiblesse, je finirai par ces deux considérations. (Barré.)

(Fin de la p. 360.)

N° 2.

LETTRE DE PASCAL,

En son nom et au nom de sa sœur Jacqueline,

A M. ET MME PÉRIER, SUR LA MORT DE LEUR PÈRE, ÉTIENNE PASCAL.

(Msc. de l'Oratoire, 160, n° 16, avec cette remarque : « *Copié sur l'original, daté du* 17 *octobre* 1651, *de la main de M. Pascal.* » — Mémoires inédits de Marguerite Périer, p. 308, même date et avec cette même remarque : *transcrit sur l'original.*)

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun, et que la lettre que nous avons commencée vous a donné quelque

EDITIONS.

---

consolation par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction, je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner, et de me renouveler de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce, et qui nous ont été nouvellement données par nos amis en cette occasion.

Je ne scay plus par où finissoit la première lettre. Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'étoit pas finie. Il me semble seulement qu'elle contenoit en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et la maladie que je voudrois vous répéter icy, tant je

les ay gravées dans le cœur et tant elles portent de consolation, si vous ne les pouviez voir vous-même dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devoit pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité.

Je ne vous parlerai donc icy que de la conséquence que j'en tire, qui est que sa fin est si chrétienne, si heureuse et si sainte et si souhaitable, qu'ôté les personnes intéressées [1] par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive resjouir.

Sur ce grand fondement je vous commenceray ce que j'ai à vous dire par un discours bien consolatif [2] à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur.

[3] C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas

[1] Mémoires de Marguerite Périer : la conséquence que j'en tire, qui est *qu'ôtés ceux qui sont intéressés par....*

[2] Oratoire : bien *consolant.*

[3] Ces quatre premiers paragraphes ont été omis par Port-Royal (ch. XXX, *Pensées sur la mort*), et la première phrase du cinquième est ainsi modifiée et arrangée pour former le commencement de tout le chapitre : *Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection ou par quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé, mais nous la devons chercher en Dieu seul.*

dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux, mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine [1], il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine pour trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte et que nous envisagions cet événement [2], non pas comme un effet du hasard, non pas [3] comme une nécessité fatale de la nature, non pas [4] comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme, car Dieu n'a pas abandonné ses eslus au caprice et au hasard [5], mais comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu [6], d'un arrest de sa providence conçu de toute éternité [7] pour être exécuté dans

[1] Mém. de Mlle. Périer « *le souverain.* »

[2] P.-Royal : *et que nous considérions cette mort qui nous afflige.*

[3] P.-R. : *ni.*

[4] P.-R. : *ni.*

[5] P.-R. : *au caprice du hasard.*

[6] P.-R. omet ces mots : *utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu.*

[7] P.-R. omet : *conçu de toute éternité*, et garde *pour être exé-*

la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière [1]; et enfin tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent [2] et préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grâce nous considérons cet accident non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime de la volonté de Dieu [3], dans la justice de son arrest, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans quoi il ne fût pas arrivé, par qui seul [4] il est arrivé et de la manière dont il est arrivé, nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous révérerons [5] la sainteté de ses arrests; nous bénirons la conduite de la Providence, et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui et pour lui, la chose qu'il a voulu en nous et pour nous de toute éternité.

cutè dans la plènitude de son temps, membre de phrase qui ainsi isolé n'a plus de force.

[1] P.-R. omet fort mal à propos : *en telle année*, *en tel jour*, *en telle heure*, *en tel lieu*, *en telle manière*.

[2] Oratoire : *presçu*.

[3] P.-R. : *et dans la volontè même de Dieu*.

[4] P.-R. : *seule*, rapportant ce mot à la providence, tandis qu'il faut le rapporter à l'*ordre de sa providence*.

[5] P.-R. : *nous vènèrerons*..... expression moins juste parce qu'elle ne renferme pas au même degré l'idée de crainte jointe à celle de respect.

Considérons-la donc de la sorte et pratiquons cet enseignement que j'ay appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction [1], qu'il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Sénèque et Socrate n'ont rien de persuasif [2] en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier : ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme, et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles [3] qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est foible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles.

Il n'en est pas de même de J.-C.; il n'en est pas ainsi des livres canoniques. La vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché impo-

[1] P.-R. omet *considérons-la*, jusqu'à *il n'y a de consolation.*

[2] P.-R. : *n'ont rien qui nous puisse persuader et consoler dans ces occasions.*

[3] P.-R. : *si vains et peu solides.*

sée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché, qu'elle est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres sans laquelle les saints ne vivent point en ce monde. Nous sçavons que la vie des chrétiens est un sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort. Nous sçavons que J.-C. entrant au monde s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime, que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'eucharistie, et sa séance éternelle à la dextre [1] n'est qu'un seul et unique sacrifice [2]. Nous sçavons que ce qui est arrivé en J.-C. doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice, et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appellons mal que ce qui rend la victime de Dieu la victime du diable; mais appellons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu, et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cette considération, il faut recourir à la personne de J.-C.; car tout ce qui est dans les

[1] P.-R. : *à la droite de son père.*

[2] P.-R. : ne *sont* qu'un seul.

hommes est abominable [1]; et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur J.-C., les hommes aussi ne devroient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par J.-C. Car [2] si nous ne passons par ce milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en J.-C., nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en J.-C., et non pas sans J.-C. Sans J.-C. elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature; en J.-C. elle est tout autre : elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en J.-C. jusqu'à la mort; et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances, et que [3], comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, osté [4] le péché, et pour être le modèle de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort et la

[1] P.-R. omet : *tout ce qui est dans les hommes est abominable.* Car comme Dieu...

[2] P.-R. omet *car*, et fait de ce qui suit un paragraphe à part.

[3] P.-R. omet *que*.

[4] P.-R. : *excepté* le péché.

mort de J.-C., il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que, dans les sacrifices, la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement [1]. Il est vrai qu'il y a une autre partie, après la mort de l'hostie, sous laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice; c'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus suavitatem* [2], *et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice;* c'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation ; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature que de la créature vers Dieu, et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en J.-C. En entrant au monde il s'est offert : *Obtulit se-*

[1] P.-R. : *essentiellement.*

[2] Pascal, qui citait probablement de mémoire, comme on fait en écrivant une lettre, ne cite pas toujours avec une parfaite rigueur, et jamais il ne marque l'endroit de l'Ecriture qu'il cite. P.-R. rétablit le texte vrai et en indique la place : *odorem suavitatis* (Gen. VIII, 21).

metipsum per Spiritum Sanctum. Ingrediens mundum dixit : hostiam noluisti, tunc dixi : ecce venio, in capite, etc. *Il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde il a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables, mais tu m'as donné un corps. Lors j'ay dit, voici que je viens, pour faire, ô Dieu! ta volonté; et ta loi est dans le milieu de mon cœur*[1]. Voilà son oblation : la sanctification a été immédiate de son oblation[2]. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accomply par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances pour entrer en sa gloire, et quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvoit sauver de la mort, il a été exaucé pour sa révérence*[3]. Et Dieu l'a ressuscité, et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brusler et consumer son corps et le

[1] P.-R. achève les citations et change la traduction naïve et vigoureuse de Pascal : *vous*, au lieu de *tu* : *Me voici ; je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté...* etc.

[2] P.-R. : *a suivi immédiatement son oblation.*

[3] P.-R. marque les endroits de l'Écriture et change la traduction : *ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui le pouvoit tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son père.* Remarquons que c'est la traduction de Sacy que ces Messieurs ont substituée ordinairement à celle de Pascal.

faire vivre spirituel [1] de la vie de la gloire. C'est ce que J.-C. a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de J.-C., et consommé mesme en son corps par sa résurrection où l'image de la chair du péché a été absorbée par sa gloire; J.-C. avoit tout achevé de sa part : il restoit [2] que le sacrifice fût accepté de Dieu, que, comme la fumée s'élevoit et portoit l'odeur au trosne de Dieu, aussi J.-C. fût en cet état d'immolation parfaite, offert, porté et receu au throne de Dieu même; et c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté et par sa propre force et par la force de son Saint-Esprit qui l'environnoit de toutes parts; il a été enlevé, comme la fumée des victimes, figure de J.-C. [3], étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, figure du Saint-Esprit [4]; et les actes des apostres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été acceptable à Dieu, receu dans le sein

[1] P.-R. omet *spirituel.*

[2] P.-R. : *et il ne restoit plus sinon que.*

[3] P.-R. : *qui est la figure de J.-C.*

[4] P.-R. : *qui est la figure du S.-E.* Ces deux *qui*, inutiles en eux-mêmes, ajoutés à celui de la phrase intermédiaire : *porté en haut par l'air* QUI *la soutenoit*, composent une phrase entière très-peu harmonieuse.

de Dieu où il brusle de la gloire dans les siècles des siècles [1].

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur : considérons-les en nous maintenant. Dès le moment [2] que nous entrons dans l'église, qui est le monde des fidèles et particulièrement des élus, où J.-C. entra dès le moment de son incarnation, par un privilége spécial [3] au fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie et s'accomplit à la mort, dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation et est receue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas [4] comme les payens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père [5] au moment de sa mort : nous l'avons perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'église par le baptême. Dès lors il étoit à Dieu;

[1] P.-R. : *que ce saint sacrifice accompli en terre a été accompli et receu dans le sein de Dieu.*

[2] Pour éviter cette répétition : *dès le moment que nous entrons dans l'Eglise* et *dès le moment de son incarnation*, P.-R. met *lorsque nous entrons...*

[3] P.-R. : *particulier au fils.*

[4] P.-R. : *ne nous affligeons donc pas de la mort des fidèles...* Dans tout ce qui suit P.-R. applique aux fidèles en général tout ce qui dans Pascal se rapporte particulièrement à son père.

[5] P.-R. . nous ne *les* avons pas perdus.

sa vie étoit vouée à Dieu; ses actions ne regardoient le monde que pour Dieu; dans sa mort il s'est totalement détaché de ses péchés, et c'est en ce moment qu'il a été receu de Dieu et que son sacrifice a receu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avoit voué, il a achevé l'œuvre que Dieu luy avoit donnée à faire, il a accompli la seule chose pour laquelle il étoit créé. La volonté de Dieu est accomplie en luy et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uny, et étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentiments de la nature corrompue et déçue, qui n'a que des fausses images, et qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile [1] nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des payens, mais comme des chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse le figure [2] de la sorte, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car

[1] P.-R. : *la vérité de l'Évangile.*

[2] Bossut : *nous le représente.*

nous sçavons que les corps des saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet esprit qui réside en eux pour cet effet. [1] C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts ; et c'est sur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on sçavoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume, non pas pour ce que [2] ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus un homme [3] comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère [4], mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant, et corrigeons ainsi, par l'at-

[1] Mémoires de mademoiselle Perrier, et P.-R. : pour cet effet. *C'est le sentiment des pères.* C'est pour cette r..... Addition inutile.

[2] P.-R. : *non pas qu'elle croie que ces corps...*

[3] P.-R. : *ne considérons plus les fidèles qui sont morts en la grâce de Dieu comme ayant cessé de vivre.*

[4] Pour : *quelque chose que* la nature suggère. Faute d'entendre cette locution, P.-R. a mis : *quoique la nature* LE *suggère.*

tention à ces vérités, ces sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous mesmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très-grands et très-savants personnages. La vérité qui ouvre ce mystère est que [1] Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même, mais avec cette loy que l'amour pour Dieu seroit infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même, et que l'amour pour soi-même seroit fini et rapportant [2] à Dieu.

L'homme en cet état non-seulement s'aimoit sans péché, mais ne pouvoit pas ne point s'aimer sans péché.

Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vuide que l'amour de

[1] P.-R. omet tout le commencement de ce paragraphe, depuis *pour dompter*, jusqu'à *Dieu a créé l'homme.*

[2] Bossut avertit qu'il faut ici sous-entendre *se*. Entendez : *ayant rapport à Dieu.*

Dieu a quitté [1]; et ainsi il s'est aimé seul et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour-propre. Il étoit naturel à Adam et juste à son innocence; mais il est devenu criminel et immodéré en suitte de son péché.

Voilà la source de cet amour et la cause de sa défectuosité et de son excès. Il en est de même du désir de dominer, de la paresse et des autres [2]: l'application en est aisée. Venons à notre seul sujet [3]. L'horreur de la mort étoit naturelle [4] à Adam innocent, parce que sa vie étant très-agréable à Dieu, elle devoit être agréable à l'homme; et la mort étoit horrible lorsqu'elle finissoit une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement [5] ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néan-

[1] Bossut a pris je ne sais où *a laissé*.

[2] Bossut a ajouté: et des autres *vices*.

[3] P.-R. : *l'application en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur étoit...*

[4] P.-R. : « étoit naturelle et *juste dans* Adam innocent. » Il n'est pas encore ici question de ce qu'il y a de juste ou d'injuste, mais de ce qu'il y a de naturel, d'agréable ou d'horrible dans la mort.

[5] P.-R. omet *horrible*.

moins demeuré, et l'horreur de la mort étant restée pareille [1], ce qui était juste en Adam est injuste et criminel [2] en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort et la cause de sa défectuosité : éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi.

L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence ; la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure [3]. Il étoit juste de la haïr quand elle séparoit une âme sainte d'un corps saint ; mais il est juste de l'aimer quand elle sépare une âme sainte d'un corps impur. Il étoit juste de la fuir quand elle rompoit la paix entre l'âme et le corps, mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin, quand elle affligeoit un corps innocent, quand elle ostoit au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparoit de l'âme un corps soumis et coopé-

[1] Les manuscrits et l'édition de 1669 donnent *pareille*. Bossut a mis : *la même*, que les éditions subséquentes ont reproduit.

[2] P.-R. omet *criminel*.

[3] P.-R. a très-mal à propos changé cette phrase : « L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est dans l'état d'innocence, *parce qu'elle n'eût pu entrer dans le paradis qu'en finissant une vie toute pure*. » Est-ce la mort qui n'eût pu entrer dans le paradis ? cela n'a pas de sens. On ne comprend pas ce qu'a voulu dire ici l'édition de 1669, et que toutes les éditions subséquentes aient reproduit cette phrase.

rateur à ses volontés, quand elle finissoit [1] tous les biens dont l'homme est capable, il étoit juste de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie impure, quand elle oste au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très-puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très-injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons receu de Dieu, mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné et non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente et que J.-C. même a eue pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que J.-C. a aimée et à n'appréhender que la mort que J.-C. a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu, mais non pas à craindre une mort contraire [2] qui, punissant un corps coupable et purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

[1] P.-R. : « quand *elle n'eût pu arriver* qu'en séparant... quand elle *eût* rempli... quand elle *eût* affligé... quand elle *eût* ôté... quand elle *eût* séparé... *eût* fini...

[2] P.-R. omet *contraire*, qui est indispensable.

C'est un grand principe [1] du christianisme que tout ce qui est arrivé à J.-C. doit se passer et dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien; que comme J.-C. a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle [2], est ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au ciel et sied à la droite du père; ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel et seoir à la dextre [3]. Toutes ces choses s'accomplissent en l'âme durant cette vie, mais non pas dans le corps.

L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême; l'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême [4]; l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne [5].

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps

[1] P.-R : c'est *un des grands* principes du christianisme.

[2] P.-R. omet ces mots : *est mort à cette vie mortelle.* Bossut les a rétablis, ainsi que les éditions qui sont venues après.

[3] P.-R. Toutes les éditions omettent *et seoir à la dextre.*

[4] P.-R. : *dans ces sacrements. Et enfin* l'âme.

[5] P.-R. et toutes les éditions d'après celle de 1669 : « *monte au ciel en menant une vie céleste, ce qui fait dire à saint Paul : Conversatio nostra in cœlis est.* Phil. III, 20. » Pascal n'a pas cité saint Paul, et on ne peut pas dire que l'âme monte au ciel en menant une vie céleste ; il aurait fallu dire qu'elle monte au ciel et y mène une vie céleste.

durant cette vie, mais mesmes choses s'y passent ensuite. Car à la mort le corps meurt à sa vie mortelle; au jugement il ressuscitera [1] à une nouvelle vie; après le jugement il montera au ciel et seoira à la droite [2].

Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire à l'heure [3] de la mort; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme et le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints; et saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie, au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

Voilà certainement quelle est notre créance et la foi que nous professons, et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations

[1] P.-R. : *ressuscite*.

[2] P.-R. : il montera au ciel *et y demeurera éternellement*.

[3] P.-R. : *après* la mort.

par mes petits efforts. Je n'entreprendrois pas de vous porter ce secours de mon propre; mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ay appris, je le fais avec assurance, en priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner l'accroissement; car, sans lui, nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes parolles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même[1].

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment : le coup est trop sensible; il seroit même insupportable sans un secours surnaturel[2]. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur[3], comme les anges, qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens, qui n'ont aucun sentiment de la grâce; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés, comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature; que nous disions, comme les apostres : Nous sommes persé-

[1] Tout ce paragraphe est omis dans P.-R. et dans toutes les éditions.

[2] Cette première phrase est omise dans les éditions.

[3] P.-R. : il n'est pas juste que nous soyons *sans ressentiment* et sans douleur *dans les afflictions et les accidents fâcheux qui nous arrivent* comme... Cette phrase languissante avec ses répétitions symétriques n'est assurément pas de Pascal.

cutés et nous bénissons[1]; afin que la grâce soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre père, sa volonté soit faite la nôtre, que sa grâce règne et domine sur la nature, et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu, et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de Jésus-Christ.

Ainsi, nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopère en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité, comme nous l'avons dit tantost[2]. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe qu'en cette rencontre nous avons tous les

[1] P.-R. omet ces mots : que nous disions, comme les apostres, nous sommes persécutés et nous bénissons.

[2] P.-R. omet : comme nous l'avons dit tantôt.

sujets possibles de bien espérer de son salut[1], il est certain que, si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir[2], nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devroit bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la seconde[3]. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joye.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il[4] ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur luy[5] que nous devons soigneusement nous employer.

La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines; mais j'ai appris d'un saint

[1] P.-R. : sur ce principe *que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort...*

[2] P.-R. : Le cours de *notre tristesse et de notre déplaisir.*

[3] P.-R. : Dieu a envoyé la première *à ceux que nous regrettons; nous espérons qu'il a* détourné la seconde. Bossut et toutes les éditions subséquentes : *mais* nous espérons.

[4] P.-R. : que *leurs âmes* ne languissent.

[5] P.-R : sur *eux.*

homme, dans notre affliction [1], qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leurs propres mérites, pour ceux auxquels ils ont donné suitte par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir, et consolons-nous en l'union de nos cœurs dans lesquels il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rende en quelque sorte sa présence, comme J.-C. se rend présent en l'assemblée de ses fidèles [2].

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble

[1] Ce saint homme est peut-être M. de Singlin. Le commencement de cette phrase est supprimé dans P.-R.

[2] Paragraphe entièrement supprimé.

qu'il me donne d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais; car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu pour nous, et que nous en devons faire une refusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portoit, pour nous aimer encore plus cordialement, s'il est possible[1].

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions; et sur cette espérance, je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi, mais je ne laisserai pas de le faire : c'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions pas à manquer pour la nôtre par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence[2].

C'est moi qui y suis le plus intéressé : si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serois perdu; et quoique je croye en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sçai qu'il m'auroit été encore nécessaire dix ans et utile toute ma vie[3].

Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière,

[1] Tout ce beau paragraphe est également supprimé.

[2] Paragraphe également supprimé.

[3] Paragraphe également supprimé.

sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut. Quelque étrange que cela paroisse, je croy qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paroissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joye si nous lui en remettons la conduite [1].

Nous connoissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui [2] ont été cause ou occasion de tant de misère, qu'il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés [3].

[4] L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suitte des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas pour des prévoyances indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam : le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est

[1] Paragraphe également supprimé.

[2] Ellipse très-forte, mais très-claire, pour dire : morts détournées qui ont été cause...

[3] Paragraphe également supprimé.

[4] Ici recommence l'édition de 1669.

la partie concupiscible, et l'Adam est la raison. La nature nous tente continuellement; l'appétit concupiscible désire souvent; mais le péché n'est pas achevé si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher; mais prions Dieu que la grâce fortifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux, et que J.-C. en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. *Amen*[1].

N° 3.

A MADEMOISELLE DE ROANNEZ.

(Oratoire, n° 160 (3e et 4e cahiers), avec ce titre : *Extraits de quelques lettres de M. Pascal ou plutôt de M. de Saint-Cyran.* — Mémoires de Marguerite Périer, p. 26, avec ce titre : *Extrait de quelques lettres de M. Pascal à mademoiselle de Roannès.*)

Ire LETTRE.

Pour répondre à tous vos articles, et bien écrire malgré mon peu de tems.

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de

[1] P.-R. supprime *Amen*.

M. de Laval et les Méditations sur la grâce. J'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaitte.

Je mande le détail de cette condamnation qui vous avoit effrayée; cela n'est rien du tout, Dieu mercy; et c'est un miracle de ce qu'on ne [1] fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui mérittent que Dieu ne l'abandonne pas et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendüe si indigne; et il est assuré que vous servez l'Église par vos prières, si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'est l'Église qui mérite avec J.-C., qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité; et ce sont ensuitte ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées [2]. Je loüe de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape [3]. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps; quiconque se sépare de l'un ou l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à J.-C. Je

[1] Mém. de mademoiselle Perrier : *n'y*.

[2] Port-Royal et les éditions subséquentes donnent cette pensée, depuis, *c'est l'Eglise qui mérite avec J.-C.*, jusqu'à *la mère qui les a délivrées*. Au lieu de : *dans la vérité*, Port-Royal : dans *la véritable religion*.

[3] P.-R. : omet cette phrase.

ne sçai s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que le sont ceux que vous appellez nôtres [1]. Nous sçavons que toutes les vertus, le martire, les austéritez et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église qui est le pape. Je ne me sépareray jamais de sa communion; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi je serois perdu pour jamais. Je vous fais une espèce de profession de foy, et je ne scay pourquoy, mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas [2].

M. Du Gas m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joye qu'on en peut avoir. Il ne sçait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et neantmoins je vous avoüe qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâces que l'Écriture compare à un fleuve et à la lumière que le soleil envoye incessamment hors de soy et qui est toujours nou-

[1] Mémoires de mademoiselle Perrier : *notés*. P.-R. omet cette phrase.

[2] P.-R. omet toute cette fin : *je ne me sèpareraijamais*, etc.

velle, en sorte que s'il cessoit un instant d'en envoyer, toutes celles qu'on auroit reçues disparoîtroient, et on resteroit dans l'obscurité. Il m'a dit qu'il avoit commencé à vous répondre et qu'il le transcriroit pour le rendre plus lisible, et qu'en même tems il l'étendroit : mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre. Cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir et du désir qu'il avoit d'en avoir pour vous [1].

Je prends part à la joye que vous donnera l'affaire des religieuses ; car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église : vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cens ans qu'elle gémit pour vous ; il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque J.-C. n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous [2].

IIe LETTRE.

Il me semble que vous prenez assez de part au

[1] P.-R. a omis tout ce paragraphe.

[2] Paragraphe omis. — Ainsi en tout P.-R. a tiré de cette première lettre les deux § 6 et 7 du chapitre XXVIII (*Pensées chrétiennes*), et Bossut a fondu ces deux paragraphes dans le § 13 de l'article XVII.

miracle pour vous mander que la vérification en est achevée par l'Église [1], comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire. Il y a [2] si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroître [3] par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude. Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire, et s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi : mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable à la vüe des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vüe des hommes [4]. Il est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusqu'à l'incarnation; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est

[1] Ceci donne à peu près la date de cette lettre et la met à la fin d'octobre ou au commencement de novembre 1656.

[2] Le *Recueil* d'Utrecht a imprimé cette lettre en commençant à ces mots : *Il y a si peu de personnes*, jusqu'à la fin. P.-R. a fait de cette lettre le § 18 du chapitre XVII.

[3] Le *Recueil*, qui atténue aussi le style de Pascal : *se fasse connoître.*

[4] Le *Recueil* omet ces mots : *loin de la vue des hommes.*

encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit bien plus reconnoissable quand il étoit invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusques à son dernier avénement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont [1] les espèces de l'Eucharistie. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une *manne cachée;* et je crois qu'Isaïe le voyoit en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie: *véritablement tu* [2] *es un Dieu caché.* C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidelles qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques [3] l'ont connu à travers son humanité et adorent J.-C. Dieu et homme; mais de le reconnoître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques: il n'y a que nous que Dieu éclaire jusques-là [4].

[1] P.-R : *savoir, sous* les esp.

[2] Bossut : *vous êtes.*

[3] P.-R. *Beaucoup de* chrétiens h.

[4] P.-R. : *Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à le reconnoître sous les espèces du pain et du vin.*

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'esprit de Dieu caché encore dans l'Ecriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les Juifs s'arrêtant à l'un ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher; de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur; et comme les Juifs voyant un homme parfait en Jésus-Christ n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe; et de même enfin que les hérétiques voyant les apparences parfaites de pain, ne pensent pas à y chercher une autre substance.

Toutes choses couvrent quelque mystère: toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les affections temporelles couvrent les biens spirituels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître et servir en tout, et rendons-lui des grâces infinies de ce que s'étant [1] caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

[1] Bossut : *étant* caché, au lieu de *s'étant* caché, leçon qui est évidemment la bonne, et amène *s'est* découvert.

IIIe LETTRE [1].

Je ne scai comment vous aurez receu la perte de vos lettres. Je voudrois bien que vous l'eussiez prise comme il faut. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais [2] par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la notre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront : on a déjà apporté celle du 5; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. Du Gas l'est davantage, néantmoins cela me fait espérer de r'avoir l'autre.

Je ne scai pourquoi vous vous plaignez de ce

[1] P.-R. a tiré de cette lettre deux pensées : l'une qui est le § 10, l'autre le § 11 du chapitre XXVIII. Bossut a réuni la première à une autre pensée sur les saints, et de ces deux il a fait le § 14 de l'article XVII. Le second est le § 15. Bossut a dû avoir sous les yeux cette lettre, puisqu'il en a extrait une pensée qu'il a insérée dans son supplément, page 542.

[2] P.-R. : *Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais*, jusqu'à *pleine de malice et d'erreur.*

que je n'avois rien écrit pour vous; je ne vous sépare point vous deux [1], et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres et encore celle-cy vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrois être infaillible dans mes jugements; vous ne seriez pas mal si cela étoit, car je suis bien content de vous; mais mon jugement n'est rien; je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez du bon cordelier persécuté et de ce que fait le *. Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le votre m'est tout-à-fait nouveau. C'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ [2] a donné dans l'Evangile cette marque pour connoître [3] ceux qui ont la foi qui est qu'ils parleront un langage nouveau. Et en effet le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Ce que vous dites des peines où vous vous êtes trouvée seule et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N. sera bien aise de sçavoir, quand

[1] Probablement son frère, le duc de R., et elle.

[2] P.-R. : *Jésus-Christ a donné dans l'Evangile cette marque*, jusqu'à la fin de l'alinéa : *l'esprit nouveau de la charité*, en retranchant *Ce que vous dites des jours*... etc.

[3] P.-R. : *reconnoître*.

je les luy feray voir et ma sœur aussi. Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans-cesse renouveler; car cette nouveauté [1] qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour, et il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité où l'on chantera sans-cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de Laudes [2], c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit point; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle [3], parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple.

[1] P.-R. : *ces nouveautés*.

[2] P.-R.: dans *ses* Psaumes.

[3] Sa nièce Marguerite.

Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie [1] sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paroissent dans les personnes de piété, j'entre en [2] une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble [3] que je les vois déjà dans un de ces throsnes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec J.-C., selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes [4] personnes peuvent tomber et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de leur gloire et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avoit offerte, je ne puis souffrir cette pensée; et l'effroy que j'aurois de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les foibles créatures

[1] Bossut, p. 545; *fragment d'une lettre de Pascal : Les grâces que Dieu fait en cette vie*, jusqu'à la fin de la lettre.

[2] Bossut : *dans*.

[3] Bossut : *il me paroît que...*

[4] Bossut omet *mêmes*.

qu'il s'est acquises, et luy dire[1], pour les deux personnes que vous scavez, ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé. Saint Paul se considéroit souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Je châtie mon corps de peur que moi-même, qui convertis tant de peuples, je ne devienne réprouvé[2]. » Je finis donc par ces paroles de Job : *J'ay toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir.* Et ailleurs : *Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte.*

IVe LETTRE[3].

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son bras quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin ; mais quand on commence à résister

[1] Bossut : *et lui dire avec saint Paul : Seigneur.*

[2] Bossut a fait la citation entière et substitué la traduction ordinaire : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois repoussé moi-même. » Il omet le reste de la lettre.

[3] P.-R. a fait de cette lettre le § 32 de l'art. XXVIII : *On ne se détache....*

et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence, et ce lien est notre propre corps qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que *depuis la venue de Jean-Baptiste*, c'est-à-dire depuis son avénement dans chaque fidèle, *le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent.* Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence, que Dieu seul peut faire surmonter. *Mais nous pouvons tout*, dit saint Léon, *avec celui sans lequel nous ne pouvons rien.* Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie, car il n'y a point ici de paix. *J.-C. est venu apporter le couteau et non pas la paix.* Mais néantmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que *la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu*, aussi on peut dire que cette guerre qui paroît dure aux hommes, est une paix devant Dieu; car c'est cette paix que J.-C. a aussi apportée. Elle ne sera néantmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néantmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celuy qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de bien que nous n'en pouvons ny demander ny

imaginer, comme dit saint Paul en l'Épître de la messe d'aujourd'hui [1].

Ve LETTRE [2].

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu mercy, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de J.-C. : *Il sera donné à ceux qui ont déjà*. Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement. J'essaye autant que je puis de ne m'affliger de rien [3] et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur; et je crois que c'est un devoir et qu'on pèche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péches sont péchés est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu; et ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons [4] en Dieu, il est visible,

[1] P.-R. omet : « *En l'Epître de la messe d'aujourd'hui,*

[2] P.-R, en a tiré deux pensées, § 33 : *Il faut tâcher de ne s'affliger de rien*, etc.; et § 34 : *Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée.*

[3] Ici commence l'extrait de P.-R. : *Il faut tâcher de ne s'affliger de rien.*

[4] Oratoire : *que nous* AVONS *en Dieu.*

ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce seroit un péché de ne s'y pas accommoder [1]. J'ay appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation parfaite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du + ne va guère bien. C'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvements de Dieu, de voir la persécution qui se prépare, non-seulement contre les personnes (ce seroit peu) mais contre la vérité. [2] Sans mentir, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature; et ainsi il permet de considérer que, comme un prince chassé de son propre pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidelles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujour-

[1] Ici finit le § 33 de P.-R.

[2] Ici commence l'autre pensée tirée de cette lettre. P.-R. : *Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu, en la défendant, lui est bien agréable.*

d'huy [1] la pureté de la religion et de la morale, qui est là fort combattue. Mais il y a cette différence entre les roys de la terre et le roy des roys que les princes ne rendent pas leurs sujets fidelles, mais qu'ils les trouvent tels ; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidelles [2] et qu'il les rend fidelles quand ils le sont : de sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne [3] à ceux qui demeurent dans leur obéissance [4], il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu, lui sont [5] eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore et qu'il ait pitié et de nous et de l'Église entière hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part au + persécuté dont vous parlez. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie. Je le prie que nous en soyons bien et comme il faut, en esprit, en vérité et sincèrement.

[1] P.-R. : *Ceux qui défendent la pureté de la religion quand elle est combattue.*

[2] P.-R. : *infidèles sans la grâce.*

[3] P.-R. : *Témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation.*

[4] P.-R. : *Dans le devoir et dans leur obéissance.*

[5] P.-R. : *Lui* EN *sont.* Ici finit le § 34.

VIe LETTRE.

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de +, il y en a déjà assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre les maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parents ou amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a fait. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image; celui-là seul est solide et réel, et néantmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Car ce ne sont [1] ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. Saint Paul a dit que *ceux qui entreront* dans la bonne voie trouveront des *troubles et des inquiétudes en grand* nombre; cela doit consoler ceux qui en sentent, puisqu'étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont

[1] Ici commence l'extrait de P.-R. § 35 : *Ce ne sont ni...* etc.

dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisir, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de mesme que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitens du diable* selon la parole de Tertullien, de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de J.-C., si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien : *Il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse; on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours*, dit saint Paul, *rendez grâces toujours*, *réjouissez-vous toujours*. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le[1] trésor dans un champ en a une telle joye, que cette joye, selon J.-C., lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joye *que le monde ne peut ny donner ny ôter*,

[1] P.-R. : *un* tr.

dit J.-C. même. Les bienheureux ont cette joye sans aucune tristesse[1]; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joye; et les chrétiens ont cette joye mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joye qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joye [2], et selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. *Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance*, dit l'Écriture, jusqu'à ce que la promesse que J.-C. nous a faite de rendre sa joye pleine en nous, soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfac-

[1] P.-R. change l'ordre et le progrès des phrases de Pascal : « Pour l'acheter. *Les gens du monde ont leur tristesse, mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit J.-C. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse; et les chrètiens...*

[2] P.-R. gâte cette belle phrase en la mutilant : « *Et ainsi nous devons travailler sans relâche à nous conserver cette crainte qui conserve et modère notre joie.*

tions qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient; et s'il y a quelque tristesse meslée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient et non de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Ostons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

VIIe LETTRE.

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout; car si elle ne réussissoit pas, j'en craindrois cette mauvaise tristesse, dont saint Paul dit qu'*elle donne la mort,* au lieu qu'*il y en a une autre qui donne la vie.*

Il est certain que cette affaire là étoit épineuse, et que si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité, si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il[1] doit croire

[1] Les deux Msc. *il.* Les Mémoires de M. P. donnent au-dessus cette correction : *cette personne.*

que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissoit mal, il ne devroit pas en tomber dans l'abattement, par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire. Aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéterois là-dessus ce que j'ay autrefois rapporté de l'Écriture: *Quand vous êtes dans les biens souvenez-vous des maux que vous méritez, et quand vous êtes dans les maux, souvenez-vous des biens que vous espérez.* Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous scavez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état; j'ai bien de la douleur de ses peines et je voudrois bien l'en pouvoir soulager. Je la prie de ne point prévenir l'avenir et de se souvenir que, comme dit Notre Seigneur, *à chaque jour suffit sa malice.*

Le passé[1] ne nous doit point embarrasser puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes: mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent

[1] Ici commence l'extrait de P.-R. § 36.

est le seul temps qui est véritablement à nous et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées [1]. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense jamais à la vie présente et à l'instant où on vit, mais à celui où l'on vivra; de sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes; ce sont les bornes qu'il faut [2] garder et pour notre salut et pour notre repos [3]. Car en vérité les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolation : je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines, et pour cette personne et pour d'autres et pour moy; mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites. Je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir, auxquelles bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute

[1] P.R. : *rapportées*.

[2] Oratoire : qu'il *fait* garder· P.-R. : *nous fait* garder.

[3] Fin du § 36.

de scavoir bien connoître et étudier le présent qu'on fait l'entendu pour l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moy et non pas pour cette personne qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moy; mais je luy représente mon deffaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige [1] quelquefois mieux par la veüe du mal que par l'exemple du bien, et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

VIIIe LETTRE [1].

Je plains la personne que vous scavez, dans l'inquiétude où je sçai qu'elle est et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire. Cette peine temporelle garantiroit de l'éternelle par les mérites infinis de J.-C. qui la souffre et qui se la rend propre. C'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le

[1] P.-R. § 37 : *On se corrige etc.*

[2] P.-R. n'a rien tiré de cette lettre.

sien, sans cela il seroit insupportable. *Portez*, dit-il, *mon joug* sur vous. Ce n'est pas notre joug, c'est le sien; et aussi il le porte. *Sachez*, dit-il, *que mon joug est doux et léger*. Il n'est léger qu'à luy et à sa force divine. Je luy voudrois dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement, et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère qui ne veut pas l'abandonner; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux foibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : *Prenez courage*, *lâches et pusillanimes*, *voici votre rédempteur qui vient*. Et on dit aujourd'hui à vespres : « *Prenez de nouvelles forces et bannissez* « *désormais toute crainte : voici notre Dieu qui* « *arrive et vient pour nous secourir et nous* « *sauver.* »

IXe LETTRE.

Votre lettre m'a donné une extrême joye. Je vous avoue que je commençois à craindre ou au

moins à m'étonner. Je ne sçai ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez; mais je sçai qu'il faut qu'il en vienne. Je lisois tantôt le XIIIe chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. J.-C. y fait[1] un grand discours à ses apôtres sur son dernier avénement; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture. Et aussi je songeois que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion en nous. Et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint[2].

[1] P.-R. § 38 : *Dans le treizième chapitre de saint Marc, J.-C. fait un grand discours...*

[2] Ici finit le § 38. Après le mot *peint*, P.-R. a mis *etc.*, comme pour marquer un retranchement; en effet tout le milieu de cette lettre est retranché, et l'extrait ne recommence qu'à l'endroit où il est question des reliques.

Mais cette parole est étonnante : *Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit.* Il me semble que cela prédit parfaitement le tems où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devroit pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce tems, c'est-à-dire à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent. La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet, qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulteroit point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrois lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs; et, en effet, il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continuel.

J'envoye à ce dessein des prières qu'on m'a demandées; c'est à trois heures après midy. Il s'est fait un miracle, depuis votre départ, à une religieuse de Pontoise, qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de teste extraordinaire

par une dévotion à la sainte Épine. Je vous en manderai un jour davantage; mais je vous diray sur cela un beau mot de saint Augustin et bien consolatif pour de certaines personnes : c'est qu'il dit que ceux-là voyent véritablement les miracles auxquels les miracles profitent; car on ne les voit pas si on n'en profite pas.

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait. Je ne sçavois ce que ce pouvoit être; car je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne luy avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devois. C'est une vérité[1] que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement en[2] la résurrection; et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, et non pas même dans le sépulchre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine; car les fruits du péché n'y sont pas toujours, et cette malheureuse racine, qui en est insépara-

[1] P.-R. : § 39 : Le Saint-Esprit repose...

[2] P.-R. : *dans.*

ble pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable[1]. Mais il n'est pas nécessaire de vous dire ce que vous sçavez si bien : il vaudroit mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez; mais elles ne le croiroient pas.

N° 4.

NOUVEAUX FRAGMENTS DE LA 19e PROVINCIALE AU PÈRE ANNAT, JÉSUITE.

(Les mémoires de mademoiselle Perrier contiennent le fragment de la 19e provinciale au Père Annat, trouvé par Bossut parmi les papiers de Pascal, et publié pour la première fois dans l'édition de 1779. De plus, ces Mémoires font connaître diverses phrases qui étaient aux marges de ce fragment; et une de nos copies, celles qui renferme plusieurs pièces relatives à Pascal, figure ces phrases telles qu'elles étaient aux marges de l'original. Les voici dans l'ordre où les mettent les Mémoires de mademoiselle Perrier, p. 37.)

« C'est donc là, mon père, ce que vous appelez le sens de Jansénius ; c'est donc cela que vous faites entendre au pape et aux évêques.

[1] Fin de la citation.

« Si les Jésuites étoient corrompus, et qu'il fût vray que nous fussions seuls, à plus forte raison devrions-nous demeurer.

« Quod bellum firmavit, pax ficta non aufferat.

« Neque benedictione, neque maledictione movetur, sicut angelus Domini.

« On attaque la plus grande des vérités chrétiennes, qui est l'amour de la vérité.

« Si la signature signifie cela, qu'on souffre que nous l'expliquions, afin qu'il n'y ait point d'équivoque; car il faut demeurer d'accord que signer demande un consentement [1].

« On n'est pas coupable de ne pas croire, et on seroit coupable de jurer sans croire.

« Mais vous pouvez vous être trompé?—Je jure que je crois que je puis m'être trompé; mais je ne jure pas que je crois que je me suis trompé.

« Si le rapporteur ne signoit pas, l'arrêt seroit invalide; si la bulle n'étoit pas signée, elle seroit véritable : ce n'est donc pas...

« Cela avec Escobar les met au haut bout; mais ils ne le prennent pas ainsi, en témoignant le déplaisir de se voir entre Dieu et le pape.

« Je suis fâché de vous dire tout; mais je ne vous fais qu'un récit. »

[1] La copie : « Demeurer d'accord que plusieurs croyent que signer marque consentement. »

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE PASCAL.

(Bossut a le premier publié un fragment d'une lettre de Pascal commençant par ces mots : « Nous usons mal, au moins en ce qui m'en paroît, de l'avantage...» sans dire où il a pris ce fragment. Nous le trouvons dans les Mémoires de mademoiselle Perrier, avec un début qui semble indiquer que cette lettre est adressée à M. Perrier, lequel avait aussi des querelles avec les jésuites de Clermont.)

« Vous me faites plaisir de me mander tout le détail de vos fronderies, et principalement puisque vous y êtes intéressé; car je m'imagine que vous n'imitez pas nos frondeurs de ce pays-ci[1], qui usent si mal, au moins en ce qui m'en paroît, de l'avantage que Dieu[2] leur offre de souffrir quelque chose pour l'établissement de ses vérités. Car, quand ce seroit pour l'établissement de leurs[3] vérités, ils[4] n'agiroient pas autrement; et il semble qu'ils ignorent[5] que la même Providence qui a inspiré les lumières aux uns, les refuse aux autres; et il semble qu'en travaillant à les persuader, ils ser-

[1] Probablement les jansénistes qui, selon Pascal, fléchissaient dans l'affaire du formulaire.

[2] Ici commence le fragment publié par Bossut : *Nous usons mal, au moins en ce qui m'en paroît, de l'avantage,* etc.

[3] B. : *nos.*

[4] B. : *nous n'agirions.*

[5] B. : *nous paroissons ignorer.*

vent[1] un autre Dieu que celui qui permet que des obstacles s'opposent à leurs progrès. Ils croyent[2] rendre service à Dieu en murmurant contre les empêchements, comme s'il étoit une autre puissance qui excitât leur[3] piété, et une autre qui donnât vigueur à ceux qui s'y opposent.

C'est ce qui fait l'esprit propre. Quand nous voulons, par notre propre mouvement, que quelque chose réussisse, nous nous irritons contre les obstacles, parce que nous sentons dans ces empêchements ce que le motif qui nous fait agir n'y a pas mis, et nous y trouvons des choses que l'esprit propre qui nous fait agir n'y a pas formées.

Mais quand Dieu fait agir véritablement, nous ne sentons jamais rien au dehors qui ne vienne du même principe qui nous fait agir; il n'y a pas d'opposition au motif qui nous presse; le même moteur qui nous porte à agir, en porte d'autres à nous résister, au moins il le permet; de sorte que comme nous n'y trouvons pas de différence et que ce n'est pas notre esprit qui combat les événements étrangers, mais un même esprit qui produit le bien et qui permet le mal, cette uniformité ne

[1] B. : *nous servions.*

[2] B. . *nous croyons.*

[3] B. : *notre.*

trouble point la paix d'une [1] âme, et est une des meilleures marques qu'on agit par l'esprit de Dieu, puisqu'il est bien plus certain que Dieu permet le mal, quelque grand qu'il soit, que non pas que Dieu fait le bien en nous (et non par quelque [2] motif secret), quelque grand qu'il nous paroisse; de sorte que [3] pour bien reconnoître si c'est Dieu qui nous fait agir, il vaut bien mieux s'examiner par nos comportements au dehors, que par nos motifs au dedans, puisque si nous n'examinons que le dedans, quoyque nous n'y trouvions que du bien, nous ne pouvons pas nous assurer que ce bien vienne véritablement de Dieu. Mais quand nous nous examinons au dehors, c'est-à-dire quand nous considérons si nous souffrons les empêchements extérieurs avec patience, cela signifie qu'il y a une uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos passions et celui qui permet les résistances à nos passions; et comme il est sans doute que c'est Dieu qui permet les unes, on a droit d'espérer humblement que c'est Dieu qui produit les autres.

Mais quoy! on agit comme si on avoit mission pour faire triompher la vérité, au lieu que, nous

[1] B. : *de l'âme.*

[2] B. : *quelque* AUTRE *motif.*

[3] B. : AINSI *pour b.*

n'avons mission que pour combattre pour elle. Le désir de vaincre est si naturel que quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre, et on croit rechercher la gloire de Dieu en cherchant en effet la sienne. Il me semble en effet que la manière dont nous supportons les empêchements en est la plus sûre marque ; car enfin, si nous ne voulons que l'ordre de Dieu, il est sans doute que nous souhaiterons autant le triomphe de sa justice que celui de sa miséricorde, et que, quand il n'y aura point de notre négligence, nous serons dans une égalité d'esprit, soit que la vérité soit connue, soit qu'elle soit combattue, puisqu'en l'un la miséricorde de Dieu triomphe, et en l'autre sa justice.

Pater juste, mundus te non cognovit.

Père juste, le monde ne t'a pas connu.

Sur quoy saint Augustin dit que c'est un effet de sa justice qu'il ne soit point connu du monde. Prions et travaillons, et réjouissons-nous de tout, comme dit saint Paul.

Si vous m'aviez repris dans mes premières fautes, je n'aurois pas fait celle-cy, et je me serois modéré. Mais je n'effaceray pas non plus celle cy que

l'autre ; vous l'effacerez bien vous-même, si vous voulez ; je n'ay pu m'empêcher[1], tant je suis en colère contre ceux qui veulent absolument que l'on croye la vérité lorsqu'ils la démontrent, ce que J.-C. n'a pas fait en son humanité créée. C'est une moquerie[2], etc., etc.

N° 6.

LETTRE INÉDITE DE PASCAL.

(Mémoires de Marguerite Périer, p. 367, avec cette note ; *Elle paraît écrite à sa sœur Jacqueline*).

Ce 16 janvier 1648.

MA CHÈRE SOEUR,

« Nous avons reçu tes lettres. J'avois dessein de te faire réponse sur la première que tu m'écrivis il y a plus de quatre mois ; mais mon indisposition et quelques autres affaires m'empêchèrent de l'achever. Depuis ce temps-là je n'ai pas été en état de t'écrire, soit à cause de mon mal, soit manque de loisir, ou pour quelque autre raison. J'ay peu

[1] B. : *m'en* empêcher.

[2] B. : c'est une moquerie, *et c'est*, *ce me semble*, *traiter*, etc. Au bas de cette lettre, dans le recueil de Marguerite Périer sont ces mots : *copié sur l'original : la dernière feuille est perdue.*

d'heures de loisir et de santé tout ensemble; j'essayerai néanmoins d'achever celle-là sans me forcer; je ne sçais si elle sera longue ou courte : mon principal dessein est de t'y faire entendre le fait [1] des visites que tu sçais, où j'espérerois d'avoir de quoy te satisfaire et répondre à tes dernières lettres. Je ne puis commencer par autre chose que par le témoignage du plaisir qu'elles m'ont donné; j'en ai reçu des satisfactions si sensibles que je ne te les pourrois pas dire de bouche. Je te prie de croire qu'encore que je ne t'aie point écrit, il n'y a point d'heure que tu ne m'aies été présente, où je n'aye fait des souhaits pour la continuation des grands desseins que Dieu t'a inspirés [2]. J'ai ressenti de nouveaux accès de joye à toutes les lettres qui en portoient quelque témoignage, et j'ai été ravi d'en voir la continuation sans que tu eusses aucune nouvelle de notre part. Cela m'a fait juger qu'il y avoit un appui plus qu'humain, puisqu'il n'avoit pas besoin des moyens humains pour se maintenir. Je souhaiterois néanmoins d'y contribuer quelque chose; mais je n'ai aucune des parties qui sont nécessaires pour cet effet. Ma foiblesse est si grande que, si je l'entreprenois, je ferois plutôt une action de témérité que de cha-

[1] *Sic.*

[2] Allusion au dessein de Jacqueline de se faire religieuse.

rité, et j'aurois droit de craindre pour nous deux le malheur qui menace un aveugle conduit par un aveugle. J'en ai ressenti mon incapacité sans comparaison davantage, depuis les visites dont il est question; et bien loin d'en avoir rapporté assez de lumières pour d'autres, je n'en ai rapporté que de la confusion et du trouble pour moy, que Dieu seul peut calmer, et où je travailleray avec soin mais sans empressement et inquiétude, sachant bien que l'un et l'autre m'en éloigneroient. Je te dis que Dieu seul le[1] peut calmer, et que j'y travailleray, parce que je ne trouve que des occasions de le faire naître et de l'augmenter dans ceux dont j'en avois attendu la dissipation; de sorte que, me voyant réduit à moi seul, il ne me reste qu'à prier Dieu qu'il en bénisse le succès. J'aurois pour cela besoin de la communication de personnes savantes et de personnes désintéressées; les premiers sont ceux qui ne le feront pas : je ne cherche plus que les autres; et pour cela je souhaite infiniment de te voir, car les lettres sont longues, incommodes et presque inutiles en ces occasions : cependant je t'en écrirai peu de chose.

La première fois que je vis M. Rebours[2], je me

[1] *Sic. le* se rapporte à *trouble* qui est plus haut et bien loin.

[2] Un des confesseurs de Port-Royal. Voyez le *Nécrologe de Port-Royal*, page 333.

fis connoître à lui et j'en fus reçu avec autant de civilités que j'eusse pu souhaiter. Elles appartenoient toutes à Monsieur mon père, puisque je les reçus à sa considération. Ensuite des premiers compliments, je lui demandai permission de le revoir de temps en temps; il me l'accorda : ainsi je fus en liberté de le voir, de sorte que je ne compte pas cette première vue pour visite, puisqu'elle n'en fut que la permission. J'y fus à quelque temps de là, et entre autres discours, je lui dis, avec ma franchise et ma naïveté ordinaires, que nous avions vu leurs livres et ceux de leurs adversaires, que c'étoit assez pour lui faire entendre que nous étions de leurs sentiments. Il m'en témoigna quelque joye. Je lui dis ensuite que je pensois que l'on pouvoit, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent luy être contraires, et que le raisonnement bien conduit portoit à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. Ce furent mes propres termes où je ne crois pas qu'il y ait de quoy blesser la plus sévère modestie. Mais comme tu sçais que toutes les actions peuvent avoir deux sources, et que ce discours pouvoit procéder d'un principe de vanité et de confiance dans le raisonnement, ce soupçon, qui fut augmenté par la connoissance qu'il avoit de

mon étude de la géométrie, suffit pour lui faire trouver ce discours étrange, et il me le témoigna par une répartie si pleine d'humilité et de modestie qu'elle eût sans doute confondu l'orgueil qu'il vouloit réfuter. J'essayai néanmoins de lui faire connoître mon motif; mais ma justification accrut son doute, et il prit mes excuses pour une obstination. J'avoue que son discours étoit si beau que si j'eusse cru être en l'état qu'il se le figuroit, il m'en eût retiré; mais comme je ne pensois pas être dans cette maladie, je m'opposois au remède qu'il me présentoit; mais il le fortifioit d'autant plus que je semblois le fuir, parce qu'il prenoit mon refus pour endurcissement; et plus il s'efforçoit de continuer, plus mes remercîments lui témoignoient que je ne le tenois pas nécessaire; de sorte que toute cette entrevue se passa dans cette équivoque et dans un embarras qui a continué dans toutes les autres et qui ne s'est pu débrouiller. Je ne te rapporterai pas les autres mot à mot parce qu'il ne seroit pas nécessaire ny à propos; je te diray seulement en substance le principal de ce qui s'y est dit, ou, pour mieux dire, le principe de leur retenue.

Mais je te prie avant toutes choses de ne tirer aucune conséquence de tout ce que je te mande, parce qu'il pourroit m'échapper de ne pas dire les

choses avec assez de justesse; et cela te pourroit faire naître quelque soupçon peut-être aussi désavantageux qu'injuste. Car enfin après y avoir bien songé, je n'y trouve aucune obscurité où il seroit difficile et dangereux de décider, et pour moy j'en suspends entièrement mon jugement autant à cause de ma foiblesse que pour mon manque de connoissance. »

N° 7.

EXTRAIT D'UNE LETTRE INÉDITE DE PASCAL A MADAME PÉRIER.

(Mémoires de Marguerite Périer, p. 40. — Manuscrit de Troyes, n° 2203.)

En gros leur avis [1] fut que vous ne pouvez en aucune manière, sans blesser la charité et votre conscience mortellement, et vous rendre coupable d'un des plus grands crimes, en engageant un enfant de son âge et de son innocence [2] et même de sa piété à la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme; qu'à la vérité, suivant le monde,

[1] Note du recueil de Marguerite Périer : « *de MM. Singlin, de Sacy et de Rebours.* Le manuscrit de Troyes : *l'avis de ces messieurs fut.*

[2] Jacqueline Périer, alors âgée de quinze ans.

l'affaire n'auroit nulle difficulté et qu'elle étoit à conclure sans hésiter, mais que selon Dieu elle avoit plus de difficulté [1], et qu'elle étoit à rejeter sans hésiter, parce que la condition d'un mariage avantageux est aussi souhaitable selon le monde, qu'elle est vile et préjudiciable selon Dieu; que ne sachant à quoi elle devoit être appelée, ni si son tempérament ne sera [2] pas si tranquillisé qu'elle puisse supporter avec piété sa virginité, c'étoit bien peu en connoître le prix que de l'engager à perdre ce bien si souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants parce qu'ils ne peuvent plus le désirer pour eux; que c'est en eux qu'ils doivent essayer de rendre à Dieu ce qu'ils ont perdu d'ordinaire pour d'autres causes que pour Dieu : de plus que les maris, quoique riches et sages devant le monde, sont en vérité de francs payens suivant Dieu; de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager un enfant à un homme du commun [3] c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes.

(Copié sur l'original, dont il ne reste que la quatrième et la cinquième page [4].)

[1] Ms. de Tr. : elle *en* avoit, et qu'elle étoit...

[2] Ms. de Tr.: *seroit.*

[3] Ms. de Tr.; *d'une piété commune.*

[4] Note du Ms. de Tr. : « Les filles de Mme Périer ne se sont jamais mariées »

N° 8.

BILLET INÉDIT DE PASCAL A SA SŒUR MADAME PÉRIER.

(Ce billet nous vient des papiers de la famille de M. Hecquet-d'Orval, d'Abbeville, descendant de M. Hecquet, célèbre médecin janséniste du XVIIe siècle. Il n'est ni signé ni daté. Mais comme il y est question des assemblées qui se tinrent pour la signature du formulaire, on peut le placer vers l'année 1660 ou 1661.)

Au dos de la lettre : A mademoiselle[1], mademoiselle Périer, à Clermont (en Auvergne.)

MA CHÈRE SEUR (*sic*),

« Je ne crois pas que ce soit tout de bon que tu sois faschée; car sy tu ne l'es que de ce que nous t'avons oubliée, tu ne dois point l'estre du tout. Je ne te dis point de nouvelles, parce que les générales le sont trop et les particulières le doivent tousiours estre. J'en aurois beaucoup à te dire qui se passent dans un entier secret[2], mais je tiens inutile de te les mander; tout ce que je te prie est de mesler les actions de grâce aux prières que

[1] On ne donnait alors le nom de Madame aux femmes mariées que lorsqu'elles étaient d'une condition élevée.

[2] « M. Pascal entend icy ce qui se traitoit à Paris dans les assemblées qui s'y tenoient sur la signature du formulaire. Voir le *supplément au nécrologe de Port-Royal*, p. 460. » — (Note ancienne écrite en marge de la lettre par un membre de la famille de M. Hecquet-d'Orval.)

tu fais pour moy, et que je te prie de multiplier en ce temps. J'ay moy-mesme avec l'aide de Dieu porté ta lettre, affin que l'on la fît tenir à madame de Maubuisson. Ils m'ont donné un petit livre où j'ay trouvé cette sentance escritte à la main[1]. Je ne sçais sy elle est dans le petit livre des sentances, mais elle est belle. On me presse tellement que je ne puis plus rien dire. Ne manque pas à tes jeudis. Adieu, ma chère. »

N° 9.

BILLET INÉDIT DE PASCAL
A MADAME LA MARQUISE DE SABLÉ.

(Portefeuille du docteur Valant, médecin de madame de Sablé, t. II, n° 288. Ce billet n'a ni date ni signature. Il est pourtant bien de Pascal; car, n° 297, est une lettre de remerciement du médecin Menjot à madame de Sablé, à l'occasion du billet de Pascal qu'elle lui avait communiqué par le docteur Valant[2].)

« Encore que je sois bien embarrassé, je ne puis différer davantage à vous rendre mille grâces de

[1] Elle manque ici.

[2] Lettre de Menjot à Mme de Sablé, sans date... « M. Valant me fit voir cette lettre de M. Paschal, laquelle est la plus obligeante du monde. Mais, madame, je ne sais que penser d'un témoignage si avantageux ; car si je considère d'une part la sincérité et le savoir sublime de ce grand homme, de l'autre aussi je sais que la charité est la première des vertus chrétiennes, de sorte que, etc. »

m'avoir procuré la connoissance de M. Menjot; car c'est à vous sans doute, Madame, que je la dois; et comme je l'estimois déjà beaucoup par les choses que ma sœur m'en avoit dittes, je ne puis vous dire avec combien de joye j'ai reçu la grâce qu'il m'a voulu faire. Il ne faut lire que son espître pour voir combien il a d'esprit et de jugement; et quoique je ne sois pas capable d'entendre le fonds des matières qu'il traite dans son livre [1], je vous dirai néanmoins, Madame, que j'y ai beaucoup appris par la manière dont il accorde en peu de mots l'immatérialité de l'âme avec le pouvoir qu'a la matière d'altérer ses fonctions et de causer le délire. J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous en entretenir. »

N° 10.

LETTRE DE PASCAL A LA REINE CHRISTINE,

En lui envoyant la machine arithmétique, 1650.

(Bossut, t. IV, p. 25. On donne ici plusieurs variantes de divers manuscrits qui rétablissent le vrai texte de Pascal.)

MADAME,

Si j'avois autant de santé que de zèle, j'irois

[1] Serait-ce l'*Historia et curatio febrium malignarum*, de 1662? Cela donnerait la date de ce billet qui serait de l'année même de la mort de Pascal.

moi-même présenter à Votre Majesté un ouvrage de plusieurs années que j'ose lui offrir de si loin; et je ne souffrirois pas que d'autres mains que les miennes eussent l'honneur de le porter aux pieds de la plus grande princesse du monde. Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons. Votre Majesté n'ignore pas la peine et le temps que coûtent les productions nouvelles, surtout lorsque les inventeurs veulent les porter eux-mêmes à leur dernière perfection; c'est pourquoi il seroit inutile de dire combien il y a que je travaille à celle-ci, et je ne peux mieux l'exprimer qu'en disant que je m'y suis attaché avec autant d'ardeur que si j'eusse prévu qu'elle devoit paroître un jour devant une personne si auguste. Mais, Madame, si cet honneur n'a pas été le véritable motif de mon travail, il en sera du moins la récompense; et je m'estimerai trop heureux si *à la* suite [1] de tant de veilles, il peut donner à Votre Majesté une satisfaction de quelques moments. Je n'importunerai pas non plus Votre Majesté du particulier de ce qui compose cette machine; si

[1] Le manuscrit de l'Oratoire, le Recueil de Marguerite Périer, le Ms. de la Mazarine, N° 2199, et le N° 397, *suppl. français*, Bibl. royale, donnent la vraie leçon : *en* suite de. Voyez p. 370 : *Ensuite des premiers compliments.*

elle en a quelque curiosité, elle pourra se contenter dans un discours [1] que j'ai adressé à M. de Bourdelot [2]; j'y ai touché en peu de mots toute l'histoire de cet ouvrage, l'objet de son invention, l'occasion de sa recherche, l'utilité de ses ressorts, les difficultés de son exécution, les degrés de son progrès, le succès de son accomplissement, et les règles de son usage. Je dirai donc seulement ici le sujet qui me porte à l'offrir à Votre Majesté, ce que je considère comme le couronnement et le dernier bonheur de son aventure. Je sais, Madame, que je pourrai être suspect d'avoir recherché de la gloire en le présentant à Votre Majesté, puisqu'il ne sauroit passer que pour extraordinaire, quand

[1] C'est *l'avis nécessaire* imprimé par Bossut, *ibid.*, p. 12.

[2] Médecin de la reine Christine. Il avait été d'abord celui du grand Condé, auprès duquel il avait en 1644 introduit Pascal pour que celui-ci fît voir au prince la machine arithmétique, ainsi que nous l'apprend un billet inédit de Bourdelot à Pascal, Ms. 397, *suppl. fr.*, p. 22, et Ms. de la Mazarine, p. 33. « Monsieur, je parlai hier à Son Altesse qui m'a témoigné impatience de vous voir avec votre roue Pascale. Si vous prenez la peine de venir à dix heures du matin, je crois que c'est celle qui lui est la plus commode... BOURDELOT. A l'hôtel de Condé, ce 26 febvrier 1644. » Le Recueil de Marguerite contient, p. 13, la réponse que fit Bourdelot, de Suède, le 14 mars 1652, à la belle lettre de Pascal à la reine Christine. Dans cette réponse, sous des éloges très-mérités de Pascal se cachent plus d'un trait dirigé contre Descartes qui venait de mourir, et qui, après comme avant sa mort, a toujours eu l'honneur de réunir contre lui les esprits médiocres de tous les temps.

on verra qu'il s'adresse à elle; et qu'au lieu qu'il ne devroit lui être offert que par la considération de son excellence, on jugera qu'il est excellent par cette seule raison qu'il lui est offert. Ce n'est pas néanmoins cette espérance qui m'a inspiré *un tel*[1] dessein. Il est trop grand, Madame, pour avoir d'autre objet que Votre Majesté même. Ce qui m'y a véritablement porté est l'union que je trouve en sa personne sacrée de deux choses qui me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide; car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré ou de puissance ou de connoissances. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions; et le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, *ce qui* est parmi eux *ce que*[2] le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paroît même d'un ordre d'autant plus élevé, que

[1] Les quatre manuscrits : *ce* dessein.

[2] Les quatre manuscrits : le droit de persuader, *qui* est parmi eux ce que le d.

les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps; et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. Il faut donc avouer que chacun de ces empires est grand en soi; mais, Madame, que Votre Majesté me permette de le dire, elle n'y est point blessée, l'un sans l'autre me paroît défectueux. Quelque puissant que soit un monarque, il manque quelque chose à sa gloire, s'il n'a la prééminence de l'esprit; et quelque éclairé que soit un sujet, sa condition est toujours rabaissée par *sa* [1] dépendance. Les hommes qui désirent naturellement ce qu'il y a de plus parfait, avoient jusqu'ici continuellement aspiré à rencontrer ce souverain par excellence. Tous les rois et tous les savants en étoient autant d'ébauches qui ne remplissoient qu'à demi leur attente : ce chef-d'œuvre étoit réservé à notre siècle [2]. Et afin que cette grande merveille parût accompagnée de tous les sujets possibles d'étonnement, le degré où les hommes n'avoient pu atteindre est rempli par une jeune reine, dans laquelle se rencontrent ensemble l'avantage de l'ex-

[1] Les quatre manuscrits : *la d.*

[2] Les quatre manuscrits : qu'à demi leur attente ; *et à peine nos ancêtres ont pu voir en toute la durée du monde un roi médiocrement savant;* ce chef-d'œuvre étoit réservé *pour votre* siècle.

périence avec la tendresse de l'âge, le loisir de l'étude avec l'occupation d'une royale naissance; et l'éminence de la science avec la foiblesse du sexe. C'est Votre Majesté, Madame, qui fournit à l'univers cet unique exemple qui lui manquoit. C'est elle en qui la puissance est dispensée par les lumières de la science et la science relevée par l'éclat de l'autorité. C'est cette union si merveilleuse, qui fait que comme Votre Majesté ne voit rien qui soit au-dessus de sa puissance, elle ne voit rien aussi qui soit au-dessus de son esprit, et qu'elle sera l'admiration de tous les siècles[1]. Régnez donc, incomparable princesse, d'une manière toute nouvelle; que votre génie vous assujétisse tout ce qui n'est pas soumis à vos armes; régnez par le droit de la naissance, *par*[2] une longue suite d'années, sur tant de triomphantes provinces; mais régnez toujours par la force de votre mérite sur toute l'étendue de la terre. Pour moi, n'étant pas né sous le premier de vos empires, je veux que tout

[1] Oratoire : « de tous les siècles *qui l'ont précédée.*» Cette addition est évidemment absurde. Recueil de Marguerite Périer : « De tous les siècles *qui l'ont précédée et qui la suivront, comme elle a été l'ouvrage de tous les siècles qui l'ont précédée.* » La vraie leçon doit être : « qu'elle sera l'admiration de tous les siècles qui la suivront comme elle a été l'ouvrage de tous les siècles qui l'ont précédée. » Cette leçon est précisément celle du Ms. de la Mazarine p. 418, et du Ms. de la Bibl. r. 397, p. 343.

[2] Les quatre manuscrits : *durant.*

le monde sache que je fais gloire de vivre sous le second ; et c'est pour le témoigner que j'ose lever mes yeux jusqu'à ma reine, en lui donnant cette première preuve de ma dépendance.

Voilà, Madame, ce qui me porte à faire à Votre Majesté ce présent quoique indigne d'elle. Ma foiblesse n'a pas *arrêté* [1] mon ambition. Je me suis figuré qu'encore que le seul nom de Votre Majesté semble éloigner d'elle tout ce qui lui est disproportionné, elle ne rejette pas néanmoins tout ce qui lui est inférieur ; autrement sa grandeur seroit sans hommages et sa gloire sans éloges. Elle se contente de recevoir un grand effort d'esprit sans exiger qu'il soit l'effort d'un esprit grand comme le sien. C'est par cette condescendance qu'il daigne entrer en communication avec le reste des hommes; et toutes ces considérations jointes me font protester avec toute la soumission dont l'un des plus grands admirateurs de ses héroïques qualités est capable, que je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de pouvoir être *adopté* [2], Madame, de Votre Majesté, pour son très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur. BLAISE PASCAL.

[1] Les quatre manuscrits : *étonné*.

[2] Les quatre manuscrits : *avoué*.

N° 11.

FRAGMENT INÉDIT DE PASCAL
SUR L'AMOUR.

(Article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 septembre 1843.)

De toutes les découvertes grandes ou petites que j'ai pu faire sur Pascal, voici, sans contredit, la plus inattendue. Il ne s'agit plus de lettres mystiques adressées à ses deux sœurs ou à mademoiselle de Roannez, ni de quelques lignes destinées à une nouvelle provinciale, ni de nouveaux débris du grand livre des *Pensées*, ni enfin de quelque ouvrage de la dernière époque de la vie de Pascal, de cette époque aujourd'hui bien connue et remplie de monuments tous empreints du même caractère, celui d'une dévotion malheureuse, qui répudie la raison comme imbécile, et avec elle toute morale et toute religion naturelle, rejette la distinction sacrée du juste et de l'injuste, et les preuves les plus vieilles et les plus autorisées de l'existence de Dieu, considère le mariage comme une sorte de déicide, et pour nous faire croire nous veut abêtir. Je viens aujourd'hui éclaircir une tout autre époque de cette vie si tôt dévorée : je viens tirer de l'oubli un écrit d'un caractère bien différent, et dont le sujet semble plutôt em-

prunté à l'hôtel de Rambouillet qu'à Port-Royal.

Quel est donc ce sujet? — L'amour.

Oui, l'amour! et non pas l'amour divin, mais l'amour humain avec le cortége de ses grandeurs et de ses misères. Tel est bien le sujet sur lequel Pascal a composé un discours à la manière de ceux du Banquet, mais d'un platonisme fort tempéré, et où respire la liberté décente d'un philosophe et d'un homme du monde.

Il y a plus : ce singulier ouvrage contient jusqu'à des préceptes sur l'art d'aimer, très-différents, il est vrai, de ceux d'Ovide, mais qui dans leur délicatesse même n'expriment pas une médiocre expérience.

Vous dirai-je toute ma pensée? En plus d'un endroit je crois sentir comme les battements d'un cœur encore troublé, et dans l'émotion chaste et tendre avec laquelle l'auteur peint le charme de ce qu'il appelle *une haute amitié*, je crois surprendre l'écho secret et la révélation involontaire d'une affection que Pascal aurait éprouvée pour une personne du grand monde. On ne parle point ainsi d'un sentiment aussi particulier, quand on ne l'a pas eu dans le cœur. Conçoit-on d'ailleurs un homme comme Pascal, s'amusant à disserter sur l'amour, pour faire parade de bel esprit? Pascal n'a jamais écrit que sous l'empire

d'un sentiment irrésistible, qu'il soulageait en l'exprimant. C'est l'homme, en lui, qui suscite l'écrivain. Je me trompe fort, ou ce discours trahit dans la vie intime de Pascal un mystère qui peut-être ne sera jamais entièrement expliqué.

Vous voilà bien surpris : je ne l'ai pas été moins lorsqu'au milieu d'obscurs manuscrits cet éclatant fragment m'apparut comme une vision extraordinaire. Je crus rêver, et je me demandai si ces pages étaient bien du pénitent de M. Singlin, de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Mais le doute était-il permis ? N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fin et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille? A ce trait piquant et quelque peu recherché vous soupçonneriez La Bruyère; mais tout à côté ce coup de pinceau énergique et la grandeur de la phrase entière vous désabusent. Le sujet ne permet pas de penser à Bossuet. Reste Descartes; mais je l'ai déjà dit : dans Descartes, l'art a trop manqué au génie. Il faut que ce fragment soit de Pascal; il est signé de ce nom à toutes les lignes.

Et puis ce n'est pas une simple conjecture de mon esprit. D'autres avant moi, au XVIIe siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille, les Bénédictins lui ont at-

tribué ce fragment. Ceci m'amène à vous dire où et comment je l'ai trouvé.

En parcourant le volumineux catalogue des manuscrits français de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, je rencontrai au tome XIe l'indication d'un manuscrit in-4°, coté n° 74, contenant, selon le catalogue, des écrits de Nicole, de Pascal et de Saint-Évremond. Soigneux de ne négliger aucun indice, je voulus examiner ce manuscrit. Il porte au dos : *Nicole. De la Grâce. Autre pièce manuscrite.* Sur la première page est la table des écrits que cet in-4° renferme : *Système de M. Nicole sur la Grâce. Si la dispute sur la Grâce universelle n'est qu'une dispute de nom. Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal. Lettre de M. de Saint-Evremond sur la dévotion feinte. Introduction à la Chaire.* A la vue de ce titre : *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal*, vous comprenez que je cherchai bien vite au milieu du volume; j'y trouvai le même titre avec cette légère variante : *Discours sur les passions de l'Amour. On l'attribue à M. Pascal.*

Jugez à quel point ma curiosité fut excitée. Ce discours avait une vingtaine de pages; si donc il était authentique, c'était le plus étendu de tous les morceaux inédits de Pascal que j'eusse encore rencontrés. Ajoutez le prodigieux intérêt de la ma-

tière! Dès la première phrase, je sentis Pascal, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais. Les preuves surabondent pour quiconque a eu un commerce intime avec les *Pensées*. Ce discours est inachevé. C'est une copie, et même, comme on le verra, une copie assez défectueuse. Probablement cet écrit n'était pas destiné au public, et l'auteur n'y avait pas mis la dernière main. Mais on reconnaît partout celle de Pascal, l'esprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses expressions favorites, ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et mille autres choses semblables qui se retrouvent à chaque pas dans les *Pensées*.

Veut-on une preuve presque matérielle? On lit dans ce fragment la phrase suivante : « Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse. » N'est-ce pas là la pensée développée au paragraphe 2 de l'article 10, première partie de l'édition de Bossut? Et ailleurs : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » C'est pour la beauté ce qui est dit des hommes en général dans le paragraphe 1er de ce même article 10. Mêmes pensées et mêmes termes, même esprit, même manière.

Je ne veux pas pousser plus loin la démonstra-

tion. Ce fragment est bien de Pascal. On le croyait à Saint-Germain-des-Prés, et l'ouvrage lui-même le prouve; ce n'est point une supposition, c'est un fait indubitable. Reste à savoir comment ce fait est possible, comment trouver dans Pascal la disposition d'esprit et d'âme qui aura pu lui inspirer ce discours. Voilà le problème qu'il faut résoudre.

On ne connaît guère que deux hommes dans Pascal, le savant qui se consume en travaux immortels, et le solitaire de Port-Royal écrivant les *Provinciales* et préparant les *Pensées*. Mais il y en a un troisième encore, l'homme du monde, qui, sans tomber dans le dérèglement, a pourtant vécu de la vie commune, suivi le train ordinaire, participé à nos goûts et à nos passions. On a bien dit quelque chose de cela dans ces derniers temps, mais on peut l'établir avec la dernière exactitude.

Pascal, sorti d'une famille respectable, nourri de principes sévères, entouré des meilleurs exemples, avait, comme tous les honnêtes gens de son temps, un fonds de croyances religieuses; et si elles sommeillèrent quelquefois, elles ne s'éteignirent jamais. A Rouen, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1646, Pascal, jusqu'alors livré à l'étude des mathématiques, mais déjà malade, est pris d'un accès de dévotion. Il se convertit, comme on disait alors, et avec l'ardeur qu'il portait en

toutes choses et l'ascendant qu'il exerçait autour de lui, il convertit toute sa famille, ses deux sœurs, Gilberte et Jacqueline, et jusqu'à son père, Etienne Pascal. Cette ferveur religieuse dura et s'accrut toujours dans Jacqueline; mais dans Pascal elle s'affaiblit peu à peu et parut même se dissiper tout à fait, lorsqu'à Paris, en 1652, après la mort de son père, devenu maître de sa conduite et de sa fortune, il entra dans le monde. Il ne voulait d'abord qu'obéir à ses médecins, qui lui avaient interdit toute étude; puis, insensiblement, il prit goût à cette vie nouvelle et s'y engagea de plus en plus, jusqu'à ce que tout à coup, à la fin de l'année 1654, il tomba dans un profond ennui de toutes choses, et se retira à Port-Royal pour s'y donner entièrement à Dieu. C'est là ce qu'on appelle la seconde et dernière conversion de Pascal. Ce nouvel accès de dévotion, tout autrement énergique que le premier, parce qu'il venait d'une bien autre expérience de la vie humaine, alla sans cesse augmentant et ne finit qu'à sa mort, en 1662. Il y eut donc un intervalle de plusieurs années, de 1652 jusqu'à la fin de 1654, pendant lequel Pascal fut un homme du monde. Que fit-il durant ces deux années? Nous l'ignorons, mais nous connaissons Pascal; nous savons qu'il ne faisait rien à demi; et on peut affirmer qu'une fois entré dans la vie

mondaine, il y porta son caractère, sa curiosité, son ardeur.

Madame Périer, dans la vie de son frère, jette un voile pieux sur ces années de dissipation; il lui a plu de s'en tenir à ces paroles fort peu significatives : « Les médecins crurent que pour rétablir entièrement sa santé, il falloit qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât autant qu'il pourroit les occasions de se divertir. Mon frère eut quelque peine à se rendre à ce conseil..... mais enfin il le suivit, et il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pouvoient pas lui nuire, et ainsi il se mit dans le monde. Mais, quoique, par la miséricorde de Dieu, il se soit exempté de vices, néanmoins, comme Dieu l'appeloit à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser. » Voilà le langage de la bonne sœur : en voici un autre, celui d'un homme parfaitement informé, l'exact auteur de l'excellent mémoire sur Pascal inséré dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*, *Utrecht*, 1740 : « M. Blaise Pascal ne put goûter la retraite de sa sœur (Jacqueline), car il n'étoit plus le même qu'auparavant. Comme on lui avoit interdit toute étude, il s'étoit engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement, cela étoit modéré;

mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de monsieur son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie : mais lorsqu'il étoit le plus près de prendre des engagements avec le monde, de se marier et de prendre une charge, Dieu le toucha...»

Même Recueil : « Sa sœur, la religieuse de Port-Royal, gémissoit sans cesse de voir celui qui lui avoit fait connoître le néant du monde, s'y plonger lui-même de plus en plus et être près de se lier par des engagements considérables. »

Marguerite Périer, dans son *Mémoire sur la vie de son oncle* s'exprime avec la même force : « Après s'y être un peu enfoncé (dans les plaisirs), il prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et de se marier; et prenant ses mesures pour l'un et pour l'autre, il en conféra...[1] »

Il paraît d'ailleurs que Pascal avait d'assez grandes habitudes de luxe, car, à l'aventure de Neuilly, il était dans « un carrosse à quatre ou six chevaux,» dit le Recueil déjà cité, ajoutant que, « c'étoit là sa coutume[2]. »

[1] Voyez plus bas, p. 432.

[2] *Ibid.*, p. 434.

Puisque Pascal cherchoit à se marier, il est assez naturel qu'il ait fait attention aux femmes et recherché leur compagnie. Il était d'une famille depuis longtemps anoblie, en possession d'une assez belle fortune, célèbre depuis son enfance, et de toutes parts lié avec ce qu'il y avait de mieux. Son portrait est là pour nous dire quel était son noble visage; ses grands yeux lançaient des flammes[1]; et dans ce temps de haute galanterie, Pascal, jeune, beau, plein de langueur et d'ardeur, impétueux et réfléchi, superbe et mélancolique, devait être un personnage intéressant au dernier point. Les plaisirs de la paix succédaient aux troubles de la Fronde. Le bel esprit, la politique et l'amour rapprochaient tout ce qui était distingué. Des débris de l'hôtel de Rambouillet se formaient l'hôtel d'Albret, l'hôtel de Richelieu, et beaucoup d'autres cercles et *réduits* célebres[2]. En 1652, madame de Sablé[3], madame de la Suze, madame de Lafayette, madame Scar-

[1] Voyez l'admirable portrait de Pascal, gravé par Édelinck, dans les *Hommes illustres* de Perrault, tome 1er.

[2] On consultera utilement sur l'esprit et les mœurs de la société de ce temps l'écrit un peu paradoxal mais si ingénieux de M. Rœderer : *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, p. 118.

[3] Un billet jusqu'ici inédit de Pascal à madame de Sablé (plus haut, p. 375), prouve directement que Pascal fréquentait la maison de la marquise.

ron, madame Cornuel, madame de Coulanges, madame de Sévigné, et dans des régions plus élevées, mais voisines, madame de Longueville, madame de Guéménée, la Palatine, madame de Lesdiguières, étaient ou dans l'éclat de la jeunesse ou très-belles encore et passionnées pour la gloire en tout genre. Il est très-possible que dans ce monde d'élite, où Pascal devait être admis et recherché, il ait rencontré une personne d'un rang plus élevé que le sien pour laquelle il ait ressenti un vif attrait qu'il aurait renfermé dans son cœur, l'exprimant à peine pour lui-même dans le langage ardent et voilé de ce discours énigmatique. L'amour alors ne passait point pour une faiblesse : c'était la marque des grands esprits et des grands cœurs. Rien donc de plus naturel que Pascal n'ait pas su ou n'ait pas voulu se défendre d'une impression noble et tendre, et que lui aussi, comme Descartes, il ait aimé.

Il faut, certes, que le goût du monde ait été pendant quelque temps bien fort dans Pascal pour qu'il ait résisté aux avertissements et aux vives instances de sa sœur Jacqueline, qui, depuis la mort de leur père, était entrée à Port-Royal, à l'âge de vingt-six ans, et y était devenue religieuse au commencement de 1653, sous le nom de sœur Sainte-Euphémie. Elle ne cessait de conjurer son frère de

rompre tous ses liens et de se donner à Dieu. Enfin, en 1654, arriva l'accident terrible de Neuilly qui pensa le tuer un jour de fête au milieu de la dissipation. Pascal dut en ressentir un profond ébranlement. Et pourtant cela ne suffit pas à le détacher du monde sur-le-champ : il n'éprouvait encore que des mouvements passagers. Quand Jacqueline, dans une lettre précieuse du 25 janvier 1655[1], raconte à sa sœur, madame Périer, l'histoire de la conversion tant désirée de leur frère, les efforts qu'elle avait faits et qui étaient restés si longtemps infructueux, il lui échappe des paroles qu'il faut recueillir et peser : « Il falloit qu'il eût en ce temps-là d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisoit et aux mouvements qu'il lui donnoit. » Si on ne doit pas prendre trop au tragique ces *horribles attaches* dont Jacqueline parle ici avec l'exagération janséniste, il est permis d'y soupçonner des habitudes tout à fait mondaines, bien que sans dérèglements, et peut-être une noble affection. Mais en vérité j'ai honte de tant retenir le lecteur sur mes propres pensées, et je me hâte de lui livrer le fragment de Pascal, fidèlement transcrit sur la copie de la Bibliothèque royale.

[1] Voyez *Jacqueline Pascal*, p. 227.

« DISCOURS
SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR.
ON L'ATTRIBUE A M. PASCAL. »

« L'homme est né pour penser [1]; aussi n'est-il pas un moment sans le faire : mais les pensées pures qui le rendroient heureux s'il pouvoit toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent; c'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guères de liaison ensemble; cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affoiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seroient s'il n'y avoit que l'une ou

[1] Voyez le passage analogue, *Pensées*, édit. de Bossut, première partie, art. 11, § 2.

l'autre [1]. L'âge ne détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions : elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusques au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années : cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte : on la compte depuis la première entrée dans le monde : pour moi, je ne voudrois la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant, et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition! Si j'avois à en choisir une, je prendrois celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable : mais ce feu s'éteint, il se perd; alors que la place est belle et grande pour l'ambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir : ils sont machines [2] partout. C'est pourquoi l'amour et l'ambi-

[1] On reconnaît ici les habitudes de l'esprit géométrique.

[2] Un des mots favoris de Pascal. Voyez plus haut, page 249, et plus bas, page 410.

tion commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que, les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres elles se mêlent souvent ensemble et causent une confusion très-incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande ame tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer : cela ne se doit pas demander, on le doit sentir[1]; l'on ne délibère pas là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion : c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur et il voit distinctement ce qu'il aime.

Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique,

[1] Bossut. Seconde partie, art. 17, § 5. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connoît pas. »

et l'autre que l'on peut appeler de finesse[1].

Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensées qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime: des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connoît ce qui se passe au dedans.

Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir! car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très-nécessaire pour l'éloquence[2] de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau, sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, on a beau se cacher, l'on aime toujours; dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. L'homme n'aime pas à demeurer avec soi; cependant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il

[1] Première partie, art. 10, § 2.

[2] Mot évidemment défectueux dans la copie.

ne le peut trouver que dans la beauté; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vuide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance [1]; elle la restreint et elle l'enferme [2] dans la différence du sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs, et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui

[1] C'est la théorie de l'amour, telle qu'elle est exposée dans le *Phèdre* et dans le *Banquet* de Platon.

[2] *Sic.*

savent brouiller[1] leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très-grandes différences dans l'application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nuement une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et les autres.

La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle la beauté. C'est une chose étrange

[1] Le Mss. : « brouiller *et mépriser.* » *Et mépriser* est évidemment une erreur du copiste.

que la coutume [1] se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme; quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une femme veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté ou du moins une partie, elle y réussira; et même, si les hommes y prenoient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en feroit aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur: elle s'y logeroit.

L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car, qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai ?

[1] Voyez dans les *Pensées* tous les passages analogues sur la force de la mode et de la coutume. Première partie, art. 9, § 5. « Comme la mode fait l'agrément, ainsi fait-elle la justice. » Aussi je lis *coutume* au lieu de *constance* que donne la copie.

A force de parler d'amour, on devient amoureux : il n'y a rien si aisé : c'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant. Les poëtes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander [1], nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire : cependant il faut plaire et l'on plaît.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors : c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite, et on le reconnoît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur : mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néan-

[1] *Sic.*

moins l'on va quelquefois bien au-dessus [1], et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon : il veut être seul; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme, et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste [2] la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car, comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délica-

[1] Faire attention à ce paragraphe et aux deux qui suivent, consacrés au charme et à la puissance des hautes amitiés.

[2] C'est en cela aussi que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal.

tesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on se peut croire délicat sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont droit de nous condamner ; au lieu que pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument.

Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes, et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner. L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude ; on les perfectionne seulement. De là il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit [1], l'on trouve plus de beautés originales ; mais il ne faut pas être amoureux, car quand l'on aime l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vuide pour

[1] Première partie, art. 10, § 1. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve plus d'hommes originaux. »

les autres dans le sien? Cependant j'en connois qui disent que cela n'est pas vrai. Oseroit-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité et la [1] du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime; et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense : l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut, elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on seroit plus heureux, si l'on n'étoit point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède.

Le plaisir d'aimer, sans l'oser dire, a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ! L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devoit entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent

[1] *Sic*. Il y a un mot omis dans la copie.

dans un même moment; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde [1], l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudroit avoir cent langues pour le faire connoître : car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

Jusques là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation; ainsi l'on est heureux. Car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vuide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de dire [2], il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait [3] la procurer sait se faire aimer.

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue; et ne recevant point de

[1] Ceci rappelle l'amour « qu'on n'ose dire à celle qui l'a causé. »

[2] Le Mss. : *dire*, et au-dessus *décrire*.

[3] Le Mss. *se* la p.

secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on étoit auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon : que l'on est heureux quand cela arrive [1] !

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action : les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner.

Quand deux personnes sont de même sentiment, elles ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cette autre l'entende, ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on dé-

[1] Cette exclamation ne part-elle pas du cœur, et n'exprime-t-elle rien de personnel ?

couvriroit la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément ; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect : l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste ; on ne reconnoît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros ; il faudroit qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit : il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit ! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon, dans certaines rencontres, qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et

quand l'esprit le fait, il n'y pensoit pas auparavant; c'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien : mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur.

Nous connoissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disoit que dans l'amour on oublioit sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusques là.

Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime. L'esprit est plein : il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient que l'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume[1], c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames.

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement

[1] La copie a toujours *constance* comme plus haut.

à ce que l'on aime fait naître des qualités que l'on n'avoit pas auparavant; l'on devient magnifique sans l'avoir jamais été.

Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée. L'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour et on les a opposés sans un bon fondement; car l'amour et la raison n'est qu'une même chose : c'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très-désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas de raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. Il faut lui ôter son bandeau et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est en[1] mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est

[1] La copie : *est mouvement.*

un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que l'on ait toute une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas; on s'élève par cette passion et on devient toute grandeur; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose; tout le monde en a l'idée; c'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions du dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable; cependant la disposition du corps y est nécessaire, mais elle ne se peut acquérir. Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de force, et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien pro-

portionnés qu'ils se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent ; c'est d'un amour violent que je parle. Il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres. Ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tous sens. L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens. Comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit ; car il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour ce semblant. Et le moyen de bien parler sans cela ?

La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses.

Il faut du feu, de l'activité, et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse : ce qui est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? c'est que quand on est loin, la raison n'est pas si ébranlée : mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet. Or, pour la résolution, il faut de la fermeté qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour, on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer. Mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire. L'on est également combattu de l'espérance et de la crainte : mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un

moment d'absence, on la trouve de manque dans sans cœur. Quelle joie de la retrouver! On sent aussitôt une cessation d'inquiétude.

Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, l'on sent bien une cessation d'inquiétude, mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir. Cependant, quand on la voit on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus : les présents touchent, et c'est[1] sur ce qui touche que l'on juge.

Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion?

[1] La copie a passé *c'est*.

N° 12.

Nous avons souvent parlé du Manuscrit de l'Oratoire, n° 160, et des Mémoires de Marguerite Périer, comme renfermant une foule de pièces inédites et précieuses de Pascal lui-même ou relatives à Pascal et à sa famille. Il nous a semblé qu'il était bon de donner ici une notice exacte de ces deux manuscrits, afin que les personnes qui s'intéressent, pour quelque motif que ce soit, à l'histoire de Pascal et de Port-Royal, puissent reconnaître dans ces deux manuscrits ce qui peut convenir à leurs études.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE L'ORATOIRE, N° 160.

C'est un portefeuille in-folio divisé en un certain nombre de paquets.

Le 1er paquet contient des lettres imprimées d'Arnauld et de Nicole.

Paq. 2 et 3. Pièces imprimées.

P. 4. Extrait d'une correspondance entre l'abbé de La Trappe, l'abbé Nicaise (de Dijon) et Tillemont sur la mort d'Arnauld et sur diverses autres choses.

P. 5. Note biographique sur Arnauld.

P. 6. Lettres de Nicole et d'Arnauld à M. Périer.

P. 7. Pièces sur les miracles de la sainte Épine.

P. 8. Lettre d'une religieuse sur l'histoire d'une autre religieuse.

P. 9. Extraits concernant Port-Royal avec plusieurs lettres de divers personnages, et avec des pensées et des règles sur la vie religieuse.

P. 10. Extraits de lettres de la mère Agnès à la sœur sainte Euphémie [1].

P. 11. Fourberies de Louvain.

P. 12. Affaire du père Saint-Ange, capucin [2].

P. 13. Mémoires ecclésiastiques de M. l'abbé Ferrier.

P. 14. Éclaircissement sur la doctrine des deux premiers siècles.

P. 15. Affaire de la prétendue rétractation de Pascal, avec toutes les lettres qui s'y rapportent.

P. 16. Un certain nombre de morceaux de Pascal et relatifs à Pascal. D'abord la lettre écrite par Pascal à sa sœur madame Périer, sur la mort de leur père, d'où on a tiré le morceau imprimé *sur*

[1] Ces extraits ont été imprimés pour la première fois, d'après le Recueil de Marguerite Périer, dans notre écrit : *Jacqueline Pascal*. Appendice, p. 431.

[2] Le Mss. de la Bibl. royale, n° 176, contient sur cette affaire plusieurs pièces authentiques au bas de l'une desquelles est la signature autographe de Pascal, telle que nous l'avons figurée dans le *fac-simile* annexé à ce volume. A l'aide de ces deux manuscrits, nous avons exposé en détail ce triste épisode de la jeunesse de Pascal dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, n° de novembre et décembre 1842.

la mort. Le manuscrit ajoute ces mots : *sur l'original daté du* 17 *octobre* 1651, *de la main de Pascal.* (Voyez ce vol. p. 49.) Vient ensuite la lettre à la reine de Suède en lui offrant la machine arithmétique. (*Ibid.* p. 376.) Puis la relation de Marguerite Périer de ce qu'elle a entendu dire à son oncle sur les *Provinciales.* (*Ibid.* p. 44.)

P. 17. *Diverses pièces concernant M. Pascal.* 1° Extrait de l'Histoire de la Roulette. 2° Abrégé de l'Histoire de la prétendue rétractation. 3° Quelques détails connus sur le différend de MM. de Port-Royal et de Pascal, relativement à la signature du formulaire. 4° Divers éloges et épitaphes de Pascal. Tout cela est connu; mais au milieu est la fin de la préface des *Pensées*, laquelle n'a point été imprimée, dit notre manuscrit. Cette fin se terminait par la citation du portrait que Pascal avait tracé de lui-même sur un petit papier écrit de sa main et trouvé après sa mort : *J'aime la pauvreté, etc.* Ce portrait, qui nous a été conservé par madame Périer dans la vie de son frère, a été depuis inséré par Bossut dans le supplément aux Pensées de Pascal, p. 535. 5° Neuf lettres inédites attribuées à Pascal dans un premier titre, puis à M. de Saint-Cyran dans un second. Ce sont les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez. (*Ibid.* p. 61 et p. 334.)

Après toutes ces lettres, il en vient une de mademoiselle Pascal à madame Périer, sa sœur, en date du 15 septembre 1647, sur une visite que Descartes avait faite à Pascal, visite dont parle Baillet dans la vie de Descartes, seconde partie, p. 330, d'après une lettre manuscrite de Descartes à Mersenne, du 4 avril 1648. On trouvera la lettre de notre manuscrit dans *Jacqueline Pascal*, p. 93.

Ce même paquet 17 renferme aussi des copies de plusieurs lettres adressées à Pascal. 1° Une lettre de Fermat à Pascal, datée de Tolose le 29 août 1654 : *Monsieur, nos coups fourrés.....* elle est imprimée dans l'édition de Bossut, tom. IV, p. 435. 2° Une lettre de M. Sluze, chanoine de la cathédrale de Liége : *J'avoue que j'ai grande obligation à la gentilezza.....* l'édition de Bossut, *ibid.*, p. 454. 3° Lettre de Leibnitz sur quelques manuscrits de Pascal touchant les sections coniques; Bossut, tom. V, p. 459 : *Monsieur, vous m'avez obligé sensiblement....* 4° Lettre de M. le premier président Ribeyre à Pascal, de Clermont, 26 juillet 1651 : *Monsieur, je vous avoue...* Bossut, tom. IV, p. 214. 5° Lettre de M. de Sluze à Pascal, du 29 avril 1659 : *Monsieur, bien que je devrois passer pour importun.....* Bossut, tom. V, p. 450 : 6° Une lettre

sans date, sans nom d'auteur, commençant ainsi :

« J'ai reçu un très-grand contentement de vos lettres du 19 du mois passé, lesquelles m'ont été rendues il y a deux jours, et je me tiens fort obligé à la civilité de M. Pascal, duquel si l'estime que j'en ay pouvoit être plus grande, elle seroit augmentée par tant de démonstrations que j'en ai reçues. Je vous prie donc, vous qui m'avez fait la faveur de me faire connoître une personne si savante, de lui témoigner le respect et l'estime que j'ay pour lui, et que, si je ne puis pas correspondre avec les effets à tant de grâces qu'il lui a plu de me faire, je ne manquerai pas au moins d'y satisfaire avec une bonne volonté que j'ai voulu vous faire connoître présentement par la réponse que je vous envoye à ce qu'on m'a proposé. Le temps est court, mais n'espérant pas de pouvoir, la semaine prochaine, avoir la commodité de m'appliquer à de semblables spéculations, je suis contraint de vous en dire mon sentiment sur-le-champ. Il est bien vrai qu'il me déplaît que d'abord je ne sois pas du sentiment de M. Pascal touchant l'analyse spéciose de laquelle je fais plus grand cas que luy, et j'ose dire que les preuves que j'en ay sont si grandes que non-seulement elles me persuadent, mais elles m'obligent d'en faire une estime bien grande. J'avoue que le retour en est bien souvent difficile; mais parce que, quand j'ai fait exactement l'analyse, je suis aussi sûr de la solution du problème comme si je l'eusse démontré par synthèse; je ne me soucie pas quelquefois d'en chercher la construction la plus aisée, me persuadant ce qu'en une autre occasion M. Pascal dit : *non est par labori præmium ;* mais en cela comme en toute autre chose je laisse volontiers que chacun suive son propre sentiment. Je viens au problême des tangeans dont on désire une plus grande explication. Aussitôt que vous me l'envoyâtes. . . . . »

Cette longue lettre, qui a plus de six pages in-fol., se termine ainsi :

« Le porisme des anciens, à la description des sections coniques, me semble très-joli ; mais je n'ai pas le loisir de les examiner pour cette heure. Je conserverai le tout pour un meilleur temps, comme aussi de vous parler des carrés, que ces Messieurs appellent magiques desquels M. Pascal fait quelque mention dans sa lettre. J'y ajoute seulement que vous dites le vrai quand vous dites qu'il vous souvient que je vous ai parlé autrefois des deux moyennes, parce qu'il y a longtemps que j'ai trouvé la méthode de les trouver en une infinité de façons (j'entends par le lieu solide). Mais entre tous, ceux-là me plaisent davantage qui résoudent le problême *per circulum* et *ellipsim*. C'est ce que je vous prie de proposer à M. Pascal, pour savoir s'il lui est peut-être arrivé tout de même. Je vous prie de me donner quelques nouvelles des jansénistes et molinistes, comme aussi quelque objection qu'on fait à M. Descartes ; et je voudrois savoir en quelle estime M. Hugenius, gentilhomme hollandais, est auprès de ces Messieurs. Il a imprimé plusieurs petits livres de géométrie, et il a demeuré quelque temps à Paris. »

Je ne trouve point cette lettre parmi celles de Sluze dans l'édition de Bossut. Il est possible qu'elle soit de lui, venant après une lettre qui lui appartient certainement. Peut-être aussi est-elle de Fermat, et adressée à Carcavi, qui avait été collègue de Fermat au parlement de Toulouse. Je le conjecture d'après ces mots : *il vous souvient*

que je vous ai parlé autrefois, etc. Et puis celui qui écrit est évidemment en province. En tout cas il serait bon de publier intégralement cette lettre.

7° Un morceau intitulé : *Pour M. Pascal.* Le Mss. de la Mazarine le donne, p. 72, sous ce titre : *Pour mon frère.*

« Il y a quelque temps que nous fîmes voir à M. Arnauld la solution que M. de Comiers avoit donnée à tous vos problêmes. Il la comprit fort bien et la réduisit en chiffres pour les premiers problêmes qui se trouvèrent conformes à vos solutions. Il n'eut pas le loisir d'en chercher la démonstration ; mais il en parla à un jeune homme qui demeure dans la même maison que M. de Roannez, qui a beaucoup d'ouverture pour la géométrie. Je ne sais si vous l'avez connu : il s'appelle M. le marquis de Sainte-Mesme. M. Arnauld lui proposa donc en l'air cette solution générale de M. de Comiers sans faire de figure ; et il lui envoya le lendemain cette démonstration qui est générale, et qui est la même que celle que vous nous avez envoyée. M. Arnauld la trouva très-belle. (Le Mss. de la Maz. s'arrête ici.) Nous lui dismes un jour ce que nous savions de la vôtre ; mais nous ne l'avions pas sur nous, et nous n'eusmes pas le temps de l'aller quérir... (suit cette démonstration.) M. de Comiers ne nous a point encore rendu réponse sur ce que nous l'avions prié par M. Toinard de réduire en nombre les solutions des propositions au particulier. »

De qui peut être cette note? Sans la première suscription : *Pour M. Pascal*, j'inclinerais à penser qu'elle est de Louis ou de Blaise Périer, qui étu-

diaient alors à Paris et voyaient beaucoup M. Arnauld, et qu'elle est adressée à leur frère aîné, Etienne Périer, qui s'occupait fort de mathématiques. En écrivant à leur mère, madame Périer, à Clermont, la lettre qui suit, ils auront joint cette note pour leur frère.

En effet nous trouvons mêlée à la lettre précédente, celle de MM. Périer, que nous avons publiée (p. 83), sur l'envoi à faire des exemplaires des *Pensées* à différentes personnes qui avaient pris part à la révision : « *Nous avons parlé à M. Guelphe...* » Le Mss. de la Mazarine qui donne aussi cette lettre, p. 71, dit qu'elle est adressée à madame Périer et à Etienne Périer.

Mentionnons encore dans le paquet 17 une lettre du P. Pouget, prêtre de l'Oratoire, du 25 mars 1704, où il déclare qu'il vient d'être chargé par l'évêque de Montpellier, Colbert, le neveu du grand ministre, de composer pour son diocèse un catéchisme. Voilà donc le véritable auteur du fameux catéchisme de Montpellier.

Le p. 18 contient deux cahiers. Le premier est la lettre de M. de Saint-Amour, de Rome, 26 mai 1653 sur sa mission : cette lettre doit avoir été imprimée. Le second cahier se compose de deux lettres inédites très-intéressantes écrites au beau-frère de Pascal, M. Périer, conseiller à la Cour des aides de

Clermont, toutes deux datées de Paris et de l'année 1657. Elles renferment de curieux détails sur les persécutions que subissaient les *Provinciales*. Malheureusement ces deux lettres ne sont pas signées. Elles ne peuvent être de madame Périer, qui était alors à Clermont avec son mari, et dont il est question dans une de ces deux lettres. Seraient-elles de Domat ou d'Arnauld ou de Pascal lui-même? Je ne les ai vues nulle part imprimées. Voici une bonne partie de la première, du 2 janvier 1657 :

« Vous perdez quelque chose de ce que je suis accablé d'occupations; car je ne puis vous écrire si souvent ni si au long que nous le souhaiterions tous deux etc.... Je satisfais ici en courant à trois de vos lettres. Je crois vous avoir mandé qu'il n'y a point d'ordre du conseil portant défense d'imprimer, mais bien ordonnance du lieutenant civil trompettée et affichée. Nous nous en mocquons assez, aussi bien qu'on peut faire chez vous; mais cependant nous risquerions ouvertement imprimeurs et libraires qui ont peur et nous pour eux. Je crois avoir mandé aussi que vous donniez les suites d'extraits; il le faut faire au plus tôt; et pourtant il est bon de les accompagner du *second avis* ou quatre pièces des curés. Je vous enverrai de tout abondamment par le messager de lundi; je pensois l'avoir déjà fait; mais je vous proteste que j'ai tant de choses à la teste que ma mémoire oublie d'en faire passer quelques-unes jusqu'aux mains... Il y a une sanglante relation dans le procès-verbal du clergé contre la doctrine de Jansénius auquel ces Messieurs attribuent les propositions condamnées, qu'il n'a pas entendu saint Augustin etc., avec lettre au roi, à la reine, à

Son Eminence et à tous les évêques pour faire signer cet arrêt si étrange. Cela sera indubitablement suivi de persécution grande. »

Deuxième lettre, au même, de Paris, 24 avril 1657.

« ... On a envoyé ici de Louvain un extrait de la réception et publication de la bulle qu'on appelle Alexandrine dans cette Université, dont tous les membres étant assemblés, la Faculté de Théologie par la bouche de son doyen a déclaré ce qui suit..... Les mêmes lettres des Pays-Bas portent en propres termes que cette même déclaration de la bulle Alexandrine fait fort peu d'effet par deçà, et vraiment ne cause qu'un mépris de constitutions apostoliques. L'effet principal de deçà à Paris est tout de même. Il y a eu des emportés qui ont fait rage en cette publication. L'Oratoire de Saint-Honoré est la seule communauté qui a publié cette bulle par leur prédicateur de leur robbe, ce qui ne s'est pas fait sans ordre des supérieurs politiques, comme dit d'eux la nouvelle chanson qui court là-dessus, qu'étant si proches du Louvre il faut en suivre le train. Un certain abbé Lenormand s'est aussi signalé par cette publication qu'il avoit remise à dimanche dernier, avant-hier. Il est trésorier et curé de Saint-Jacques-de-L'Hôpital en cette ville. Il fit des réflexions sur les principaux endroits de la bulle; et étant aux derniers mots qui parlent d'implorer le secours du bras séculier : « *Messieurs, je n'entends pas seulement les puissances; je n'entends pas mon bras, mais celui de M. Jean Guillaume* (c'est le bourreau) *à qui il faut les livrer.* Et on m'a assuré qu'il avoit dit : *Ces diables de jansénistes;* mais j'en doute. Pour ce qui est de la déclaration sanglante préparée

par M. le chancelier contre les jansénistes, qui devoit être envoyée au Parlement avec la bulle, elle est échouée, et a été jetée au feu par un de ceux qui en avoient le pouvoir. Les jésuites se sont réduits ensuite à faire envoyer la bulle au Parlement avec une simple lettre de cachet à l'ordinaire. Mais cela est encore cassé, et on nous assure qu'ils en sont réduits à un arrest du conseil, qui est la marque d'une pauvre cause en ce temps. La justice et la fermeté qui paroît encore dans le Parlement leur est fort opposée et fort redoutable. Il n'y a nulle apparence que la bulle ni aucune déclaration y passe, et on doit seulement souhaiter que les autres Parlements se règlent sur celui-cy. Un conseiller des plus considérés a dit depuis peu à un ami que pour eux ils n'étoient pas juges des points de foi et de doctrine, mais que pour des points de fait, surtout s'agissant de faire perdre l'honneur ou le bien des particuliers, ils en pouvoient fort bien connoître, et que pour voir si les propositions étoient dans Jansénius ils feroient fort bien apporter la bulle et le livre de Jansénius sur le bureau... »

P. 19. Deux cahiers. La pièce qu'ils contiennent est imprimée : c'est l'image de la vertu de la mère Agnès.

Enfin le p. 20 est une lettre de 1720, écrite à monseigneur l'archevêque d'Arles sur son mandement au sujet des calamités publiques.

N° 13.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT N° 1485,

SUPPLÉMENT FRANÇAIS,

Contenant les Mémoires de mademoiselle Marguerite Périer.

Ce manuscrit est un petit in-folio, d'une écriture du milieu du XVIIIe siècle, portant au dos ce titre : *Recueil de mademoiselle Perrier, tome I.* Sur la première feuille du texte on retrouve ce titre : *Première partie des Mémoires de mademoiselle Marguerite Périer.* Ceci semble indiquer que ces Mémoires se composent de deux parties formant deux volumes, dont le second manquerait. Toutefois, il est permis d'en douter, car ce recueil est complet en lui-même. On peut même dire qu'il renferme les deux parties désignées, mais elles seraient très-inégales; car il y a d'abord trente-cinq pages qui se suivent, puis une nouvelle pagination recommence pendant 700 pages jusqu'à la fin. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, voici le contenu de ce volume.

Ce ne sont pas des Mémoires proprement dits. Marguerite Périer y parle rarement en son nom; c'est plutôt un recueil de pièces relatives à la famille de Pascal et à Port-Royal.

Première partie. Les premières pages contiennent des additions au nécrologe de Port-Royal, par exemple aux articles de M. de Sacy, de M. Lancelot, etc. Vient ensuite, page 5, un morceau assez étendu et curieux intitulé : *M. et mademoiselle de Roannez*. Nous l'avons indiqué et analysé dans le présent volume, p. 58, et publié tout entier pour la première fois dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, n° de septembre et d'octobre 1843.

Pages 9 à 24 : une *Copie d'un Mémoire écrit de la main de mademoiselle Marguerite Périer sur sa famille.* Nous ne donnons point ici ce Mémoire[1] parce qu'il ne contient presque rien sur Pascal. Page 13 :

« Pour venir maintenant au détail des personnes dont j'ai parlé, il est inutile de rien dire de M. Pascal, mon oncle, puisque sa vie a été écrite par madame Périer sa sœur et ma mère. »

Une autre main a continué l'histoire de Marguerite Périer jusqu'à sa mort.

Page 21 : *Addition de mademoiselle Périer à ce qu'elle a déjà dit de sa tante, religieuse de*

[1] Mais comme il a l'avantage de présenter en abrégé l'histoire entière de cette admirable famille, bien que le *Recueil d'Utrecht* en ait pris l'essentiel, nous le publions intégralement dans le *Bulletin du Bibliophile*, novembre, 1844.

Port-Royal. (Voyez *Jacqueline Pascal*, p. 58.)

Pages 25 à 35 : *La vie de mademoiselle Euphémie Pascal depuis sa naissance jusqu'à l'âge de* 26 *ans et* 3 *mois qu'elle quitta le monde pour se faire religieuse à Port-Royal le* 4 *janvier* 1652 : *elle avoit perdu son père*, *M. Pascal*, *le* 24 *septembre* 1651. *Écrite par madame Périer*, *sa sœur.* (Voyez *Jacqueline Pascal*, p. 32.)

Seconde partie. Pages 1 à 7. *Mémoire de la vie de M. Pascal*, *écrit par mademoiselle Périer*, *sa nièce.* Nous le donnons ici en entier, sans même supprimer ce qui s'en trouve déjà dans la vie de Pascal par madame Périer et dans le mémoire sur Pascal, inséré dans le Recueil d'Utrecht.

« MÉMOIRE SUR LA VIE DE M. PASCAL, ÉCRIT PAR M^ELLE^ MARGUERITE PÉRIER, SA NIÈCE. »

« Lorsque mon oncle eut un an, il lui arriva une chose fort extraordinaire. Ma grand'mère étoit, quoyque très-jeune, très-pieuse et très-charitable ; elle avoit un grand nombre de pauvres familles à qui elle donnoit la charité. Il y en avoit une qui avoit la réputation d'être sorcière ; tout le monde le lui disoit : mais ma grand'mère qui n'étoit pas de ces femmes crédules et qui avoit beaucoup d'esprit, se mocqua de cet avis, et continuoit toujours à lui faire l'aumône. Dans ce temps-là il arriva que le petit Pascal tomba dans une langueur semblable à ce qu'on appelle à Paris *tomber en chartre ;* mais cette langueur étoit accompagnée de deux circonstances qui ne sont pas ordi-

naires, l'une qu'il ne pouvoit souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportement très-grands; et l'autre bien plus étonnante, c'est qu'il ne pouvoit souffrir de voir son père et sa mère s'approcher l'un de l'autre : il souffroit les caresses de l'un et de l'autre en particulier avec plaisir; mais aussitôt qu'ils s'approchoient ensemble, il crioit, se débattoit avec une violence excessive; tout cela dura plus d'un an durant lequel le mal s'augmentoit; il tomba dans une telle extrémité qu'on le croyoit prêt à mourir.

Tout le monde disoit à mon grand-père et à ma grand'-mère, que c'étoit assurément un sort que cette sorcière avoit jeté sur cet enfant; ils s'en moquoient l'un et l'autre, regardant ces discours comme des imaginations qu'on a quand on voit des choses extraordinaires, et n'y faisant aucune attention, laissant toujours à cette femme une entrée libre dans leur maison, où elle recevoit la charité. Enfin mon grand-père, importuné de tout ce qu'on lui disoit là-dessus, fit un jour entrer cette femme dans son cabinet, croyant que la manière dont il lui parleroit lui donneroit lieu de faire cesser tous les bruits; mais il fut très-étonné lorsque après les premières paroles qu'il lui dit, auxquelles elle répondit seulement et assez doucement que cela n'étoit point et qu'on ne disoit cela d'elle que par envie à cause des charités qu'elle recevoit, il voulut lui faire peur, et feignant d'être assuré qu'elle avoit ensorcelé son enfant, il la menaça de la faire pendre si elle ne lui avouoit la vérité; alors elle fut effrayée, et se mettant à genoux elle lui promit de lui dire tout, s'il lui promettoit de lui sauver la vie. Sur cela mon grand-père, fort surpris, lui demanda ce qu'elle avoit fait, et ce qui l'avoit obligée à le faire; elle lui dit que, l'ayant prié de solliciter un procès pour elle, il l'avoit refusée, parce qu'il croyoit qu'il n'étoit pas bon, et que pour s'en ven-

ger elle avoit jeté un sort sur son enfant qu'elle voyoit qu'il aimoit tendrement, et qu'elle étoit bien fâchée de le lui dire, mais que le sort étoit à la mort. Mon grand-père affligé lui dit : Quoy ! il faut donc que mon enfant meure ! Elle lui dit qu'il y avoit du remède, mais qu'il falloit que quelqu'un mourût pour lui, et transporter le sort. Mon grand-père lui dit : Eh ! j'aime mieux que mon fils meure que si quelqu'un mouroit pour lui. Elle lui dit : On peut mettre le sort sur une bête. Mon grand-père lui offrit un cheval : elle lui dit que sans faire de si grands frais un chat lui suffiroit : il lui en fit donner un, elle l'emporta, et en descendant elle trouva deux capucins qui montoient pour consoler mon grand-père de l'extrémité de la maladie de son fils. Ces pères dirent à cette femme qu'elle vouloit encore faire quelque sortilége de ce chat : elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que de la hauteur de six pieds et tomba mort ; elle en demanda un autre que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avoit pour cet enfant fut cause qu'il ne fit pas d'attention que tout cela ne valoit rien, puisqu'il falloit, pour transporter ce sort, faire une nouvelle invocation au diable ; jamais cette pensée ne lui vint dans l'esprit, elle ne lui vint que longtemps après, et il se repentit d'avoir donné lieu à cela.

« Le soir la femme vint et dit à mon grand-père qu'elle avoit besoin d'avoir un enfant qui n'eût pas sept ans, et qui, avant le lever du soleil, cueillît neuf feuilles de trois sortes d'herbes ; c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il y mèneroit lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin. Les trois sortes d'herbes étant cueillies, la femme fit un cataplasme qu'elle porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il falloit le mettre sur le ventre de l'enfant. Mon grand-père le fit mettre,

et à midy, revenant du palais, il trouva toute la maison en larmes, et on lui dit que l'enfant étoit mort ; il monta, vit sa femme dans les larmes, et l'enfant dans le berceau, mort, à ce qu'il paroissoit. Il s'en alla, et en sortant de la chambre il rencontra sur le degré la femme qui avoit apporté le cataplasme, et attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva et lui dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit en colère, parce qu'il croyoit que son enfant étoit mort ; mais qu'elle avoit oublié de lui dire le matin qu'il devoit paroître mort jusqu'à minuit, et qu'on le laissât dans son berceau jusqu'à cette heure-là et qu'alors il reviendroit. Mon grand-père rentra et dit qu'il vouloit absolument qu'on le gardât sans l'ensevelir. Cependant l'enfant paroissoit mort ; il n'avoit ny pouls, ny voix, ny sentiment ; il devenoit froid, et avoit toutes les marques de la mort ; on se moquoit de la crédulité de mon grand-père, qui n'avoit pas accoutumé à croire à ces gens-là.

« On le garda donc ainsi, mon grand-père et ma grand'mère toujours présents, ne voulant s'en fier à personne ; ils entendirent sonner toutes les heures et minuit aussi sans que l'enfant revînt. Enfin entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bâiller ; cela surprit extraordinairement : on le prit, on le réchauffa, on lui donna du vin avec du sucre ; il l'avala ; ensuite la nourrice lui présenta le téton, qu'il prit sans donner néanmoins des marques de connoissance et sans ouvrir les yeux ; cela dura jusqu'à six heures du matin qu'il commença à ouvrir les yeux et à connoître quelqu'un. Alors, voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à crier comme il avoit accoutumé ; cela fit voir qu'il n'étoit pas encore guéri, mais on fut au moins consolé de ce qu'il n'étoit pas mort, et environ six à sept jours

après il commença à souffrir la vue de l'eau. Mon grand-père, arrivant de la messe, le trouva qui se divertissoit à verser de l'eau d'un verre dans un autre dans les bras de sa mère ; il voulut alors s'approcher ; mais l'enfant ne le put souffrir, et peu de jours après il le souffrit, et en trois semaines de temps cet enfant fut entièrement guéri et remis dans son embonpoint.

Autre fait de la vie de M. Pascal[1] :

« Il y avait en Normandie un curé (M. Guillebert, docteur de Sorbonne) dans un village nommé Rouvilly, qui étoit un grand pénitent de Dieu, qui gouvernoit sa paroisse avec une piété très-solide, qui y instruisoit et faisoit des prônes admirables. Tout le voisinage y alloit pour l'entendre, et pour s'instruire et s'édifier ; et il faisoit un si grand bien à ceux qui le venoient entendre que, peu après sa réputation se répandant, les gentilshommes du voisinage et même les officiers de Rouen louoient des chambres dans ce village, pour y aller coucher tous les samedis, afin d'assister à ses prônes. Entre ces gentilshommes, il y en eut deux qui étoient assez proches, nommés MM. Deslandes et de La Bouteillerie ; ces deux messieurs furent si touchés, qu'ils s'abandonnèrent entièrement à sa conduite, et résolurent de ne plus penser qu'à Dieu, à leur salut, et à la charité pour le prochain. Ils avoient un don naturel pour remettre les membres rompus et désunis ; et comme ils avoient beaucoup d'esprit et d'honneur, ils avoient dès leur jeunesse étudié l'anatomie et la médecine pour ne point hasarder, en se fiant à leur industrie naturelle, de faire quelque faute. Quand ces deux messieurs eurent résolu de se donner entièrement à Dieu, ils firent bâtir chacun un petit hôpital au-

[1] Note du Ms. : « Ce narré est hors de sa place. » En effet, tout ce mémoire est rempli de désordre.

tour de leur parc dans leurs terres qui se touchoient. M. Deslandes qui avoit dix enfants, mit dix lits dans son hôpital, et M. de La Bouteillerie qui n'avoit point d'enfants, en mit vingt; ils recevoient dans ces trente lits tous les pauvres qui se présentoient, et les traitoient charitablement de toutes sortes de maladies, étant bons chirurgiens et bons médecins, mais ils préféroient ceux qui avoient besoin de leurs services pour remettre les membres... »

. . . Pendant que mon grand-père étoit à Rouen, M. Pascal, mon oncle, qui vivoit dans cette grande piété qu'il avoit lui-même imprimée à la famille, tomba dans un état fort extraordinaire, qui étoit causé par la grande application qu'il avoit donnée aux sciences; car les esprits étant montés trop fortement au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des potences; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on étoit obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds. Cet état où les médecins le virent, les obligea de lui défendre toute sorte d'application; mais cet esprit si vif et si agissant ne pouvoit pas demeurer oisif. Quand il ne fut plus occupé ny de sciences ny de choses de piété qui portent avec elle leur application, il lui fallut quelque plaisir; il fut contraint de revoir le monde, de jouer et de se divertir. Dans le commencement cela étoit modéré; mais insensiblement le goût en vint, il se mit dans le monde, sans vice néanmoins ny dérèglement, mais dans l'inutilité, le plaisir et l'amusement. Mon grand-père mourut; il continua à se mettre dans le monde avec même plus de facilité, étant maître de son bien; et alors, après s'y être un peu enfoncé, il prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et se marier, et prenant ses

mesures pour l'un et pour l'autre [1], il en conféra avec ma tante, qui étoit alors religieuse, qui gémissoit de voir celui qui lui avoit fait connoître le néant du monde, s'y plonger lui-même par de tels engagements. Elle l'exhortoit souvent à y renoncer; il l'écoutoit, et ne laissoit pas de pousser toujours ses desseins. Enfin Dieu permit qu'un jour de la Conception de la Sainte-Vierge, il allât voir ma tante, et demeurât au parloir avec elle durant qu'on disoit nones avant le sermon. Lorsqu'il fut achevé de sonner, elle le quitta, et lui de son côté entra dans l'église pour entendre le sermon, sans savoir que c'étoit là où Dieu l'attendoit. Il trouva le prédicateur en chaire, ainsi il vit bien que ma tante ne pouvoit pas lui avoir parlé; le sermon fut, au sujet de la Conception de la Sainte-Vierge, sur le commencement de la vie des chrétiens, et sur l'importance de les rendre saints, en ne s'engageant pas, comme font presque tous les gens du monde, par l'habitude, par la coutume, et par des raisons de bienséance toutes humaines, dans des charges et dans des mariages; il montra comment il falloit consulter Dieu avant que de s'y engager, et bien examiner si on pourroit faire son salut, si on n'y trouveroit point d'obstacles. Comme

[1] Il serait curieux de connaître la carrière que Pascal aurait embrassée. On ne voit guère qu'il eût pu, dans l'état de la société au XVIIe siècle, en trouver une autre que la magistrature, par exemple, la chambre des monnaies ou la cour des aides, où déjà quelques membres de sa famille occupaient une place, et où sa qualité de calculateur et de savant eût été de mise. A la rigueur, il eût pu acheter une charge au parlement, et être conseiller au parlement de Paris comme Carcavi et Fermat à celui de Toulouse. Quant au mariage, il est absolument impossible et parfaitement inutile de conjecturer quelle personne Pascal avait en vue. Il pouvait aspirer aux partis les plus honorables. Mais c'est aussi par trop ignorer le siècle de Louis XIV que d'imaginer qu'il eût jamais osé élever ses prétentions jusqu'à mademoiselle de Roannez, la sœur d'un duc et pair, la future duchesse de La Feuillade.

c'étoit là précisément son état et sa disposition, et que le prédicateur prêcha avec beaucoup de véhémence et de solidité, il fut vivement touché, et croyant que tout cela avoit été dit pour lui, il le prit de même. Ma tante alluma autant qu'elle put ce nouveau feu, et mon oncle se détermina peu de jours après à rompre entièrement avec le monde; et pour cela il alla passer quelque temps à la campagne pour se dépayser, et rompre le cours général du grand nombre de visites qu'il faisoit et qu'il recevoit; cela lui réussit, car depuis cela il n'a vu aucun de ces amis qu'il ne visitoit que par rapport au monde.»

« Dans sa retraite, il gagna à Dieu M. le duc de Roannez avec qui il étoit lié d'une amitié très-étroite, fondée sur ce que M. de Roannez ayant un esprit très-éclairé et capable des plus grandes sciences, avoit beaucoup goûté l'esprit de M. Pascal, et s'étoit attaché à lui. M. Pascal ayant donc quitté le monde, et ayant résolu de ne plus s'occuper que des choses de Dieu, il fit comprendre à M. de Roannez l'importance d'en faire de même, et lui parla là-dessus avec tant de force qu'il le persuada. Etant donc ainsi touché de Dieu, par le ministère de M. Pascal, il commença à faire des réflexions sur le néant du monde, il prit un peu de temps pour penser à ce que Dieu demandoit de lui; enfin il prit la résolution de ne plus jamais songer au monde[1].

Pendant que M. Pascal travailloit contre les athées, il arriva qu'il lui vint un très-grand mal de dents. Un soir M. le duc de Roannez le quitta dans des douleurs très-violentes; il se mit au lit, et son mal ne faisant qu'augmenter, il s'avisa pour se soulager, de s'appliquer à quelque chose qui fût capable de lui faire oublier son mal; pour cela il pensa à la proposition

[1] Voyez sur M. de Roannez notre article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, septembre et octobre 1843.

de la roulette faite autrefois par le père Mersenne, que personne n'avoit jamais pu trouver, et à laquelle il ne s'étoit jamais amusé. Il y pensa si bien qu'il en trouva la solution et toutes les démonstrations; cette application détourna son mal de dents, et quand il cessa d'y penser, il se sentit guéri de son mal. M. de Roannez étant venu le voir le matin, et le trouvant sans mal, lui demanda ce qui l'avoit guéri; il lui dit que c'étoit la roulette, qu'il avoit cherchée et trouvée. M. de Roannez surpris de cet effet et de la chose même, car il en savoit la difficulté, lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire de cela. Mon oncle lui dit que la solution de ce problème lui avoit servi de remède, et qu'il n'en attendoit pas autre chose. M. de Roannez lui dit qu'il y avoit bien un meilleur usage à en faire; que dans le dessein où il étoit de combattre les athées, il falloit leur montrer qu'il en savoit plus qu'eux tous, en ce qui regarde la géométrie et ce qui est sujet à démonstration, et qu'ainsi s'il se soumettoit à ce qui regarde la foi, c'est qu'il savoit jusques où devoient porter les démonstrations; et sur cela il lui conseilla de consigner 60 pistoles, et de faire une espèce de défi à tous les mathématiciens habiles qu'il connoissoit et de proposer le prix pour celui qui trouveroit la solution du problème. M. Pascal le crut et consigna les 60 pistoles entre les mains de M..., nomma des examinateurs pour juger des ouvrages qui viendroient de toute l'Europe, et fixa le terme à 18 mois, au bout desquels personne n'ayant trouvé la solution suivant le jugement des examinateurs, M. Pascal retira ses 60 pistoles et les employa à faire imprimer son ouvrage, dont il ne fit tirer que 120 exemplaires.

« M. Pascal parloit peu de science; cependant, quand l'occasion s'en présentoit, il disoit son sentiment sur les choses dont on lui parloit; par exemple sur la philosophie de M. Descartes, il disoit assez ce qu'il pensoit. Il étoit de son sentiment

sur l'automate, et n'en étoit point sur la matière subtile dont il se moquoit fort, mais il ne pouvoit souffrir la manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disoit très-souvent : « je ne puis pardonner à Descartes ; il voudroit bien dans toute « la philosophie se pouvoir passer de Dieu, mais il n'a pu « s'empêcher de lui accorder[1] une chiquenaude, pour mettre « le monde en mouvement : après cela il n'a plus que faire de « Dieu. »

Voici maintenant le seul témoignage authentique qui nous soit connu sur l'aventure du pont de Neuilly ; il n'y en a pas d'autre trace dans tous les papiers qui ont passé sous nos yeux.

« Page 6 : Monsieur Arnoul, chanoine de Saint-Victor, curé de Chamboursy, dit qu'il a appris de M. le prieur de Barillon, ami de M. Périer, que M. Pascal, quelques années avant sa mort, étant allé, selon sa coutume, un jour de fête à la promenade au pont de Neuilly, avec quelques-uns de ses amis, dans un carrosse à quatre ou six chevaux, les deux chevaux de volée prirent le mors aux dents à l'endroit du pont où il n'y avoit point de garde-fou ; et s'étant précipités dans l'eau, les lesses qui les attachoient au train de derrière se rompirent ; en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice, ce qui fit prendre à M. Pascal la résolution de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude. »

Il est vraiment bien singulier que Jacqueline Pascal, dans la lettre où elle raconte à sa sœur les

[1] D'abord : *faire donner* ; au-dessus *accorder*, qui est la bonne leçon. Voyez plus haut, p. 41.

motifs et les détails de la conversion de leur frère [1], ne dise pas un seul mot d'un accident aussi terrible, où, si elle l'eût connu, et comment aurait-elle pu l'ignorer, elle n'aurait pas manqué de voir et de faire paraître le doigt de Dieu.

Donnons encore quelques anecdotes sur Pascal, rapportées par Marguerite Périer sur le témoignage de ce même M. Arnoul.

« *Ibid.*, page 6. M. Pascal avoit des adresses merveilleuses pour cacher sa vertu, et particulièrement devant les gens du commun; en sorte qu'un homme dit un jour à M. Arnoul qu'il sembloit que M. Pascal fût toujours en colère et qu'il vouloit jurer (ce qui est assez plaisant), mais qu'il ne seroit pas bon à écrire. M. Arnoul ajoutoit que quand on demandoit conseil à M. Pascal, il écoutoit beaucoup et parloit peu. »

« Page 7. M. Pascal étant allé voir M. Arnoul à Saint-Victor avec le duc de Roannez, vit entrer fort confusément un troupeau de moutons; il demanda à M. Arnoul s'il en devineroit bien le nombre. Celui-ci lui ayant répondu que non, il lui dit tout d'un coup en comptant en un moment sur ses doigts qu'il y en avoit quatre cents. M. de Roannez demanda à celui qui les conduisoit combien il y en avoit; il lui dit quatre cents. [2] »

Le reste du volume est un amas de lettres de Pascal, de ses deux sœurs, de son beau-frère,

[1] *Jacqueline Pascal*, p. 325.

[2] Ces témoignages de M. Arnoul sur Pascal se retrouvent dans le Ms. de la Bibliothèque royale, 397, p. 291, et dans celui de la Mazarine, p. 365, et ils y sont donnés comme extraits d'un *manuscrit anonyme de la Bibliothèque des pères de l'Oratoire, de Clermont.*

M. Périer, de leurs enfants, de M. Arnauld, de M. Nicole et d'une foule d'autres personnages, dans un tel désordre que le catalogue qui exprimerait cette confusion serait lui-même d'une confusion intolérable. Nous rapporterons donc à un certain nombre de chefs toutes les pièces dispersées dans ce volume.

De Pascal lui-même ou sur Pascal on trouve :

Récit de ce que mademoiselle Périer a ouï dire à son oncle parlant à quelques-uns de ses amis au sujet des Provinciales (imprimé par Bossut, comme de Pascal, et rappelé par nous, page 44 de ce volume).

Lettre de mademoiselle Pascal à madame Périer, sa sœur, où il est parlé d'une entrevue de Pascal avec M. Descartes. (Voyez *Jacqueline Pascal*, p. 93).

Extrait d'une lettre de MM. Louis et Blaise Périer à madame leur mère au sujet de l'impression de la Vie de M. Pascal, qu'elle avoit composée (voyez ce vol. p. 86).

Extrait d'une lettre à M. Périer, datée de Paris le 27 octobre 1656, et relative aux *Provinciales* et aux remontrances des curés sur la morale des jésuites. Cette lettre est du même genre que les deux autres que nous avons citées plus haut ; elle est certainement d'une personne fortement enga-

gée dans la querelle, Arnauld, Nicole, Sainte-Marthe, Domat ou Pascal lui-même.

Extrait d'une lettre à M. Périer conseiller à la cour des aydes. A Paris, ce 27 octobre 1656.

« La quatorzième est sous la presse; elle consolera les bons pères qui jettent feu et flâme, et qui jouent de leur reste pour perdre les amis. L'affaire des curés les incommode fort, et ils s'en prennent comme de tout ce qui se fait de bon contre eux à Port-Royal. Les curés de Paris pensent à faire un deuxième avis, et de nouveaux extraits pires que les premiers. Ils s'assemblèrent hier pour cela. Ceux qui sont purs molinistes, ou inspirés et gouvernés par les bons pères, firent rage pour empêcher ce deuxième avis; mais pourtant il passa, et il fut résolu qu'on y travailleroit. Je vous ay envoyé vingt ou vingt-cinq des avis imprimés, dont il y en a, ce me semble, dix de signés de la main des deux sindics; ç'a été pour envoyer dans toutes vos villes et doyennés, ou lieux plus considérables de vos quartiers, et afin que par ce moyen et de vos amis l'adresse en fût faite sur les lieux aux personnes les plus capables d'y bien servir; j'attends réponse là-dessus... Vous presserés au plutôt que les curés de delà envoyent leur procuration. J'ay oublié de vous mander que, ou dans les billets qui doivent accompagner chaque paquet à vos curés, ou dans les lettres que vous écrirez pour cela à vos connoissances, il faut leur donner avis que les curés doivent agir en cecy avec l'ordre et la participation de messieurs les évêques des lieux ou de leurs grands vicaires... Les bons pères, par une réponse à la treizième, que je diffère à vous envoyer pour vous en envoyer en même temps la réfutation, nient le soufflet de Guille qui cependant est indubitable: la seule difficulté est de savoir si ç'a été d'avant ou d'arrière-

main [1]. Il y a une nouvelle théologie morale d'Escobar, et de nouveaux casuistes comme Mascarenhas, Busembaum, etc., où il y a les meilleures choses du monde pour nous... Je perds beaucoup et nos amis de ce que les jours n'ont que vingt-quatre heures.

« Copié sur l'original sans nom d'autheur. »

Le manuscrit de la bibliothèque royale n° 397, qui est de la main du père Guerrier, de l'Oratoire, et celui de la Mazarine, en grande partie copié sur le précédent, renferment aussi cette lettre et y joignent cette note, pages 297 et 370 :

« Je ne sais de qui est cette lettre, parce qu'elle n'est pas signée et que je ne connois pas l'écriture. Mademoiselle Périer ne la connoît pas non plus. »

Autre lettre au même, de la même époque et sur le même sujet. Mémoires de mademoiselle Périer, p. 191-192, Ms. de la bibliothèque royale, p. 21, Ms. de la Mazarine, p. 32.

Ce 6 février 1657.

« Voici, Monsieur, un grand régal pour vous ; puisque c'est d'une dix-septième qui n'est encore connue de personne du monde. On attendoit l'assemblée du clergé à finir, mais je pense qu'on attendroit trop long-temps. Ne la faites voir qu'à peu de gens bien assurés, et ne vous en dessaisissés point ; car il n'y en a encore que dix mille de tirées, six mille de la petite

[1] Voyez le passage de la XIIIme Provinciale, sur le soufflet donné par un père jésuite à un officier de la maison du roi.

et quatre mille de l'autre, et il nous en faut encore beaucoup, parce qu'on rompra les formes ; aucun de nos amis ne s'y attend, et il y pourroit avoir quelque changement, etc. »

A propos des *Provinciales*, on trouve dans notre manuscrit des additions pour le *Nécrologe de Port-Royal*, qui renferment des détails curieux que l'auteur du Mémoire sur Pascal dans le Recueil d'Utrecht a fait connaître incomplètement. Nous donnons ici ce fragment intéressant (on le trouve aussi dans le Ms. de la Bibliothèque royale, n° 397, et dans celui de la Mazarine).

Note à la page 59me, *ligne* 18, *de la préface.* »

« Ce fut M. Pascal qui attaqua la morale des jésuites en 1656, et voici comment il s'y engagea. Il étoit allé à Port-Royal-des-Champs pour y passer quelque temps en retraite, comme il faisoit de temps en temps. C'étoit alors qu'on travailloit en Sorbonne à la condamnation de M. Arnauld qui étoit aussi à Port-Royal. Lorsque ces messieurs le pressoient d'écrire pour sa défense et lui disoient : Est-ce que vous vous laisserez condamner comme un enfant sans rien dire? il donna un écrit qu'il lut en présence de tous ces Messieurs qui n'y donnèrent aucun applaudissement. M. Arnauld, qui n'étoit pas jaloux de louanges, leur dit : Je vois bien que vous trouvez cet écrit mauvais, et je crois que vous avez raison ; puis il dit à M. Pascal : Mais vous qui êtes jeune [1], vous devriez faire quelque chose.

[1] Recueil de M. Périer : vous qui êtes *curieux*.

M. Pascal fit la première lettre, la leur lut; M. Arnauld s'écria : Cela est excellent; cela sera goûté; il faut le faire imprimer. On le fit; cela eut un succès que l'on a vu : on continua. M. Pascal, qui avoit une maison de louage dans Paris, alla se mettre dans une auberge à l'enseigne du Roi David, rue des Poiriers, pour continuer cet ouvrage. Il étoit connu dans cette auberge sous un autre nom; c'étoit tout vis-à-vis le collége de Clermont, qu'on nomme à présent Louis-le-Grand. M. Périer, son beau-frère, étant allé à Paris dans ce temps-là, alla se loger dans cette même auberge, comme un homme de province, sans faire connoître qu'il étoit son beau-frère. Le P. de Fretat, jésuite, son parent et parent aussi de M. Pascal, alla trouver M. Périer, et lui dit qu'ayant l'honneur de lui appartenir il étoit bien aise de l'avertir qu'on étoit persuadé dans la Société que c'étoit M. Pascal, son beau-frère, qui étoit l'auteur des petites lettres contre eux qui couroient Paris, qu'il devoit l'en avertir et lui conseiller de ne pas continuer parce qu'il pourroit lui en arriver du chagrin. M. Périer le remercia, et lui dit que cela étoit inutile, et que M. Pascal lui répondroit qu'il ne pouvoit pas les empêcher de l'en soupçonner; parce que, quand il leur diroit que ce n'étoit pas lui, ils ne le croiroient pas, et qu'ainsi s'ils vouloient l'en soupçonner il n'y avoit pas de remède. Il se retira là-dessus, lui disant toujours qu'il falloit l'en avertir, et qu'il y prît garde. M. Périer fut fort soulagé quand il s'en alla; car il y avoit une vingtaine d'exemplaires de la septième ou huitième lettre sur son lit qu'il y avoit mis pour sécher; mais les rideaux étoient tirés, et heureusement un frère que le Père de Fretat avoit mené avec lui et qui s'étoit assis près du lit ne s'en aperçut pas. M. Périer alla aussitôt en divertir M. Pascal qui étoit dans la chambre au-dessus de lui et que les jésuites ne croyoient pas être si proche d'eux.

« En 1752, le 27 février, mademoiselle Périer raconta à un de

ses amis que[1] M. Pascal, son oncle, avoit un laquais, nommé Picard, très-fidèle, qui savoit que son maître composoit les Lettres provinciales; c'étoit lui qui pour l'ordinaire en portoit les manuscrits à M. Fortin, principal du collége d'Harcourt, qui avoit soin de les faire imprimer. On assure qu'elles ont été imprimées dans le collége même.

« Elle a assuré au même[2] que messieurs les curés de Paris avoient accoutumé dans ce temps-là de s'assembler tous les mois, et qu'à l'occasion des Lettres provinciales et de l'Apologie des casuistes, ils proposèrent de demander la condamnation de la morale relâchée, et de nommer quelqu'un de leur corps pour écrire contre. Personne ne paroissoit fort disposé à se charger de cette commission; mais M. Fortin, homme fort zélé, qui connoissoit particulièrement M. Mazure, curé de Saint-Paul, lui persuada d'accepter cet emploi, lui promettant de faire composer ses écrits par des personnes très-habiles. En effet, M. Fortin s'adressa à MM. Arnauld, Nicole et Pascal, qui sont auteurs des écrits qui ont paru sous le nom de messieurs les curés de Paris. Depuis ce temps-là, il fut défendu aux curés de Paris de s'assembler tous les mois, comme ils avoient accoutumé auparavant. »

Ainsi, d'après le témoigage de Marguerite Périer, c'est un principal d'un collége de l'Université qui, malgré les défenses les plus rigoureuses de l'autorité, osa faire imprimer *les Provinciales*, et les imprimer dans son propre collége, le collége d'Harcourt. L'Université ne devait pas moins

[1] Le Ms. de la Bibliothèque royale et le Ms. de la Mazarine : *mademoiselle Périer m'a dit aujourd'hui* 27 *février* 1732, *que...*

[2] Les mêmes MMss. : *item, elle m'a dit que*, etc.

à celui qui ne craignait pas d'attaquer ses anciens et éternels ennemis. Un Arnauld avait, au commencement du XVIIe siècle, défendu l'Université contre les prétentions des jésuites devant le parlement de Paris : il était juste que l'Université rendît en secret au fils le service qu'elle avait reçu publiquement du père.

Voilà à peu près tout ce que nous trouvons dans les Mémoires de Marguerite Périer qui puisse être attribué à Pascal, ou qui se rapporte directement à lui. Mais il y a beaucoup d'autres pièces qui jettent du jour sur son caractère et sur sa conduite particulière avec toute sa famille. Au premier rang de ces pièces il faut mettre les lettres de sa sœur Jacqueline. Le *Recueil* d'Utrecht en a donné quelques-unes, ainsi que des vers sur le miracle de la Sainte-Épine ; mais notre manuscrit contient un bien plus grand nombre de pièces inédites en prose et en vers des diverses époques de la vie si courte de cette personne vraiment extraordinaire. Il y aurait de quoi en former un volume plein d'intérêt[1].

Notre manuscrit renferme aussi une foule de lettres des Périer, d'Arnauld, de Nicole, de Sacy, de Sainte-Marthe, de Tillemont, de Lancelot et d'autres personnages éminents de Port-Royal.

[1] Voyez notre récente publication de *Jacqueline Pascal*.

Parmi ces lettres nous en avons distingué plusieurs de Domat, avec une notice sur sa vie et même un certain nombre de Pensées écrites par lui, et dont quelques-unes ne seraient pas indignes de Pascal. Il faudrait publier et recueillir à part ces précieux restes du plus grand jurisconsulte du XVIIe siècle, de celui qui inspira D'Aguesseau, qui précéda et prévint plusieurs fois Montesquieu, et qui avait conçu le plan d'une réforme générale des lois civiles sur les principes de la justice naturelle et du christianisme. C'est là que nous apprenons que le premier lien de Domat et de Pascal avait été les mathématiques, qu'ils firent ensemble plusieurs expériences sur la pesanteur de l'air, que personne ne fut plus parfaitement uni avec Pascal sur les affaires de la religion, qu'il avait été de son avis dans la question du formulaire, et que, s'étant trouvé à Paris pendant la dernière partie de sa vie, après lui avoir rendu les devoirs d'un ami sincère, il reçut ses derniers soupirs [1].

Nous n'en finirions pas si nous voulions indiquer tout ce qu'il y a de curieux et d'important dans ce manuscrit; mais nous ne voulons pas le

[1] Nous avons imprimé il y a deux ans les plus importantes de ces pièces dans le *Journal des Savants*, janvier et février 1843, sous le titre de *Documents inédits sur Domat*, et nous les avons ensuite recueillis dans les *Fragments littéraires*, p. 220-280.

quitter sans y signaler une correspondance du plus haut prix, celle de la sœur du grand Condé, de cette reine de la Fronde qui alla mourir aux Carmélites, et couvrit quelque temps Port-Royal des restes de son crédit, c'est-à-dire des lettres presque entièrement inédites de madame la duchesse de Longueville adressées à la mère Angélique de Saint-Jean, à M. Marcel, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, son directeur, à la supérieure des Carmélites et à d'autres religieuses du même couvent [1].

N° 14.

LETTRE DE PASCAL SUR LES CARROSSES A CINQ SOUS,

Tirée des manuscrits de Pomponne, à la bibliothèque de l'Arsenal.

M. de Monmerqué [2] a tiré des manuscrits de Pomponne, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal, diverses pièces curieuses desquelles il résulte que Pascal a été ou l'inventeur ou du moins l'un des entrepreneurs de carrosses à cinq sous, nos omnibus d'aujourd'hui, destinés à parcourir Paris sur plusieurs grandes lignes. Sauval [3] et ma-

[1] Nous avons mis au jour ces lettres précieuses. Elles ont paru dans les *Fragments littéraires*, p. 281-365.

[2] Dans un petit écrit intitulé *les Carrosses à cinq sous, ou les omnibus du* XVIIe *siècle*. Paris, 1828.

[3] *Antiquités*, tome I, page 191. « A ce qu'on dit, il en était l'inventeur aussi bien que le conducteur. »

dame Périer [1] nous l'apprenaient déjà, mais les pièces nouvelles publiées par M. de Monmerqué éclaircissent pleinement toute cette petite affaire. On y rencontre le privilége accordé pour cette entreprise au marquis de Sourches, à M. de Crénan, au duc de Roannès, l'intime ami de Pascal, ainsi qu'une lettre intéressante, où madame Périer raconte à M. Arnauld de Pomponne le grand succès du premier établissement de ces carrosses. A la suite de la lettre de madame Périer est le billet suivant, de la main même de Pascal, que M. de Monmerqué veut bien nous autoriser à publier ici pour la seconde fois.

«J'adjousteray à ce que dessus, qu'avant-hier au petit coucher du Roy une baterie dangereuse fut entreprise contre nous par deux personnes de la cour les plus eslevées en qualité et esprit, et qui allait à la ruiner en la tournant en ridicule, et qui eust donné lieu d'entreprendre tout. Mais le Roy y répondit si obligeamment et si séchement pour la beauté de l'affaire et pour nous, qu'on rengaigna, et promptement. Je n'ay plus de papier. Adieu. Je suis tout à vous. P. »

[1] *Vie de Pascal.* —« Dès que l'affaire des carrosses fut établie, il me dit qu'il voulait demander mille francs par avance pour sa part à des fermiers avec qui l'on traitait... pour l'employer aux pauvres de Blois. »

N° 15.

NOTE ADDITIONNELLE AU FRAGMENT DE PASCAL *SUR L'AMOUR.*

Au milieu de l'admiration qu'excita dès son apparition ce fragment, et parmi les remercîments qui me furent adressés des côtés les plus différents par les amis de notre grande littérature, il s'est rencontré de saints personnages qui, prenant l'épouvante au seul nom d'amour, sans craindre de rappeler un des héros de Molière, mais bien sûrs de complaire à des inimitiés trop connues, m'ont charitablement accusé de faire de Pascal un mauvais sujet, parce que je prouvais sans réplique qu'il avait dû connaître l'amour pour l'exprimer de la sorte. Cette pieuse calomnie paraissait à peine sous une éclatante protection, qu'en même temps et comme à point nommé M. Gonod mettait au jour les agréables et curieux mémoires de Fléchier sur son séjour à Clermont pendant les années 1665 et 1666. Or, dans ces mémoires, à l'occasion d'une demoiselle, *qui était la Sapho du pays*, se trouvent les lignes suivantes : « Cette demoiselle était aimée par tout ce qu'il y avait de beaux esprits. Les esprits ont leurs liaisons qui font bien souvent celles du corps.

M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation, et un autre savant, étaient continuellement auprès de cette belle savante. Celui-ci (il s'agit d'un troisième amoureux) crut qu'il devait être de la partie, et qu'on ne pouvait passer pour bel-esprit qu'en aimant une dame qui en avait, et qui était aimée par des gens qui passaient pour en avoir. Il prenait donc le temps que ses deux rivaux n'étaient plus auprès d'elle, et venait faire sa cour après qu'ils avaient fait la leur, croyant qu'il ne fallait jamais laisser une belle sans galant, et lui donner le temps de respirer en repos[1].» Ainsi parle Fléchier, sur un ton qui ferait frémir aujourd'hui nos dévots à la mode. M. Gonod prétend qu'il ne peut être ici question de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées;* et il en donne cette seule raison que Pascal né à Clermont, et qui l'avait quitté de bonne heure, *n'y est vraisemblablement revenu* qu'en 1660, lorsqu'il était presque mourant et ne pensait plus qu'à Dieu. Il est vrai que Pascal est allé à Clermont en 1660; mais où donc est l'invraisemblance qu'auparavant aussi, comme son père Étienne et comme sa sœur Jacqueline[2], il fût allé faire visite à Clermont à sa sœur madame Périer? Ensuite quel serait cet au-

[1] Page 87.

[2] *Jacqueline Pascal*, page 120.

tre Pascal, *qui depuis s'est acquis tant de réputation?* De toute la famille, après le fils devenu depuis si illustre, le père seul est un peu connu comme savant. Mais, dans ce cas, les bruits recueillis par Fléchier remonteraient à un demi-siècle, avant le mariage d'Étienne Pascal, qui est de 1618 [1] : c'est bien assez de leur accorder dix ou douze ans, et même le grand nom de Pascal était seul capable de les soutenir jusqu'au voyage de Fléchier. Celui-ci d'ailleurs a dû se faire répéter plus d'une fois une chose aussi surprenante, et il n'a pu vouloir intéresser à faux la postérité en détournant sur le Pascal célèbre ce qu'on lui aurait dit de quelque Pascal obscur. Évidemment ces lignes ne peuvent s'appliquer qu'à celui qui, plus tard, écrivit *les Provinciales* et *les Pensées.* Si donc, à Clermont, Pascal a pu être sensible à l'esprit et à la beauté, quelle merveille qu'il l'ait été, et bien plus sérieusement, à Paris, dans les cercles brillants qu'il fréquentait?

Maintenant s'est-il arrêté à la fleur de ce périlleux sentiment, et sur le bord de la galanterie, comme dirait Fléchier, ou, avec *son humeur bouillante* [2], a-t-il été plus loin, sans déréglement? Enfin,

[1] Voyez notre article intitulé : *La famille Pascal,* BULLETIN DU BIBLIOPHILE, novembre, 1844.

[2] *Jacqueline Pascal*, page 225.

parmi tant de femmes du grand monde, qu'il rencontrait chez madame de Sablé et ailleurs, laquelle toucha ce cœur si ardent et si fier? Qui le sait aujourd'hui et qui peut le dire? Disons seulement, mais disons bien haut, à l'honneur de Pascal, que nulle part on ne trouve le moindre indice sur lequel il soit permis de supposer que jamais il ait levé les yeux sur la sœur de son ami, la sœur d'un duc et pair, mademoiselle de Roannez, alors toute jeune, et réservée à Dieu ou aux partis les plus considérables [1]. Pascal en prit soin comme d'une âme précieuse et fragile qu'il fallait disputer au monde et garder à Port-Royal. Toute autre hypothèse est une injure ridicule à sa loyauté et à son bon sens.

[1] Voyez l'article de la BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES, 1843, n° de septembre et octobre, sur *M. et mademoiselle de Roannez.*

FIN DE L'APPENDICE.

VOCABULAIRE

DES

LOCUTIONS LES PLUS REMARQUABLES

QUI SE RENCONTRENT

DANS LES PENSÉES DE PASCAL

CITÉES DANS LE PRÉSENT VOLUME.

A.

A, au lieu de *pour*. — « L'homme est *à* lui-même le plus prodigieux objet de la nature. » Page 123. — « Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes *à* vous-même. » P. 196. — « Il (ce joug) n'est léger qu'*à* lui et *à* sa force divine. » P. 357.

— A, pour *par*. — « Se laissant conduire *à* leurs inclinations et *à* leurs plaisirs. » P. 208. — « Ne nous laissons pas abattre *à* la tristesse. » P. 352. Il est à remarquer que dans cette locution *à* se rapporte plutôt au premier des deux verbes.

— A, pour *relativement à*. — Il était naturel à Adam et juste *à* son innocence. » P. 323.

ABAISSER au propre. — « Ayant un corps qui nous aggrave et nous *abaisse* vers la terre. » P. 304.

— Au figuré : « Pour *abaisser* notre orgueil et *relever* notre abjection. » P. 229.

— Abaisser a. — « *Abaissons-la* (l'âme) donc *à* la matière. » P. 202.

— S'abaisser. — « S'il se vante, je *l'abaisse;* s'il *s'abaisse*, je le vante. » P. 193. — « Forcé à *s'abaisser* d'une ou d'autre manière. » P. 276.

— S'abaisser a. — « Et s'il ne *s'abaisse à* cela. » P. 198.

— Rabaisser, *être rabaissé*, pris absolument. — « quelque

éclairé que soit un sujet, sa condition *est* toujours *rabaissée* par la dépendance. » P. 380.

ABANDON, non seulement l'action d'abandonner, mais l'état d'une personne abandonnée. — « Il (l'homme) sent alors son néant, son *abandon.* » P. 219.

ABATTRE, au moral.—« Les pensées pures, qui le rendroient heureux, s'il pouvoit toujours les soutenir, le fatiguent et l'*abattent.* » P. 394.

— *Rabattre.* — « Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et *rabat* cette vanité [1]. » P. 170.

ABÊTIR. — « Cela vous fera croire et vous *abêtira.* » P. 187, et 272 [2].

ABJECT, *Abjection*, dernier degré de la bassesse. — « Tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a *d'abject.* » P. 315. — « Pour abaisser notre orgueil et relever notre *abjection.* » P. 229.

ABOMINABLE. — « Tout ce qui est dans les hommes est *abominable.* » P. 315. — « Des plaisirs *abominables.* » P. 315.

ABSOLU. *Voyez* Empire.

ABSOLUMENT, le contraire de relativement, en soi, intrinsèquement. — « Entre être délicat et ne l'être pas du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, on n'est pas loin de l'être *absolument.* » P. 403.

ABSORBER, *être absorbé.* — « Quand je considère la petite durée de ma vie *absorbée* dans l'éternité. » P. 218. — « Sa volonté est *absorbée* en Dieu. » P. 320. — « L'image de la chair du péché a été *absorbée* par la gloire. » P. 318.

ABYMÉ. — « Le petit espace que je remplis et même que je vois *abymé* dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore. » P. 218.

ACCÈS. Accès de joye. Ressentir des accès de joye. — « J'ai ressenti de nouveaux *accès de joye* à toutes les lettres... » P. 368.

ACCOMMODER (s'). — « C'est une vie unie à laquelle il ne peut *s'accommoder.* » P. 394.

[1] Montaigne, *Ess.*, liv. II, ch. 12. « Le seul moyen que je prends pour *rabattre* cette frénésie. »

[2] Montaigne, *Ibid.* « Il nous faut *abestir* pour nous assagir. ».

ACCORDER, mettre d'accord : — « C'est celle qui *accorde* les contrariétés par un art tout divin. » P. 32.

— *Accorder avec.* — « Il *accorde* en peu de mots l'immatérialité de l'âme *avec* le pouvoir qu'a la matière d'altérer ses fonctions. » P. 376.

— Faire la concession de. — « *Accorder* à Dieu une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement. » P. 41.

— *S'accorder avec.* — « La force *s'accorde avec* cette bassesse. » P. 272.

ACCROIRE. *Voyez* Croire.

ACHEMINEMENT. — « Cette manière de vivre est un merveilleux *acheminement à* la passion. » P. 409.

ACHEVER, porter le dernier coup. — « Il faut donc *l'achever* (la raison). » P. 202.

— Rendre une chose telle qu'il n'y manque rien. — « Et ce qui *achève* notre impuissance à connoître les choses. » P 302. — « Le péché n'est pas *achevé* si la raison ne consent. » P. 334.

ACHOPPER, se heurter à, faire un faux pas, échouer. — « Et c'est là où tous ont *achoppé.* » P. 290.

ADMIRER, pour : s'étonner. — « *J'admire* avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu. » P. 173, et 244. — « Qui *n'admirera* que notre corps .....» P. 282.

AFFLIGER, pour: frapper, abattre, du latin *affligere.* — « Quand la mort *affligeoit* un corps innocent.» P. 324.

AGIR, Agissant. — « Laissons donc *agir* ce serpent et cette Ève. » P. 334. — « Ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et *agissants* en nous. » P. 331.

AGGRAVER, rendre lourd. — Un corps qui nous *aggrave* et nous abaisse vers la terre. » P. 304 [1].

AGRANDIR. — « Il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et il y en a qui *l'agrandissent* et la font répandre au dehors. » P. 410.

— *S'agrandir.* — « On sent le feu *s'agrandir.* » P. 403.

[1] Horace, *Sat.* II, 2, 77 : « Corpus... animum... *prægravat*... atque *affligit.* — Montaigne, *Ibid.*, cite ce passage du livre de *la Sagesse*, ch. IX : *Corruptibile corpus aggravat animam.*

AIDER, aidé, aidant, aidante, sans relatif et sans régime. — « Toutes choses étant *aidées et aidantes.* » P. 300.

AIGUILLON, aiguillon *de.* — « Les enfants de Port-Royal auxquels on ne donne point cet *aiguillon d'*envie et *de* gloire, tombent dans la nonchalance. » P. 215.

AIR, le bon air, pour : les belles manières. — « Qu'il cherchoit *le bon air.* » P. 244.

ALLÉGEMENT. — « Un solide *allégement.* » P. 311.

ALLER, aller *à.* — « Qu'il *aille* de lui-même *à* Dieu. » Page 223-224.

— Avec un terme abstrait personnifié : « Vous voulez *aller à la foi,* et vous n'en savez pas le chemin. » P. 272.

— Allées et venues. — « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours ; elle a *ses allées et ses venues.* » P. 220.

ALLIANCE. — « Tout tombe sous son *alliance* (pour dire : tout a un *lien, une alliance* avec lui). P. 300. » Pascal a essayé plusieurs mots avant d'arriver à celui-là.

ALLUMER (s'). — « Les yeux s'allument et s'éteignent. » P. 404.

AMBIGU. — « Dans un état *ambigu* entre les poissons et les oiseaux. » P. 200.

AMITIÉ, pour affection profonde, y compris l'amour. — « Une haute amitié. » P. 402. — « C'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner *l'amitié* des dames. » P. 408. — Au pluriel, même sens. — « Les grandes *amitiés* vont jusques-là. » P. 408.

AMOUREUX, enclin à l'amour. — « On dit qu'il y a des nations *plus amoureuses* les unes que les autres. » P. 411.

— Amoureusement, avec amour. — « Il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient *amoureusement.* » P. 357.

AMPLE, *amplitude.* — « Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans *l'ample* sein de la nature. » P. 126, et p. 278. — « La diversité est si *ample.* » P. 213. — « Dans *l'amplitude* et immensité de la nature. » P. 278.

ANATOMISER, diviser. — « Mais si on *l'anatomise.* » P. 213.

APRÈS, *courir après.* — « Courir *après* les fumées. » P. 200.

ASSEOIR, au figuré; — « Et je ne vois pas pourquoi *asseoir* son imagination sur l'un plustost que sur l'autre. » P. 122, et 298.

— ASSIETTE. — « Nous brûlons de désir de trouver une *assiette* ferme. » P. 128 et 296.

ASSUJÉTIR, rendre sujet. — « Que votre génie vous assujétisse tout ce qui n'est pas soumis à vos armes. » P. 381.

ASSURER, rendre sûr, mettre en sûreté. — « On *assure* la conscience en montrant la fausseté; on n'*assure* pas la bourse en montrant l'injustice. » P. 223.

— S'ASSURER, se mettre en sûreté, et se croire en sûreté. — « On ne peut *s'assurer,* et l'on est toujours dans la défiance. « P. 406. — « Voyant trop pour nier, et trop peu pour *m'assurer*[1]. » P. 210.

— S'ASSURER que, pour être certain que.— « Et *s'assure* qu'elle a en soi les forces nécessaires pour cette conquête. » P. 202.

— ASSURANCE, état où on est en sûreté. — « Ne cherchons donc point *d'assurance* et de fermeté. » P. 296.

— ASSURÉ, il est assuré que. — « *Il est bien assuré* qu'on ne se détache jamais sans douleur. » P. 345. — « *Il est assuré* que vous servez l'Église par vos prières. » P. 64, et 335.

ATTACHE, prendre attache à quelque chose. — « Pour moi je n'ai pu *y prendre d'attache.* » P. 115.

— *Attachement à.* — « Ceux qui ont des *attachements au* monde qui les y retiennent. » P. 359.

— *Attacher, s'attacher.* — « Quelque terme où nous pensions *nous attacher* et nous affermir. » P. 296.

— *Détacher* (se), absolument et sans *de.* — « On ne *se détache* jamais sans douleur. » P. 66.

ATTENTE, place (d'). — « Il y a *une place d'attente* dans leurs cœurs. » P. 400.

ATTRISTER. — « Des divisions de Charron *qui attristent.* » P. 243.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Et *s'assurent* par cette conclusion et discours, etc. »

AUTORISÉ, non pas qui a reçu une autorisation, mais qui possède de l'autorité. — « Si saint Augustin venoit aujourd'hui, et qu'il fût aussi peu *autorisé* que ses défenseurs, il ne feroit rien. » P. 236.

AVANTAGE, tirer avantage, tirer un avantage, grand, considérable, admirable, etc., d'une chose, contre, etc. — « Ainsi nous *tirerons avantage* de nos propres imperfections. » P. 329. — « Il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait, *pour en tirer un admirable avantage contre* les maudites maximes. » P. 67, et 350.

AVARICIEUX. — « *Un avaricieux* qui aime devient libéral. » P. 408.

AVENTURE, non plus pour un événement, un accident, mais pour l'histoire entière, la *destinée* d'une chose. — « Ce que je considère comme le couronnement et le dernier bonheur de *son aventure.* » P. 378, en parlant d'un ouvrage, dont on a énuméré toutes les vicissitudes. Je doute que cet emploi du mot *aventure* soit heureux, car il est contraire à son étymologie.

AVOIR, avoir de quoi, avec un verbe. — « Et que *j'avois de quoi le connoitre.* » P. 201.

— Avoir, avec *y*, comme : *il y a* des hommes. — « *N'y ayant* rien de si inconcevable (pour : rien n'étant si). » P. 302.

— Ravoir. — « Cela me fait espérer de *ravoir* l'autre. » P. 341.

AVOUÉ, avoué pour. — « De pouvoir être *avoué pour.* » P. 382.

B.

BAPTISER, familièrement, pour : donner un surnom, un sobriquet. — « De peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse *baptiser.* » P. 211.

BARBOUILLER. — « Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont *barbouillé*[1]. » P. 97.

BASE. — « Nous brûlons de désir de trouver un assiette ferme et une dernière *base* constante. » P. 128 et 296.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Les enfants qui s'effrayent de ce même visage qu'ils ont *barbouillé.* »

BASSESSE, marque quelquefois une situation humble, sans aucune idée de bassesse morale. — « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette *bassesse*. » P. 272.

BATTERIE, pour intrigue. — « Une *baterie* dangereuse fut entreprise contre nous. » P. 438.

BÉATITUDE, pour : le bonheur chrétien, le bonheur éternel. — « ... Votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre *béatitude*. » P. 182 et 264. — « Voilà un point vidé. Mais votre *béatitude!* » P. 183 et 264.

BEAU, BELLE, ironiquement. — « Si faut-il voir si cette *belle* philosophie... » P. 274. — « *La belle chose* de crier à un homme etc., et *la belle chose* de le dire etc. » P. 223 et 224.

BIENFAISANT. — « Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, *bienfaisant*... » P. 274. — Ici bienfaisant paraît bien vouloir dire *faisant du bien*, et non pas seulement *faisant bien*.

BON. Tout de bon. — « Je ne crois pas que ce soit *tout de bon* que tu sois faschée. » P. 374.— « Quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont *tout de bon*. » P 406.

BOUT, *à bout*, *mettre à bout*, mettre *au haut bout*, pour : mettre tout à fait *à bout*. — « Cela avec Escobar les met *au haut bout*. » P. 362.

BRANLER, chanceler. — « Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il *branle* et nous quitte. » P. 128 et 296.

BRAVE, familièrement pour bon, excellent. — « Et les *braves* Pyrrhoniens. » P. 203.

BROUILLER, Débrouiller, embrouiller, embrouillement. — « Ceux qui savent *brouiller leurs idées*. » P. 399.

— *Débrouiller*. — « Un embarras qui a continué... et qui ne s'est pu *débrouiller*. » P. 371.

— *Embrouillement*. — « Qui démeslera cet *embrouillement?* P. 196.

C.

CACHETTE, en cachette. — « Il (l'amour) s'y trouve secrètement et *en cachette.* » P. 397.

CANTON, au figuré pour une région étroite et bornée. — « Qu'il se regarde comme égaré dans ce *canton* détourné de la nature. » P. 126 et 278.

CAPABLE, capacité, incapable, incapacité.

— *Capable de.* — « Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est *capable* que d'une grande passion. » P. 394-395. — « *Capable de* peu et *de* beaucoup, *de* tout et *de* rien. » P. 198 [1].

— *Capacité*, la capacité d'une chose.— « Il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même et qu'ainsi elles remplissent toute sa *capacité.* » P. 396. — « Les petites choses flottent dans sa *capacité* (du cœur)... » P. 402.

— *Capacité pour.* — Il ne faut pas moins *de capacité* pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout : il la faut infinie pour l'un et l'autre. P. 290-292.

— *Incapacité*, pris absolument. — « J'en ai ressenti mon *incapacité.* » P. 369.

CARACTÈRE, pour type, modèle inné.—« Nous naissons avec un *caractère* d'amour dans nos cœurs qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne. » P. 397. — « Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des *caractères* ineffaçables... » P. 399.

— Caractériser (se)..., se caractériser dans..., pour s'imprimer, se graver dans. — « Autant de fois qu'une femme sort de soi-même pour *se caractériser dans* le cœur des autres.P. 403.

CAUSER, *Causé, Causant*, pris absolument. — « Toutes choses étant *causées et causantes.* » P. 300.

CESSATION de. — « Une *cessation* d'inquiétude. » P. 412.

CHAOS. — Au propre : « Il y a *un chaos infini* qui les sépare. » P. 262.

— Au figuré : « Quel *chaos!* » P. 176.

[1] Montaigne, *Ibid.* « L'homme est capable de toutes choses comme d'aucunes. »

CHARGE. A la charge que, pour : à la condition que. — « *A la charge qu'il* ne joue point. » P. 100.

CHARME.— « Ce *charme* victorieux qui les entraîne.» P. 351.

CHIMÈRE. — « Quelle *chimère* est-ce donc que l'homme? » P. 175.

CHOISIR DE, pour : entre plusieurs partis prendre celui de. — « Il a *choisi d'y* demeurer. » P. 339.

CLOAQUE, au figuré. — « *Cloaque* d'incertitude et d'erreur.» P. 176.

COLOSSE. Un *colosse*, pour : une chose très-grande. — « Qui n'admirera que notre corps, qui tantost n'étoit pas perceptible.... soit à présent *un colosse*. » P. 282.

COMPORTEMENTS. — « Nos *comportements* au dehors. » P. 365.

COMPOSER, former à l'aide d'un mélange. — « Qui ne croiroit, à nous voir *composer* toutes choses d'esprit et de corps? » P. 306.

— Composé, absolument, pour : mélangé.—« Notre estre *composé*.» P. 306.

COMPTER, *être compté*, pour : avoir de l'importance. — « C'est là où nos pensées doivent *estre* principalement *comptées*.» P. 355.

COMPTE. *Au bout du compte*. — « Et il n'est qu'un homme *au bout du compte*. » P. 198.

CONCLURE, avec un régime direct, pour : prouver, démontrer. — « Cette impuissance ne *conclut autre chose que la foiblesse* de notre raison. » P. 140. Pour dire : De cette impuissance on ne peut conclure autre chose que...

— *Se conclure :* « Les principes se sentent; les propositions se *concluent*. » P. 141.

CONDUIRE, *conduit*. Conduire un raisonnement — « *Le aisonnement bien conduit* portoit à le croire. » P. 370.

— *Conduite. La conduite de quelqu'un*, pour : la manière dont quelqu'un se conduit. » P. 50 et 309. — « Nous bénirons *la conduite de la Providence*. » P. 312.

— *La conduite de quelqu'un* veut dire aussi, non pas la conduite que tient quelqu'un, mais la manière dont quelqu'un conduit les autres ou conduit une affaire. — « Sur l'ordre et la *conduite de qui* ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? » P. 218. *Cujus* imperio et *ductu*...

— *La conduite d'une chose.* « Dieu ne fait plus de miracles dans *la conduite* ordinaire de son Église. » P. 237. — « Remettons-nous à Dieu pour *la conduite* de nos vies. » P. 333. — « Si nous lui *en* remettons *la conduite.* » P. 333.

— *Conduite de quelqu'un sur.* « La *conduite* de Dieu *sur* la vie et la maladie. » P. 50 et 309.

— Au pluriel : « Voilà les admirables *conduites* de la sagesse de Dieu *sur* le salut des saints. » P. 327.

CONFONDRE, réfuter hautement et victorieusement, jusqu'à faire honte à celui qui est réfuté. — « Il est plus facile de les *confondre.* » P. 207. — « Pour les *confondre* par la vue de leur folie. » P. 209. — « La nature *confond* les Pyrrhoniens, et la raison *confond* les dogmatistes. » P. 196. — « Elle eût sans doute *confondu l'orgueil.* » P. 371.

CONNOITRE. *Connoître que.* — « J'ai *connu que* notre nature... » P. 201.

CONSÉQUENCE. Une chose *d'une grande conséquence*, pour : qui a de grandes conséquences. — « Voilà un doute *d'une terrible conséquence!...* » P. 208.

CONSIDÉRATION, par rapport à une personne ou à une chose. — « *A sa considération.* » P. 370. — « Par la *considération de son excellence*, » en parlant d'un ouvrage. P. 379.

CONSOLATIF. *Consolatif à.* — « Discours bien *consolatif à ceux* qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. » P. 51 et 310.

— *Consolatif pour.* — « Un beau mot de saint Augustin est *bien consolatif pour* de certaines personnes. » P. 359

CONSTANT. Ferme et solide, presque physiquement. — « Une assiette ferme et une dernière base *constante.* » P. 128 et 296.

CONTRE-POIDS. — Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par nôtre propre force, mais par le *contre-poids* de deux vices

opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. » P. 212 et 213.

CONTRIBUER, avec un double régime direct et indirect. — « Je souhaiterois d'*y contribuer quelque chose.* » P. 368.

COOPÉRER. *Coopérateur*, *Coopérateur à.* — « Tout *coopère* en bien pour les élus. » P. 329. — « Un corps soumis et *coopérateur à ses* volontés. » P. 324-325.

COURAGE, *donner courage*, *donner courage à.* — « *Donner courage aux* foibles. » P. 357.

COUVRIR. — « Sous le voile de la nature qui *nous le couvre* (Dieu)... » P. 338. — « Le voile de la nature qui *couvre* Dieu. » P. 339. — « Toutes choses *couvrent* quelque mystère : toutes choses sont des voiles qui *couvrent* Dieu. » P. 340. — « Il ne sort du secret de la nature qui le *couvre.* » P. 338. — « Les affections temporelles *couvrent* les biens spirituels où elles conduisent; les joies temporelles *couvrent* les maux éternels qu'elles causent. » *Ibid.* — « Vous le *çouvrez* (le moi), vous ne l'ostez pas pour cela[1]. » P. 91.

— *Se couvrir de*, pour : s'envelopper, se cacher sous : « Il s'est encore plus caché en *se couvrant de* l'humanité. » P. 339. — « Le désir de vaincre est si naturel, que, quand il *se couvre du* désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre.» P. 366.

— *Découvrir*, pour : dévoiler, mettre au grand jour : « Il nous *découvre* sa volonté. » P. 348.

— *Être découvert :* « La vérité y *est découverte.* » P. 313.

— *Se découvrir :* « Si Dieu *se découvrait* continuellement aux hommes. » P. 318. — « Il *se découvre* rarement à ceux... » *Ibid.*

— *A découvert*, sans voile : « Ils y verront Dieu *à découvert.* » P. 313.

CRAINTE. *Être en crainte.* — « L'homme qui *est toujours en crainte.* » P. 345.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Notre religion est faite pour extirper les vices : elle les *couvre*, les nourrit, les incite. »

CRAQUER — « Tout notre fondement *craque*, et la terre s'ouvre jusqu'aux abymes. » P. 129.

CRÉANCE. — « Si l'antiquité étoit la règle de la *créance*, les anciens étoient donc sans règle ? » P. 215. — « Rendre raison de leur *créance*. » P. 260.

CRÉDULE. Non-seulement d'une personne, mais d'un être abstrait personnifié. — « Avec une *facilité trop crédule*. » P. 209.

CREUX. — « Que le cœur de l'homme est *creux* et plein d'ordure ! » P. 175.

CRIER, au figuré. — « Qu'est-ce donc que nous *crie* cette avidité et cette impuissance ? » P. 131.

CROIRE, *Faire croire, Faire accroire*. — « En montrant la vérité, on la *fait croire*. » P. 222. — Nous *ferez-vous accroire* que... » P. 240.

D.

DE, pour : avec. — « Vous agiriez *de* mauvais sens. » P. 184 et 266.

DÉBORDER (se). — « Cet amour-propre s'est étendu et *débordé* dans le vuide que l'amour de Dieu a quitté. » P. 322.

DÉCLINER, descendre peu à peu. — « Après avoir fait ce chemin... on décline misérablement. » P. 405.

DÉÇU. — « Notre raison est toujours *déçue* par l'inconstance des apparences. » P. 296. — « La nature corrompue ou *déçue*. » P. 320.

DEDANS, pour : dans. *Là dedans*, pour : dans cela. — « Ceux qui ont la foi vive *dedans* le cœur voyent... » P. 173. — «Je veux lui faire voir *là dedans* un abyme nouveau. » P. 126 et 280.

DÉFAIRE (se) d'une chose, pour : la quitter. — « Ceux-là se *défont* des fausses religions, et même de la vraie, s'ils ne trouvent pas de discours solides. » P. 227-228.

DÉFECTUOSITÉ. — « La cause de sa *défectuosité*. » P. 323 et 324.

DEGRÉ, remplir un degré. — « Le degré où les hommes n'avoient pu atteindre est rempli par une jeune reine. » P. 380.

DÉICIDE. — « C'est une espèce d'homicide et comme *un déicide* en leurs personnes. » P. 62 et p. 173.

DÉLIBÉRER DE, au lieu de *Délibérer sur*. — « C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne *délibérer* que *des* moyens et point *de* la fin. » P. 215.

DÉMARCHES, pour : mouvements. — « Qui suivra ces étonnantes *démarches* (les démarches des choses sorties du néant et portées jusqu'à l'infini)? » P. 284.

DEMI, *à demi*. — « Ne remplissoient qu'*à demi* leur attente. » P. 380.

DÉMONSTRATIF, emportant la démonstration. — « Cela est *démonstratif*. » P. 270.

DÉPARTIR, DÉPARTI, pour : donner, être donné, avec une idée de partage, de mesure, de proportion. — « Ce second empire (des esprits sur les esprits) me paroît... d'autant plus équitable qu'il ne peut *être départi* et conservé que par le mérite. » P. 380.

DÉPENDANCE, *la dépendance*. — « Quelque éclairé que soit un sujet, sa condition est toujours rabaissée par *la dépendance*. » P. 380.

DÉPLAISIR. — « Si nous ne pouvons arrêter le cours du *déplaisir*. » P. 330.

— *Le déplaisir de*. — « Le *déplaisir de se voir* entre Dieu et le pape. » P. 362.

DÉPOSITAIRE DE. — « *Dépositaire* du vrai. » P. 176.

DESSUS ET DESSOUS (le). — « *Le dessous* du jeu. » P. 185 et 187. — « Nous avons toujours *du dessus* et *du dessous*, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. » P. 229.

DÉTERMINER, pour : décider. — « La raison n'y peut *rien déterminer*. » P. 182 et 262.

— Régler, fixer, donner un caractère particulier. « L'âge en

détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions. » P. 395. — « Les femmes déterminent souvent cet original (de beauté...) » P. 399.

— Se déterminer. — « L'amour se déterminant autre part que dans la pensée. » P. 411.

DEVANT, pour avant. — « *Devant* ce temps... » P. 395.

DÉVOT ,tantôt substantif, tantôt adjectif. — « *Les dévots* qui ont plus de zèle que de science. » P. 98. — « Un sermon où il apporte un *zèle tout dévot.* » P. 99.

DIEU, *de Dieu*, pour divin. — « L'Écriture qui connoît mieux les choses qui sont *de Dieu.* — P. 173.

DISPENSER, donner avec règle et mesure. — « Qui *dispense* la réputation? » P. 135.

— *Être dispensé par.* « C'est elle en qui la puissance *est dispensée* par les lumières de la science. » P. 381. — Pour : réglée par, ou peut-être exercée avec mesure et justice, selon les lumières, etc.

DISPROPORTIONNÉ A. — Tout ce qui *lui* est disproportionné. » P. 382.

DISSIPER, *se dissiper en.* — « Pour *me dissiper en des pensées* inutiles de l'avenir. » P. 355.

— *La dissipation de.* — « Je ne trouve que des occasions de le faire naître et de l'augmenter (le trouble) dans ceux dont j'*en* avois attendu *la dissipation.* » P. 369.

DIVERSIFIER (se). — « Le caprice des hommes *s'est si bien diversifié* que... » P. 222.

DIVERTIR. — *Divertir*, pour : détourner, *divertere.* — « C'es un artifice du diable de *divertir ailleurs* les armes dont ces gens-là combattoient les hérésies. » P 237.

— *Être diverti*, pour : être détourné hors de soi, jeté dans des occupations étrangères. — « Si l'homme étoit heureux, il le seroit d'autant plus *qu'il seroit moins diverti*, comme les saints et Dieu. » P. 219.

— *Le divertissement*, absolument, pour : occupation étrangère, qui jette l'âme hors d'elle-même. — « Être.... *sans divertisse-*

ment. » P. 218. — « Avoir choisi *le divertissement* et la chasse. » P. 110.

DOGMATISER. — « Qui ne *dogmatisent* que sur ces vains fondements. » P. 170.

DOMESTIQUE DE, pour : appartenant à, demeurant avec, logeant chez, du latin *domesticus*. — Sur la vérité : « Qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est *domestique du ciel*, qu'elle loge dans le sein de Dieu. » P. 196.

DOMINER. — Dominer à, *dominari alicui.* — « Qui eût dit à vos généraux qu'un temps étoit proche qu'ils *domineroient en mœurs à* l'Église universelle? » P. 240.

— *Dominer sur.* — « *Dominer sur* la nature. » P. 329.

DONNER, *se donner*, *se donner à.* — « Ceux qui *se donnent à* Dieu. » P. 358. — « En *se donnant au* plaisir. » P. 400.

DOUCEUR, douceurs. — « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi *il a ses douceurs.* » P. 404.

DOUTEUX, qui doute, un douteux, faire le douteux. — « Que je hais ceux qui *font les douteux* des miracles! » P. 235.

E.

ÉBRANLER, être *ébranlé.* — « Il faut une inondation de passion pour les *ébranler* (les grandes ames) et pour les remplir. » P. 410. — « Depuis qu'on commence à être *ébranlé par* la raison. » P. 395. — « Être *ébranlé* par quelque objet. » P. 402. — « Quand on est loin, la raison n'est pas si *ébranlée;* mais elle *l'est* étrangement en la présence de l'objet. » P. 412.

ÉCHEC, *en échec*, *tenir en échec.* — « Chassez cet animal qui *tient* sa raison *en échec.* » P. 112.

ÉCLATER, pour : paraître *avec éclat.* — « La grandeur de la foi *éclate* bien davantage, lorsqu'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » P. 327.

— *Eclater en.* — « Une vie d'action qui *éclate en* événements nouveaux. » P. 410.

ÉGARÉ, *Égarés*, pris substantivement. — « *Ces* misérables *égarés.* » P. 115.

— ÉGAREMENT, *l'égarement à...* — « *L'égarement à aimer* en divers endroits... » P. 407.

EMBARQUÉ, pour engagé. — « Vous êtes *embarqué.* » P. 264.

ÉMINENCE et prééminence. — « *L'éminence* de la science. » P. 381. — « La *prééminence* de l'esprit. » P. 380.

ÉMOTION, *émotion de.* — « *Une émotion universelle de la personne.* » P. 356.

EMPÊCHER. — « Trop de distance et trop de proximité *empêche* la vue. » P. 127 et 292. — « Trop de jeunesse et trop de vieillesse *empêche* l'esprit. » P. 294.

— *Empêchements.* — « En murmurant contre *les empêchements.* » P. 364.—« Nous sentons dans *les empêchements*, etc. » P. 364. — « Si nous souffrons *les empêchements* extérieurs avec patience. » P. 365. — « La manière dont nous supportons *les empêchements.* » P. 366.

EMPIRE, avoir de l'empire... avoir un empire absolu sur... — « Les femmes *ont un empire absolu sur* l'esprit des hommes. » P. 399.

EMPOISONNER (s') de. — « Quand les passions sont maîtresses, elles sont vices ; et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et *s'en empoisonne.* » P. 230-231.

EMPREINDRE, *Empreint.* — « Ces sentiments d'erreur qui sont si *empreints* en nous-mêmes. » P. 222. — « Nous *empreignons* de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » P. 104 et 306.

ENCEINTE. — Dans *l'enceinte de ce raccourci d'atome.* » P. 280.

ENCOIFFER (s'). — « Si on y songe trop, on s'entête et on *s'encoiffe.* » P. 92.

ENDURCI. — « Des athées *endurcis.* » P. 172.

— *Endurcissement.* — « Il prenoit mon refus pour *endurcissement.* » P. 371.

ENFLER, *Enflé*, *Enflure.* — « Nous avons beau *enfler* nos

conceptions. » P. 126 et 278. — « Je hais également le bouffon et *l'enflé*. » P. 220. — « Je hais les mots d'*enflure*. » P. 220.

ENGAGER, absolument, pour : mettre en gage, mettre en jeu, jouer. — « Vous avez deux choses à *engager*, votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude. » P. 182 et 264.

— *Engager à*, pour : donner en gage à... attacher à..., soit à une chose, soit à une personne. — « En *engageant* un enfant de son âge et de son innocence et même de sa piété *à* la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme. » P. 61 et 362. — « *Engager* un enfant *à* un homme du commun. » P. 62 et 373.

— *Engager à*, avec un verbe. — « *Engager à* perdre ce bien. » P. 62 et 373.

— *S'engager, s'engager dans*. — « *S'engager dans* des prévoyances. » P. 67.

ENNEMI, *être ennemi à* quelqu'un, *inimicus alicui, gens inimica mihi*... Virgile. — « Les qualités excessives *nous* sont *ennemies* et non pas sensibles. » P. 294.

ÉNORME. — « Il faut que la justice de Dieu soit *énorme* comme sa miséricorde. Or, la justice envers les réprouvés est moins *énorme*... » P. 256.

ENSEIGNEMENT. — « Et pratiquons *cet enseignement*. » P. 313.

ENSEMBLE, *tout ensemble*. — « Quand l'amour et l'ambition se rencontrent *ensemble*. » P. 395. — « Jeune reine dans laquelle se rencontrent *ensemble* l'evantage de l'expérience avec la tendresse de l'âge... » P. 380. — « Quand on a l'un et l'autre esprit *tout ensemble*... » P. 397. — « J'ai peu d'heures de loisir et de santé *tout ensemble*... » P. 368.

ENTENDU, *faire l'entendu*. — « On *fait l'entendu* pour l'avenir. » P. 356.

ENTRER *dans*, dans un ouvrage, dans une pensée, pour : s'y accommoder, se mettre à son point de vue. — « Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on *n'y entre* plus. » P. 102 et 103.

— Ils *entrent dans leurs principes* pour modérer leur folie, au moins mal qu'il se peut. » P. 113.

— *Entrer en,* entrer en défiance, pour : commencer à se défier. — « *Je suis entré en défiance de moi* et puis des autres. » P. 201.

ENTRETENIR (s'), pour : se tenir ensemble, être en rapport. — « Toutes choses *s'entretenant* par un lien naturel et insensible. » P. 300.

ENVELOPPER (s'). — « Tout cela *s'enveloppe* sous le nom de campagne. » P. 214.

ÉPUISER. — « *Il épuise* ses forces *en* ces conceptions. » P. 280. — « On épuise tous les jours la manière de plaire. » P. 401. — « Il est difficile qu'il *n'épuise bientôt tous les mouvements* dont il est agité. » P. 405.

ÉQUIVOQUE, une équivoque. — « Toute cette entrevue se passa dans *cette équivoque.* » P. 371.

ESCOBARTINE, pour : équivoque, d'une moralité douteuse, comme depuis les Provinciales on a dit *escobarder* pour équivoquer. — « Des mœurs *escobartines.* » P. 152.

ESTIMER, pour juger ; *existimare.* — « Nous *n'estimons* pas que... » P. 42. — « On en doit *estimer* de la sorte. » P. 55 et 333.

— *Estimer*, pour : apprécier, éprouver, peser, *estimare.* — « *Estimons* ces deux cas. » P. 184.

ÉTABLI, pour : solidement établi, et au moral jouissant d'une grande autorité. — « La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge *si établi* que.... » P. 236.

ÉTAT, *en état*, *en état de...* « On est toujours *en état de* vivre à l'avenir, et jamais *de* vivre maintenant. » P. 355.

ÉTENDUE. *Avoir étendue* pour : être étendu. — « *Il a étendue* comme nous. » P. 258.

ÉTERNITÉ, au pluriel. — « Laquelle de *ces éternités.* » P. 208.

ÉTERNUER, infinitif substantif, et au pluriel. — « Tous les... *éternuers...* » P. 213.

ÉTONNER. *Étonner quelqu'un.* — « Trop de vérité *nous étonne.* » P. 127 et 294. — « Les philosophes : *ils étonnent le commun des hommes.* Les chrétiens : *ils étonnent les philosophes.* » P. 229.

— *Étonner*, avec un terme abstrait pour régime. — « L'éternité des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore *étonner notre petite durée.* » P. 302. — « Ma foiblesse n'a point *étonné mon ambition.* » P. 382.

ÉTRANGEMENT, pour beaucoup, d'une manière étonnante. — « La raison est *étrangement* ébranlée en la présence de l'objet. » P. 412.

ÊTRE. *L'être*, *l'être d'*une chose, *d'*un homme... — « Elle la nature) dure et se maintient perpétuellement *en son être.* » P. 124. — « Le peu que nous avons d'*être.* » P. 292.

— *Faire l'être de...* — « C'est donc la pensée qui *fait l'être de* l'homme. » P. 43.

ÉTUDIER (s'). — « L'on *s'étudie* tous les jours *pour* trouver les moyens... » P. 404.

ÉVIDENCE. *L'évidence de.*— « Il faut bien que *l'évidence de Dieu* ne soit pas telle dans la nature. » P. 174.

— *Avoir de l'évidence*, pour : être évident. — « Les premiers principes *ont trop d'évidence* pour nous. » P. 294.

EXALTATION. *L'exaltation d'une chose,* pour : sa glorification, expression employée surtout dans la langue de la théologie. — « Utile au bien de l'église et à *l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu.* » P. 311.

EXCELLEMMENT, pour : particulièrement et parfaitement. — « Qui n'est pas contre eux (les Pyrrhoniens) est *excellemment* pour eux. » P. 108.

EXCÈS, *Excéder*, *Excessif.* — « C'est qu'ils ont *excédé* toute borne. » P. 152. — Les qualités *excessives* nous sont ennemies et non pas sensibles. » P. 294.

EXPÉDIENT. *Expédient pour*, pour : utile à. — « C'est *le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.* » P. 55 et 333.

EXTRAORDINAIREMENT. — « Ceux qui ont reçu *extraordinairement* doivent espérer *extraordinairement.* » P. 347.

F.

FABRIQUER, *Fabriqué*, au figuré. — « L'homme est donc si heureusement *fabriqué*. » P. 200.

FAILLIR, faire une faute. — « Comme il arrive à tout le monde de *faillir*. » P. 244.

FAIRE, *Avoir à faire*, *N'avoir que faire*. — « Après cela, *il n'a plus que faire de* Dieu. » P. 42. — Il a la force, *il n'a que faire de* l'imagination. » P. 222.

— *Faire corrompue*, pour : corrompre. — « *Ils font l'Eglise corrompue*, afin qu'ils soient saints ! » P. 239.

— *Faire l'orgueil de*... — L'humilité d'un seul *fait l'orgueil* de tous. » P. 239.

— *Faire l'être de*... pour : constituer. — « La pensée qui *fait l'être de* l'homme. P. 43.

FASTUEUX. — « Titres... aussi *fastueux*. P. 290.

FEU, pour : vivacité. — « Elles (les passions) demandent beaucoup *de feu*. » P. 395. — « Tant que l'on a *du feu*, l'on est aimable ; mais *ce feu* s'éteint. » P. 395. — « Je ne parle que des passions *de feu*. » P. 396. — « On sent *le feu* s'agrandir. » P. 403 — « Les uns *sont* tout *de feu*. » P. 409. — Il faut *du feu*, de l'activité, et *un feu* d'esprit naturel et prompt. » P. 411.

FIGURER, donner une figure à... — « La nature trompeuse *le figure* de la sorte. » P. 320. — Pour : avoir la figure de, représenter. — « Cette prédiction de la ruine du temple réprouvé *figure la* ruine de l'homme réprouvé qui est en nous. » P. 358.

FIN, finesse, de finesse, un esprit de finesse : — « Un *esprit* qu'on peut appeler *de finesse ;* » par opposition à l'esprit géométrique P. 398.

FLÉAU DE... — « L'inquisition et la Société (des jésuites), les deux *fléaux de* la vérité. » P. 144 et 154.

FLOTTER, en opposition à s'arrêter, demeurer... — Le petite choses *flottent* dans sa capacité (du cœur) ; il n'y a que les grande qui s'y arrêtent et qui y demeurent. » P. 402.

— FLOTTANT. — « Toujours incertains et *flottants*. » P. 296.

FLUX DE... — « C'est un *flux* perpétuel *de* graces. » P. 336.

FOIBLES, pris substantivement. *Les foibles.* — « Vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination *des foibles.* » P. 99. — « Donner courage *aux foibles.* » P. 359.

FONDÉ. *Fondement.* — *Sur ce fondement.* « *Sur ce grand fondement*, je commencerai... P. 50.

— *Fondé en.* — Notre religion... la plus *fondée en* miracles, prophètes, etc. » P. 231.

FORCER, *se forcer.* « Sans *me forcer.* » P. 371.

FORCE, *de sa force.* — *Les choses de sa force.* « Examinons donc ses inventions sur *les choses de sa force.* » P. 202.

— *De force.* — « Il ne faut rien *de force*, et cependant il ne faut rien *de lenteur.* P. 410. Pour : rien qui sente la force ; c'est un latinisme : *nihil violenti.*

— *Au fort de...* « *Au fort de* la douleur. P. 310.

FOURNIR, sans régime et absolument. — « Elle (l'imagination) se lassera plutôt de concevoir que la nature de *fournir.* » P. 278.

FUIR, *Fuite*, *Fuir d'une fuite.* — « Entre les deux infinis qui l'enferment et *le fuient.* » P. 296. — « Il glisse et *fuit d'une fuite* éternelle. » P. 128 et 296.

FUMÉES, au figuré. — « Courir après les *fumées.* » P. 200.

G.

GAGNER, gagner sur quelqu'un de lui faire faire telle ou telle chose, pour : obtenir de quelqu'un qu'il fasse. — « Si on peut *gagner sur lui de* le faire entrer en quelque divertissement. » P. 198 [1].

GARANTIR, *garantir de.* « Cette peine corporelle *garantiroit de* l'éternelle. » P. 356.

GÉNIE, les génies, pour : les esprits. — « Les mêmes degrés se rencontrent entre *les génies* qu'entre les conditions. » P. 379

[1] Montaigne, *Ibid.* « Le trouble des formes mondaines *a gagné sur moi* que, etc. »

GIBIER, au figuré, *De notre gibier.*—« La vérité n'est pas de notre portée ni *de notre gibier.* » P. 196.

GLORIFIER, *se glorifier de.* — « Ceux qui ont connu Dieu sans connoître leur misère *ne l'ont pas glorifié*, mais *s'en sont glorifiés.* » P. 233.

GOUFFRE, au figuré.—« *Ce gouffre* infini ne peut être rempli que par un objet infini. P. 131.

GOUTER une chose, pour: avoir du goût pour elle. — « *Vous goûtez le livre* de M. de Laval. P. 334-335.

GRIMACE. *La grimace,* pour : le faux, le factice, l'apparent... — Quand la force attaque *la grimace.* P. 222.

H.

HABILES, pris substantivement, *les habiles.* — « Il faut que *les habiles* soumettent leur esprit à la lettre. » P. 104.

HASARDER, pris absolument. — « Tout joueur *hasarde* avec certitude... il *hasarde* certainement. » P. 268. — « On n'ose *hasarder*, parce qu'on craint de tout perdre. » P. 412.

HEURE, *Sur l'heure*, pour : à l'improviste.—« Juges injustes, ne faites pas des lois *sur l'heure.* » P. 149.

I.

IL se rapportant à un sujet indéterminé. — « Si *ce que* je dis ne sert à vous éclairer, *il* servira au peuple. » P. 154.

IMAGINATIONS. — « Ils veulent avoir la liberté de suivre *leurs imaginations.* » P. 144.

IMBÉCILE, pour : faible. — « *Imbécile* ver de terre. » P. 176. — « Taisez-vous, nature *imbécile.* P. 196.

— *Imbécile à*, avec un verbe, pour : *impropre à.* — « Voilà une partie des causes qui rendent l'homme *si imbécile à* connoître la nature. » P. 124 et 306.

IMPÉNÉTRABLE *à.*—*Impénétrable à* la vue des hommes. » P. 338.

IMPOSSIBLE, *plus impossible.* — « Rien n'est *plus impossible* que cela. » 302.

IMPRESSIONS. *Essuyer une impression* comme on dit aujourd'hui recevoir une impression.—« Courir après les fumées et *essuyer les impressions de* cette maîtresse du monde. » P. 200

IMPRIMER. — La nature a si bien *imprimé* cette vérité dans nos ames... P. 398.

IMPUISSANTS *à*. — Cela nous rend *impuissants à* connoître. » P. 302.

INCERTAINEMENT. — « Il hasarde certainement le fini pour gagner *incertainement* le fini [1]. P. 268.

INCOMMODER, pris absolument. — « Trop de plaisir *incommode*. P. 127.

INCOMPARABLEMENT, sans comparaison. — « Des parties *incomparablement* plus petites. » P. 280.

INCOMPRÉHENSIBLE. — « Jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre *incompréhensible*. P. 193.

INCONSOLABLE, dont on ne peut se consoler, se rapportant à des choses et non à des personnes. — « Puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels *mouvements*, celle de l'âme nous en devroit bien causer de *plus inconsolables*. » P. 330.

INFINI, substantif. — « Ainsi se fait une espèce *d'infini* et d'éternel. » P. 217.

— Au pluriel. « La nature avoit fait la même chose par *ces deux infinis* naturels et moraux. » P. 229. — « Manque d'avoir contemplé *ces infinis*. » P. 284. — « *De ces deux infinis*. » P. 288.

— *Infinité*, *infinités*. — « *Sa double infinité*. » P. 286. — « Une infinité *d'infinités* de propositions. » P. 286.

INFINITIFS substantifs au pluriel. — « Tous les *marchers*, *toussers*, *mouchers*, *éternuers*, sont différents. » P. 213.

INFIRME, pour : faible. — « L'homme est assurément *trop infirme* pour... » P. 333.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Impressions superficielles, lesquelles.... vont nageant témérairement et *incertainement* en la fantaisie. » Ce mot est tombé fort à tort en désuétude.

INONDATION. Inondation de... Une inondation de passion comme une plénitude de passion. Voyez *plénitude*. — « Il faut *une inondation* de passion pour les ébranler (les grandes âmes) et pour les remplir. » P. 410.

INSIGNE. — « Avoir une obligation *insigne* à ceux qui... » P. 349.

INTELLIGENCE (L') *de*. — « Par l'*intelligence de* sa vérité. » P. 320.

INTELLIGIBLE *Les choses intelligibles* opposées aux choses matérielles. — « Notre intelligence tient dans *l'ordre des choses intelligibles* le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature. » P. 292.

INTÉRESSER (S') *pour*. — « Vous vous *intéressez pour* l'église. » P. 337.

INTIME, *L'intime* d'une chose, pour : la partie intime de cette chose. — « *Dans l'intime de la volonté* de Dieu. » P. 312.

INTIMIDER. — « L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions et pour *intimider* toutes les conditions. » P. 229.

IRRÉCONCILIABLE. — « Quand elle en calme la dissension *irréconciliable*. » P. 324.

J.

JE NE SAIS QUOI. Sorte de substantif qui a des relatifs comme un substantif ordinaire. Sur l'amour : — « La cause en est UN *je ne sais quoi* (Corneille) et les effets en sont effroyables. CE *je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne sauroit *le* reconnoître, remue toute la terre. » P. 195.

JEU. *Jouer, jouer un jeu*. Au neutre. — « *Il se joue un jeu*. » P. 182.

JUSTE. *Le juste*, pour : le point juste. — « Encore qu'on ne puisse assigner *le juste*, on voit bien ce qui ne l'est pas. » P. 241. — « *Le juste* est de ne point parier. » P. 364.

L.

LANGUISSANT. — « Un amusement *languissant* l'ennuiera. » P. 97.

LÉGER *à*, au lieu de : pour. — « Il (le joug) n'est léger qu'*à* lui et *à* sa force divine. » P. 357.

LEVER. *Élever. S'élever. Relever. Se relever.* — « J'ose *lever* mes yeux *jusqu'à* ma Reine. » P. 382.

— *Elever, élever contre.* — « De là vient l'injustice de la fronde, qui *élève* sa prétendue justice *contre* la force. » P. 222.

— *Relever.* — « Après avoir fait ce chemin... on décline misérablement... néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, *relève* aussi haut qu'on étoit auparavant. » P. 405. — « Quand une femme a de l'es prit, elle l'anime (sa beauté) et la *relève* merveilleusement. » P. 401.

« Pour abaisser notre orgueil et *relever* notre abjection. » P. 229.

— *Relevé par.* — « Et la science *relevée par* l'éclat de l'autorité. » P. 381.

— *S'élever.* — « On *s'élève* par cette passion et on devient toute grandeur. » P. 410.

— *Se relever d'une chose*, pour : se relever par le moyen de cette chose. — « Toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est *de là qu'il faut nous relever*, non *de* l'espace et *de* la durée. » P. 107.

LIBERTÉ. Être en liberté, en liberté de. — « Je fus *en liberté de* le voir [1]. » P. 370.

LIBERTINAGE, indépendance d'esprit poussée jusqu'à la témérité, opposée à superstition. — « Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien qui ne croient pas, mais par *libertinage*. » P. 227.

LIMITES, au figuré, appliqué à une personne. — « Je prie Dieu.. de me renfermer dans *mes limites*. » P. 355.

LOGER. Se loger dans, dans une place, au figuré. — « Il y a une place d'attente dans leurs cœurs ; elle s'y *logerait*. » P. 400.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Les mettre *en liberté* de combattre notre religion. »

LUMIÈRE. — « C'est *une lumière* si éclatante qu'elle *rejaillit* sur... » P. 353.

— Le singulier pour le pluriel : « « Qui, recherchant *de toute leur lumière* tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connoissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres. » P. 173.

L'UN ET L'AUTRE, au neutre, pris absolument. — « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout : il la faut infinie pour *l'un et l'autre.* » P. 290-292.

LUXURIANT. — « Trop *luxuriant.* » P. 220.

M.

MACHINE. — « Nous serions des *machines* très-désagréables. » P. 409. — *Être machine*, c'est-à-dire être esclave de l'habitude, de la routine, d'une vie unie et tranquille. — « Les esprits médiocres sont *machines* partout. » P. 396.

MAGNIFIQUE. — « L'on devient *magnifique* sans l'avoir jamais été. » P. 408.

MAITRESSE DE. — « Cette *maîtresse d'*erreur. » P. 135.

MALADIE, au figuré. « Comme je ne pensois pas être dans *cette maladie*, je m'opposois au remède qu'il me présentoit. » P. 375.

MALINGRE, *Malingres.* — « Les *malingres* sont gens qu connoissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre ; mais hors de là ils l'abandonnent. » P. 236.

MANQUER, *manquer à,* avec un infinitif. « *Je manque à faire* plusieurs choses. » P. 355.

— *De manque*, pour manquant. — « Après un moment d'absence, on la trouve *de manque* dans son cœur. » P. 412.

— *Manque*, substantif. « *Mon manque de connoissance.* » P. 372.

— *Manque de*, pour : faute de. « *Manque de loisir.* » P. 367.

— Avec un verbe : « *Manque d'*avoir contemplé ces infinis. » P. 120 et 284.

MARCHER, infinitif substantif, au pluriel. — « Tous les *marchers*... » P. 213.

MARQUER, être marque. — « Si je ne voyois rien qui *marquât* une divinité... » P. 210. — « Ces prophéties... *marquent* la certitude de ses vérités. » P. 232. — « Puisque la volonté de Dieu y *est marquée*. » P. 348.

— *Marquer que*. — « Cette prédiction... *marque qu'*il ne doit être laissé aucune passion en nous. » P. 358.

— *Marque*, *marque de*. — « Et c'est cela qui est la plus grande *marque* de son excellence. » P. 102. — « Athéisme, *marque* de force d'esprit. » P. 174. — « Jésus-Christ a donné dans l'Évangile *cette marque*, pour connoître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. » P. 342.

— Au pluriel : — « Les *marques* d'un créateur. » P. 210.

— *Marques que*. — « Se réjouir de rencontrer *des marques qu'*ils sont dans le bon chemin. » P. 350.— « C'est une *des meilleures marques qu'*on agit par l'esprit de Dieu. » P. 365.

MASQUER. — « *Masquer* toute la nature et la déguiser. » P. 89.

MATIÈRE, *Matière de*. — « La nature ne m'offre rien qui ne soit *matière de* doute et d'inquiétude. » P. 210.

MAUDIT, pour : détestable. — « Les *maudites* maximes. » P. 350.

MEDIOCREMENT, pour : *assez peu*. — « Un roi *médiocrement* savant. » P. 380.

MÉDITATION. Quelquefois la puissance, et non pas seulement l'acte de la méditation. *Avoir de la méditation*. — « Cette personne qui *a* assurément plus de vertu et de *méditation* que moi. » P. 67-68.

MERITER, pris absolument. — « Ce ne sont ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvemens du cœur qui *méritent*. » P. 350.

MERVEILLEUSEMENT. — « Quand une femme a de l'esprit, elle l'anime (la beauté) et la relève *merveilleusement*. » P. 401.

MISÉRABLES (les), pour : les indigents. — « J'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'assister *les misérables*. » P. 46.

— *Misérable*, malheureux au dernier point. — « On n'est pas *misérable* sans sentiment. Une maison ruinée ne l'est pas : il n'y a que l'homme de *misérable*. » P. 219. — « Un arbre ne se connoît pas *misérable*. » P. 220. — « C'est une *misérable* suite de la nature humaine. « P. 404.

— Avec une expression de mépris : « Et *misérable*, il est seul. » P. 232.

— *Misérablement*. — « La vie de l'homme est *misérablement* courte. » P. 395. — « On décline *misérablement*. » P. 405.

MISSION, *mission pour*. — « On agit comme si on avait *mission pour* faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons *mission que pour* combattre pour elle. » P. 365.

MODÈLE. — « Ceux-ci corrompent les lois : *le modèle* est gâté. » P. 239.

MOI. *Le moi*, *le moi humain*. — « *Le moi* est haïssable. » P. 91. — « La piété chrétienne anéantit *le moi humain;* la civilité humaine le cache et le supprime. » P. 45-46.

MONDE, *le monde de*. — « L'Église, qui est *le monde des* fidèles. » P. 319.

MONSTRE, assemblage de parties contraires. — « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un *monstre* incompréhensible.» P. 193. — « Quelle chimère est-ce donc que l'homme! quelle nouveauté, quel *monstre*... » P. 176.

— *Monstrueux*. — « Ce repos dans cette ignorance est une chose *monstrueuse*. » P. 209. — « L'égarement à aimer en divers endroits est aussi *monstrueux* que l'injustice dans l'esprit. » P. 408.

MOTEUR. — « Le même *moteur* qui nous porte à agir. » P. 354. — « Il y a uniformité d'esprit entre le *moteur* qui inspire nos passions et celui qui prescrit la résistance à nos passions. » P. 365.

MOUCHER, infinitif substantif, au pluriel. — « Tous les *mouchers*.... » P. 213.

MOURIR A. — « L'âme souffre et *meurt au* péché.» P. 326. — « Le corps *meurt à* sa vie mortelle. » P. 327.

MOUVEMENT, avoir des mouvements de Dieu (style mystique). — « Ceux qui ont de *vrais mouvements de Dieu.* » P. 348.

MUET, au figuré. — « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et regardant tout l'univers *muet.* » P. 105.

N.

NÉANT, *le néant.* — « Un tout à l'égard *du néant.* » P. 282. — « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'*au néant* que jusqu'au tout. » P. 290.

— *Un néant:* « Qu'est-ce que l'homme dans la nature? *un néant* à l'égard de l'infini. » P. 120, 127, 284.— « *Un pur néant.* » P. 254.

— *Le néant de, d'*une chose, d'un être : « Vous verrez... tant *de néant de* ce que vous hasardez.» P. 274.— « Il sent *son néant.* » P. 219.

NET, *Netteté.* — « La *netteté d'esprit* cause aussi la *netteté de la passion;* c'est pourquoi *un esprit* grand et *net* aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime. » P. 396-397.

NOEUD, *replis d'un nœud, tours d'un nœud.* — « *Le nœud de* notre condition prend ses *replis* et ses *tours* dans cet abîme[1]. » P. 96.

NOIRCEUR, pour : une noire tristesse. — « Incontinent il sort du fond de son âme l'ennui, *la noirceur...* » P. 219.

NOUVEAUTÉ, *nouveautés.* — « Cette nouveauté... est différente *des nouveautés* de la terre. » P. 343. — « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! *quelle nouveauté...* » P. 176.

NU, Nuement. — « On ne souhaite pas *nuement* une beauté. » P. 399.

O.

OBSTINATION. — « Il prit mes excuses pour *une obstination.* » P. 371.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Ce devroit être *un nœud prenant ses replis* et ses forces non pas de nos considérations, de nos raisons et passions, mais d'une étreinte divine. »

OCCASIONNER, être occasionné par. — « Des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient *occasionnées par* le corps... » P. 391.

OCCUPATION, l'occupation d'une chose, d'une charge, pour : l'occupation que donne, que cause une chose, une charge, etc. — « Le loisir de l'état avec *l'occupation d'une royale naissance.* » P. 381.

ORDURE, au figuré, pour : choses basses. — Que le cœur de l'homme est creux et plein d'*ordure!* » P. 175.

ORIGINAL, substantif opposé à copie. — « Chacun *a l'original* de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde... Les femmes *déterminent* souvent *cet original...* » P. 399.

— ORIGINAL, adjectif. — « A mesure que l'on a plus d'esprit, on trouve plus de beautés originales. » P. 403.

OTÉ, ablatif absolu, pour : *excepté.* — « *Otées* les personnes intéressées, ou *ôtés* ceux qui sont intéressés. » P. 50 et 315.

OUVRIR, au figuré, pour : découvrir ou commencer. — « Cependant cette éternité subsiste, et la mort qui *la doit ouvrir...* » P. 208. — « La vérité qui *ouvre* ce mystère. » P. 322.

P.

PALPABLE. — « Preuves solides et *palpables.* » P. 232.

PARADOXE. — « Connoissez donc, superbe, quel *paradoxe* vous êtes à vous-même. » P. 196.

PAR-DESSUS, pour : sur. — « La consolation de la grâce l'emporte *par-dessus* le sentiment de la nature. » P. 328.

PAROITRE. — « La foiblesse de l'homme *paroît* bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent. » P. 171. — « L'homme est si grand, que sa grandeur *paroît* même en ce qu'il se connoît misérable. » P. 219.

— *Paroître à.* — « Rien ne *me paroît.* » P. 248. — « Et ce qui *m'*en *paroît.* » P. 363.

— *Se faire paroître*, pour : se manifester. — « Il y a si peu de personnes à qui elle *se fasse paroître* par des coups extraordinaires. » P. 57 et 338.

PARTAGER. Partager, faire le partage, être partagé, partage entre... sur... — « *Le partage qu'il y a entre* les femmes *sur* l'estime des unes et des autres (les blondes et les brunes) *fait aussi le partage entre* les hommes dans un même temps *sur* les unes et les autres. » P. 400.

— PARTAGÉ, être partagé. — « La beauté *est partagée* en mille différentes manières. » P. 400.

PARTICULIER (le), pris substantivement, le particulier d'une chose. — « Je n'importunerai pas non plus Votre Majesté *du particulier de ce* qui compose cette machine. » P. 377.

PASSER, pour : surpasser, être au-dessus. — « Certainement cela *passe* le dogmatisme et le pyrrhonisme et toute la philosophie humaine L'homme *passe* l'homme. » P. 196. — « Apprenez que l'homme *passe* infiniment l'homme. » P. 196. — « Mais peut-être que ce sujet *passe la portée* de la raison. » P. 202. — « Si elle (la dette) *nous passe*, elle blesse. » P. 294.

— *Surpasser*. — « L'étendue visible du monde *nous surpasse* infiniment. » P. 290. — « Mais comme c'est nous qui *surpassons* les petites choses... » *Ibid.* — « Nous voulons avoir de quoi *surpasser* la dette. » P. 294.

— *En passant*. — « Non pas *en passant* et contre sa maxime. » P. 244.

PAYÉ, être bien ou mal payé d'une chose. — « Nous voilà *bien payés !* » P. 203.

PÉDANT, substantif, pour : pédagogue. — « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de *pédants*. » P. 97.

PEINDRE, peint. — « Il n'y a rien de mieux *peint*. » P. 358.

— *Se peindre*. — « Le sot projet qu'il a de *se peindre* lui-même. » P. 444.

— DÉPEINDRE. — « Comme les femmes ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y *dépeignent* ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment. » P. 399. — « Les poètes n'ont donc pas raison de nous *dépeindre* l'amour comme un aveugle. » P. 409.

PEINE. *Faire peine*, pris absolument, pour : être pénible. —

« La seule comparaison que nous faisons de nous au fini *fait peine.* » P. 122 et 298.

PERSÉCUTEURS. *Persécuteurs de...* — « Injustes *persécuteurs de* ceux que Dieu protége visiblement! » P. 149.

PERCEPTIBLE et *imperceptible*. P. 282.

PÉRI, *périe*. — « La synagogue étoit la figure et ainsi ne périssoit point; ce n'étoit que la figure et ainsi *est périe* » pour marquer qu'elle est et demeure détruite, tandis que *a péri* n'aurait indiqué qu'une perte accidentelle [1].

— Péri a même passé du participe à l'adjectif dans l'exemple suivant : « Ne considérons plus son âme comme *périe* et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant. » P. 321.

PERSUADÉ, *assez persuadé, trop persuadé*. — « On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'est pas *assez persuadé ;* on *le* deviendra bien vite et peut-être *trop*. » P. 170.

PEUT. *Il se peut faire que...*—« *Il se peut faire* qu'il y ait de vraies démonstrations. » P. 201.

PHILOSOPHE, substantif, *faire le philosophe sur une chose*. — « Et ceux qui *font sur cela les philosophes*. » P. 103.

— *Philosophe*, adjectif. — « C'étoit *la partie la moins philosophe* et la moins sérieuse de leur vie. » P. 112.

— Au neutre : —« *Le plus philosophe* étoit de vivre simplement et tranquillement. » P. 112.

PLACE. *Tenir à quelqu'un la place de...*—« Il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de *lui en tenir la place*. » P. 109.

PLAISANT, pour : ridicule. — « Le *plaisant* Dieu que voilà! » P. 112. — « Nous sommes *plaisants* de nous reposer dans la société de nos semblables. » P. 115. — « Les casuistes sont *plaisants* de croire... » P. 241.

— *Plaisanterie*.—« La *plaisanterie* est telle que, etc. » P. 222.

PLEIN. — L'esprit est *plein :* il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. » P. 408.

— *Plein*, pour : entier, complet, parfait. — « Que l'homme

[1] La même différence sépare *a cessé* et *est cessé*. Racine, *Athalie*, acte 1er, scène 1re. Et du Dieu d'Israel les fêtes *sont cessées*.

contemple donc la nature entière dans sa haute et *pleine* majesté. » P. 276. — « La promesse que J.-C. nous a faite de rendre sa joye *pleine* en nous. » P. 352.

— *A plein*, pour : pleinement, dans toute son étendue.—« Qui voudra connoître *à plein* la vanité de l'homme, etc.» P. 195 [1].

— *Plénitude*. — « Conçu de toute éternité pour être exécuté dans la *plénitude* de son temps. » P. 311-312. — « Cette plénitude de la passion quelquefois diminue. » P. 405. — « Il y a une plénitude de passion. » P. 408.

PLOYER, pour fléchir, au neutre. — « C'est un tyran... Il veut être seul : il faut que toutes les passions *ployent* et lui obéissent.» P. 402.

PLUS. *Tant plus*, latinisme. — « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. » P. 408.

POLITIQUE. *Une politique*.— « C'est *une* mauvaise *politique* de les séparer. » P. 155.

PORTÉE. — « Connoissons donc notre *portée*. » P. 292.

— *De notre portée*. — « La vérité n'est pas *de notre portée*.» P. 196.

— *La portée de*... — « Mais peut-être que ce sujet passe *la portée* de la raison. » P. 202.

POUR, avec un infinitif et dans le sens de *parce que*. — « Et la durée de notre vie n'est-elle pas également et infiniment éloignée de l'éternité, *pour* durer dix ans davantage ? » P. 298.

PRÉCIPITATION. — « C'est *une précipitation de pensées* qui se porte d'un côté.» P. 409.

PRENDRE. *Ne pas prendre*, en parlant de germes, de semences, pour : ne pas réussir, ne pas bien venir. — « En priant Dieu de bénir les semences et de leur donner l'accroissement ; car sans lui les plus saintes paroles *ne prennent point en nous*. » P. 53 et 328.

— *Le prendre* de telle ou telle manière.— « Mais je ne *le prenois* pas ainsi. » P. 201.

[1] Molière a dit encore mieux que Pascal, *Misanthrope*, acte 1er, scène 1re. «Au travers de son masque *on voit à plein* le traître.»

— *S'en prendre à.* — « Ne *nous en prenons* donc pas *à* la dévotion, mais *à* nous-mêmes. »

PRÉORDONNÉ. — « Tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent et *préordonné* en Dieu. » P. 312.

PRÈS, *de près*, pour : avec attention. — « Si nous y prenons garde *de près...* » P. 339.

PRÉVENIR, pour : anticiper. — « *Prévenir l'avenir.* » P. 354.

PRÉVENU, pour : préoccupé. — « Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. » P. 102.

— *Prévenu que,* pour : imbu de ce préjugé que. — « Suivre le train de leurs pères par cette seule raison qu'ils ont été *prévenus* chacun *que* c'est le meilleur. » P. 215.

PRÉVOYANCE. — « Le Seigneur n'a pas voulu que notre *prévoyance* s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. » P. 355.

— *Prévoyances.* — « Lorsque je sens que je m'engage dans ces *prévoyances.* » P. 67. — « Ne nous fatiguons pas par des *prévoyances* indiscrètes et téméraires. » P. 333.

— *Prévoyances de...* — « Les *prévoyances* des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence. » P. 55 et 332.

PRISES. — « Il échappe à *nos prises.* » P. 128 et 296.

— *Avoir des prises, des prises capables de...* — « Voyons si elle a quelques forces et *quelques prises capables de* saisir la vérité [1]. » P. 202.

PRIX. *Au prix de*, pour : en comparaison de. — « Nous n'enfantons que des atomes *au prix de* la réalité des choses. » P. 278. — « Considère ce qu'il est *au prix de* ce qui est [2]. » *Ibid.*

PROFESSION, *faire profession de.* — « *D'en faire profession.* » 209.

PROGRÈS, *le progrès.* — « L'entrée et le *progrès* et le couronnement. » P. 353. — « Les degrés de *son progrès.* » P. 378.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Si les *prises humaines* étaoint assez *capables* et fermes *pour saisir la vérité.* » — « Que *nos prises* languissantes fussent capables..... pour etc. »

[2] Montaigne, *Ibid.* « *Au prix de* l'homme. »

— *Les progrès.* — « Des obtacles s'opposent à *leurs progrès.* » P. 364.

— *Par progrès.* — « Tout ce qui se perfectionne *par progrès* périt aussi *par progrès.* » P. 217.

PROPOS, *à propos, être à propos.* — « La parole d'une sainte *est à propos* sur ce sujet. » P. 359.

PROPOSER, pour : mettre en avant, selon le sens propre de ce mot. — « Quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne *propose* plus que le pape. » P. 152.

PROPRE, adjectif. — « Par notre *propre* mouvement. » P. 364.

— Substantivement. *Le propre de...* — « C'est *le propre des* seuls catholiques. » P. 339.

— *L'esprit propre.* — « C'est ce qui fait l'esprit *propre.* » P. 364. — « Nous y trouvons des choses que l'*esprit propre* qui nous fait agir n'y a pas formées. » P. 364.

— *De mon propre*, pour : de moi-même. — « Je n'entreprendrois pas de vous porter ce secours *de mon propre ;* mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris... » P. 328.

— *Approprier, s'approprier.* — « Il y a apparence que Dieu *s'est approprié* cette affaire. » P. 354.

PROTESTER n'exprime pas toujours une idée d'opposition, mais d'abord et d'après l'étymologie, un témoignage rendu hautement et avec force. — « Toutes les considérations jointes me font *protester*... que je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que... » P. 382.

PUISSANCES, pour : facultés. — « Il faut commencer par là le chapitre des *puissances* trompeuses. » P. 138. — « Après avoir examiné toutes *ses puissances* (de la raison) dans leurs effets, reconnoissons-les en elles-mêmes. » P. 202. — « Cet état, qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve *en toutes ses puissances.* » P. 122 et 292.

PUR, *Purement.* — « Pensées *pures.* » P. 394. — « Des pensées qui appartiennent *purement* à l'esprit... » P. 396. — « Au lieu de recevoir les idées des choses purement. » P. 306.

Q.

QUASI, pour : presque. — « *Quasi* sans exemple. » P. 344.

QUOI. — *Sur quoi, à quoi, sans quoi,* non pas seulement au neutre, mais se rapportant indifféremment au masculin ou au féminin, et même au pluriel. — « C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans *quoi* (pour sans *laquelle*) on ne le peut concevoir. » P. 43. — « Elles tiennent de la tige sauvage sur *quoi* elles sont entées. » P. 153. — « Une base constante sur *quoi* nous puissions édifier... » P. 296. — « Je manque à faire plusieurs choses *à quoi* je suis obligé.» P. 355.— Au neutre.— « Je croyois que... j'avois *de quoi* la connoître. » P. 201. — « Nous voulons avoir *de quoi* surpasser la dette. » P. 294.

QUOI QUE, pour quelque chose que. — « *Quoi que* la nature suggère. » P. 52 et 321.

R.

RACCOURCI, *un raccourci, un raccourci de.* — « Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de ce *raccourci d'*atome. » P. 126, 127 et 280.

RADICAL, pour naturel, fondamental, opposé à ce qui est accessoire et de circonstance. — « Beauté *radicale.* » P. 399.

RAMASSER, *Se ramasser.* « *Je me ramasse dans moi-même.*» P. 67.

RAISONNER, *le raisonner*, infinitif substantif. — « Les autres religions ne disoient pas cela de leur foi : elles ne donnoient que *le raisonner* pour y arriver, *qui* n'y vient point néanmoins.» P. 230.

RAPPORT, *avoir rapport à.* — « S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, *il n'a nul rapport à* nous... Ce n'est pas à nous, qui *n'avons nul rapport à* lui. » P. 181 et 258. — « L'homme *a rapport à* tout ce qu'il connoît. » P. 300. — « Et pour connoître l'air, savoir par où *il a ce rapport à* la vie de l'homme. » P. 300.

— *Rapporter à*, pour avoir rapport à. — « L'amour pour soi-même seroit fini et *rapportant à* Dieu [1]. » P. 322.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Aussi n'est-il pas croyable.... qu'il n'y ait quelque

RAVIR, *être ravi, être ravi de.* — « J'ai été *ravi de* voir. » P. 368.

REBUT, *rebut de...* pour exprimer l'action de rebuter ou le résultat de cette action. — « Si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans *le rebut des* hommes. » P. 351. — « Gloire et *rebut de* l'univers. » P. 176.

REFUSION, *une refusion.* — « Il me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu pour nous, et que nous *en* devons *faire une refusion sur* nous-mêmes. » P. 55 et 332.

RÉGENTS, *les régents..* — « Écoutons *les régents du monde* sur ce sujet. » P. 203.

RÈGLEMENT, *le règlement* d'une chose, etc. — « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du *règlement* de ma pensée. » P. 107.

RELACHE, *sans relâche.* — « Ces autres plaisirs qui nous *tentent sans relâche.* » P. 352.

REMPLIR. *Remplir un vuide.* Voyez *Vuide.*

— *Remplir une place, une place se remplit.* — « Il semble que nous ayons *une place* à remplir dans nos cœurs et qui *se remplit* effectivement. » P. 398-399. — « Pouvant remplir plusieurs places. » P. 401. — « Et qu'ainsi elles (les pensées) remplissent toute sa capacité (de l'esprit). » P. 297. — « Un plaisir vrai ou faux peut *remplir* également *l'esprit.* » P. 401. — « Une haute amitié *remplit* bien mieux qu'une commune et égale *le cœur* de l'homme... » P. 402. — « Il faut une inondation de passion pour les ébranler (les grandes âmes) et pour les *remplir.* » P. 410.

REMUEMENT, *remuements.* — « Il lui faut du *remuement* et de l'action. » P. 394. — « On a la satisfaction de sentir tous ces *remuements* pour une personne... » P. 405.

RENGAINER, pour cesser d'attaquer, abandonner une manœuvre, une intrigue commencée contre quelqu'un. — « On *rengaigna*, et promptement. »

image des choses du monde *rapportant aucunement à l'ouvrier* qui les a bâties et formées. »

RENVERSEMENT. — « *Renversement* continuel du pour au contre. » P. 111.

RÉPARATEUR, *réparateur de...* — « Il y a *un réparateur*. » P. 243. — « Le *réparateur de* notre misère. » P. 232 et 233.

REPOSER, *reposer dans*, exprime une situation paisible, quelquefois la majesté. — « Si je voyois partout des marques d'un créateur, *je reposerois en paix* dans la foi. » P. 210. — « Le Saint-Esprit *repose* invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts. » P. 68.

REPRÉSENTER, pour : rendre présent, exposer, exprimer, mettre en lumière. — « Je trouve nécessaire de *représenter* l'injustice des hommes. » P. 207. — « Une chose monstrueuse, dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, *en la leur représentant* à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. » P. 209. — « Je lui *représente mon défaut* pour l'empêcher d'y tomber. » P. 356. — « Ces effroyables guerres civiles et domestiques *représentent* si bien le trouble intérieur... qu'il n'y a rien de mieux peint. » P. 358.

RÉSIDER, au figuré. — « La justice... *réside* dans les lois naturelles. » P. 222. — « Le péché y *réside* toujours durant cette vie. » P. 360.

RESSENTIMENT, *être sans ressentiment*, pris absolument pour : être insensible. — « Ce n'est pas que je souhaite que *vous soyez sans ressentiment*. » P. 53 et 328.

RESSERRER. — « Il y a des passions qui *resserrent* l'âme et qui la rendent immobile, et il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors. » P. 409.

RIEN, *un rien*. — « Qu'importe qu'*un rien* ait un peu plus d'intelligence des choses ? » P. 298.

ROSEAU, au figuré. — « *Roseau pensant*, *un roseau pensant*. » P. 107.

RUINER, *se ruiner*. — « L'attachement à une même pensée fatigue et *ruine* l'esprit de l'homme. » P. 404. — « Elles (les passions) s'affoiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles *se ruinent*. » P. 394.

S.

SANS MENTIR, familièrement pour : en vérité. — « *Sans mentir*, Dieu est bien abandonné. » P. 66 et 348.

SATISFACTION, *satisfactions*. — « Je m'estimerai heureux si, en suite de tant de veilles, il peut donner à Votre Majesté *une satisfaction* de quelques moments. » P. 377. — « La véritable piété est si pleine de *satisfactions*. » P. 352. — « J'en ai *reçu des satisfactions si sensibles*. » P. 368.

— *Avoir satisfaction*. — « J'espère qu'ils *auront satisfaction*. » P. 206.

SAUTER. — « En *sautant de sujet en sujet*. » P. 243 et 244.

SECOND, *un second*. — « Il faut qu'il (l'homme) trouve *un second* pour être heureux... » P. 401.

SECRET, pris substantivement. *Le secret d'une chose*, pour dire l'obscurité dont une chose est enveloppée; par exemple, *le secret de la nature*, pour exprimer non pas les secrets de la nature, mais sa partie intérieure et cachée. — « Il (Dieu) ne sort *du secret de la nature* qui le couvre. » P. 57 et 338. — « *Le secret de l'esprit* de Dieu caché encore dans l'Écriture. » P. 340.

— Avec un adjectif : « Cet *étrange secret* dans lequel Dieu s'est retiré. » P. 338. — « Il a choisi d'y demeurer dans *le plus étrange et le plus obscur secret* de tous. » P. 339. — « C'est là *le dernier secret* où il peut être. » *Ibid.* — « Des choses.... qui se passent dans *un entier secret*. » P. 374.

— *Le secret de*, pour : l'art de. — « *Le secret d'*entretenir toujours une passion, c'est... » P. 405.

SELON, *selon que*. — « *Selon que* Dieu nous l'a voulu révéler. » P. 201. — « *Selon qu'*on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre... » P. 352.

SEMBLANT, *un semblant*, *faire semblant*. — « L'on ne peut presque *faire semblant d'*aimer que l'on ne soit bien près d'être amant. » P. 411. — « Il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour *ce semblant*. » *Ibid.*

SENTIR, *se sentir*. — « Les principes *se sentent ;* les propositions se concluent. » P. 141.

SÉRIEUX, *de son plus sérieux*. — « S'il y a quelque chose

où son intérêt propre ait dû la faire appliquer *de son plus sérieux...* » P. 202.

SI, pour : cependant, néanmoins. — « *Si* faut-il voir si cette belle philosophie... » P. 203. — « Car encore que le roi ait donné grâce à un homme, *si* faut-il qu'elle soit entérinée. » P. 238.

SILENCE. — « Il y a *une éloquence de silence* qui pénètre plus que la langue ne sauroit faire. » P. 407. — « *Un silence* vaut mieux qu'un langage », pour il vaut mieux se taire que parler. P. 407.

SONGER, pour : penser. — Il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de *songer*, et qui *songent* d'autant plus qu'on leur défend. » P. 227.

SOT, d'une chose et d'une personne, *sottise, sottises.* — « Le *sot* projet qu'il a de se peindre lui-même! » P. 244. — « Et s'il ne s'abaisse à cela et qu'il veuille toujours être tendu, il n'en sera que *plus sot.* » P. 198. — « Qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est *sotte!* » P 170. — « Que ce sont de *sots* discours! » P. 170.— « C'est *une sottise.* » P. 260. — « De dire *des sottises.*» P. 244.

SOUPÇON, *soupçon de...* — « Ce n'est pas une marque de sainteté, et c'est au contraire un *soupçon d'*hérésie. » P. 150. (Pour : c'est au contraire de quoi fonder un soupçon d'hérésie, de quoi faire soupçonner l'hérésie.)

SOUPLE, *souplesse.* — « Une *souplesse* de pensées. » P. 397.

SOUTENIR. — « Si un Dieu *soutient* la nature. » P. 210. — « Les pensées pures, qui le rendroient heureux s'il pouvoit toujours les *soutenir*, le fatiguent et l'abattent. » P. 394.

—*Soutenir, être le soutien, le sujet de...* — « Le sujet le plus propre pour la *soutenir* (la beauté) est une femme. » P. 400.

— *Se soutenir.* — « L'amour donne de l'esprit et il *se soutient* par l'esprit. » P. 401. — « Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils *se soutiennent* sans que le respect étouffe l'amour. » P. 410.

—*Se soutenir dans... par.* « Nous ne nous *soutenons* pas *dans* la vertu *par* notre propre force. P. 212.

— *Soutenu de*, pour : soutenu *par.* « — Bel état de l'Église quand elle n'est *soutenue* que *de* Dieu! » P. 237.

SPÉCIAL, *spécial à.* — « C'est le privilége *spécial* des chrétiens. » P. 320. — Par un privilége *spécial au* Fils unique de Dieu. » P. 319.

SUBSISTER, *subsister dans* une chose, pour : y persévérer, s'y soutenir malgré de grandes difficultés. — « Ceux qui *subsistent dans le service* de Dieu. » P. 349.

SUITE, en suite de... — « En suite des premiers compliments.., » P. 370. — « En suite de tant de veilles. » P. 377.

SUPPORTABLE, *insupportable.* — « C'est ce qui n'est pas *supportable.* » P. 244. — « Rien n'est si *insupportable* à l'homme que. » P. 218. — « Le coup est trop sensible, il seroit même *insupportable* sans un secours surnaturel. » P. 328.

SUR, *sur cela*, pour : cela étant. — « Et *sur cela,* comme si la chose n'en valoit pas la peine, ils négligent... » P. 208.

SURCROIT, *de surcroît.* — « Que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a barbouillé *de surcroît.* P. 99.

SUSCEPTIBLE de... — « Le peuple n'est pas *susceptible de* cette doctrine. P. 169.

SUSPENDRE. — « Elle (l'imagination) *suspend* les sens. » P. 108.

— *Suspension*, pour : irrésolution : « Et les braves pyrrhoniens en leur ataraxie sont en *suspension perpétuelle.* » P. 203.

— *Suspendus,* pour : irrésolus, *suspendus à.* — « Neutres, indifférents, *suspendus à tout,* sans s'excepter. » P. 108.

T.

TEINDRE. — « Au lieu de recevoir les idées des choses purement, nous les *teignons* de nos qualités. » P. 114 et 306.

TEMPÊTE. Une vie de tempête. — « *La vie de tempête* surprend, frappe et pénètre. » P. 409.

TENDRESSE, *tendresses.* — « Avoir des *tendresses* extrêmes pour eux... » P. 348.

TENDU. — « Et s'il ne s'abaisse à cela, et qu'il veuille toujours être *tendu.* » P. 198. — « N'a rien acquis par un travail si long et *si tendu* [1]. P. 203.

[1] Montaigne, *Ibid.* « Cette exacte et *tendue* appréhension de la raison. »

TENIR, pour : Prétendre, croire. « Je *tiens* impossible de. » P. 300.

TIRER. — « Dieu en *tirera* la source de notre joie. » P. 333.

—*Tirer avantage*, *un admirable avantage*... Voyez *avantage*.

—*Tirer du profit*. — « Nous en devons *tirer ce profit* que... » P. 330.

— *Tiré par les cheveux*, pour : peu naturel. « *Un peu tiré par les cheveux*. » P. 177.

TOMBER, *tomber d'un bonheur, d'un honneur*. — « Afin qu'ils ne *tombent d'un si grand bonheur, d'un si grand honneur*. » P. 67 et 350.

TOUCHER. « On croit *toucher* des orgues ordinaires en *touchant* l'homme. P. 219.

— *Toucher une chose en peu de mots*. — « Et pour vous *le toucher en peu de mots*. » P. 52 et 322 — « J'y ai *touché en peu de mots* toute l'histoire de cet ouvrage. » P. 378.

— *Toucher*, pour émouvoir. — « L'avenir nous doit encore moins *toucher*. P. 354.

— *Être touché*, pour : être touché par la grâce (style mystique).—« Avant qu'on soit *touché*, on n'a que le poids de la concupiscence qui porte à la terre. » P. 346.

TOUSSER, à l'infinitif et au pluriel. — « Tous les *toussers*. » P. 213.

TRAIN. — Suivre *le train* de leurs pères. » P. 215.

TRANQUILLISER, *tranquillisé*. — « Si son tempérament ne sera pas *si tranquillisé* que. » P. 62 et 273.

TRANSIR.— J'entre en une vénération qui *me transit de respect*[1] envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. » P. 344.

TRAVAILLER, pour : tourmenter. — « Les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui *travaillent* celui qui les recherche. » P. 249.

TRAVERS, *à travers*. — « Les chrétiens hérétiques l'ont connu *à travers son humanité*. » P. 339.

TRIOMPHER, au figuré, pour : paraître avec éclat. — « Puis-

[1] Montaigne, *Ibid.* « *Transi d'effroi.* »

qu'en l'un la miséricerde de Dieu *triomphe*, et en l'autre sa justice. » P. 366.

—*Triomphant*, pour : glorieux. — « Sur tant de *triomphantes* provinces. P. 381.

TROUBLER, *troublé*. « Voilà ce que je vois et ce qui me *trouble*. » P. 209.— « Cette uniformité ne *trouble* point *la paix* d'une âme. » P. 365.—« Cet homme qui... étoit ce matin si *troublé*. » P. 198.

TUMULTUEUSE. — « La vie *tumultueuse*. » P. 395.

U.

UNI, au moral. — « Une vie *unie*. » P. 394.

UNIVERSEL, *universalité*. — « Puisqu'on ne peut être *universel*... cette *universalité* est la plus belle. » P. 199.

UTILITÉ, *utilités*. — Les prévoyances des besoins et des *utilités* que nous aurions de sa présence. » P. 55 et 332.

V.

VALOIR. — « Nous n'estimons pas que toute la philosophie *vaille* une heure de peine. » P. 42.

VANITÉ, *faire vanité de*...— « D'en faire profession, et enfin d'*en faire vanité*. » P. 209.

—*Prendre de la vanité d'une chose*. « Il y a sujet *d'en prendre quelque vanité*. » P. 353.

VASTE. — « Il a le cœur trop *vaste*. » P. 398.

VER, *ver de terre*, pour : bas et faible. — « Imbécile *ver de terre !* » P. 176.

VERTU, pour : force. — « Par la *vertu* de cet esprit. » P. 321.

VICTORIEUX de. — « La dernière devient *victorieuse de* l'autre. « P. 412.

VIGUEUR, *donner vigueur à*. « Comme s'il étoit une autre puissance qui excitât leur piété, et une autre qui *donnât vigueur à* ceux qui s'y opposent. » P. 364.

VISIBLE, pour : évident. — « Il est *visible* que... » P. 347.

VOGUER. « Nous *voguons* sur un milieu vaste. » P. 296.

VOILE, au figuré. — « Il est demeuré caché *sous le voile de la nature* qui nous le couvre. » P. 338.

— *Pénétrer un voile.* — « *Le voile de la nature* qui couvre Dieu *a été pénétré* par plusieurs infidèles. » P. 339.

— *Voiles.* — « Toutes choses sont *des voiles qui couvrent* Dieu. » P. 340.

VOLER, *voler plus haut;* au figuré. — « M. voit bien que la nature est corrompue et que les hommes sont contraires à l'honnêteté; mais il ne sait pas pourquoi *ils ne peuvent voler plus haut.* » P. 91.

VOUER, *vouer une chose*, pour : faire vœu d'une chose. — « Il a donc fait *ce qu'il avoit voué.* » P. 320.

VRAI, *le vrai*, pour : la vérité. — « Le pyrrhonisme est *le vrai.* » P. 171. — « Dépositaire *du vrai.* » P. 176. — « Vous avez deux choses à perdre, *le vrai* et le bien. » P. 182.

VUIDE. — « Il sent son néant, son abandon... son *vuide.* » P. 219. — « Cet amour-propre s'est débordé dans *le vuide* que l'amour de Dieu a quitté. P. 322.

Remplir un vuide, faire un vuide, faire une place vuide pour... — « L'homme cherche de quoi *remplir le grand vuide qu'il a fait* en sortant de soi-même. » P. 398. — « Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle *fait une place vuide pour* les autres dans le sien? » P. 403. — « Le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas *laisser naître aucun vuide dans l'esprit*, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. » P. 405.

VUIDER, *vuidé,* pour : épuisé, terminé. — « Voilà un point *vuidé.* » P. 264.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS de cette seconde édition. I

AVANT-PROPOS de la première. I

Rapport à l'Académie Française. 1

PREMIÈRE PARTIE. — Des morceaux insérés dans les éditions des Pensées qui sont étrangers à cet ouvrage et ne se trouvent point dans le manuscrit original. — Des sources et de la forme primitive de ces divers morceaux. 20

DEUXIÈME PARTIE. — Des altérations de toute espèce qu'ont subies un très-grand nombre de Pensées. — Restitutiou de ces Pensées dans leur forme vraie 72

TROISIÈME PARTIE. — Pensées tirées pour la première fois du manuscrit autographe. 191

Du plan et des formes que devait avoir l'ouvrage de Pascal. . 242

APPENDICE. — N° 1. Le morceau sur la règle des paris appliquée à la question de l'existence de Dieu, tel qu'il est dans le manuscrit et dans les éditions. 254

Le morceau sur le double infini, dans le manuscrit et les éditions. 276

N° 2. Lettre de Pascal en son nom et au nom de sa sœur Jacqueline, à M. et madame Périer, sur la mort de leur père Étienne Pascal, d'après le manuscrit de l'Oratoire, n° 160, et le recueil de Marguerite Périer, avec les variantes des éditions. . . . 308

N° 3. Lettres inédites à mademoiselle de Roannez, d'après le manuscrit de l'Oratoire et le Recueil de Marguerite Périer, avec les variantes des éditions. 334

N° 4. Nouveaux fragments inédits d'une XIXe Provinciale. . . 361

Pages.

N° 5. Fragment d'une lettre de Pascal, déjà publiée par Bossut, avec un début inédit et qui prouve que cette lettre est adressée à Madame Périer. 363

N° 6. Lettre inédite de Pascal à sa sœur Jacqueline. 367

N° 7. Lettre inédite de Pascal à sa sœur madame Périer. . . . 372

N° 8. Billet inédit de Pascal à la même. 374

N° 9. Billet inédit de Pascal à madame de Sablé. 375

N° 10. Lettre de Pascal à la Reine Christine, déjà publiée par Bossut, avec les variantes de quatre manuscrits. 376

N° 11. Fragment inédit de Pascal *sur l'amour*. 380

N° 12. Description du manuscrit de l'Oratoire, n° 168. 415

N° 13. Description du manuscrit n° 1485, *suppl. fr.*, contenant les mémoires de M. Périer. 426

N° 14. Billet de Pascal à M. Arn. de Pomponne sur les carrosses à cinq sous. 447

N° 15. Note additionnelle au fragment de Pascal sur l'amour. . 449

Vocabulaire des locutions les plus remarquables qui se rencontrent dans les fragments de Pascal cités dans le présent volume. 453

FIN DE LA TABLE.

LEMy'32

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: August 2004

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 012 826 976 9